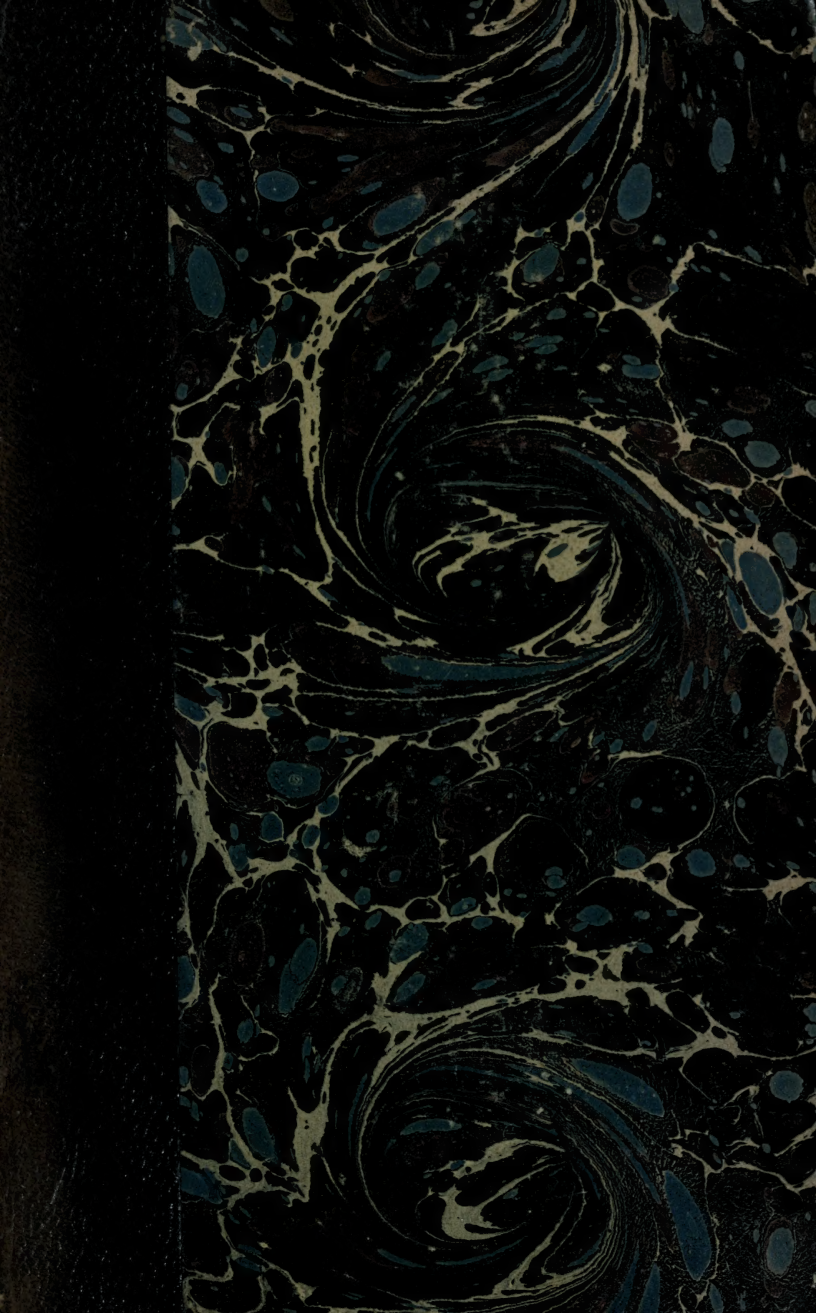


U.O.C
4/4/18
2vols

FRANCE

ET

BELGIQUE

L'auteur et les éditeurs déclarent réserver leurs droits de reproduction et de traduction en France et dans tous les pays étrangers, y compris la Suède et la Norvège.

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur (section de la librairie) en juin 1905.

DU MÊME AUTEUR

Le Roman en France pendant le XIXe siècle (4e édition). *(Epuisé.)*

(Ouvrage couronné par l'Académie française.)

En marge de quelques pages *(Impressions de lecture)*. Préface par le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul . 3 fr. 50

Le Mouvement littéraire en Belgique (Édition de *la Revue des Revues. (Epuisé.)*

Balzac à vingt ans (tirage de luxe). (Schepens et Cie, à Bruxelles.)..... 2 fr.

Contemporary French literature in Belgium (Ministère de l'Intérieur de Belgique). (Hors commerce.)

A PARAITRE

La littérature française dans la Belgique contemporaine.

PARIS. — TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 6843.

LT.H
G46441

EUGÈNE GILBERT

FRANCE ET BELGIQUE

ÉTUDES LITTÉRAIRES

Lettre-Préface de M. PAUL BOURGET,

de l'Académie française

150282
16/5/19

PARIS

LIBRAIRIE PLON

PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

8, RUE GARANCIÈRE — 6e

1905

Tous droits réservés

PQ
3817
G5
t.1

AU

VICOMTE DE SPOELBERCH DE LOVENJOUL

Son admirateur et son ami

E. G.

Paris, 21 mai 1905.

Cher monsieur Gilbert,

Il y a plus de vingt ans de cela, j'avais écrit le long essai que vous connaissez sur l'homme que j'ai le plus admiré et le plus respecté, M. Taine. Comme je lui en demandais son impression : « Je ne vous en dirai rien, » me répondit-il, « pour cette raison que nul œil ne peut se voir soi-même. » Cette phrase m'est revenue à la pensée après avoir lu les cinquante pages que vous avez bien voulu me consacrer dans ce volume de *France et Belgique* dont vous me faites tenir les épreuves. Sur un seul détail je me permettrai de vous présenter une objection. Il ne s'agit plus là d'une appréciation esthétique. Vous semblez croire qu'il y a eu une opposition entre deux moments de mon esprit, celui où j'ai composé *l'Étape* et le *Divorce* et celui où je composais les romans de mes œuvres de début : *Cruelle Énigme* et *Mensonges*, par exemple. Je prendrais la liberté de vous renvoyer à la préface de la réimpression de ces romans où j'ai précisé avec autant de franchise que possible ce que je crois, ce que je sais être l'unité profonde de ma pensée. Un clinicien qui passe de la pathologie à la thérapeutique ne rencontre pas pour cela le « che-

min de Damas ». Il ne se convertit pas. Il ne cesse pas d'être au même point de vue, purement expérimental et scientifique. Il dit simplement : « J'ai décrit telle ou telle maladie. J'ai marqué son origine, ses symptômes, sa marche. Voici comment elle aurait pu être évitée. Voici comment elle peut guérir. » En tenant compte de la différence qui sépare l'exactitude très rigoureuse de l'observation médicale et l'à peu près forcé de l'observation littéraire, l'auteur de *Mensonges* et du *Divorce* n'a pas procédé autrement. Ses livres se distribuent en deux séries. Dans les premiers, encore incertain de la conclusion à laquelle son analyse le conduisait, il a étudié un certain nombre d'états moraux qu'il a rencontrés autour de lui, en lui quelquefois. Un moment est arrivé où ces monographies ont abouti aux quelques évidences que vous savez. Il s'est trouvé que le positivisme le plus violemment systématique avait fait de lui un traditionnaliste. Cette attitude mentale est moins romanesque assurément que ne fut celle d'illustres repentis. Je peux seulement dire qu'elle a été et qu'elle est restée la même.

Vous m'excuserez, cher monsieur Gilbert, de vous avoir tout d'abord soumis cette réserve en dépit du célèbre axiome, plus vrai encore dans l'ordre des prétentions littéraires, que « le moi est haïssable. » Cette note trop personnelle me servira du moins de transition pour vous faire remarquer combien la méthode critique d'après laquelle vous avez écrit votre nouveau volume est pareille à celle que je viens d'indiquer. Il n'y a rien de très étonnant à cela : le mot singulier de Hugo dans une de ses préfaces : « O insensé qui crois que

je ne suis pas toi! » demeure d'une vérité profonde pour toutes les intelligences d'une génération, lorsqu'elles sont d'une même lignée. Ce mélange de positivisme et de traditionnalisme, c'est la caractéristique de bien des esprits en ce moment. C'est la caractérisque du vôtre. Rien qu'à étudier la table des matières de *France et Belgique*, on reconnaît que vous appartenez à une époque dont la Science a été la première et constante éducatrice. Que vous êtes-vous évidemment proposé? De donner une série de documents exacts sur le développement parallèle de quelques espèces littéraires, en particulier du roman, dans les deux pays. Vous avez très nettement distingué l'identité de l'évolution que ces espèces accomplissent au delà et en deçà de la frontière, et du même coup d'œil discerné les différences. Mais pour faire sentir cette identité et ces différences, quel procédé avez-vous employé, sinon celui dont je parlais tout à l'heure : la monographie? C'est exactement ainsi que les grands professeurs de clinique, les Trousseau, les Dieulafoy, les Grasset procèdent dans leurs leçons. Ils veulent montrer ce que c'est qu'une maladie, ils commencent par décrire un malade. De même, vous voulez montrer ce qu'est le roman social et philosophique en France et en Belgique; vous choisissez quelques livres d'auteurs très représentatifs ou que vous croyez tels. Vous mettez, par une analyse toujours impartiale, l'échantillon lui-même sous le regard des lecteurs. C'est cette impartialité qui décèle le savant, le psychologue qui pratique ce que M. Taine encore — permettez-moi de citer derechef son précieux témoignage — appelait la « soumission devant

l'objet. » Quoi qu'on en ait dit, ce fut aussi la constante vertu de ce *botaniste* intellectuel — il revendiquait ce titre — que fut Sainte-Beuve. Voilà le signe essentiel de la discipline scientifique : le respect absolu des faits. On trouvera que vous l'avez au plus haut degré.

On trouvera en même temps que ces faits, chez vous, ne sont pas uniquement exposés pour le plaisir de les exposer. Ce fut un peu le défaut de ce merveilleux Sainte-Beuve. Il était d'une époque où la Science commençait à peine de s'appliquer aux choses de l'âme. On vivait alors sur le préjugé que nécessairement ses résultats, dans le domaine littéraire, comme dans le domaine religieux et le domaine politique, seraient révolutionnaires. C'avait été l'idée maîtresse du dix-huitième siècle, la plus arbitraire comme aussi la plus universelle, que cet antagonisme inévitable entre la Raison, pour prendre la terminologie de l'école, et la Tradition. L'idée maîtresse de la plupart de ceux qui pensent par eux-mêmes aujourd'hui est, au contraire, que l'accord est absolu entre les vérités découvertes par l'observation et les antiques doctrines acceptées par nos aïeux sur la foi du principe d'autorité. Cet accord auquel la plupart d'entre nous ne sont arrivés que par la réflexion, vous avez eu l'heureuse fortune, — cela ressort de tout votre nouveau livre, comme de vos travaux précédents, — qu'il se trouvât tout accompli en vous. Appartenant à cette forte école de Louvain qui est un des centres de la Pensée Chrétienne dans les contrées de langue française, vous avez naturellement rapporté aux principes que vous possédiez ces analyses que vous savez faire avec une si belle probité d'es-

prit. Vous avez prouvé, par votre seul exemple, qu'un critique peut être tout ensemble compréhensif comme le plus souple des dilettantes, et affirmatif dans les doctrines comme le plus absolu des croyants.

Ce mélange d'une analyse toujours avertie, toujours précise, et d'une doctrine toujours égale, toujours présente, donnerait seul un intérêt à cette enquête que vous vous êtes proposée dans ce nouveau livre, comme dans celui que nous vous devons sur *le Roman en France au dix-neuvième siècle.* Mais un critique pourrait être très intelligent et très convaincu, rigoureusement scientifique et fermement traditionnaliste, et n'être pas un critique. Il y faut une autre vertu, que nos ancêtres appelaient si finement le goût. L'équivoque de ce mot enferme toute une psychologie. Il signifie le jugement et il signifie la sensibilité. Il est à lui seul un symbole de cette vérité que pour juger les œuvres d'art il faut d'abord les sentir. Gœthe exprimait ce principe avec sa profondeur habituelle lorsqu'il disait : « Si l'on n'a pas étudié les choses avec une partialité pleine d'amour, ce que l'on en pense ne vaut pas la peine d'être énoncé. » Il semble qu'il y ait une antinomie entre ces deux termes : la partialité et le jugement. Il n'en est rien. Être partial, dans le sens où le vieux maître de Weimar prenait cette expression, signifie : avoir fait crédit d'abord à l'artiste, s'être mis à son point de vue, s'être associé à son intention, ne pas lui avoir demandé ce qu'il n'a pas voulu. Ce que Gœthe appelle *aimer*, c'est l'équitable sympathie qui associe le critique à l'effort du créateur dans ce qu'il a de plus individuel et de plus intime. A ce pouvoir de sympathie

se reconnaissent les véritables amants de la Littérature, ceux pour qui elle est vraiment une chose vivante. De cette noble ferveur et comme la Vie aime la Vie elle les récompense par le don d'elle-même, le plus mystérieux et le plus précieux de tous. Ce don de la vie, cher monsieur Gilbert, toutes vos pages le présentent à un rare degré, parce qu'elles ont toutes été écrites avec cette passion pour les Lettres qui est encore celle de notre commun ami, votre compatriote M. de Lovenjoul. J'aime, quand je pense à la Belgique, à toujours associer vos deux noms. La même ardeur qui l'a soutenu dans ses fortes études sur Balzac vous soutient dans vos études, à vous, qui ne sont qu'un prolongement des siennes. Étudier le roman français depuis Balzac, n'est-ce pas de nouveau étudier Balzac? Ce génie prodigieux, notre Shakespeare, est réellement l'arbre légendaire dont parlait le poète, si vaste qu'un cheval au galop mettrait

Cent ans à sortir de son ombre...

C'est presque uniquement une gerbe des fleurs poussées à cette ombre, dans votre pays et dans le nôtre, que vous nous apportez aujourd'hui, puisque, sur les cinq parties dont se compose votre nouveau volume, trois sont consacrées aux romanciers tous plus ou moins issus de *la Comédie humaine*, et que, dans le cinquième, deux morceaux sur neuf ont pour objet Balzac lui-même. Laissez-moi donc souhaiter la bienvenue à votre livre en le mettant sous l'invocation du nom de ce grand homme qui fut lui aussi, et à quel degré! un scientifique et un traditionnaliste. Cent passages le prouvent dans ses ouvrages, notamment les discours de d'Ar-

thez à Lucien dans les *Illusions perdues*, il eût été, par-dessus le marché, s'il l'eût voulu, aussi supérieur dans la critique que dans le roman.

Croyez, cher monsieur Gilbert, à mon affectueux dévouement.

PAUL BOURGET.

AVANT-PROPOS

Au moment où la Belgique célèbre l'anniversaire de ses soixante-quinze ans d'indépendance, avec un éclat légitimé par sa prospérité et par le rang intellectuel qu'elle occupe désormais en Europe, il sourit à l'auteur des études qui suivent d'inscrire au fronton du livre où elles sont réunies un titre associant le nom de sa patrie adoptive avec celui du pays auquel il appartient par le sang, et de confondre, pour ainsi dire, dans cet ouvrage, l'activité littéraire des deux nations.

En 1899 déjà, dans l'avant-propos d'un précédent recueil, il écrivait : « Français d'origine, c'est avec une satisfaction toute spéciale que j'ai tenu à prêter attention et intérêt aux œuvres dues à mes nouveaux compatriotes. »

Le volume qui paraît aujourd'hui atteste la persistance de ces préoccupations. Sans doute, l'auteur n'a-t-il pu y réunir qu'une partie des études qu'il a consacrées, pendant ces dernières années, aux écrivains de Belgique et de

France, dont plusieurs, des plus considérables, ne sont pas représentés dans ces pages.

Mais son intention étant, surtout, de tenir à jour, autant que possible, le premier de ses ouvrages : *le Roman en France pendant le dix-neuvième siècle,* il a dû se borner à rassembler ici la matière qui rentrait le plus étroitement dans le cadre de son travail initial.

Depuis la publication de celui-ci, c'est principalement dans la voie des études philosophiques ou sociales, dans celle des reconstitutions de nos mœurs provinciales, et dans celle, enfin, de l'humour fantaisiste que les romanciers ont éprouvé leurs facultés de renouvellement.

France et Belgique reflète, — du moins l'auteur l'espère-t-il, — quelques teintes de ces tendances dominantes.

Mai 1905.

FRANCE ET BELGIQUE

PREMIÈRE PARTIE

TROIS POÈTES BELGES

I

ÉMILE VERHAEREN (1)

On ne peut dire que la poésie nouvelle sente l'huile. Les « vingt fois sur le métier », les « polissages et les repolissages », de Boileau, surnagent dans la mémoire de la plupart des aèdes d'aujourd'hui comme le souvenir d'une agréable plaisanterie. Le temps n'est plus des ciselures qu'un Leconte de Lisle ou un Hérédia imposaient à leurs œuvres. C'est en jets spontanés, intacts, libérés de toute retouche, que les Kahn, les Jammes, les Elskamp ou les Verhaeren nous livrent la traduction douce ou exaspérée de leurs états d'âme. Il semble d'ailleurs que l'innovation du vers libre, avec ses transpositions musicales et ses recherches des nuances suggérées, se soit particulièrement accommodée de cette spontanéité intégralement livrée et

(1) *Les Forces tumultueuses*, par Émile VERHAEREN (Au *Mercure de France*).

— pourquoi ne pas le dire? — de ces facilités nouvelles de la forme poétique. Je dis « facilités », non pas, bien entendu, en songeant à l'impression que dégage la majeure partie des travaux de nos poètes symbolistes, mais à raison de cette merveilleuse aisance où devrait se mouvoir un artiste d'aujourd'hui, toutes les vieilles règles prosodiques étant abolies! Mais cette aisance est bien trompeuse! Mais cette aisance est bien traîtresse! Quel indiscutable génie nous a révélé le vers libre? Les plus puissants ne sont-ils pas tarés de défauts tels, que notre admiration tour à tour s'exalte et se révolte? Et, tout au contraire, la pénurie d'œuvres parfaites, en présence de si nombreux talents notoires dans la poésie d'aujourd'hui, ne révélerait-elle pas, à elle seule, combien ce travail de ciselure et d'achèvement, dont on a cru pouvoir s'affranchir, demeure indispensable, en définitive, à la perfection de toute œuvre d'art?

*
* *

Quand le cerveau d'un poète porte une imagination pure et sereine; quand son cœur est gonflé de ces mélancolies attirantes et recrues qui traduisent le « vague à l'âme » moderne; quand la musique de ses émois est chantante; quand ses rêves sont aimables et qu'il recherche seulement la mission de nous apitoyer sur ses secrètes tristesses ou sur la fuite irrésistible des choses; quand son ambition n'est autre que de nous fondre jusqu'à la plénitude dans la douceur apaisante et consolatrice de la nature, en suggérant à notre esprit quelques prestigieuses images ou en agitant notre être intime de quelques frissons nouveaux, cette spontanéité insoucieuse d'une forme plastique étudiée donne des sensations souvent inimitables et vraiment inédites

de sincérité et de fraîcheur. Quand elle s'allie aux exaspérations d'un poète ardent et comme forcené, déformant la réalité jusqu'à l'hallucination, quand elle permet les vaticinations d'un prophète fiévreux et romantique, vivant dans un état continu d'effervescence et de furie sacrée comme est M. Emile Verhaeren, elle acquiert une puissance singulière et tumultueuse, mais parfois, elle nous impose jusqu'à la souffrance des impressions de dureté, d'intensité rauque, de violence et de désarroi.

*
* *

M. Verhaeren est assez grand artiste pour qu'on puisse, sans arrière-pensée, donner, sur sa dernière œuvre, *les Forces tumultueuses*, des opinions libres et sincères. Ce chantre, d'ailleurs, dont les poèmes sont tout imprégnés d'un orgueil surhumain et d'une intransigeance inégalée, est l'homme le plus attirant qui soit par la simplicité de son âme, par la bonté de son cœur, par la chaude franchise de son accueil et par l'absolu dénuement de toute morgue dont il perpétue le rarissime exemple. Conscient de sa force, des dons géniaux qu'il porte en lui, ce n'est point par vanité d'auteur qu'on le voit étaler ingénument, dans toutes ses productions successives, certains défauts enracinés, certaines identiques déformations ou incorrections, certaines scories dont il lui eût été puérilement aisé de les alléger. « Il sait mieux que personne, dit M. Fontainas, combien il est sujet à des défaillances, à des erreurs; mais il porte la magnanimité de se livrer tel qu'il est, sans réticences et sans fausse pudeur. »

Et si c'est là, comme je le pense, une faute de conception au point de vue esthétique, du moins nous change-t-elle des insupportables prétentions et

de l'affligeante vanité où se complaisent un si grand nombre de ses émules!

*
* *

C'est à M. Fontainas, dans un intéressant article de *l'Art moderne*, que nous emprunterons, — comme lui-même la traduisit des deux poèmes qui ouvrent et closent *les Forces tumultueuses*, — une image évocatrice et somptueuse résumant toute l'inspiration de ce livre houleux. « Oui, dit-il, tout ce qui bout confusément parmi les pensées et dans l'ardeur mal contenue de nos veines se projette ici, et s'aventure, tel un vaisseau clair chargé de fleurs en fête et de la splendeur des oriflammes cingle, parmi les vents et les oiseaux du clair espace, le long des golfes et des mers, vers les îles du lointain. Si le voyage fut infertile, si nulle découverte n'embaume, comme une neuve corolle ardemment respirée, la conscience humaine, est-ce un motif à se décourager? Non, de plus jeunes tenteront à nouveau la même aventure, la route leur fut montrée et nul effort ne coûte. » M. Verhaeren, en effet, croit ardemment, comme un autre de nos plus personnels artistes, M. Edmond Picard, que :

Toute la joie est dans l'essor!
Qui s'arrête sur le chemin, bientôt dévie;
C'est l'angoisse, c'est la fureur;
C'est la rage contre l'erreur,
C'est la fièvre qui sont la vie.
. . . . . .
Changer! monter! est la règle la plus profonde.
L'immobile présent n'est pas
Un point d'appui pour le compas
Qui mesure l'orgueil du monde.

Il ne vous échappera pas que ces vers sont beaux. Dans *les Forces tumultueuses*, les beaux vers sont

nombreux, ils surgissent, à chaque page, et certes, si le poète plutôt maîtrise sa forme, s'il évite, au lieu de les rechercher, les hardiesses syntaxiques et les incorrections faciles, s'il marque quelque tendance à revenir aux formes classiques, à l'alexandrin qu'il sut heureusement forger dans *les Moines*, nous ne pouvons que nous en applaudir. Et ce n'est plus seulement pour leur éclat surprenant, mais isolé, et ce n'est plus seulement par contraste que nous admirons des vers comme ceux-ci :

Habille-toi de lin, Vénus, voici le Christ.
Deviens la Madeleine, et laisse en toi descendre,
Mélancoliquement, sa grâce et son esprit.
  Humble, ternis tes pieds dans de la cendre;
Et que tes larges seins immortellement d'or;
Et que tes yeux, miroirs de soleil et de fête,
Tes yeux, malgré mille ans d'amour, ardents encor,
Meurent sous les cheveux qui pleurent de ta tête.
La terre exténuée a bu le sang des soirs.
Et la détresse crie, aux quatre coins du monde,
Vers le calvaire et vers sa croix de gestes noirs.
. . . . . .
Habille-toi de lin et de bonté profonde.
Voici venir le Dieu de la douceur unique,
Voici sa face et le voile que Véronique
T'apporte avec les clous, le suaire et la lance.
. . . . . .
Habille-toi de lin, Vénus, voici le Christ.
  Voici ses longues mains impératives,
  Voici les crins, les clous, les pierres
  Pour y meurtrir et y rouler ta chair...
  . . . . . .

Malheureusement, si, malgré les tares devinées, l'œuvre d'art nous attire et nous maîtrise, dans *les Forces tumultueuses*, s'il faut louer, quoi qu'on en ait, la puissance de ce torrent, la sauvage harmonie de sa voix, les éclats de sa colère et de son ivresse, cette jouissance purement esthétique ne peut faire oublier l'égarement hautain de la pensée du poète, et la puérile vanité de sa philosophie. Ce recueil, en effet, le plus optimiste de tous ceux qu'ait publiés l'auteur

jusqu'à ce jour, dégage une impression si exagérée dans ce sens, qu'il ferait croire à quelque gageure.

M. Verhaeren voudrait, violemment, s'évader de l'âme catholique qui pleura, dans ses œuvres d'antan, des sanglots si âpres et si terrifiés que « jamais, peut-être, de tels cris de détresse et d'angoisse n'avaient été poussés en présence du Destin ». C'est que M. Verhaeren fut toujours le romantique exacerbé et débridé qu'il nous apparaît aujourd'hui encore. Quand il chantait la désolation de la vie, ses chants s'enflaient jusqu'aux plus frénétiques vitupérations. Ce cerveau fumeux et volcanique trouva ses accents d'épopée les plus tragiques et les plus vigoureux dans une constante hypertrophie de la réalité, dans une illumination fantastique de toute conception aux lueurs de ce feu intérieur qu'il ne peut contenir, dans une manière de voir, de penser, de sentir qui fut toujours excessive et intense jusqu'au cauchemar.

Le paroxysme de désespoir atteint dans les *Soirs* ou dans *les Débâcles* est, un beau jour, tombé, et nous pûmes, durant quelques instants, nous imaginer le poète entré dans un havre de sérénité et de paix, quand l'horloge du Temps sonnait pour lui les minutes pacifiantes des *Heures claires*, ou quand il se perdait dans la contemplation mystique des *Visages de la vie...*

C'était mal connaître M. Emile Verhaeren, dont les prunelles éblouies s'offensent des demi-teintes, qui se sent du malaise et de la gêne parmi le calme des ports et des paysages adoucis, ne retrouvant son atmosphère naturelle et appropriée qu'en pleine mer déchaînée, au roulis des vagues colériques et mugissantes.

Comme il fut naguère le désespéré, hanté jusqu'à la folie par une vision pessimiste atroce, il s'est, aujourd'hui, mué en une sorte d'optimiste farouche et transfiguré, par on ne sait quelle exaltation pas-

sionnée de la vie, en une sorte de vaticinateur extatique, chantre frémissant d'un monde moderne magnifié dans tous ses ressorts et dans toutes ses fièvres, et par une déformation prodigieuse, à son tour démesurément grandi. Ainsi, sur un mode outrancier et superbe, célèbre-t-il l'amour et la femme, Théroigne de Méricourt après Madeleine et après Vénus; ainsi dessine-t-il, en profils d'épopée, le moine révolutionnaire qu'il affectionne, le capitaine exterminateur des races, et le tribun, et jusqu'au banquier et au tyran, en passant par le saint anarchiste! Ainsi enfin, les villes et les bagnes, la science et la folie, et, par-dessus tout, les « cris de sa vie » servent-ils de thèmes à ses élévations tour à tour sublimes, échevelées et tourmentées d'une morbide grandiloquence.

Aux yeux du romantique de race, c'est le Christianisme qui, victorieux des roses enchantements du Paganisme, établit ici-bas le règne de la souffrance et l'empire de la Mort, donnant, en même temps, à la vie du siècle son sens redoutable et transitoire, sa beauté surnaturelle et son amertume à jamais insondable. Il fallait donc, pour s'évader du pessimisme chrétien, pour célébrer la vie moderne, les Forces dominatrices de notre âge d'acier, il fallait, pour bondir d'un aveugle élan dans l'optimisme anarchique, que M. Verhaeren, fidèle au romantisme, s'affranchît de cette noble vassalité catholique dont son âme porte à jamais l'empreinte. Cette œuvre de libération violente, le poète vient de l'accomplir, non point dans le calme réfléchi d'une pensée maîtresse d'elle-même, mais dans une fièvre nouvelle d'égarement visionnaire, dans un paroxysme voulu d'orgueil têtu et d'effort. Si, toutefois, M. Verhaeren, dans cette communion éperdue avec les conquêtes modernes de l'Energie et de la Force, a répudié sa Foi première, c'est pour s'anéantir dans le culte de la « nouvelle Idole »,

c'est pour clamer, sur le rythme rauque et lourd, puissamment et tumultueusement scandé qui lui est si personnel, le règne nouveau et plus despotique encore de la SCIENCE...

Jadis, c'était la mort, son culte et son délire
Qui s'emparaient de l'homme et l'entouraient de nuit.
Pour lui masquer la vie et maintenir l'empire
Debout du dogme et du péché; mais aujourd'hui
Le mystère géant n'est plus même funèbre,
Ombre après ombre, il disparaît dans les clartés,
Si bien qu'on songe au jour où toutes les ténèbres
Choiront mortes sous les pieds clairs des vérités.
. . . . . .
L'homme se lève enfin pour ce devoir tardif.
Venu pour éclipser le feu de tous les autres,
Il s'affirme non plus le roi, le preux, l'apôtre,
Mais le savant têtu, ardent et maladif
Qui se brûle les nerfs à saisir, au passage,
Toute énigme qui luit et fuit — moment d'éclair.
. . . . . .
Et le monde roulé dans les métamorphoses,
Après avoir eu foi en Dieu, croira en soi.

Cette utopie est connue et l'on ne s'attend pas, évidemment, à ce que je tente d'endiguer chez M. Verhaeren cette robuste et touchante foi en la science, cette confiance enfantine et ingénue dans les métamorphoses. Il serait aisé, sans doute aussi, de relever les incorrections, les confusions et le trouble lexicologique qui, maintes fois, alourdissent son éloquence. Quant aux beautés de cette poésie complexe, quant au renouvellement et à la variété que l'auteur apporte même en ses redites, quant à la richesse imprévue de ces images parfois surprenantes, quant à la vigueur du souffle épique chez ce poète abstrait et subjectif à l'excès, mais toujours oppressé et enflammé, il n'est que probe de louer ces modalités merveilleuses d'un talent qui, fréquemment, confine au pur génie.

4 avril 1902.

II

VALÈRE GILLE

En composant la *Corbeille d'octobre* (1), poème élégant et d'une belle ordonnance classique, M. Valère Gille vient d'ajouter un couplet à l'Eternelle Chanson. Ce couplet ne peut être entièrement inédit, chacun s'en doute, mais l'auteur a, du moins, renouvelé, par un souci d'originalité qu'il faut souligner chez lui, la plainte et l'angoisse tourmentée de l'amour. Assurément les coups d'ailes vigoureux ou le souffle large et puissant sont-ils plus rares à rencontrer ici que la grâce, une grâce attendrie, pleine d'émotion mystérieuse et d'émoi nerveux, plus rares, aussi, que la souplesse aisée des rythmes, la sereine beauté des images et la plasticité presque sans défaut de la phrase et du vers.

En soi-même, et si nous faisons abstraction de cette inquiétude d'idéal et de perfection que l'œuvre d'autrui suggère toujours à notre esprit critique insatisfait, la *Corbeille d'octobre* apparaît non seulement comme l'une des meilleures œuvres de M. Valère Gille, comme l'une de celles où ses qualités de poète parnassien, bon ciseleur et charmeur de mots, sont le mieux mises en lumière, mais encore comme l'une des œuvres lyriques dont notre poésie d'expression française ait les plus légitimes droits de s'enorgueillir.

Je n'ai pu, depuis assez longtemps déjà, me com-

(1) Un vol., chez H. Lamertin, Bruxelles.

plaire en l'exquise compagnie des poètes. Je m'y veux attarder aujourd'hui. Et ce m'est un charme de plus si M. Valère Gille n'a chanté, cette fois, que l'amour dans une de ses phases les plus poignantes et les plus éternelles. Le monde, accaparé désormais par les sports, a beau jeu contre les poètes de l'amour. Réduite chez tant de nos délicieux contemporains à la fièvre uniquement sensuelle que l'on sait, réduite ailleurs aux petits maquignonnages de vanité et d'appétits charnels qui ont la vogue, la passion idéalisée et meurtrie des poètes détonne et surprend. Qu'elle est délicieuse, pourtant, dans ses plus obsédantes détresses, qu'elle est chère à l'âme éprise de son tourment, la peine éternelle des amants! Immuablement pareille dans les joies du triomphe et dans l'extase de la victoire, la passion qui ne reste pas confinée dans les seuls épidermes, mais qui étreint le cœur et l'âme et s'accroche à leurs fibres les plus secrètes, a d'infinies variétés pour nous alanguir ou nous faire souffrir. C'est l'une de ces phases, c'est la convalescence d'un cœur oublieux et repentant de son oubli, c'est le retour d'un cœur prodigue au cœur consolateur et pardonnant, que nous décrit la *Corbeille d'octobre*.

M. Valère Gille a composé, d'une façon symétrique, originale et neuve, ce poème en dix chants. C'est d'abord une méditation de l'amant sur l'objet de son amour ou sur l'un de ses états d'âme; c'est ensuite une invocation à l'amante et la réponse de celle-ci. Petit à petit se déroule toute l'histoire de ces deux cœurs à cette minute chère et douloureuse du pardon.

Le premier poème décrit le retour du coupable, après les orages d'une jeunesse dissipée, vers la demeure de l'aimée.

Approchons. La maison est là, discrète et tendre;
Mais, hélas! aujourd'hui j'y reviens en proscrit:
Pourtant, comme autrefois, elle semble m'attendre
Et parmi la feuillée et les fleurs me sourit.

Mais elle, elle que j'ai lâchement repoussée,
Elle, que tout sans doute incline à me bannir,
De mes anciens serments, de l'ivresse passée
A-t-elle comme moi gardé le souvenir?

Il s'adresse à l'amie méconnue et, comme c'est bien l'habitude des amants, il la supplie de panser des blessures dont chacune fut un outrage pour elle; s'il a souffert, il est devenu digne d'elle. Et, comme c'est encore la coutume de ceux qui furent aimés et qui trahirent cette amitié, il lui clame :

Oh! vois, je te reviens; ne ferme pas ta porte!
Si tu ne m'aimes plus, souviens-toi du passé...

Or, l'amie abandonnée, du premier moment où le cœur volage lui revient, pardonne et oublie. Elle lui offre ce pardon dans une de ces effusions tendres et graves qui, tout au long du poème, nous initieront peu à peu à la généreuse bonté de son âme :

Viens et retiens tes pleurs; tu ne t'es point mépris.
Connais donc à présent l'ardeur de ma tendresse
— C'est la souffrance, ami, qui lui donne ce prix, —
Tu doutes du pardon et c'est moi qui te presse.

L'absence m'a fait mieux comprendre mon amour.
Tu reviens. La voilà, cette heure souhaitée!
Mais que dis-je? Oublions, ne parlons de retour;
Tu semblais loin de moi; tu ne m'as pas quittée.

Puisque tu n'as douté de ma fidélité,
C'est moi qui te bénis et qui te remercie.
Mais ce gage d'amour, l'ai-je donc mérité?
Mon cœur mal assuré se trouble et se soucie.

Sans doute ils étaient vains les vœux que je formais,
Sans doute mon désir orgueilleux fut coupable;
En t'aimant, c'était moi peut-être que j'aimais;
Mais je n'existe plus qu'en toi, cher adorable...

Et la tentative de convalescence se poursuit avec des inquiétudes parfois et de mauvais retours, avec des impatiences de malade aigri et des soudains

rappels de la fièvre maligne chez l'ami, avec une sagesse douce et bienfaisante, une chaste et ardente tendresse toujours égale de l'amie :

> Elle ne parle pas, sa tendresse est muette,
> . . . . . .
> Ce n'est plus une amante et c'est plus qu'une sœur
> . . . . . .
> Parfois elle se penche avec un doux sourire,
> Ce sourire qu'on a pour les convalescents.

Etourdi et confus d'abord de cette générosité, l'amant « reste sans voix, étonné de son crime » et, pour l'amener à se confier davantage, il faut que sa compagne lui fasse entendre de quel prix elle estime cette douleur et ce remords qu'il est venu jeter à ses pieds :

> Ne mesure à ta faute une trop faible offrande;
> Non, non, elle n'est pas digne de ta douleur;
> En l'acceptant c'est toi qui peux la rendre grande,
> Ta seule complaisance en fera la valeur.

Et, d'ailleurs, qu'est-il besoin de s'inquiéter davantage, d'analyser un sentiment despotique et spontané? Elle sent bien, à l'amour même qui la tient toute, que le pénitent des mauvais chemins lui est revenu dans un repentir sincère et qu'à son tour, il l'aime comme jadis.

Mais ici intervient l'une des péripéties les plus ordinaires et les plus choquantes de l'amour masculin. C'est le besoin de soulager une détresse chère encore, en l'exposant dans son horrible vérité, à celle-là qui doit en souffrir le plus. Nous sommes sous ce rapport, avouons-le, supérieurs aux femmes en cruauté. Sans doute, c'est un jeu, pour elles, de nous leurrer de leurs grâces les plus engageantes et les plus irrésistibles, pour nous mieux et plus perfidement tromper. Sans doute ont-elles ce don merveilleux de jeter un voile d'oubli impénétrable sur leurs anciennes tendresses, de sorte que nulle

femme ne ressemble davantage à la femme n'ayant jamais aimé que la femme qui n'aime plus. C'est, pour elles, une surprenante et toujours nouvelle récréation d'esprit, que de nous affoler d'apparentes bontés pour nous mieux torturer de dédains ou de traîtrises. Mais, ce besoin vaniteux d'étaler aux yeux de celui qui l'aime encore des triomphes remportés à son détriment et contre lui, en vérité, ce besoin puéril et indiscret, les femmes y échappent mieux que nous. Qu'importe au cœur blessé, accouru vers l'amie fidèle pour lui demander l'oubli et l'apaisement des fièvres désormais interdites, que lui importe la détresse que fera naître l'aveu de ses trahisons? Il lui faut faire cet aveu, par indélicatesse naturelle mâle, par souci de fatuité, par gloriole de conquérant déchu, mais en colorant un aussi cruel manque de tact des excuses ordinaires : le besoin surtout de regagner la confiance de sa victime, par une confession sincère et complète :

Je souffre... Malgré toi, tout mon passé me pèse.
Le repos, ton amour ne me l'a point donné,
Car pour que ton pardon me soit doux et m'apaise,
Il doit savoir d'abord ce qu'il a pardonné.
Ma faute est là sans cesse au fond de ma pensée,
Et je ne puis, hélas! en détourner les yeux;
Tant que je ne l'aurai librement confessée,
Tu me verras craintif et toujours soucieux.
Dussé-je te meurtrir et t'arracher des larmes,
Laisse-moi m'épancher sans feinte à tes genoux...

Faut-il dire que l'amante accepte, autant sans doute pour complaire à l'ami que par ce torturant souci de savoir, par cette obsédante passion de connaître l'étendue de notre malheur qui nous tient, depuis la première minute où nous respirons dans ce monde d'énigme et de mystère? Elle sait qu'elle souffrira et, généreuse, elle accepte cette angoisse, parce qu'elle sent désormais qu'elle trouvera du charme à tout ce qui lui viendra de l'aimé, et même

aux douleurs qu'il va réveiller en elle. « Son amour immolé par avance l'absout. » Elle le lui dit dans des vers en vérité fort beaux de pensée et souvent aussi d'expression :

Parle sans plus tarder; et ne crains pas surtout
Qu'à ta voix mon cruel courage m'abandonne;
Mon amour immolé par avance t'absout;
Je comprends, je te plains, je t'aime et te pardonne.

J'ai connu tous les pleurs, nul coup ne me surprend.
Ne me cache donc rien; viens, et qu'il te souvienne
Qu'ayant tout expié, mon cœur est assez grand
Pour contenir en lui ta souffrance et la sienne...

L'ami n'attendait, on le devine, que cette parole. Il lui rappelle, en des termes assez brutaux, comment, étant l'unique objet de sa pensée, étant aimé d'elle, il s'arracha à cet amour : « Sans un mot d'adieu, lui dit-il, je t'ai chassée. » Voilà de ces choses qu'il est dur d'entendre. Aussi ne sommes-nous point surpris qu'après de plus brûlantes confidences, après que l'on ait dit à ce cœur meurtri le nombre des expériences voluptueuses tentées, le total des mauvaises ivresses traversées, un cri de révolte échappe à la douloureuse confidente :

Cruel! tu m'as parlé sans feinte ni décor!

Pourtant son pardon se fera plus généreux encore. Après la confession, l'enfant prodigue lui est plus cher peut-être qu'auparavant. Et Dieu sait s'il a, malgré tout, besoin de cette pitié et de cette tendresse héroïque!

Au récit des prouesses si malencontreusement évoquées, il semble que sa volonté ait faibli, que sa force ait désarmé, qu'une sorte de dégoût l'ait pris du calme berceur revenu, et que de vagues appels tentateurs vont l'entraîner derechef à la dérive... Cette boue remuée laisse dans l'atmosphère des relents, dont il est vrai qu'une mauvaise ivresse se

dégage... Sa débilité d'âme serait-elle si grande qu'il retournera au chemin de perdition où ses pieds furent ensanglantés naguère? La bourrasque arrive, et l'ingrat, soulevé comme une barque frêle sur la vague démontée, en arrive presque à maudire la main bienfaisante qui s'est tendue vers lui :

Toute la vie insulte à ma morne rancœur!
Que me veux-tu? Va-t'en! En vain tu réconfortes
Un cœur qui se révolte et raille tes efforts;
Je refuse tes dons timides. Tu n'apportes
Que des fleurs de tombeaux, ô gardienne des morts!

La jeune femme alors s'adresse à Dieu et le supplie de lui ramener ce cœur si lâche et si cher. Elle se dévoue même en sacrifice pour le bonheur du coupable et offre ses larmes, sa douleur, son impuissante beauté. Et l'enfant vaillante triomphe. L'ami lui revient par un définitif retour. Des paroles de tendresse confiante et désormais pacifiée s'échangent; l'amante jouit de sa générosité et de son amour dégagé de tous les mauvais levains qui empoisonnent tant de passions furieuses; l'ami, régénéré, estime à son prix le bonheur d'une telle possession et la flamme d'une affection épurée, et désintéressée aussi, anime son cœur. Le poème se clôt sur quelques visions d'intimité poétique et délicieuse, parmi lesquelles on me saura gré peut-être de détacher celle-ci :

SILENCE

La lumière languit dans le ciel rose et bleu.
Sur notre amour pensif descend la nuit pieuse;
L'ombre lente remplit la chambre peu à peu,
La vie autour de nous se fait silencieuse,
Elle approche, elle vient à mes côtés s'asseoir.
Elle a mis dans ma main sa main; sur ma poitrine,
Comme un lis alourdi par les vapeurs du soir,
Son front se penche avec une grâce enfantine.

Quelque chose de doux et de triste à la fois
Nous entoure et s'infiltre en nos âmes recloses.
Nous nous taisons, craignant peut-être que nos voix
Ne troublent ce repos et notre paix des choses.
Nos esprits recueillis et nos sens apaisés
Goûtent comme une immense et sereine agonie;
Nul indiscret aveu, ni serments, ni baisers.
Mais, presque douloureuse, une étreinte infinie.
Et tandis que s'efface et défaille le jour,
Incliné sur mon cœur, son cœur, comme un beau vase,
Epanche les parfums de son suave amour.
Muet amour, amour suprême, ô longue extase!

Mars 1903.

III

FERNAND SÉVERIN

A Paris, dans son calme logis de la rue Balzac, le maître armurier des *Trophées*, José-Maria de Hérédia, me disait à peu près ceci : « Vous avez en Belgique un poète que j'admire entre tous : c'est Fernand Séverin. Assurément, je ne prétends pas nier que Verhaeren puisse être un plus puissant génie, ou que l'art d'Iwan Gilkin soit plus ciselé, plus plastiquement parfait. Mais, véritablement, Séverin est le poète : il est poète avant tout, et il est seulement cela. Comment songerait-il aux raffinements d'écriture, aux recherches patientes et tourmentées de rythmes à la mode aujourd'hui? Il ne chante pas pour faire œuvre d'art : il chante parce que son cœur déborde et parce que, chez lui, le vers moule tout naturellement, sans effort apparent, les joies, les tourments vagues et les tristesses du cœur. Voilà le vrai poète! »

Ceux qui liront *les Poèmes ingénus* (1), — c'est l'œuvre de treize années, un petit volume qui réunit, avec quelques pièces inédites, les publications antérieures du poète, *le Lis*, *le Don d'enfance*, *un Chant dans l'ombre*, — ceux qui parcourront ce volume

(1) *Poèmes ingénus*, un vol. de 180 pages, chez Frischbacher, Paris. Prix : 3 fr. 50.

sentiront la justesse de ce jugement. Voici donc, enfin, des poèmes d'amour dont l'auteur ne s'est pas dit d'abord : « Je vais chanter l'amour! », voici des poèmes qui ne célèbrent point la femme à la façon de Musset, de Lamartine, ou à la façon de M. Armand Sylvestre, laquelle plus encore est à la mode. Mais, comme d'autres tiennent un journal où leurs inquiétudes d'âme et leurs fièvres de cœur sont régulièrement notées, le poète des *Poèmes ingénus* a enclos ici toutes les pudeurs, tous les émois, tous les émerveillements de son adolescence amoureuse.

Imaginons d'abord un enfant, un doux et jeune enfant que la nature enchante par sa révélation despotique et soudaine, un enfant tard venu que les jeux bruyants n'attirent pas, mais bien les lis des champs, les miroirs des fontaines et les innocentes pâquerettes des prés :

La mère, étrangement souriante et malade,
Emmène vers les champs, qui sont faits pour ses yeux,
Dans une douloureuse et lente promenade,
Un enfant doux comme elle et trop tôt sérieux.
Oh! les premiers sanglots des lis dans les vallées!
Ses yeux regardent tout, d'un regard étonné,
Et la verdure et l'eau, tout à coup révélées,
Ont fait crier de joie un cœur aussi bien né!

Mais, aux organisations pareilles à celle-ci, la nature ne demeure qu'un temps l'unique fascinatrice. Bientôt les bois et les étangs se peupleront d'enchanteresses créatures qui lui révéleront l'amour. Mais quelle pudeur craintive dans ces approches de cœurs! Et comme cet amour, bien réel pourtant, bien humain, mais tout enveloppé des voiles exquis, des dentelles à demi révélatrices qui font son charme, comme cet amour est inquiet et malgré tout douloureux! A vrai dire, tout se mêle en son « moi », l'amour de la femme et celui des choses, car il pleure le souvenir d'un lac perdu

comme on pleurerait une beauté inaccessible :

Les malheureux que ronge un amour sans espoir
Mettent tout leur bonheur dans une image vaine.
Certes, c'est une peine étrange que ma peine!
Pourtant, à ces seuls mots, ceux-là m'auront compris,
Car ils portent en eux le mal dont je languis.

Tout se résume pour le poète dans cette délicieuse et âpre souffrance de l'amour. C'est parce que la femme, dispensatrice des joies et des ivresses, est changeante comme l'onde, errante comme le nuage, insondable comme l'abîme. Le cœur a beau se livrer dans l'admirable sincérité de sa vierge candeur; il a beau vouloir se leurrer, boire au philtre qui donne l'oubli de toutes les angoisses, cette passion reste ombrageuse, comme consciente de sa vanité, éperdue de ses timidités fières et de ses désirs impuissants. Le poète estime qu'il donnera toujours trop, parce que c'est la destinée des cœurs généreux et languissants comme le sien, de se livrer tout entiers, et d'obtenir en échange seulement le prêt d'une minute rapide, l'éphémère et illusoire largesse d'un mirage :

En moi je sens mourir un cœur prédestiné,
Meurtri de tout l'amour qu'il n'aura pas donné;
Mourir sans en rien dire, entre les mains des anges,
A la simple façon d'un enfant dans ses langes,
A la simple façon d'un tout petit enfant.
O cœur donné par Dieu, qu'un Séraphin défend,
Toi, rien ne souillera ta robe originelle!
Sois content de la seule étreinte maternelle
Dont t'environneront quelques beaux soirs d'été,
Et meurs dans ton désir et ta virginité.
Ton abandon t'a fait orgueilleux et timide;
C'est pour lui que ta vie est si vaine et si vide,
Toi, fait pour être aimé, toi qu'on n'aimera pas!
Maintes vierges, tes sœurs, t'eussent tendu les bras,
Comme au roi souhaité de toutes leurs pensées,
Hélas! et tu n'as pas connu ces fiancées,
Tu n'as pas vu venir dans la paix de tes soirs
Ces pensives enfants qu'appelaient tes espoirs,
Et tu te meurs de tout cet amour inutile,
Cœur à jamais meurtri, mon pauvre cœur stérile!

Qui ne se rend compte de l'altitude à laquelle plane un chant de cette noblesse, et quelle puissance d'individualité il revêt, si l'on s'avise de le comparer à ces banalités de la passion et de la chair dont les poètes sont accoutumés d'entretenir l'univers, de scandaliser les bois et de fatiguer nos oreilles? Les rêves de M. Séverin sont

... un essaim d'oiseaux tendres et sages,

et rien ne lui eût réussi comme cette pudeur virginale, semblable à ces voiles qui, en ombrant la beauté d'une forme admirable, en font l'attrait plus puissant et plus irrésistible. Et l'on peut justement dire de cette tendresse :

Elle a beau se voiler, pudique ainsi qu'un lis,
On sent bien malgré tout qu'elle est exquise et fine;
Le tissu qui la vêt a de ces nobles plis
Où la beauté du corps féminin se devine.

A côté de l'image enfantine évoquée par cette poésie, se dresse une silhouette non moins attachante. On dirait d'un convalescent, que la maladie mina longtemps, que la fièvre des nuits sans sommeil tenailla, implacable, que la mort même effleura de son aile glacée, et qui, pour la première fois, revoit la nature, subit la caresse des souffles printaniers et s'émerveille au sourire du soleil.

Il jouit de cette fête, et ose à peine en jouir :

Hélas, tu n'oses croire à tout ce que tu vois,
Mon cœur deshérité, fait à trop de misères!
Est-ce pour moi, mon Dieu, l'haleine des grands bois?
Pour moi toutes ces fleurs? Pour moi ces primevères?
Je n'ose vous cueillir, fleur trop frêle, ma sœur;
Embaumez ce vallon qui m'a rendu mon âme :
Car me voilà troublé devant votre douceur,
Comme un adolescent sous les yeux d'une femme.

Termes et images suggestifs de ses états d'âme

habituels, les lis, les cygnes, les fleurs, les lacs, voilà les seuls emprunts que M. Séverin ait faits au symbolisme envahissant de ces dernières années. Et parce qu'il substitue un emploi sobre, naturel, adéquat de cette imagerie, aux abus confus et embrouillés qui en furent faits, on peut dire qu'il a recréé pour lui cette terminologie mystique. Nous avons noté que les soucis d'art passent au second plan des préoccupations de ce bon poète, tout oreilles seulement pour ouïr l'intime chanson de son cœur. Mais les beaux vers lamartiniens, raciniens, inspirés d'André Chénier, « séveriniens », surtout, jaillissent ici de source :

Et les roses du soir me troublent jusqu'aux pleurs !
. . . . . .
J'ai baisé dans mes pleurs vos doigts las de leurs bagues.
. . . . . .
Il traîne sur les flots comme un frisson d'automne
. . . . . .
Car mon cœur aujourd'hui promène ses malades.
. . . . . .
Le calme chant des bois monte dans les soirs d'or
. . . . . .
J'en mourrai, je le sais, sous ces calmes forêts
. . . . . .
Les beaux astres couchés que tes yeux endormis !

Et cette voix aimée que le poète entend

Monter dans l'air des nuits comme un lointain hautbois !

Je pourrais multiplier ces exemples. Mais les lecteurs de ces notes ont déjà compris que, si pour M. Séverin la hantise maîtresse est celle de l'amour, l'amour dans sa fraîcheur la plus suave, le poète subit non moins despotiquement l'emprise de la nature. Les paysages s'associent naturellement à ses chants les plus personnels, et ce mélancolique aime à se pencher sur le miroir des lacs, à pénétrer le

sens des mélopées plaintives du rossignol, à baigner ses yeux, malades des visions du réel, dans la verdeur des bois ou parmi les cimes qu'illumine la couronne d'or de l'Automne...

Les deux premières parties de l'œuvre chantent presque exclusivement la nature et l'amour; livre de mai, livre en fleurs, où s'entr'ouvre, pétale par pétale, un cœur alangui, dédaigneux du réel, avec les balbutiements d'une âme neuve indéflorée, avec les très mélancoliques souvenirs d'une âme convalescente, avec les blancs émois d'un cœur ardent. La mélancolie se fait plus apparente dans *Un chant dans l'ombre*. Le poète est meurtri par la vie. Si les grands cris et les âpres apostrophes ne sont guère son fait, la désillusion et comme une latente amertume sont perceptibles tout de même dans ces plaintes stoïques et sensibles.

Dans la dernière partie, entièrement inédite, un nouvel élément d'inspiration est né : c'est une sorte de résignation chrétienne, d'inquiétude pacifiée. Les problèmes redoutables de l'infini ont posé, devant la raison et l'esprit du poète, leur éternelle énigme : le cœur alors suit son instinct, et cet instinct est de tendresse confiante, de timide et joyeuse espérance :

Mais ce matin la vie apparaît trop sereine!
Il y a trop de joie et de pardon dans l'air!
Je sens, en écoutant ce douloureux concert,
Je ne sais quoi de calme et de bon qui s'y mêle :
La foi simple, l'amour contrit, l'espoir fidèle
Y font entendre peu à peu leur humble voix.
Vous avez eu pitié, Seigneur : j'aime et je crois.
Si vous ne portez pas en vain ce nom de père,
Achevez votre ouvrage, et faites que j'espère...

C'est ainsi que le poète, par le simple développement de son génie spontané, par la loyale notation des labeurs mystérieux accomplis en lui, renouvelle et grandit son inspiration. Le constater

est, pour le critique, l'une des plus sereines joies que je connaisse. Car la sincérité et la beauté morale seules importent. Le reste, comme disait le pauvre Lélian, « le reste est littérature... »

2 mai 1900.

DEUXIÈME PARTIE

LE ROMAN SOCIAL ET PHILOSOPHIQUE EN FRANCE

I

PAUL BOURGET

NOTES SUR « L'ÉTAPE » (1)

Vaillamment, logiquement, irrésistiblement, le dernier roman de M. Paul Bourget proclame l'adhésion totale du maître à la Foi catholique. Qu'une aussi considérable victoire puisse être inscrite sur les étendards du Christ, à l'heure même où l'évolution analogue accomplie par l'esprit d'un logicien puissant comme M. Ferdinand Brunetière nous consolait de quelques négligeables défections, cette rencontre seule mériterait déjà d'être proposée aux méditations des hommes de bonne foi. Mais il faut se hâter d'ajouter que l'œuvre où vient d'éclater, avec une si lumineuse et si ardente force, l'âme nouvelle de M. Paul Bourget, restera parmi les œuvres d'art capitales de notre époque. Quelque pensée secrète qu'ils puissent entretenir à l'égard de la

(1) Un vol., chez Plon-Nourrit, à Paris. Prix : 3 fr. 50.

thèse défendue par l'auteur, les rares critiques qui comptent encore, les quelques juges de talent et d'équité sincère qui, — depuis M. Doumic le traditionnaliste jusqu'à l'indépendante Rachilde du *Mercure de France*, — dominent une foule de plaisantins ou de sectaires que nous voyons s'acharner à discréditer l'art de Sainte-Beuve, les analystes impartiaux, en un mot, ont tous admiré dans *l'Etape* la contexture puissante du roman, la gradation parfaite de l'émotion, la science de l'intrigue, la logique de la psychologie, l'extrême condensation d'intérêt et la pénétration sûre que l'auteur emploie à disséquer tous les mouvements de l'âme humaine, et, enfin et surtout, le dessin précis et vigoureux des caractères mis en scène. M. Ch. Maurras y voit plus encore qu'un maître roman, il y voit une « action », un « de ces mouvements décisifs dans lesquels la pensée va au-devant des choses et leur demande une matière où s'incarner ». Et M. René Doumic ne craint pas d'affirmer que ce roman est, après *le Disciple*, celui où M. Paul Bourget a mis le plus de vigueur de pensée, et le premier où il se soit montré, à si haut degré, peintre de mœurs et peintre de portraits.

Mais il nous faut imposer un mors au désir qui nous tient de mettre en relief cette beauté esthétique de l'œuvre. Nous voudrions, d'abord, dans ce livre qui s'honore d'unir au culte des idées le respect de la Foi catholique, décrire l'invincible et rapide évolution qui conduisit le dilettante de *Mensonges* à devenir l'apôtre de *l'Etape*.

I

Vous souvient-il de la préface du *Disciple?* Ceux d'entre nous qui s'avisèrent de lire ces pages, fré-

missantes d'une mystérieuse inquiétude, dans l'esprit ouvert qu'elles réclamaient, reconnaîtront combien, dès cette heure lointaine, l'intelligence large et l'âme de désir de M. Paul Bourget y apparaissaient riches de promesses et quelles espérances pouvaient faire naître des paroles comme celles-ci :

« Ne sois, jeune Français d'aujourd'hui, ni le positiviste brutal qui abuse du monde sensuel, ni le sophiste dédaigneux et précocement gâté qui abuse du monde intellectuel et sentimental. Que ni l'orgueil de la vie, ni celui de l'intelligence, ne fassent de toi un cynique et un jongleur d'idées! Dans ces temps de conscience troublée et de doctrines contradictoires, attache-toi, comme à la branche de salut, à la phrase sacrée : « Il faut juger l'arbre par ses « fruits. » Il y a une réalité dont tu ne peux douter, car tu la possèdes, tu la sens, tu la vis à chaque minute : c'est ton âme. Parmi les idées qui t'assaillent, il en est qui rendent cette âme moins capable d'aimer, moins capable de vouloir. Tiens pour assuré que ces idées sont fausses par un point, si subtiles te semblent-elles, soutenues par les plus beaux noms, parées de la magie des plus beaux talents. Exalte et cultive en toi ces deux grandes vertus, ces deux énergies en dehors desquelles il n'y a que flétrissure présente et agonie finale : l'amour et la volonté. — La science d'aujourd'hui, la sincère, la modeste reconnaît qu'au terme de son analyse s'étend le domaine de l'Inconnaissable. Le vieux Littré, qui fut presque un saint, a magnifiquement parlé de cet océan de mystère qui bat notre rivage, que nous voyons devant nous, réel, et pour lequel nous n'avons ni barque ni voile. A ceux qui te diront que derrière cet océan de mystère il y a le vide, l'abîme du noir et de la mort, aie le courage de répondre : «Vous ne le savez pas...» Et puisque tu sais, puisque tu éprouves qu'une âme est en toi,

travaille à ce que cette âme ne meure pas en toi avant toi-même... »

C'est là, assurément, un noble et significatif langage. Sans doute, d'importantes nuances séparaient cette expectative loyale de la conviction chrétienne. Il était facile de prévoir, toutefois, qu'après avoir signé ces lignes, l'auteur du *Disciple* n'en écrirait plus où les ivresses d'un esprit superbe, où les fièvres des sens débridés seraient célébrées ou décrites sans l'inéluctable sanction du châtiment qui les guette. Et si les critiques moralistes eurent encore des reproches à faire à M. Bourget sur ces délicates matières, jamais plus, du moins, ces reproches ne purent être séparés des retours rassurants et des symptomatiques indices qui les devaient tempérer. Peu à peu, il advint que ces réserves se firent d'une nécessité plus rare, il se produisit que les tendances sympathiques et l'adhésion de l'auteur à la morale de l'Evangile se manifestèrent plus formelles.

Un jour, même, l'on dut enregistrer les prémisses d'une profession de foi chrétienne explicite que l'auteur de *Cosmopolis* venait de faire à quelque reporter américain dont le nom importe peu :

« J'ai compris, avait-il proclamé, que la vie de l'homme qui dit : « je ne sais rien, et, ne sachant « rien, je fais ce qui me plaît » est, à la fois, vide et pleine de désillusion. J'ai compris qu'en parlant ainsi on exerçait une influence détestable sur la vie des autres, surtout sur celle des femmes. Je suis arrivé à reconnaître que les hommes et les femmes qui suivent les préceptes de l'Eglise sont, dans une grande proportion, à l'abri des désordres moraux que j'ai décrits dans mes romans, que Feuillet et tant d'autres ont montrés dans leurs œuvres, et qui sont presque inévitables lorsque ces hommes se laissent guider par leurs sens, leurs passions et leurs faiblesses. »

Cette déclaration venait affermir et corroborer les

réflexions que nous nous étions faites à cette époque. En effet, après que *le Disciple* nous eut montré le travail, déjà immense, opéré dans l'âme de l'écrivain, *Terre promise*, *Cosmopolis*, etc., avaient révélé sa marche de plus en plus assurée et continue vers la soumission au dogme chrétien. C'était beaucoup plus déjà qu'une inclination platonique à la morale de l'Evangile. Et quand, un jour, le mot de « conversion » eut été prononcé à son sujet, M. Paul Bourget crut devoir intervenir pour formuler une réclamation. Non point que ce grand mot de conversion lui fît peur, mais parce que tel n'était point, nous disait-il, son cas particulier. « On se convertit d'une *négation*, on ne se convertit pas d'une attitude purement *expectative*. » C'était dire, en d'autres termes, que jamais il n'avait nié la Révélation, mais que la Révélation s'était, depuis peu, soudain et invinciblement, imposée à lui.

Or, depuis l'heure où, dans la préface du tome Ier de ses *Œuvres complètes* (1900), l'auteur de *l'Etape* s'exprimait de la sorte, diverses occasions s'offrirent à lui de nous confirmer qu'une attitude de « conviction » avait remplacé désormais cette attitude « expectative ». Il ne les négligea point, et le jour où l'un de nos plus infatigables « épieurs » de l'actualité, M. Adolphe Brisson, crut nécessaire d'écrire un chapitre sur « l'âme nouvelle de M. Paul Bourget », il eut à transcrire cette déclaration décisive et vibrante :

« Voyez-vous, il est une règle que j'ai constamment vérifiée et qui ne souffre pas d'exceptions. Partout où le christianisme est vivace, les mœurs se relèvent; partout où il languit, elles s'abaissent. C'est l'arbre où fleurissent les vertus humaines sans la pratique desquelles les sociétés sont condamnées à périr. Je vous prie, si vous me faites parler, de le proclamer expressément : on démoralise la France en lui arrachant la Foi ; en la

déchristianisant, on l'assassine. Il n'y a point de sauvegarde sociale hors des vérités du Décalogue. Ce fut la conviction de Le Play; ce fut celle de Taine; je m'y rallie!... »

Après ces indices indubitables d'une évolution intérieure terminée, après ces indications éparses, mais toutes concordant vers une solution identique et une, il était précieux et désirable qu'une œuvre magistrale vînt totaliser la somme de tant de méditations sérieuses, de déclarations si explicites et si affirmatives. Cette œuvre, je répète que *l'Etape* vient de la réaliser, et je le répète après un jeune écrivain très indépendant, M. Binet-Valmer, qui a déclaré dans un article de *la Renaissance latine*, et sans que cette déclaration emporte d'ailleurs son approbation de sceptique : « Je reconnais la logique profonde de son évolution vers le catholicisme... *L'Etape* est un acte de foi, le *Credo* de M. Bourget catholique... »

Je sais bien que la thèse maîtresse du roman est plutôt sociale et traditionnaliste que religieuse ou apologétique. Car ce n'est point par une conséquence unique et directe de son irréligion que Joseph Monneron voit le malheur accabler sa famille et l'ébranler lui-même dans ses convictions négatrices. Qui, pourtant, après avoir lu *l'Etape*, contestera l'esprit catholique qui sature cette œuvre en toutes ses pages et jusque dans ses plus intimes détails? C'est bien l'absence de foi, et conséquemment l'absence de frein moral, qui est dénoncé ici comme un facteur maître de tous ces cataclysmes. Si le héros du livre, Joseph Monneron, malgré sa bonté native, malgré son dévouement touchant et malgré sa bonne volonté courageuse, a fait de chacun de ses enfants une victime dévouée aux pires détresses, c'est, sans doute, pour avoir ascendé trop brusquement en des milieux mal appropriés à sa maturation, mais c'est aussi parce qu'en privant ses en-

fants de l'appui moral d'une croyance positive, il les a livrés, désemparés, à toutes les tempêtes que la vie moderne soulève autour des déclassés. Quelle plus magistrale leçon pourrait être donnée aux jeunes hommes que celle de Jean Monneron, fils de l'athée Joseph Monneron, amené par un maître éclairé, par la bonne volonté de son âme, par la réflexion et par l'épreuve, à rompre ses dernières attaches avec l'esprit révolutionnaire et à se jeter entre les bras de Dieu?

Ainsi, à chaque page, en toutes circonstances, M. Paul Bourget a semé de lumineuses et vivifiantes méditations, sur le Christianisme, sur la Foi, sur le travail des tentations, sur l'utilité de la Douleur, sur l'expiation et sur la réversibilité des peines. Recueillons-en quelques traits.

M. Ferrand, le savant catholique dont Jean est l'élève et dont il aime la fille, Brigitte, dans une des heures où le jeune homme, se confiant à lui, lui a dit ses doutes, ses anxiétés, les obscures révoltes de son éducation contre la Révélation vers laquelle une invincible puissance l'attire, M. Ferrand, donc, lui a remis un texte de saint Augustin en le priant de le relire chaque jour. Et c'est au moment où le drame ravage son foyer, au moment où l'un de ses frères est devenu voleur et faussaire, où sa sœur est séduite, c'est à ce moment que Jean doit méditer sur ces mots : « Vous perdez l'utilité de votre misère et vous en devenez plus misérables encore... »

— « Vous perdez l'utilité de votre misère... » Ces mots que Jean se répétait en gagnant, à pied maintenant, le boulevard Saint-Germain, allaient frapper dans son être cette touche secrète que ses dicussions avec le philosophe catholique avaient toujours ébranlée, mais jamais plus profondément. — *L'utilité de votre misère?...* reprenait-il, et le cœur fondu par la bonté si vraie et si délicate avec laquelle

M. Ferrand venait de le traiter, il laissait s'insinuer en lui l'enseignement contenu dans cette phrase. Une fois de plus, il éprouvait quelle puissance d'interprétation totale de la vie humaine possède le christianisme. Hors de lui qu'avait-il trouvé, hier, et ce matin encore, dans les heures de chagrin qu'il avait traversées? Rien que le désespoir et le brisement sous le poids aveugle de la nécessité. A quoi l'invitait l'appel que le père de Brigitte avait voulu joindre à son bienfait? A croire que ses souffrances, toutes ses souffrances, les petites et les grandes, avaient un sens, et celles qui lui venaient de son père et de leurs étranges rapports, — et celles que lui causait depuis tant de jours l'énigme du caractère de sa sœur, — et celle que lui infligeait en ce moment le crime commis par son frère, — et tout le reste... Derrière cette suite d'émotions, ou déchirantes ou froissantes, ne sentait-il pas l'imperceptible et continu travail d'un Esprit qui poursuivait son esprit?... — Elle était là, « l'utilité de sa misère », dans cette éducation de sa pensée, dans son adhésion contrainte aux vérités comme inscrites dans ces cruelles expériences, et il sentait cela encore : « que, s'il devait un jour avoir la foi complète, celle dont la lumière éclairait les yeux de M. Ferrand et de Brigitte, il ne pourrait que bénir cet inconcevable Esprit dont la Providence régit nos destinées, de l'avoir conduit à travers le chemin où son cœur s'ensanglantait... »

De même qu'en maint endroit M. Paul Bourget commente, — avec l'éloquence qu'on vient de voir par ce passage isolé, — le dogme de l'utilité de la souffrance au point de vue chrétien, de même il revient sans cesse sur le désarroi moral, sur l'isolement d'âme où languissent ceux envers lesquels on a commis ce crime de leur enlever la Foi, et sur l'absolue détresse qui les attend dans l'épreuve. Julie, la fille du libre-penseur Monneron, séduite et

trompée par le vicomte de Rumesnil, — ce type révoltant, en qui l'auteur a si vigoureusement incarné le jouisseur élégant et « l'homme de proie », — est acculée au crime par son séducteur, à l'heure où les conséquences de sa faute vont publier son déshonneur. Ecoutez comment l'auteur de *l'Etape* termine une description poignante de son angoisse :

« Comme élément de résistance, en dehors de l'indestructible instinct qui veut que l'amour maternel s'éveille au cœur de la femme avant même qu'elle ait conçu, que rencontrait-elle? Rien que ces vides et inefficaces principes sans justification supérieure, par lesquels les laïcisateurs insensés d'aujourd'hui prétendent remplacer le Dieu vivant et aimant, le Père céleste, auteur de tout ordre et de toute loi, dont les commandements révélés n'admettent pas la discussion, qui récompense et qui punit, que l'on prie et qui soutient, envers qui l'on se repent et qui pardonne. Pour Julie qu'était ce Dieu, dont son père ne lui avait jamais prononcé le nom durant son enfance, par scruple? Et, quand il lui en avait parlé, ç'avait été dans le style de Kant, traduit et commenté par l'intègre Barantin. Le Dieu qu'il avait offert aux besoins religieux de sa fille et de ses fils, ç'avait été « le postulat de la Raison pratique », le « substratum mental de la Justice immanente», la « Catégorie de l'idéal », toutes conceptions éminemment philosophiques, admirablement dégagées de la souillure des superstitions. Que valent ces quintessences et ces fumées, quand il faut agir et décider; quand le cœur en détresse a besoin d'un secours qui vienne d'en haut, d'une certitude à laquelle il s'attache pour n'en plus bouger? »

Un fait capital frappera tout lecteur de *l'Etape*, s'il lit ce livre sans pensée amoindrissante de parti pris. Ce fait, — devenu exceptionnel dans le roman d'aujourd'hui et d'autant plus saisissant qu'il apparaît dans une œuvre aussi indissolublement liée

aux plus mystérieux problèmes de la vie de l'âme. — est celui-ci : M. Paul Bourget, dans *l'Etape*, ne s'est pas impersonnellement détaché de ses héros. C'est lui-même qui parle, on le pressent à chaque page, et c'est par une simple fiction littéraire obligée qu'il place dans la bouche de Jean Monneron ou de Victor Ferrand les discours qu'il voudrait tenir lui-même et les protestations indignées qu'il a soif de faire entendre. N'est-ce point lui-même qui voudrait s'écrier, par la bouche de Jean Monneron converti, que toutes les idées dans lesquelles il a été élevé et qu'il a acceptées comme indiscutables si longtemps, lui apparaissent aujourd'hui comme radicalement fausses? « J'ai cru qu'il y avait une antinomie irréductible entre la science et la religion : je vois entre elles un accord absolu. J'ai cru que la démocratie s'accordait avec la science : j'y vois une dégénérescence et une régression mentale... ». « Voilà cent ans que chacun dans ce pays se fait juge de toute la société au nom de ce qu'il appelle sa conscience et qui n'est que sa passion dominante. Et c'est le secret de l'agonie de la France... ». « La Foi n'est pas une géométrie ni une chimie. Elle ne se démontre pas. Mais non seulement la science ne s'y oppose pas, et, au contraire, elle indique cette solution comme la plus raisonnable. Et c'est aussi celle où j'ai résolu de me ranger. Oui... je me suis décidé à me faire catholique comme tous les miens l'ont été pendant des siècles et des siècles. Je veux me replonger dans la plus profonde France. Je ne peux pas vivre sans mes morts... J'ai retrouvé leur foi et je ne la laisserai plus périr... »

Et, enfin, puisqu'il faut se borner, en quel langage ému, attendri, s'adressant aux plus généreuses régions de notre cœur, — parce qu'il traduit les plus nobles élans du sien, — en quel langage comme frémissant de joie et de gratitude, l'auteur de *l'Etape* ne décrit-il pas le travail de la grâce, le

miracle moral de la conversion qui conquiert enfin toute l'âme de Jean Monneron :

« ... La nuit avançait, avançait toujours, parmi ces déchirantes réflexions, rendues plus aiguës par l'énervement de l'insomnie, et, au milieu de cette infinie détresse, le travail de la conversion achevait de s'accomplir dans cette âme, cet indicible et inexplicable retournement de l'être dont le Docteur de la grâce a donné la plus complète définition lorsque, après avoir rapporté le verset de l'Evangile : « Jésus et la femme adultère demeurèrent seuls », il ajoute : « seuls, l'un en face de l'autre, — *miseria et misericordia...* »

« Oui, quand nous ne sentons plus en nous que la misère, il est bien vrai qu'alors la miséricorde apparaît, si vraiment nous l'avons appelée par le seul mérite qui la suscite : le tourment de son absence! Cet état de sécheresse, qui faisait de la foi, pour Jean Monneron, suivant son mot expressif, « une probabilité morte » s'attendrissait, se fondait durant cette veillée fraternelle. Pour la première fois peut-être, il ne résistait pas à cette action de Dieu, si souvent ébauchée en lui, et elle s'achevait en un appel vers une consolation qui ne pouvait lui venir ni des autres ni de lui-même. Il ne se heurtait plus à aucun raisonnement critique, à aucun morbide scrupule, comme il en avait tant eus, quand, par exemple, derrière son besoin de croire, il devinait un désir caché d'épouser celle qu'il aimait. Sa volonté, brisée et vaincue, s'abandonnait à l'inconcevable puissance, principe de tout l'univers et de notre cœur aussi, puisque ce cœur est un fait au même titre qu'un autre. Jean la sentait si vivante, cette puissance, puisque notre vie y plonge, — intelligente, puisque la pensée, — pitoyable, puisque la pitié en émane... Et, à ce moment de cette longue nuit, sa sœur, réveillée de son sommeil, put le voir qui s'était mis à genoux au pied de ce lit, théâtre

des irrémissibles fautes qu'elle n'était pas seule à expier. Jean avait le front appuyé contre les draps où se voyaient les traces du sang de la blessée, et il priait... »

C'est à dessein que j'ai fréquemment, — et longuement peut-être, — reproduit le texte même de M. Paul Bourget dans les pages qui précèdent. Rien ne pouvait mieux faire saisir, à tout esprit non prévenu, la marche accomplie par l'écrivain sur l'éternel et radieux chemin de Damas, depuis les symptômes presque inattendus du *Disciple* jusqu'aux affirmations brûlantes de *l'Etape*. Et si j'ai consacré une part notable de la présente étude à cet épisode moral, si imposant d'ailleurs, c'est dans une pensée que je ne veux point taire. L'adhésion solennelle et publique d'un artiste de la stature de celui-ci à la foi catholique, le retour au Dieu qu'il appelle un Père vivant et aimant, d'un écrivain de rêve en communion si étroite avec tant de milliers d'âmes qu'il sait émouvoir et de cœurs qu'il sait faire vibrer, est l'un des plus consolants phénomènes dont la littérature chrétienne puisse offrir le spectacle. Il m'a paru juste de le signaler avec quelque chaleur. Cet enthousiasme n'est-il pas préférable au silence étrange, aux réserves grinchues que plusieurs d'entre les nôtres, — indisposés par je ne sais quels dissentiments théoriques, — ont opposés à ce bel acte de Foi et à cette incomparable étude psychologique?

II

M. Victor Ferrand, disciple de Bonald et de Le Play, issu d'une famille aisée de propriétaires angevins, est l'un des chefs les plus en vue de la phi-

losophie catholique dans l'université. Il n'a qu'une fille, enfant unique, cette Brigitte que Jean Monneron aime et désire épouser. Son collègue à l'université, Joseph Monneron, fils de paysan, mais parvenu aux plus hauts grades par son intelligence et son énergie, est le type accompli du jacobin antireligieux et révolutionnaire, qu'on appelle aujourd'hui le « républicain de la défense républicaine ». Mais, il demeure personnellement un fort honnête homme, affable et bon. Il a trois fils et une fille. De ces trois fils, le plus jeune, Gaspard, est un collégien polisson. Gavroche, frondeur, ne parlant qu'argot, « blaguant » tout, il réalise un exemplaire édifiant de la génération qui monte. Antoine, l'aîné, employé dans une banque, est joueur, débauché, vicieux. Julie, leur sœur, élevée de façon très indépendante, privée de l'appui d'une mère raisonnable, — car Mme Monneron est une sotte, vaniteuse et vulgaire, — Julie souffre du contraste trop violent entre, d'une part, ses aspirations vers les milieux élevés et, d'autre part, l'étroitesse de la vie qui l'enserre et la platitude morne de son horizon. Dénuée du secours de la Foi, elle se laisse séduire par un viveur, Rumesnil, et, abandonnée par lui, acculée au crime, elle tire deux coups de revolver, — non mortels, — sur son suborneur et sur elle-même. Dans le même temps, son frère Antoine, pour faire face à sa vie de plaisir, commet des faux, vole, est découvert. Ce double désastre fond sur Jean Monneron, l'honnête troisième fils de l'universitaire, au moment le plus aigu de la crise qu'il traverse. Car, s'il aime Brigitte qu'il ne peut épouser à moins de faire acte d'adhésion à la foi catholique, s'il lutte depuis quelque temps déjà contre un mouvement irrésistible qui l'attire vers Dieu, cette évolution n'est pas suffisamment accomplie pour qu'il puisse loyalement, — au désespoir prévu de son père! — passer dans le camp de son maître, Victor Ferrand... Mais il

assiste à de si lamentables spectacles! Il voit les abîmes où l'absence de frein religieux a mené son frère et sa sœur. Et en même temps, les tentatives faites par les « intellectuels » du parti de son père, les adeptes de *l'Union Tolstoï*, — université populaire, antireligieuse sous couleur de neutralité, — aboutissent à des résultats si pitoyables et si odieux que, finalement, l'œuvre miraculeuse de la conversion s'accomplit. Joseph Monneron, l'infortuné Joseph Monneron, demande à Ferrand la main de Brigitte pour Jean « qui renie les principes de l'immortelle Révolution ». Dernier coup qui écrase le vieil universitaire, déjà accablé sous les ruines de son bonheur domestique. Victor Ferrand consent au mariage, malgré les hontes de la famille Monneron, et le jacobin demeure seul entre une épouse insignifiante, une fille déshonorée, un fils voleur, l'autre inquiétant... C'est la banqueroute de ses espérances, de sa vie, de tous ses rêves...

Quelle thèse a voulu démontrer M. Paul Bourget par le moyen de cet apologue, sèchement résumé ici, mais dont il a su faire un drame poignant, mouvementé, logique et précipité?

L'idée maîtresse du livre, celle qui, en dernière analyse, explique ces cataclysmes, et qui nous donne aussi la clef de ce malaise chagrin et rongeur dont deviennent la proie tant de familles analogues à celle des Monneron, — quoique exemptes souvent de ses honteuses misères, — cette idée directrice est indiquée avec une précision nette en divers endroits du roman :

« Tout le trouble que vous me décrivez, — dit quelque part Ferrand à Jean Monneron, — ne vient ni de lui (son père), ni de vous. Il vient de ce que votre famille ne s'est pas développée d'après les règles naturelles. Vous êtes des victimes, lui et vous, de la poussée démocratique telle que la comprend et la subit notre pays, où l'on a pris pour

unité sociale l'individu. La grande culture a été donnée trop vite à votre père et à vous aussi. La durée vous manque, et cette maturation antérieure de la race, sans laquelle le transfert de classe est trop dangereux. Vous avez brûlé une étape et vous payez la rançon de ce que j'appelle l'erreur française et qui n'est, au fond, tout au fond, que cela : une méconnaissance des lois essentielles de la famille. »

Et le même personnage, aux dernières pages du récit, s'adresse en ces termes encore au même interlocuteur :

« Vous pouvez réussir maintenant où votre père a échoué et fonder une famille bourgeoise. Vous le pouvez parce que vous n'êtes pas de la première génération. Il en faut plusieurs pour cette œuvre, car c'en est une et qui ne s'improvise pas. Vous êtes mûr pour elle, et pour ce qui est notre grand devoir à tous : *Vous pouvez guérir la France en vous*. Vous vous rappelez ce que je vous disais encore jeudi dernier : il n'y a pas de transfert subit de classes, et il y a des classes du moment qu'il y a des familles, et il y a des familles du moment qu'il y a société... Pour que les familles grandissent, la durée est nécessaire. Elles n'arrivent que par étapes. Votre grand-père et votre père ont cru, avec tout notre pays depuis cent ans, que l'on peut brûler l'étape. On ne le peut pas. Ils ont cru à la toute-puissance du mérite personnel. Ce mérite n'est fécond, il n'est bienfaisant que lorsqu'il devient le mérite familial. La nature plus forte que l'utopie, et qui n'admet pas que l'on aille contre ses lois, contraint toutes les familles qui prétendent la violenter à faire dans la douleur, si elles doivent s'établir, cette étape qu'elles n'ont pas faite dans la santé. Votre père a été votre expérience. Les souffrances qu'il a subies en lui et dans les siens ont fini de vous éclairer... »

Voilà la thèse formellement résumée par l'auteur lui-même. Mais nous y reviendrons plus tard, lorsqu'il sera question de relever les objections qu'elle a soulevées, les discussions qu'elle a fait naître.

Etudions, si vous le voulez bien, les caractères que M. Paul Bourget a imaginés pour la justifier, les types qu'il a créés pour incarner, sous de saisissantes enveloppes, les êtres destinés à la mettre en action.

Joseph Monneron est, à ce point de vue, un chef-d'œuvre. Il est apte à devenir un de ces types qui synthétisent une espèce sociale : tel Grandet, tel Homais, tel Tartarin, tel Gobseck. Joseph Monneron est le jacobin du vingtième siècle commençant. Arrêtons-nous à lui. Comme type générique, il est, d'ailleurs, très répandu.

Il y a deux hommes en lui : le lettré idéaliste, un peu naïf, et le sectaire fanatique. Notez que ce n'est point un grotesque répulsif : il est plutôt intéressant; il est risible en ce seul sens que la question « curé » — mais nulle autre, — lui fait perdre la tête, et rend haineux, intolérant, cet esprit fin et aimable. C'est là un trait de vérité observé. Pour le reste, c'est un universitaire savant, remplissant avec amour et scrupule les devoirs de sa profession, y puisant des joies pures, tandis que son honnêteté, sa délicatesse sont insoupçonnables. Un absolu désintéressement, une droiture simple, des vertus familiales distinguent ce rêveur candide. Mais, comme l'a justement vu M. Doumic, il y a pourtant de l'orgueil dans sa modestie d'idéaliste méprisant tout ce qui n'est pas pure spéculation. Il n'a jamais vécu, en effet, que dans le commerce des idées et il demeure aussi étranger que possible à la vie réelle : c'est pourquoi il ignore tout des êtres qui l'entourent et le touchent de plus près, qu'il aime pourtant et dont son éloignement mental fait le malheur. Car, ne voyant rien des dangers qui les blo-

quent de plus en plus, il va les yeux rivés sur un songe éternel, et il ne s'est jamais avisé d'épier le développement de l'intelligence, de l'âme, des sens chez ses enfants. D'un autre côté, c'est encore un idéaliste renforcé en ce sens que certaines idées toutes faites sont pour lui d'intangibles dogmes : la bonté de la nature, notamment, la vertu de l'exemple, la toute-puissance de l'éducation.

« S'il y a des paresseux et des ivrognes dans le peuple, s'écrie-t-il, c'est qu'il est trop ignorant et trop malheureux. Donnez-lui de l'instruction et du bien-être, et ces vices disparaîtront. Si tout le monde avait fait comme moi, il n'y aurait qu'une France, qu'une jeunesse, qu'un idéal commun de lumière et de bonheur, et la République serait si grande, si belle, que, par son seul rayonnement, elle conquerrait le monde, sans lutte, sans guerre. » Il le croit, c'est effrayant! conclut M. René Doumic.

Cet optimisme est très intimement lié à son fanatisme. Il estime ses idées bonnes et belles en elles-mêmes, et c'est pourquoi il se croit obligé de les imposer à ceux qui ne les partagent pas, ou qui ne s'entendent pas avec lui sur la façon de les comprendre et de les réaliser. C'est là du pur jacobinisme et Monneron ferait sans doute siennes ces paroles typiques d'aveuglement sectaire que M. Anatole France lançait, le 2 mars 1902, au public des universités populaires de Paris et de la banlieue :

« Citoyens, cette République idéale et nécessaire, il vous appartient d'en préparer, d'en hâter l'avènement, en combattant partout l'esprit d'égoïsme et de violence et en travaillant sans cesse pour la justicle sociale et pour la liberté véritable, *celle-là qui ne reconnaît point de liberté contre elle.* »

M. Paul Bourget a creusé, d'un burin sûr et vengeur, tous les traits qui accusent ce jacobinisme étroit, presque féroce, sur la figure honnête et bonne

de Monneron. Je ne sais plus quel écrivain alerte et incisif en rassemblait, dans *le Figaro*, les reliefs dominants en ces termes pittoresques : « M. Monneron s'est assimilé, dans son existence recluse et médiocre, tous les clichés sur les prêtres, les jésuites, l'Eglise, la religion où il ne voit que superstition et impostures. Il veut écraser l'Infâme. Il ne sait rien de la vie générale du monde, ne lit que ses journaux, sur lesquels s'échauffe, s'endurcit, se calcine sa pauvre cervelle cuite et recuite. Il n'y a d'honnêtes gens que dans son parti; il faut anéantir les autres; il aime la liberté, mais il est persuadé que son règne n'arrivera jamais si l'on ne répond à la vieille Saint-Barthélemy catholique par une Saint-Barthélemy libre-penseuse et moderne. »

C'est, en un mot, l'un de ces milliers d'hommes qui, en France, ont pris pour *delenda Cathago* les paroles fatidiques : « Il faut anéantir la Réaction. »

Mais, il importe de citer, à l'appui de ce portrait, quelques-uns des passages où M. Paul Bourget a analysé ce type représentant si merveilleusement la classe qui entraîne la France à sa ruine, ce prototype de cette multitude de petits boursiers devenus, à force de labeur, des fonctionnaires importants, ne devant rien qu'à eux-mêmes et à l'Etat. Comment n'aimeraient-ils pas leur temps? Irréligieux, ils n'ont qu'un culte, la République, à laquelle ils ont voué une reconnaissance aveugle, puisqu'elle a fait d'eux des bourgeois! Ils n'en voient pas les tares ineffaçables, Wilsonnisme, Panamisme, Dreyfusisme, ou les attribuent à « l'infâme réaction »; et le seul reproche qu'ils puissent lui faire, à cette chère et sainte République, c'est de se montrer un peu molle dans sa lutte contre le cléricalisme. Il est vrai que M. Combes, depuis...

« Il n'y a pas de neutralité vraie sur certains points, — dit M. Paul Bourget. Monneron se croit tolérant. Il est un fanatique à rebours. La religion,

pour lui, c'est le poids mort du passé, le legs de la superstition d'une humanité inférieure. Il la hait de tout l'amour qu'il porte à ce qu'il croit le progrès et la raison. »

Comment Monneron parle-t-il de la liberté?

« Nous n'avons pas, dit-il, à la donner au nom de nos principes à des gens qui nous la refuseraient au nom des leurs. Les libéraux l'ont eue, cette duperie. Où cela les a-t-il menés? A la loi de 1850 et à la rentrée des jésuites... Ce sont ces générosités-là qui nous perdent. Nous avons peur du jugement de nos ennemis. Qu'est-ce que cela nous fait? Ce sont nos ennemis et nous nous battons. Il faut être à droite ou à gauche. Moi, je suis à gauche... Conquérons la liberté d'abord, nous la pratiquerons ensuite... » Et plus tard, il s'écriera :

« On ne peut pas être impartial dans les temps de combat! Je dirai même qu'on ne doit pas l'être. Que chacun choisisse son camp et qu'il s'y tienne! Je ne demande pas l'impartialité ni pour les miens, ni pour moi. Et je ne l'accorderai pas. »

Et comme il trahit bien, sur un point encore, l'illusion de ses pareils et l'éternelle idée égalitaire, fixe et puérile, qui les enivre :

« J'ai beaucoup travaillé dans ma vie, mais il y a un sentiment qui m'a toujours soutenu et réjoui, au milieu de mes tracas, c'est celui de me sentir un libre citoyen d'une libre démocratie, et de n'avoir personne au-dessus de moi, que les maîtres que je me suis librement donnés par mon vote... »

Puis, à propos de ses ennemis exécrés, les éducateurs de l'enseignement libre :

« Tant que nous n'aurons pas fait fermer *leurs* collèges, la bataille n'est pas gagnée. Il faut que nous arrivions partout à l'instruction obligatoire, exclusivement et obligatoirement laïque. Remarquez bien : je ne dis pas neutre, car je ne suis pas pour la neutralité. Avant tout, une morale indépendante

des dogmes, c'est le premier article de notre programme et le plus essentiel... »

Comme M. Paul Bourget a raison de rapprocher ces chimères dangereuses et tyranniques des incapacités immédiates de celui qui prétend les réaliser! « Lui, dit-il, qui n'était pas capable de voir la vérité dans le cercle étroit de sa famille, il se complaisait dans des conceptions qui n'allaient à rien moins qu'à remanier toutes les mentalités françaises dans le présent et dans l'avenir. » Il voulait refondre totalement l'éducation nationale et n'avait pas su élever vraiment un seul de ses quatre enfants! Il la voulait reconstituer au rebours de toutes les origines et de toute l'histoire de la France, en vertu de ce principe creux répété avec une risible obstination : « La raison ne peut pas ne pas avoir raison... »

Ainsi voit-on Monneron poursuivre ses adversaires catholiques avec une rage d'autant plus froide et plus débridée, qu'issu lui-même d'une famille anciennement catholique et religieuse, c'est, en somme, « un chrétien dévoyé qui a reporté sur des idées abstraites et inexactes les dévotions de ses atavismes ». Il n'a pas ces idées comme des opinions, mais comme un culte. Assurément, dans le développement implacable de ce portrait médullaire, M. Paul Bourget n'a fait grâce au jacobin moderne d'aucune de ses verrues, d'aucun de ses ridicules. Son fanatisme égalitaire, sa conception tronquée de la liberté, son ardeur mystique à rebours, son idolâtrie enfantine et « vieille barbe de 48 » pour l'utopie républicaine sont marqués en hachures corrosives, et dont quelques-unes évoquent plus encore Bouvard et Pécuchet qu'Homais lui-même. Mais l'auteur garde, à ce qui reste de bon enfant, de doucement chimérique et d'inconscient dans cette griserie néfaste, une pitié indulgente et comme une tendresse inavouée. Par un souci de loyauté que

chacun appréciera, — et aussi pour renforcer sa thèse en nous montrant quels éléments précieux le jacobinisme peut gâcher, — M. Paul Bourget n'a laissé passer aucune occasion de rendre justice à la droiture, à l'honnêteté, à l'amour paternel, à la parfaite moralité de son héros. Et souvent il le plaint.

Ecoutez, en ses dernières convulsions, la révolte douloureuse et indignée du père apprenant les hontes dont son foyer a été le théâtre, le faux et le vol d'Antoine, la séduction de Julie :

«Ah! c'est abominable... Je ne veux plus la voir, elle non plus. Je ne veux plus. Je ne veux plus... Qu'elle ne revienne pas ici, quand elle sera guérie! Je la chasserai comme j'ai chassé Antoine... Je défendrai à ta mère de la voir! Je te le défendrai, entends-tu? Puisqu'elle a le goût de la boue, qu'elle y reste!... Ai-je mérité, mon Jean, je te le demande, que des enfants, pour qui j'ai tant travaillé, à qui je n'ai jamais donné un mauvais exemple, soient devenus, lui un faussaire, et elle une coquine? M'as-tu jamais vu manquer à des obligations de mon métier? Prendre un plaisir? Quand je me privais de tout, d'une voiture pour me rendre au lycée et pour en revenir par les mauvais temps d'hiver, d'aller me coucher quand j'avais mes copies à corriger, du Théâtre Français que j'aime tant, d'un bouquin rare sur les quais, d'une pipe de tabac quelquefois, — car c'était ainsi du petit au grand, — je me disais : « Mes enfants me voient. Ils me payeront au centuple « en apprenant à tout exiger d'eux, à se passer de « luxe, à vivre de travail comme leur père... » Et ils sortaient d'ici pour aller, lui, manger l'argent du vol, sous un faux nom! avec une drôlesse, — et elle, vers un bouge, auprès d'un amant, que nous recevions comme un de tes amis, à qui je serrais la main devant elle, que ta mère accueillait! Je n'avais rien dans la vie, rien que ma femme et que mes enfants. J'en ai perdu deux, et comment! j'aimerais mieux

les savoir sous terre... Ah! mon fils, mon cher fils, je suis trop, trop malheureux!... » Il tordit ses bras une minute, en joignant ses vieilles mains d'honnête homme, désespérément... »

Nous connaissons maintenant le personnage central de *l'Etape*. Je ne puis malheureusement analyser dans un détail aussi précis les autres, qui, tous, à part Victor Ferrand, lequel est un peu « flou », — ont un relief superbe et définitif, pas plus que je ne puis m'arrêter aux épisodes poignants du double drame familial coïncidant avec le drame moral dont l'âme de Jean Monneron est bouleversée. Nous aimerions à y montrer la vigoureuse logique des événements apparaissant aussi saisissante que la vie des tableaux et la pénétration des caractères. Toutefois, avant d'aborder la thèse de l'auteur, complétons le cadre qui entoure le pauvre Monneron et groupons autour de lui sa lamentable famille.

On a beaucoup critiqué la singulière malchance de cet universitaire, gratifié, en outre de ses malheurs, d'une épouse totalement insuffisante et incapable de diriger ses enfants. Quel portrait juste, pourtant, et copié sur d'innombrables exemplaires répandus dans les milieux du genre de celui de Monneron, que cette silhouette de femme douée d'une nature honnête mais très vulgaire, courte d'esprit, étroite de cœur, élevée dans l'à peu près, apportant, à diriger sa maison, une désolante incurie, un manque de respect pitoyable pour l'argent si péniblement gagné par son mari, — « cet argent qu'elle gaspillait, qu'elle gâchait, tantôt par vanité, tantôt par manque de soin, toujours endettée dans le quartier, toujours en retard avec les domestiques et les fournisseurs, et, comme dit cocassement, mais énergiquement, le peuple, « bouchant sans cesse un trou par un autre! » Au fond, égoïste, colérique, paresseuse, injuste, apportant dans la répartition de ses tendresses maternelles cette dan-

gereuse et fatale partialité de certaines mères, adulatrices de tel enfant, — ici c'était Antoine, le favori, — implacables à l'égard de tel autre. Quelle influence réconfortante pouvait-elle exercer chez elle? Quel secours, quelle assistance pouvait-elle offrir à ses malheureux enfants aux heures des bourrasques?

Il n'y a pas lieu de revenir sur le personnage épisodique de Gaspard, son fils cadet, chargé, dans la pensée de M. Paul Bourget, d'incarner le rôle du fils irrespectueux, frondeur, blasé que l'époque moderne voit fleurir. Mais Antoine, l'aîné et le préféré de Mme Monneron, devait, le premier, porter la peine de ce défaut d'éducation. Joli garçon, élégant, Antoine Monneron affecte un luxe de toilette et de vie hors de proportion avec ses ressources avouées d'employé de banque aux appointements de dix-huit cents francs. Il fréquente les champs de courses, les théâtres à la mode et les restaurants de nuit. Dénué de tout sens moral, il est le type redoutable du *struggle for lifer* équivoque et pommadé. Il arrive au faux, au vol, au crime, par une pente naturelle et insensible, pour soutenir son train de simili-gentleman et de viveur sportif. Nul remords, nulle pitié n'ont de prise sur son âme, son égoïsme féroce étant, comme les autres maladies morales de sa famille, étroitement lié au déracinement et au manque de maturation de sa race. Une œillade de créature transforme le jeune homme vaniteux et léger en faussaire. D'ailleurs, écoutez-le, et vous saisirez le lien étroit qui rattache son nihilisme moral aux chimères de son milieu :

« Je ne suis pas comme toi, moi, dit-il à son frère Jean. Je ne suis pas une belle âme et je ne me paye pas de mots. J'en ai assez d'être dans la société comme ces malheureux à la porte des grands restaurants, qui hument les odeurs de la cuisine que les autres mangent. Je veux être de ces autres, moi;

entrer dans la salle, moi; m'asseoir à la table, moi; avoir ma part, moi, des bons plats qui mijotent dans les sous-sols. Depuis que j'ai des oreilles pour entendre, on ne me parle que de démocratie, d'égalité, du droit de tous à tout. Puis, quand il s'agit de la pratique, cette égalité se ramène au sale petit morceau de papier déposé dans l'urne. Papa me l'a encore servie ce matin, cette calembredaine. Tu en es témoin. Moi, je me fiche du petit papier! Je suis un jouisseur et un arriviste, tout simplement, et j'arriverai, comme je pourrai, mais j'arriverai... Notre éducation n'a eu que cela de bon : nos cervelles ne sont pas farcies d'un tas de sornettes, notamment sur l'autre vie... Nous savons qu'il n'y en a qu'une, celle-ci. Moi, je la veux courte et bonne... »

Maigre et dénuée de grâce dans son visage délicat et régulier, Julie Monneron rappelle physiquement son père. Les yeux impénétrables et mécontents de la jeune fille trahissent l'éternel déclassement de la femme qui se débat entre les dures nécessités de son existence et ses prétentions. Très indépendante d'allures, naïvement flattée d'être remarquée par le vicomte de Rumesnil, sa coquetterie, son défaut de fonds moral, l'absence d'un recours maternel sérieux l'ont livrée à la faute. « Où aurait-elle trouvé un appui contre cet entraînement que l'adroit séducteur avait eu l'instinct de rendre presque insensible? Pour elle non plus, les doctrines abstraites par lesquelles son déraisonnable père prétendait remplacer l'efficace et vivante force de la foi religieuse, n'avaient pu être un élément suffisant de résistance morale. Et puis, elle avait lu trop de livres et au hasard. Trop de vagues aspirations soulevaient son être vers une existence un peu large, un peu comblée, où elle pût épanouir ses facultés. Ici encore, le vice d'origine de la famille Monneron avait fait son œuvre d'empoisonnement social : « La

fille du fonctionnaire, romanesque et tentée par l'émotion, pauvre et tentée par la fortune, plébéienne et tentée enfantinement par le prestige d'un amoureux aristocratique, avait, elle aussi, dans cette aventure, été la victime d'une sensibilité en désaccord avec son milieu. Son intrigue avec Rumesnil n'était qu'une forme de sa secrète révolte contre le sort. »

Tout le caractère de Julie Monneron, et le drame qui nous le découvre, sont admirablement construits. Mais peut-être, au cours de certaines scènes entre Julie et Rumesnil, M. Paul Bourget, n'écrivant pas d'ailleurs *l'Etape* à l'intention des jeunes filles, a-t-il trop cédé à cet attrait inquiétant qui l'entraîna toujours vers la dissection morale des faiblesses charnelles. Quelques évocations sont trop précises et l'horreur de quelques dégradations sensuelles trop nettement exposée. Il y a je ne sais quel relent morbide en quelques-unes des pages où Rumesnil et Julie sont en scène. Par contre, le romancier n'a jamais rien écrit de plus douloureusement vrai, de plus profond, de plus éclairé que celles où les conséquences de la faute commise par Julie sont décrites et analysées, que celles surtout qui forment comme une glose pénétrante et psychologique de la Tentation. Car Julie est, au sein d'une ivresse défendue, demeurée honnête dans l'autre sens du mot. Elle a d'insurmontables révoltes contre les propositions criminelles de Rumesnil, pressé de la voir se soustraire au déshonneur public. Et cette révolte arme le bras meurtrier de la malheureuse...

Ici, encore une fois, c'est elle-même qui nous apprend, dans son absolue détresse, quelles responsabilités éveille sa faute :

« Je ne suis pas une petite fille élevée dans un couvent, dit-elle. Ce ne serait vraiment pas la peine d'avoir reçu l'instruction que j'ai reçue si, à vingt et un ans, je n'avais pas mes idées sur la vie. Je les

ai, et la première de toutes, c'est que je n'ai à compter que sur moi pour me faire l'avenir qui me convient... Et je me le ferai... Oui, sur qui d'autre compterais-je? — continua-t-elle en pensant tout haut, et parlant pour elle-même plus encore que pour son frère; — « Ce n'est pas sur le secours d'en haut, j'imagine. Dieu ne se donnera pas la peine d'exister pour s'occuper du bonheur de Julie Monneron, n'est-ce pas? Ce n'est pas sur mon père. Sa seule conception est de m'établir *pionne* quelque part... Ce n'est pas sur maman. Tu le sais trop bien toi-même... Je suis une anarchiste, moi, sache-le bien. Je ne serai pas écrasée par cette société infâme sans avoir lutté. Qu'on me laisse m'y faire ma place comme je l'entends! Si j'échoue, je serai seule responsable. »

Les deux chapitres du livre qui portent ce titre : *Un Cœur de jeune fille*, totalisent les contributions d'une des plus lucides et des plus pénétrantes enquêtes qui aient été faites sur le sort de la prolétaire intellectuelle dans la société désorganisée d'aujourd'hui.

Mais, en outre, nous y trouvons la frappante réalisation d'une figure de femme au tempérament maladif et tourmenté, qui, trop peu intelligente pour interpréter son milieu, n'en a saisi que les insuffisances. Sentimentale et sensuelle tout ensemble, son ambition a été douloureusement déçue par le milieu. Elle a compris sa famille assez pour en constater le déséquilibre secret, pas assez pour apercevoir les grandes lois sociales que cette famille a transgressées : « Elle avait, chez tous ses parents, méprisé quelque chose : chez son père, cet utopisme niais; chez sa mère, le désordre et la sottise; chez son frère Antoine, l'hypocrisie et la vulgarité; chez Gaspard, l'ignoble tenue et la flétrissure précoce; chez Jean, l'incertitude et la morbidité. Elle avait donc perdu tout point d'appui dans ce milieu,

et, avec cela, aucun frein moral n'avait eu d'action sur cette sensibilité déréglée. » Et voilà comment cette enfant était devenue une intellectuelle fine et inquiète, instruite comme un agrégé et naïve comme une nonne, déflorée d'esprit et intacte de cœur, révoltée contre l'ordre social jusqu'à l'anarchie et attirée jusqu'à l'enfantillage par tout ce qui chatoie et brille.

Rien ne bouleverse, d'ailleurs, comme de suivre les mouvements et les soubresauts, les révoltes et les retours de son amour, de cet amour humilié et méconnu, mais auquel elle se cramponne avec la frénétique fureur d'une noyée, car il est l'unique bouée qui la maintient encore sur les flots amers de son existence...

Nous voudrions analyser en détail la physionomie de Jean Monneron. Mais cette analyse exigerait d'infinis développements. Par ce qui en fut dit au début de la présente étude, on a pu entrevoir quel relief dominateur cette figure prend dans *l'Etape*. M. Ch. Maurras l'a bien définie en y retrouvant le type honnête et droit des laboureurs dont ce Jean Monneron descend. Tandis que son père est un imaginaire nourri de formules et de visions, il a, lui, le jugement, le sens vif des réalités .Mais l'éducation de son caractère n'est pas faite et sa volonté manque de vigueur, de souplesse, de précision. Son père est aveuglé sur tout : Jean voit venir les catastrophes, mais sans tenter de les conjurer, et c'est après les avoir subies l'une après l'autre, qu'il ose enfin « préférer » au lieu d' « incliner », et agir au lieu de rêver. L'amour le laisse d'ailleurs faible et hésitant comme il était avant d'aimer. On sait la crise morale qu'il traverse, pris entre cet amour et les dernières défenses de son athéisme, entre l'appel mystérieux qui retentit en son âme et son affection pour ce père qu'il va désoler s'il y répond, entre le désarroi de son existence et les scandales

qui salissent ses proches. Une incertitude native, son trait dominant, accroît encore le malaise où son cœur est submergé. Mais cet enfant d'un incrédule étouffe dans la négation, et voilà ce que M. Paul Bourget a su mettre en lumière avec une incontestable maîtrise et une opportunité à signaler, car le tourment de Jean Monneron est plus universel qu'on ne croit. Ce fils d'un fonctionnaire, d'un déclassé, dont toute la famille patauge dans le déclassement, ne rêve que d'une famille établie, de mœurs traditionnelles, de droiture et de vie au grand soleil. Si le catholicisme l'attire, c'est d'abord parce qu'il lui représente le seul correctif efficace de l'anarchie intellectuelle et sentimentale où il se débat, où il voit se débattre ses proches. Sa pensée et son cerveau vont à Dieu avant son cœur. Et, très douloureux, le conflit entre son atavisme catholique et son éducation irréligieuse finit logiquement par le triomphe du premier. Mais c'est après de longues luttes et de pénibles débats, car Jean est incertain, faible, et il se sent la victime de cette incapacité de s'affirmer nettement, virilement, dans une personnalité simple et tranchée. La fixité de caractère lui fut refusée dans cette absence de milieu véritable où il végète.

Pourtant, les enseignements de Victor Ferrand, le cautère de l'épreuve ennoblissante, vivifiante, et si éducatrice quand elle est comprise et utilisée, l'action secrète de l'Esprit, enfin, l'amènent au havre du salut et, véritablement, dans ce superbe et étonnant récit de *l'Etape*, l'action de l'amour humain le plus légitime est si secondaire qu'on peut à peine citer l'attirance de Brigitte parmi ces éléments de régénération décisive.

III

Ne semble-t-il pas, maintenant, que la pensée maîtresse de l'œuvre nous apparaisse lumineusement telle qu'elle fut indiquée plus haut?

Tout lecteur intelligent sera frappé, en lisant *l'Etape*, de voir dans quelles proportions grandioses l'auteur a élargi son cadre et sa manière. D'individuelle, qu'elle restait strictement dans *Un Crime d'amour*, par exemple, sa psychologie s'est faite collective. Sa conception, pleine de vigueur et de noblesse, nourrie d'idées et de faits, réalisant une vision concrète intense, est devenue l'analyse d'un état d'esprit général, d'un ferment social. Comme Balzac, — et je n'insisterai point sur un rapprochement trop indiqué pour n'être pas devenu banal, — il a étudié un groupe, une famille, pour nous la montrer en l'état de crise et pour dégager, jusqu'en leurs dernières conséquences, ses principes morbides.

Quelle est, — s'est demandé M. Paul Bourget, — dans l'état d'anarchie qui nous ruine, la grande loi sociale dont l'inobservance doit se trouver à la base de cette anarchie? En procédant par un système combiné d'observation directe et de déductions logiques, l'auteur de *l'Etape* a vu rapidement que cette plaie initiale, c'est la violation de la *loi de continuité*. Celle-ci est l'une des lois fondamentales de la nature, loi observée dans tous ses règnes et qui répudie le système des bonds : *Natura non fecit saltus*. La nature exige, dans l'ordre social comme dans l'ordre matériel, un développement régulier et continu, lequel ne peut être atteint que par de lentes étapes. Or, la Révolution, les « immortels

principes de 89 », en formulant le dogme d'une égalité tyrannique et en substituant, comme but du progrès humain, l'intérêt de l'individu à l'intérêt familial, la Révolution a chassé de l'organisme social la loi de continuité. Aussi le monde moderne souffre-t-il à l'heure présente, et au degré le plus aigu, de la maladie de « croissance hâtive » qui résulte de cette substitution et de cette exclusion. Mais la société n'étant que l'assemblage des familles, c'est dans l'organisme familial que sera le plus directement observée la déchéance de cette loi de culture par étapes et de progression régulière. Notre malaise est tout d'abord causé par le déracinement et le manque de maturation des familles, par la folie qui consiste à vouloir que chaque génération recommence la société, par ces ascensions subites de classe où l'on voit s'efforcer des gens qui ont brûlé les étapes normales. Les Monneron, famille type choisie par l'auteur, ont violé cette loi. Le père, paysan, a voulu devenir bourgeois et faire de ses enfants des bourgeois d'un degré supérieur; l'enseignement de la terre et des morts leur manque, parce qu'ils ont trop rapidement passé de l'état de paysans à l'état d'intellectuels raffinés. Que leur arrive-t-il? Qu'est-ce que la logique, — et sans doute celle-ci peut-elle être parfois contrariée par les faits, — commande qu'il leur arrive?

Nous venons précisément de le voir en étudiant les divers éléments de ce groupe familial, et ce n'est plus, ici, le traditionnaliste Ferrand qui nous résumera le sens et la portée de cette cruelle aventure, c'est Jean Monneron lui-même, quand il dit à son père, aux dernières pages du livre, pour l'amener à absoudre ses enfants :

« Ce n'est pas ta faute, mon père, mais tu reconnais bien maintenant que tu n'avais pas vu clair dans leurs caractères, puisque tu ne les croyais, ni l'un ni l'autre, capables de ce qu'ils ont fait? C'est là

leur seule excuse, mais c'en est une, qu'ils ont été exposés à des dangers contre lesquels personne ne les a garantis, pas même toi, parce que tu ne les voyais pas, parce que tu ne pouvais pas les voir!.. C'est notre famille qui l'a voulu... Nous sommes tous, toi le premier, des déplantés, des déracinés; nous n'avons pas de milieu... Tu ne peux pas empêcher cela. Antoine a été élevé au lycée, lui pauvre, avec des garçons riches. Il a frôlé le luxe, tout jeune, et les plaisirs. Ils ont d'autant plus agi sur lui, qu'ils contrastaient davantage avec notre intérieur, avec la médiocrité de notre existence. »

Et le père l'interrompant par une de ses classiques rengaines contre les jésuites, Jean reprend :

« Il ne s'agit pas ni de l'Université, père, ni de la République, ni des jésuites. Il s'agit d'une grande loi sociale qui serait vraie quand nous serions en 1860 sous l'Empire, au lieu d'être en 1900, et quand tu serais ingénieur des ponts et chaussées ou receveur de l'enregistrement au lieu d'être professeur, et la Compagnie de Jésus n'aurait jamais existé que cette loi ne serait pas moins vraie : on ne change pas de milieu et de classe sans que des troubles profonds se manifestent dans l'être, et nous avons changé de milieu et de classe, c'est un fait, puisque le grand-père Monneron est mort paysan et que tu en as été un jusqu'à ta dixième année... Oui, nous sommes trop voisins du peuple. Nous n'avons pas été assez préparés à ce que nous sommes devenus! Tu dis qu'ils ont eu la raison pour se diriger et la conscience. Crois-tu vraiment que ce soient des freins bien efficaces? La raison? Mais la raison n'est pas une doctrine, c'est le développement du sens critique et ce n'est que cela. Le sens critique une fois déchaîné, où s'arrête-t-il? J'ai causé avec Antoine, ces temps derniers, et avec Julie. J'ai trouvé chez tous deux le même état d'esprit, le doute absolu, fondamental, sur tous les principes, sur le

bien et le mal, sur le devoir et sur le crime, et je n'ai rien eu à leur répondre. Par la seule raison tout se justifie et tout se détruit, puisque tout se discute depuis que le monde est monde avec des arguments de force pareille... »

Enfin, le père objectant qu'il a fait pour ses enfants tout ce qu'il a pu, mais qu'il n'a pas voulu déloyalement leur donner des croyances qu'il estime erronées, un grand cri jaillit, décisif, du cœur de son fils :

« Ah! mon père, où prendrais-je le droit de te juger, de te rendre responsable de pareilles hontes, toi que je respecte, toi que je vénère? Non, tu n'es pas coupable de ne pas leur avoir donné des croyances que tu n'avais pas. Tu as cru bien faire en ne les leur donnant pas... Tu n'avais pas eu besoin de la vie religieuse pour être un si honnête homme. Tu as cru qu'une foi n'était pas nécessaire, ou plutôt, tu en avais, tu en as une, puisque tu crois à la Justice, comme on croit à une Révélation. Tu as pensé qu'elle nous suffirait... Tout ce que je me permets de te demander, c'est que tu dises que, ne l'ayant pas, cette foi qui te soutenait, ils ont été bien dépourvus. Une autre peut-être, plus humble, les eût aidés, Julie surtout, qui avait le cœur faible et tendre, qui était si peu faite pour cette atmosphère de négation où elle a étouffé! La Justice, c'est une idée, c'est une abstraction... Il leur fallait...» Il hésita une seconde, puis, comme Joseph Monneron le regardait avec un impérieux défi dans les yeux, comme pour lui enjoindre d'achever, il eut le courage d'ajouter : « Oui. Il leur fallait Dieu! »

IV

L'Etape devait faire scandale. C'est tout le procès de la Révolution et de la démocratie égalitaire triomphante qu'a instruit ici M. Paul Bourget. Il a osé porter la main sur l'intangible Déclaration des Droits de l'homme. Les clameurs des adversaires visés n'ont point manqué de nous assourdir. Il en est résulté cette conséquence, fruit des décourageantes mœurs littéraires du jour : la plupart des critiques ont obstinément fermé les yeux aux beautés artistiques de premier ordre que renferme *l'Etape*, pour formuler, en glapissements haineux, leur colère contre la thèse qu'elle défend.

Un grand nombre de ces attaques, évidemment, sont négligeables. Qu'un drame aussi adroitement noué et dénoué, aussi vigoureux et aussi merveilleusement conduit, qu'une œuvre où l'on ne peut guère relever que certaines longueurs et quelques insistances, soit traitée, par tels sectaires, de fait divers banal, de mélo mal écrit, cela n'a certes aucune importance. La langue forte et musclée de M. Bourget offre, sans doute, plus d'une phrase pénible; nous savons que le style de Balzac ne fut pas exempt de ce défaut. Que, d'autre part, quelques esprits bornés et étroits aient vu dans cette étude si élevée un simple réquisitoire contre les « roturiers », c'est plaisant, tout simplement. Que tel critique, enfin, n'ait point hésité à soutenir, par exemple, que M. Bourget parle avec une constante admiration du vicomte de Rumesnil, — cet être antipathique, pour lequel, au contraire, il n'a que de dures paroles, mais auquel il se refuse à arracher la vertu de sa race, j'entends une certaine générosité chevaleresque

qui survit même à l'abjection, — encore une fois cette manœuvre était prévue. Mais il n'y a pas lieu de nous y arrêter, pas plus qu'à l'interdiction que quelques-uns prétendraient faire, au romancier, d'étayer sa dialectique sur des artifices d'imagination, de rendre sensibles par un roman les théories exposées par Taine ou Le Play.

Toutefois, d'autres objections, plus sérieuses ou plus loyales, émanant d'une pensée plus sereine, méritent d'être discutées, les unes visant les côtés littéraires et extérieurs de l'œuvre, les autres attaquant plutôt sa thèse.

On a d'abord estimé que les données du roman sont un peu poussées à l'exagération. Toutes les vertus sont réunies chez les Ferrand, gens aisés, a-t-on dit, et toutes les tares accumulées chez les Monneron, gens médiocres et pauvres. Or, outre que les Ferrand sont surtout ce qu'ils sont à cause de leurs principes et non à cause de l'ancienneté de leur race, il est trop facile d'imaginer, pour les besoins de sa cause, une répartition aussi simpliste et aussi sommaire des vices et des vertus; de plus, cette avalanche de malheurs qui fondent en huit jours sur les Monneron est peu vraisemblable : l'aveugle destin les accable de façon trop exceptionnelle.

On peut répondre d'abord que les caractères ne sont pas si entiers; Joseph Monneron a des vertus privées et des vertus universitaires, sa femme est très honnête, Gaspard n'est qu'un cancre mal élevé, et Jean possède un noble caractère. Au sujet de Victor Ferrand, n'a-t-on pas regretté, avec quelque raison, que ce caractère faiblisse un peu, par bonté et par compassion, dans ces stratagèmes par lesquels il veut rendre possible l'union de Brigitte avec Jean Monneron? Et, quant à l'autre reproche, les leçons de la vie ne nous enseignent-elles pas chaque jour que « souvent les malheurs arrivent ensemble »? Le cataclysme, dans la réalité des faits, ne semble-

t-il pas souvent appeler le cataclysme? Et n'est-ce pas un lieu commun de tout instant, que cette phrase : « Toutes les malchances à la fois ont fondu sur ces pauvres gens » ou telle autre analogue?

Sans doute, il y a ici quelque chose d'arrangé pour les besoins de la cause; sans doute, les fautes et les châtiments y sont liés par des liens de nécessité qui n'ont rien de fatal. Mais c'est là une inévitable conséquence du roman à thèse. « C'est la nécessité du genre, dit M. Doumic, comme c'en est la faiblesse constitutionnelle, que la thèse appelle le cas. L'œuvre d'imagination n'est pas œuvre de démonstration, mais l'exemple inventé sert à faire comprendre la théorie. » « Sans doute, dit encore, à ce sujet, M. de Roux, la fiction souffre tout et ne décide rien; mais quand le romancier donne à son œuvre un cachet dont l'exactitude prévient en faveur de la vérité des tableaux, quand de précieuses observations sur notre état social s'y mélangent à des analyses des doctrines les plus répandues à l'heure actuelle, telles qu'elles se traduisent chez ceux qui les vivent, le roman a beau ne raconter que des aventures privées, il devient un vrai livre d'histoire. »

Il faut donc laisser à l'artiste certaine latitude dans l'invention de son exemple. On doit lui permettre d'en choisir qui, même, sont exceptionnels, et sans tenir compte des circonstances heureuses qui eussent pu les retourner, car les cas privilégiés sont exclus des données d'une thèse. On admet que Monneron eût pu avoir des enfants aptes à se diriger dans la vie, en dépit de leur éducation faussée; il est vrai que tous les universitaires pauvres n'épousent pas des Mme Monneron incapables et vulgaires; de même, il est des athées qui sont exempts du fanatisme à rebours de Joseph Monneron, et dont la passion antireligieuse ne revêt point cette forme vulgaire et ridicule. Mais, sans nier l'existence des autres, le cas choisi par l'auteur est, avec toutes ses

modalités, très fréquent, donc admissible pour illustrer sa thèse. Qu'importe que la donnée puisse en être exceptionnellement retournée, si, le *postulatum* une fois admis, l'intrigue est vraisemblable et si, dans l'hypothèse en question ici, les états psychologiques qui déterminent les accidents imaginés sont les résultats les plus probables du cas d'ascension individuelle supposé?

Je veux bien encore qu'il y ait, dans le vol du faussaire Antoine, dans la séduction de Julie, dans le double coup de feu qui la suit, certains éléments de parenté qui les unissent aux tragédies domestiques utilisées par les feuilletonistes. Mais ce sont pourtant des drames de la vie courante! L'important est que l'analyse y remplace les sauts haletants du roman-feuilleton. Ainsi qu'il a été dit, c'est le cas évidemment pour *l'Etape*, « étude très fine de tous les troubles qui font frémir les sensibilités et les consciences aux prises avec le malheur. » Le moraliste profond, le critique subtil, délié et fort, y apparaît maître dans l'art de disséquer les âmes et de démêler les mobiles humains.

Mais, si nous abandonnons les données romanesques de l'œuvre pour revenir à sa thèse, nous découvrons que deux grandes objections lui ont été faites. M. Paul Bourget, — a-t-on dit en résumé, — *laudator temporis acti*, censeur intransigeant de son époque, veut faire machine en arrière, ramener l'imperméabilité des classes florissant sous l'ancien régime, et empêcher toutes les ascensions sociales. D'autre part, en attaquant dans *l'Union Tolstoï* les universités populaires, c'est-à-dire l'œuvre des intellectuels qui veulent aller au peuple, il a formulé en dogme l'entière inutilité des rapports entre travailleurs de l'esprit et travailleurs manuels. C'est un crime de lèse-démocratie.

Ces deux principales réserves, c'est un confrère de M. Bourget à l'Académie, le comte d'Hausson-

ville, qui les a présentées de la façon la plus courtoise et la plus nette, à la grande joie d'ailleurs des adversaires de *l'Etape*.

Parce que M. Paul Bourget a soutenu que, dans l'ancienne société française, de fortes coutumes préservaient les familles du désordre et en assuraient la durée, chacun restant dans sa sphère et ces coutumes s'opposant aux ascensions trop immédiates des familles, tandis qu'aujourd'hui de malsaines lois d'orgueil facilitent à l'individu ces ascensions ; parce qu'en d'autres termes, M. Bourget a prétendu voir la destruction de l'individu et de la société dans cette poussée démocratique qui, de nos jours, élève l'individu isolé, M. d'Haussonville en a conclu que l'auteur de *l'Etape* niait la possibilité, existant sous l'ancien régime, de ces élévations sociales imprévues et légitimées par un génie et des dons supérieurs. Lui, Haussonville, soutient, au contraire, que l'ascension isolée de l'individu n'est pas toujours un danger et il estime que Jean Monneron sera plus heureux dans la demeure parlementaire de son beau-père qu'il ne l'eût été dans la chaumière du grand-père Monneron.

Mais ces boulets rouges me paraissent lancés, non point contre les remparts de M. Paul Bourget, mais bien contre d'imaginaires bastions dont on lui prête avec gratuité le commandement! M. Paul Bourget n'a jamais prétendu que l'ascension sociale fût *toujours* mauvaise à ses yeux; il n'a, en aucun endroit de son œuvre, souhaité que les classes demeurent imperméables, ni promulgué que chacun doive immuablement rester dans la sienne. On n'a pas le droit de séparer, comme l'on s'y obstine, le fait brutal du déclassement, de ces circonstances aggravantes dont M. Paul Bourget, instruit par l'observation des temps actuels, s'est vu obligé de l'entourer. Ce qu'il a voulu établir, c'est que, posé en principe, généralisé à outrance, poursuivi avec la

tyrannie égalitaire à la mode, le transfert trop brusque de classe est dangereux. Il a voulu et déclaré que, sauf exception, les familles ne peuvent grandir d'une grandeur saine et solide qu'en ne brûlant pas trop rapidement les étapes.

Ce n'est donc ni le droit, ni la faculté de changer de classe qu'il a voulu refuser aux prolétaires. Mais il a posé le problème, — en le résolvant dans le sens que l'expérience indique, — de savoir s'il est bon que tout le monde use de tout son droit, et s'il faut multiplier les moyens d'escalade, s'il faut précipiter cette poussée égalitaire, en recourant à tous les procédés d'arrivisme en usage maintenant, ou s'il n'est pas plus raisonnable de la ralentir.

M. Paul Bourget, — et j'en atteste sa réponse à M. d'Haussonville — n'a pas davantage nié que l'ancien régime connut des cas isolés d'ascension sociale individuelle; mais, tout en les favorisant parfois, il ne les provoquait pas, il ne les érigeait pas en système, il ne poussait pas impérativement aux sautes de classes. La vieille France, au dire de M. Paul Bourget, permettait l'essor des personnes, mais n'allumait pas dans les classes laborieuses, par l'appât de fonctions, de bourses, etc., cette fièvre de gloriole qui fait considérer le travail manuel comme inférieur. Et l'auteur de *l'Etape* a fait remarquer lui-même, très justement, que l'erreur démocratique consiste précisément à ne pas comprendre la beauté du type plébéien, quand il se développe normalement, sur place; c'est cette erreur qui crée ces termes incompréhensibles de classes supérieure ou inférieure appliqués aux prolétaires intellectuels ou aux laboureurs. La même réflexion a amené M. Gabriel Aubray à nous dire, dans un intéressant article publié par *le Mois* : « Il serait piquant et salutaire de tirer de *l'Etape* cette conclusion que notre démocratie soi-disant égalitaire et fraternitaire est possédée du plus détestable esprit de caste, d'un outra-

geant mépris pour le travail des métiers pauvres, d'une arrogante manie de fonctionnarisme et de mandarinat. »

En fait, Joseph Monneron resté au village, cultivant ses terres, devenu par sa conduite et son intelligence un propriétaire influent, lettré même, car la lecture ne lui aurait pas été interdite, eût-il été socialement inférieur au fonctionnaire déraciné dont *l'Etape* nous rapporte les malheurs?

Toute la thèse soutenue par M. Bourget revient donc à demander non l'abolition, mais un ralentissement dans la pénétration des classes, celle-ci étant opposée au bien-être de la famille, laquelle est l'unité sociale, au rebours de ce que veulent les révolutionnaires issus de 89, pour qui l'individu constitue cette unité.

Le ferment de cet esprit révolutionnaire s'est infiltré partout. C'est lui encore qui a suscité les plus hargneuses protestations contre le superbe tableau des universités populaires anticléricales, que *l'Etape* expose sous le titre d'*Union Tolstoï*.

« Nous baignons ici en plein dans l'utopie, a écrit avec admiration M. René Doumic. Nous assistons ahuris à cette fantaisie de jeunes bourgeois pour jouer aux apôtres, aller au peuple sans rien connaître ni de ses besoins, ni de ses souffrances réelles, encombrer ces cerveaux encore mal dégrossis de connaissances fragmentaires, pour les affoler par la soudaine injection de théories contradictoires. »

L'Union Tolstoï renferme une galerie de portraits inoubliables, qui sont ceux de ses chefs : Crémieux-Dax, l'israélite mystique, ardent, inquisiteur et doué d'un merveilleux esprit de décision et d'action; Rumesnil, le snob jouant au socialiste, puis Boisselot, Bobetière, Marius Pons, le réformé, l'esthète, le pauvre diable féru de jargon scientifique, et Rouffiol, enfin, l'anarchiste haineux et violent, rageur à

froid. La scène de la conférence de l'abbé Chanut, empêchée par les cris, les pugilats, les hurlements de *la Carmagnole* et de *l'Internationale* est une fresque vivante qui restera. Parmi ces masques contractés d'énergumènes, se détache la face creusée et pensive du vaillant et doux abbé Chanut, prêtre candide, illuminé par un rêve d'impossible apostolat, ascète à l'âme sacerdotale pleine de vertus, mais à laquelle pourtant manque la sérénité dans la foi, cet admirable trait de la physionomie de Victor Ferrand. Le sujet ici, pour brûlant qu'il soit, confine trop à nos batailles contemporaines, pour que nous hésitions à citer certaines paroles de M. Paul Bourget, décourageantes peut-être au gré de quelques nobles cœurs, mais si lucides et si péremptoires :

« L'abbé Chanut était, — et reste hélas! — la victime de la dangereuse erreur où tombent aujourd'hui tant de prêtres excellents, qui parlent couramment de réconcilier le catholicisme, la science et la démocratie, comme si les deux derniers termes étaient d'un côté, le premier de l'autre... Tout au contraire, ce sont les deux premiers termes qui sont d'un côté et c'est le dernier qui est de l'autre. Le catholicisme n'a pas à être réconcilié avec la science, à laquelle il n'a jamais été opposé, par la simple raison que n'ayant pas le même objet, il n'évolue pas sur le même plan. Mais l'irréconciliabilité semble absolue entre la science et la démocratie, telle que la France la conçoit, — car dans tous les pays qui passent pour démocratiques et qui prospèrent, l'Amérique par exemple, la démocratie est synonyme d'oligarchie, presque de féodalité. — La science démontre que les deux lois de la vie, d'un bout à l'autre de l'univers, sont la continuité et la sélection, et les démocrates français répliquent par le dogme absurde de l'égalité, et donnent au présent, sous sa forme la plus brutale, par la souveraineté du nombre, tous les droits sur le passé. Les

prêtres de l'espèce de l'abbé Chanut, et qui ne reconnaissent pas cette contradiction sont les dupes, il faut avoir le courage de le leur dire, des boniments effrontés de leurs adversaires... La crainte de voir l'Eglise perdre la direction des masses est le généreux motif qui domine ces apôtres sans esprit critique. »

Que l'on ne fasse point condamner ici, par M. Bourget, tous les prêtres « qui vont au peuple », mais ceux seulement qu'emporte un zèle mal éclairé; ceux qui, oubliant les antinomies absolues qui séparent les lois sociales vraies et immuables des chimères égalitaires, se laissent, de concession en concession, arracher insensiblement une part du patrimoine moral dont ils sont constitués les gardiens et les défenseurs.

Beaucoup donc ont mal compris, en attaquant l'épisode de *l'Union Tolstoï*, que M. Paul Bourget a voulu démasquer l'œuvre impossible et vaine de ces associations, fondées dans une pensée louable, mais vite dénaturées par un esprit sectaire et étroit, — parce qu'il leur manquait la charité et la Foi chrétiennes, les seuls leviers efficaces du dévouement. S'il existe des œuvres similaires, éclairées, et qui font du bien au lieu de faire du mal, M. Bourget ne songe pas à les attaquer. On peut regretter qu'il les ait ignorées ou négligées, on ne peut lui reprocher de leur avoir porté des coups destinés à d'autres. Et c'est bien à tort aussi qu'on l'incrimine d'avoir déconseillé toute communication entre les travailleurs intellectuels et les ouvriers manuels. Il n'a pas dissuadé d'aller au peuple, pas plus qu'il n'a attaqué la démocratie véritablement chrétienne. Mais le peuple, pris en masse, présente les tares d'aveuglement ou de défiance qu'il a décrites, et, en fait, la démocratie qui règne et qui prétend s'adjuger le monde est irréligieuse.

Et quant à moi, j'estime que M. Paul Bourget a

rarement vu plus juste, qu'il n'a jamais été plus pénétrant et plus puissant observateur que dans la description des scènes de grossière intolérance dont *l'Union Tolstoï* est le théâtre, ou que dans certaines pages consacrées à la psychologie de l'ouvrier français.

V

Voici le moment de conclure. Une planche à l'eau-forte comme *l'Etape* demeurera. Assurément une impression plutôt pessimiste s'en dégage. Mais à l'heure où l'on peut voir la noble terre de France aux prises avec des tyranneaux qui la bâillonnent au nom des libertés si chèrement achetées, quelle autre impression serait possible? *L'Etape* est une grande page d'histoire contemporaine, colorée et vivante. Elle projette des rayons lumineux sur l'effondrement de la bourgeoisie française, qui prit, il y a cent ans à peine, le fameux bain de sang que l'on sait. Elle résume tout notre temps et je ne puis mieux traduire les pensées qu'éveille ce roman puissant et courageux, — car, certes, M. Bourget savait les colères qu'il allait déchaîner, — que ne l'a fait M. Gabriel Aubray dans une belle page dont je veux faire ma conclusion.

Oui, répétons après lui que M. Bourget a bien vu toutes les causes de notre décadence et tous les empirismes qui l'accentuent. « Il a vu, par les faux « principes de 89 » un peuple arraché à ses traditions et mis en révolte contre ses morts ; — par la foi en la bonté native de l'homme, l'anarchie déchaînée du libre examen discutant tout, brouillant tout, le bien et le mal, le devoir et le crime; la justice et la morale fondées sur le sens personnel,

chacun n'ayant plus pour sens et pour Dieu que sa propre conscience. Il a vu, par le nihilisme d'une éducation qui ne vise qu'à émanciper, jamais à discipliner, l'individu grandissant dans le splendide isolement de la Déclaration des Droits, le mépris systématique du Passé et de ses traditions, la bride lâchée à tous les égoïsmes, et la rancune contre le sort mal accepté, tournant en révolte, et la fièvre de changement, et la fougue de jouir, les tentations du plaisir et du luxe, « si fortes sur la nature plébéienne, brutale et avide, si redoutables aux demi-bourgeois, qui n'ont ni un milieu de coutumes où se retremper, ni des principes solides où s'appuyer ». Il a vu l'imagination et la sensibilité maîtresses de l'homme, l'hallucination de la justice absolue et du bonheur universel allumant une orgie féroce d'égalité, et la bouffonnerie de la souveraineté absolue du nombre, enfin toute la fermentation chaotique des idées, des instincts, des appétits d'où sort le jacobin moderne et son affreuse descendance, où s'élabore la démocratie française... »

Mais l'époque entière est gangrenée. La France révolutionnaire a intoxiqué l'univers à jamais. Le sang de toute l'Europe charrie le virus des détestables principes de 89, et si nous analysons celui même du pays belge... Je le demande aux hommes de bonne foi : que l'on relise *l'Etape*, que l'on pénètre le sens admirable de ses épisodes, que l'on recueille les enseignements précieux qui en découlent. Et puis, que l'on ait le courage de jeter les yeux sur l'existence où tant de nos frères se débattent, sur les ressorts qui font mouvoir le grand nombre de nos semblables, et que l'on juge.

Dinant-sur-Meuse, 26 octobre 1902.

VI

A PROPOS D' « UN DIVORCE »

Depuis la publication de *l'Etape*, une nouvelle œuvre de haute portée morale, de signification sociale intense et de puissante réalisation littéraire a paru sous la signature de M. Paul Bourget. L'étude que nous avons tâché d'en faire, — en toute loyauté mais sans plus cacher nos convictions que nous ne le fîmes au cours des pages qui précèdent, — ne peut trouver place ici, où son étendue dépasserait les limites qui nous sont laissées. Mais il est impossible de ne pas signaler, dès aujourd'hui, l'exceptionnelle valeur de cet ouvrage et les liens de parenté très intimes qui le rattachent à *l'Etape*.

Montrer, dans une tragédie basée sur un divorce, tragédie d'un ordre tout intime, mais singulièrement poignante, supposant un remariage qui réunit l'ensemble des conditions et des circonstances les plus propres à excuser la violation de la loi initiale d'indissolubilité et à garantir le bonheur et la paix du lien nouveau, y montrer, dis-je, la division cruelle des époux, l'insouci des destinées de l'enfant, le bouleversement du foyer, l'empoisonnement des esprits, qui sont les trop inséparables conséquences de ce trouble essentiel de la famille, voilà ce qu'audacieusement M. Paul Bourget a tenté de faire, et ce qu'il a magistralement réussi dans *Un Divorce* (1).

Je dis « audacieusement tenté », parce que nulle œuvre n'était plus délicate, plus périlleuse, plus épineuse à réaliser, parce que nulle œuvre aussi n'était mieux apte à rompre ouvertement en visière à la veulerie et à la facilité de nos mœurs de décadence,

(1) Un vol., chez Plon-Nourrit. Paris. Prix : 3 fr. 50.

et parce qu'enfin nulle œuvre n'exigeait des études préalables plus arides et plus circonspectes, ni plus de finesse dans le doigté de l'écrivain.

Je dis « magistralement réussi », parce qu'elle est, en tant que production littéraire, d'une éclatante et prestigieuse supériorité, d'une pénétration aiguë et profonde, d'une trempe vigoureuse rehaussée de la plus sincère observation. Mais je le dis encore parce que, — si nous négligeons les attaques émoussées des adversaires quand même de l'auteur, des hoplites pesants et mesquins qui, embusqués dans certains journaux, en sont encore à ne voir en M. Paul Bourget qu'un auteur mondain respectueux de toutes les élégances et de toutes les hiérarchies sociales, de ceux, aussi, chez qui la haine de la religion catholique ou le fétichisme des soi-disant conquêtes modernes oblitèrent la justesse des jugements ou l'indépendance de l'observation, — nous devrons reconnaître qu'*Un Divorce* n'a pu être réfuté dans sa thèse ni dans sa mise en œuvre, et que tous les critiques dignes de ce nom ont voulu rendre justice au talent de l'artiste comme à la noble préoccupation du penseur qui l'a signé.

Et nous ne songerons certes pas à ériger en fautes graves, amoindrissantes de son entreprise ou attentatoires à sa beauté, les quelques points, très clairsemés, qui parurent à des hommes de bonne foi discutables dans cet émouvant roman.

*
* *

L'Etape et *Un Divorce* sont rapprochés l'un de l'autre par des liens étroits d'inspiration et de pensée première. Dans le second de ces romans, comme dans *l'Etape*, M. Paul Bourget s'est fait non point l'historiographe impassible, mais l'analyste, qui

constate, qui juge et qui prend parti résolument, « du duel engagé dans la France actuelle entre deux formes de pensées, deux civilisations, deux mondes». *Un Divorce* est, en somme, comme *l'Etape*, un épisode privé de la grande guerre religieuse qui a commencé dans une fièvre de passion aussi furieuse que ridicule, et dans un si absolu mépris des formules de Liberté, d'Egalité et de Fraternité dont l'ancienne fille aînée de l'Eglise avait prétendu faire le résumé et le programme de sa vie morale et politique.

A quoi tendait *l'Etape*, au point de vue de la défense familiale, et en dehors même des saisissants tableaux de vie contemporaine qui donnent à cette œuvre un fourmillement si véridique et si puissant? A nous montrer combien, dans une famille basée sur les principes illusoires qui, aujourd'hui, président à sa formation hâtive et intéressée, le bonheur est incertain, la paix intérieure précaire, les liens qui unissent ses membres fragiles. Le ménage Monneron, constitué au hasard, sans que le mari ni la femme se soient préoccupés « de ce que la différence de race, de milieu, d'éducation peut avoir élevé entre eux d'incompatibilités irréductibles » (1), est victime d'une série d'accidents et d'infortunes dont la réunion peut être exceptionnelle, mais dont les causes premières et les raisons déterminantes découlent bien toutes de cette même cause initiale. Et ce heurt des idées religieuses de la fille du catholique Ferrand contre l'incrédulité du fils Monneron nous dévoilait, au point de vue précisément du mariage, le germe de l'un des épisodes les plus irritants et les plus enflammés de cette lutte religieuse entre époux, qui devient dans *Un Divorce* le sujet dominant de l'œuvre, comme l'auteur lui-même l'a parfaitement indiqué :

« Une opposition radicale entre deux consciences

(1) René Doumic, *Revue des Deux Mondes*, 15 avril 1904, p. 931.

d'époux est toujours pénible, écrit M. Bourget. Elle devient infiniment douloureuse, quand elle porte sur ces problèmes religieux qui ont fait de tout temps, et continueront de faire, à travers les siècles, le fonds dernier de la vie de l'âme. Cette opposition est tragique, lorsque ces époux sont dans le divorce, qu'ils n'ont pas cessé de se chérir, et que le réveil de la foi chez l'un d'eux lui donne le remords quotidien de cet amour sans le détruire. Que pensera l'autre? Avec quelle révolte il constatera ce lent, ce meurtrier empoisonnement de leur commun bonheur! Si c'est la femme que la nostalgie de l'Eglise reprend de la sorte, et que le mari professe à l'égard de la religion non pas l'indifférence d'un sceptique, mais l'hostilité raisonnée d'un systématique, quel conflit! »

Comme *le Divorce*, *l'Etape* était basée sur cette idée fondamentale que la constitution et l'intégrité traditionnelles de la famille sont indispensables au maintien et à la prospérité de la société dont la famille est bien la molécule initiale.

Sans une complète union des âmes, cette association à la fois si touchante et si grave de l'homme et de sa compagne, pour continuer l'œuvre créatrice de Celui qui tira la première femme d'une côte du premier homme, est livrée à des périls, meurtriers, non seulement du bonheur entre ces deux êtres, mais encore de l'union même matérielle qu'ils ont voulu établir entre eux, meurtriers aussi des créatures auxquelles, sans qu'elles fussent admises à la réclamer ou à s'y soustraire, ils auront donné l'existence.

Ce qui ne ressort pas avec moins d'évidence de ce beau roman, c'est qu'un tel cataclysme sera d'autant plus redoutable, et ses blessures d'autant plus cuisantes, que ces êtres, quelles que soient d'ailleurs leurs convictions philosophiques et religieuses, pourvu qu'elles soient opposées, auront réuni en eux plus de vertus, une délicatesse de cœur plus

grande, une plus rare noblesse de caractère. C'est que la nature elle-même, source inspiratrice de l'union conjugale, à côté de la religion, l'une des puissantes forces régulatrices de sa destinée et de son fonctionnement, se dresse contre ceux qui ont méconnu, dans les circonstances même les plus excusables et malgré le loyal désir de vie droite qui les anime, le principe fondamental qu'un Dieu seul pouvait imposer avec une telle autorité au monde régénéré par le christianisme, celui de l'intégrité indissoluble de ce lien conjugal.

Mais il semble qu'à cette communauté de source et d'inspiration philosophique se bornent les ressemblances entre *l'Etape* et *Un Divorce*.

Nul n'a plus admiré que moi la maîtrise étonnante déployée par M. Paul Bourget dans le développement simultané des épisodes si divers qui composent *l'Etape*, dans l'observation directe et pressante, dans la pénétration aiguë que ces épisodes trahissent, dans ce fourmillement émouvant de personnages qui fait du roman une fresque, passionnée peut-être, mais si véridique et si attirante!

Sans aucun de ces éléments, en nous narrant simplement, naturellement, un accident presque vulgaire de vie conjugale et familiale, l'auteur d'*Un Divorce* a réussi à n'être pas moins réaliste et captivant. C'est que le drame où ces âmes et ces cœurs sont jetés est à la fois si poignant et si intime; c'est que le problème qui les divise, et qui se pose comme capital à notre heure, est si redoutablement insoluble, que nous subissons, comme l'auteur lui-même, l'entraînement despotique de suivre les données et les essais de solution de ce problème, en nous désintéressant presque des détails purement extérieurs et accessoires parmi lesquels se débattent les créatures qui y sont mêlées.

Novembre 1904.

II

RENÉ BAZIN

DONATIENNE (1)

Dans l'express qui l'emporte à toute vitesse vers Paris, la petite Donatienne Louarn, jeune épouse et jeune mère, roule des pensées qui nous inquiètent. La-bas, en ce pauvre coin de lande bretonne où la misère commençait à peser, le mot brutal d'un médecin, l'appel soudain d'un pourvoyeur de nourrices est tombé hier. Leur infortune n'a pas permis aux Louarn de discuter. Une dernière nuit fiévreuse aux côtés de son homme, tout proche des trois barcelonnettes enfantines, et Donatienne est partie.

Mais elle songe, la jolie Bretonne, tout en courant vers sa destinée, et ce n'est pas seulement aux petiots, ce n'est pas seulement à Jean Louarn que vont ses rêveries. Dès le premier instant, une joie confuse lui était venue : « C'était comme une trêve à sa misère qui lui était offerte, une délivrance des soucis de sa vie de paysanne obligée de nourrir l'homme, de s'occuper sans repos des enfants et des bêtes. Elle sentait se soulever un peu le poids de fatigue et d'ennui qui les accablait tous deux. Les histoires que racontaient les femmes de Plœuc, les gâteries dont on comblait les nourrices, là-bas, dans les villes, des visions rapides de linge brodé, de

(1) Roman, par M. René Bazin, chez Calmann Lévy, à Paris. Prix : 3 fr. 50.

rubans de soie, de rouleaux d'or, la pensée d'orgueil aussi, qu'elle était envoyée par le médecin dans une grande maison de Paris, tout cela, pêle-mêle, lui passait dans l'esprit... »

Et puis, la nouveauté des choses l'intéresse trop. Quand elle réfléchit aux objets quittés, c'est trop l'impression de misère qui la domine, et pas assez celle de la folle tendresse qui adoucit tout. Paris, enfin, l'inconnu redoutable et obscur, l'attire avec une violence alarmante. L'idée des richesses et des splendeurs qu'elle va coudoyer la hante, et son instinct de fille d'aventuriers marins la pousse, la jette au-devant du danger, frémissante et joyeuse...

Va, Donatienne, va, ma fille, tu n'échapperas pas à ton destin... Comme la femme de chambre qui te guette à la gare, nous pensons aussi, que tu « t'habitueras, pour sûr »! Et depuis le moment précis où tu as serré dans tes bras, pour la dernière fois, ton brave Jean presque stupide de douleur, déjà tu nous apparaissais perdue. Ton histoire, vois-tu, pauvre petite libellule tout de suite brûlée aux feux électriques qui incendient chaque soir la ville monstrueuse, ton histoire tient tout entière dans le cri de révolte d'une de tes pareilles, la Lazarette à Planchot, des *Remplaçantes*, — ce drame amer et triste où Brieux a su mettre une si tragique détresse :

Tout le monde — dit Lazarette à son mari — va demander que je retourne là-bas. Moi je ne veux pas. Ecoute. C'est pas par paresse. A Paris, j'avais pour ainsi dire des domestiques. Ici, je me mettrai laveuse. J'aurai plus de mal, pas vrai? Eh bien, j'aime mieux, j'aime mieux. Ou alors, il faut dire que tout ça est oublié, et que notre petit de maintenant, il grandira comme il pourra, sans papa ni maman. Parce que, si je retourne là-bas, c'est fini. Toi, tu perdras l'habitude de travailler, et tu arriveras à m'oublier. Et moi... moi aussi je perdrai l'habitude de travailler...

et... à Paris, je finirai peut-être par faire comme les autres, et courir avec Pierre ou Paul... Tu vois... C'est pour ton petit autant que pour moi ce que je te demande là...

Et comme nous l'avions prévu, en la voyant aventureuse et faible, et coquette aussi, la petite Donatienne s'est perdue tout de suite. Pendant que la ferme est saisie et que Louarn, traînant ses mioches, erre à l'aventure, misérable et de jour en jour s'abrutissant à la peine, Donatienne a suivi la voie commune. D'abord corrompue par la valetaille qu'elle coudoie, elle est devenue la maîtresse d'un ancien cocher, qui vit à ses crochets, et tous deux tiennent, à Levallois-Perret, un cabaret achalandé. La voix du Passé, souvent, retentit aux oreilles et au cœur de l'infortunée. Mais l'irrémédiable se dresse devant ses yeux : alors, elle se bouche les oreilles et comprime son cœur... Tout n'est pas perdu pourtant. M. Bazin a bien vu que dans une âme de mère, de chrétienne et de Bretonne, l'instinct maternel ne peut être annihilé tout à fait... Et le jour où la naïve lettre de Noémi, son aînée, âgée alors de douze ans, viendra tomber entre ses mains, Donatienne se relèvera...

Toute cette histoire de la destinée de Donatienne est écrite avec une force mêlée de grâce, une poésie doublée de réalisme qui dénonce l'absolue maîtrise de M. René Bazin. Combien, pourtant, la domine, de toute l'envergure d'un symbole tragique, l'aventure poignante de Louarn et de ses petits! Mais je veux, avant d'aborder ce récit, — qui court parallèle au premier tout le long du roman, — je veux dire combien l'auteur est à la fois simple, sobre, délicat et émouvant dans chacune de ses pages. Nous avons, maintes fois, loué chez lui cet art d'observation exacte et vraie, de prise sur le vif, de peinture puissante et achevée, qui donne à ses tableaux

un si étrange relief. Nous avons dit aussi notre admiration pour ce don épique qui lui permet d'amplifier, jusqu'aux proportions d'une poésie frémissante, les humbles images de la vie.

Tous ces heureux apanages qui font, de M. Bazin, un romancier social, populaire et artiste à la fois, sont réunis dans *Donatienne* et rehaussent singulièrement ce court et dramatique récit. Nous n'y trouverons pas, je l'avoue, ce conventionnel optimisme, cette fade et facile vision d'un univers paradisiaque, que voudraient imposer aux romanciers chrétiens quelques esprits mieux intentionnés que perspicaces. Mais l'auteur de *la Terre qui meurt* sait que, pour être digne de sa signification esthétique, le roman doit peindre les hommes tels qu'ils sont, dans une réalité où la proportion du mal souvent dépasse la proportion du bien. Et je ne pourrais mieux faire ici que citer M. René Bazin lui-même qui, ailleurs, a fort nettement posé les vraies bases du problème :

Le romancier, a écrit M. Bazin, doit savoir et il doit dire le mal. Mais il doit aussi exprimer ou laisser transparaître une conclusion saine. Je ne dis pas une conclusion optimiste; je ne dis pas célébrer le triomphe du bien sur le mal, que nous ne voyons pas toujours se manifester, hélas! dans la vie... Obligé de dire le mal, il doit en éveiller l'idée sans en éveiller le désir. Il doit prendre garde que la peinture, trop complaisamment poussée, d'un sentiment coupable, d'un vice, d'une faute, ne fasse oublier au lecteur la perversité du sentiment ou de l'acte...

Mais que, tout au moins, dans ces limites, sa liberté soit entière! Qu'on n'aille pas la restreindre, sous prétexte que des enfants de quinze ans liront peut-être ses œuvres! Non, là commencerait un abus tout à fait condamnable, destructeur de la sincérité, de la beauté, de l'art lui-même. Cette liberté nous la voulons respectueuse, mais nous la voulons aussi respectée. Le romancier aura le droit de peindre toute la vie, telle qu'elle est, à l'exception des bas-fonds d'obscénité,

qui ne sont pas du domaine de l'art; il pourra étudier toutes les passions, leurs développements, leurs effets, tous les troubles mauvais de l'âme, et tous les crimes, aussi bien que les repentirs et que les autres actes de beauté morale. Je crois fermement qu'il y a une manière chaste de dire les choses qui ne le sont pas, et cela sans fausse pudeur et sans fausse précaution. Je crois que c'est là un droit absolument nécessaire de l'écrivain et qu'il n'y a presque pas de roman où il ne doive en user, parce qu'il n'y a presque pas de drame auquel le mal ne soit mêlé essentiellement...

Cette longue citation ne paraîtra certainement pas un hors-d'œuvre à tous ceux qui ont lu *Donatienne*. Ils auront pu constater, ceux-là, en effet, que si le dernier roman de M. Bazin ne semble pas, à première vue, destiné à être « mis en toutes les mains », il est impossible d'imaginer une œuvre plus chaste, même dans les épisodes douloureux et réels, où le mal est exposé. Le malheureux Louarn, au cours de ses lamentables vagabondages de chemineau, ne peut échapper à la compagne de misère qui, sous prétexte de soigner ses enfants, entre dans sa vie. Donatienne, nous le savons, vit avec un ancien valet. Et cette double détresse coupable, si précisément et si énergiquement qu'elle nous soit décrite, n'est jamais, sous la plume de M. Bazin, évocatrice de tableaux troublants, prétexte à des scènes vives ou à de dangereuses images. Au contraire, l'amertume et l'abjection de ces chutes ressortent vigoureusement de la façon même, exacte et significative, dont elles sont présentées.

J'ai dit que l'histoire de Louarn dépasse en émotion et en vigueur d'observation la banale aventure de Donatienne. On serait tenté de faire remarquer, à ce propos, que le titre donné à son œuvre par M. René Bazin n'est pas justifié. C'est bien l'insondable et éternelle misère du pauvre homme des champs, victime d'un destin cruel, que ces annales

vibrantes nous racontent. Il semble encore qu'on doive, en suivant le calvaire de Jean Louarn, se le figurer sous les traits douloureux et résignés, sous le masque tragique de Christ las que Puvis de Chavannes donna, un jour d'inspiration géniale, à son *Pauvre Pêcheur...*

Si tourmentée et si navrante que soit l'odyssée de Donatienne, elle s'efface presque devant le martyre de cet homme qu'elle abandonne, jeune et beau et fort, pour le retrouver après dix ans, vieilli, méconnaissable, brisé.

Quand il fut avéré que Donatienne ne reviendrait pas; quand, par sa faute et par son silence, tout le minuscule bien eut été vendu, quand les beaux-parents eurent renvoyé leur gendre de chez eux sans consolation, quand le vieux curé compréhensif et touché de sa douleur eut, en vain, essayé de défendre la coupable, Jean Louarn se décida à partir. Où irait-il? Il n'en savait rien. Il ne comprenait qu'une chose : il avait eu une femme aimée et belle, « qu'il pouvait porter d'un seul bras, toute petite contre lui, » et il n'en avait plus. L'auteur a voulu, dans les courtes lignes d'une page rapide, au moment où les époux vont se séparer, faire tenir l'immensité de cette passion gourmande et religieuse du pauvre :

Donatienne, toute à sa joie honteuse du départ, n'avait su que murmurer :

— Mon pauvre Jean, tout de même!

Lui, il la prit par la taille, d'un seul bras, et, toute petite contre lui, l'emporta sous l'auvent de la cheminée, à gauche, où il y avait un escabeau pour les veillées d'hiver. Il se laissa tomber sur l'escabeau, et, la posant sur ses genoux, ramenant, le long de son épaule, la tête mignonne de sa femme, comme il avait fait, elle s'en souvenait, un des premiers soirs de ses noces, il la tint embrassée, n'ayant eu qu'un mot pour exprimer sa tendresse d'alors, et le retrouvant pour

dire sa peine d'à présent : « Femme! Femme! » Il ne baisait pas son visage, il ne cherchait pas même à le voir, il appuyait seulement sur son cœur et enlaçait, avec sa force de géant remueur de terre, cette créature qui était sienne, et se pénétrait de cette suprême douceur d'adieu dont le temps venait d'être mesuré. « O femme! » répétait-il. Toute sa passion était enfermée dans cette plainte, et sa jalousie inquiète, et la pitié que lui causaient toutes ces choses éparses dans le rayonnement faible de la lumière : les berceaux, le lit, la table, le coffre aux vêtements et jusqu'à l'étable d'où arrivait par intervalle le bruit d'une masse lourde heurtant les planches, tout cela qui serait si triste sans elle!

Nous sommes bien d'accord, n'est-ce pas? Dans les descriptions si justement notées et si précises qui émaillent ses œuvres, René Bazin manifeste un talent de premier ordre. Dans la composition harmonieuse, naturelle et saisissante de ses romans, dans la psychologie fouillée et investigatrice avec laquelle il éclaire l'âme de ses personnages, c'est du grand art qui apparaît. Mais, pour condenser en quelques lignes, comme il l'a fait dans cette scène, toute la joie et toute la misère de l'humanité, toute l'âme et tout le cœur, toute la destinée du pauvre qui n'a qu'un bien, son amour, pour réussir cela, il faut quelque autre chose, bien proche du génie...

Cette force secrète et cette mystérieuse puissance du génie, il semble que l'auteur ait voulu, dans *Donatienne*, en multiplier pour nous les manifestations. Je ne puis résister au désir de vous en citer encore une, où l'angoisse et la pitié nous étreignent jusqu'aux larmes.

Louarn s'est mis en route, tirant la petite charrette où dort son bébé d'un an, traînant ses deux petites fillettes, de la main restée libre. Il marche au jour le jour, allant vers l'inconnu, vers l'inespérée Vendée, qui symbolise pour les Bretons toutes

les terres lointaines, le pays de Chanaan, là où la vie est douce :

Dans un de ces lents voyages, il fut surpris par la pluie. Elle commençait violemment. Il chercha l'abri d'un talus, et, contre la levée de terre d'un fossé, au bord d'un chemin vert, il rangea la charrette et les deux petits qu'elle portait. Une souche creuse ouvrait au-dessus son écorce fendue et morte, que doublaient des veines de bois vif. Noémi se blottit au plus près, la tête dans les épines. Louarn, un peu de côté, à moitié hors de l'abri, courba le dos et regarda l'herbe, en attendant la fin de l'averse. Mais la violence de l'orage redoubla; le vent battit la place, et la rendit intenable. Le fossé s'emplissait d'eau; les feuilles mouillées ne protégeaient plus; les vêtements traversés collaient aux épaules. Louarn s'aperçut que Joël était glacé; il quitta sa veste et la jeta sur les enfants! Hélas! le froid de l'air augmenta et aussi le frisson des mains qui soulevaient l'étoffe. Après une heure, ayant saisi le bras de Joël qui pendait, hors de la caisse de bois, le père reconnut que le dernier de ses enfants était pris de fièvre. Alors, laissant sa veste, comme une couverture, protéger les plus jeunes qu'elle cachait presque entièrement, il tira la voiture hors du fossé, et remonta le chemin vers la grande route. Contrairement à son habitude, il voulait atteindre le village prochain et y demander secours, car il s'affolait plus vite qu'une mère, lui qui ne savait pas. Noémi trottait dans la boue, son jupon relevé pardessus la tête. La pluie tombait si drue qu'ils ne voyaient pas au delà des deux haies de droite et de gauche. Louarn n'avait qu'une pensée : « Pourvu que je trouve du secours pour mon petit. »

Ils approchent du bourg, et le père espérait.

Mais, semblable à ce petit enfant, son divin ancêtre, qui, plus de dix-neuf cents ans auparavant, avait vu, lui aussi, se fermer toutes les portes à son approche, le pauvre Jean Louarn est partout repoussé.

Deux femmes regardaient tomber la pluie, appuyant leurs faces hostiles derrière les vitres d'une fenêtre. Louarn hésite.

La flèche de la petite voiture deux fois s'inclina de leur côté, et deux fois reprit le milieu de la route. Une troisième femme se tenait sur le seuil de sa porte, et rejetait, avec un balai, l'eau qui était entrée dans sa maison. Elle comprit, entre deux coups de balai, le danger de charité qui s'approchait.

Elle prit les devants.

— Passez, dit-elle, je ne peux rien vous donner.

Louarn, dont les dents claquaient, commença :

— C'est mon petit...

— Moi aussi, j'en ai des petits, cria la ménagère... Allez plus loin!

Il y avait plus loin un menuisier, qui ne s'était pas interrompu de raboter, et dont le buste se couchait et se redressait en mesure, dans l'encadrement d'une devanture cintrée, ouverte à trois pieds du sol. Quand le pauvre s'arrêta au milieu de la route, n'osant faire l'inutile distance qui le séparait de l'ouvrier, celui-ci eut un regard de côté et une expression de bonne humeur, qui signifiait seulement qu'il était content d'être au sec, les pieds dans les copeaux, et d'avoir du travail toute l'année. Il ne voulait pas offenser, assurément, ce maigre coureur de chemin, tout hagard et tout pâle, qui demanda :

— Quelqu'un peut-il me recevoir ici?

— La mendicité est interdite dans la commune, mon ami, fit l'ouvrier.

Il avait une figure d'ancien soldat devenu rentier, ronde à barbiche longue, fond rose avec des coups de pinceau blancs, comme une porcelaine décorée.

— Je ne demande pas la charité, reprit Louarn. J'ai un enfant qui est malade.

Une voix, partie de l'arrière-boutique obscure, insinua :

— C'est peut-être contagieux?... Fais donc attention, on ne sait pas à qui on a affaire.

— Tais-toi, la marraine! fit le menuisier.

Mais comme ils s'expliquent, et que le pauvre Louarn supplie en vain :

— Dites donc, chemineau, fit une voix enrouée, où sont vos papiers?

Un gros homme, vêtu d'une veste de tricot, très assuré de langage et d'attitude, observait le Breton, qui tournait avec précaution la petite voiture pour revenir sur ses pas.

— Oui, où sont vos papiers? Vous ne répondez pas? Vous n'en avez pas?... Si vous voulez un conseil, fichez le camp! vous avez raison de vous en retourner! Et un peu vite!...

Le garde champêtre eut un rire méprisant, le rire du petit fonctionnaire qui trouve le règlement toujours juste, et qui sent derrière lui la force, et qui ne sent plus le Christ qui réprouve. Il ne manquait jamais de faire cette question : «Avez-vous vos papiers? » Elle avait le même succès, infailliblement : le pauvre s'en allait, et débarrassait la commune de sa présence et de ses haillons. Et celui-ci ne faisait pas autrement que les autres. Après avoir essayé de résister, il comprenait, il avait peur, et le voici qui s'attelait de nouveau à sa charrette de gueux et ramassait le timon dans la boue. Le garde riait, les mains dans les poches de son veston. Mais Jean Louarn, tout à coup, se redressa. L'horreur de voir mourir son enfant avait chassé tout le sang de son visage et retiré plus avant, au fond de leur orbite, les yeux qui luisaient pourtant. Il enjamba le ruisseau, il s'avança vers la maison, et, tordant l'une contre l'autre ses deux mains décharnées, il se pencha par l'ouverture de la boutique, le ventre appuyé contre le mur bas, et tout le buste tendu vers l'ouvrier qui cessa de raboter.

— Mon ami, dit-il, mon ami, je ne te connais pas, mais tu auras pitié!

La douleur supprimait la convention de la vie, et il le tutoyait.

— Si tu as un enfant, aie pitié du mien, et viens avec moi!

— Pour quoi faire? demanda le menuisier.

— Je te dirai quoi faire, reprit Louarn aussitôt. Viens seulement!... Viens tout de suite!... Je suis un homme comme toi; j'ai eu, comme toi, ma maison et je n'ai plus rien!

Ces mots de la douleur vraie, et ce rappel de la fraternité, le maître ouvrier ne les avait pas souvent entendus. Il en fut troublé. L'âme habituellement inerte frissonna; la main traduisit l'émotion, se resserra sur une poignée de copeaux qui la soutenaient, l'étreignit, comme une main fraternelle...

Cette fois, du moins, le petit sera sauvé.

Je ne pense pas que la puissance sobre de l'émotion, prise au plus profond de l'être humain, puisse gagner une altitude supéreure à celle que M. René Bazin a atteinte dans ces pages. Non, pas même dans les derniers épisodes, quand le romancier nous montre les trois petiots, gravissant chaque jour une côte rude pour aller guetter l'arrivée espérée de « maman Donatienne », pas même au moment si douloureusement et si gravement doux du retour, quand la femme coupable retrouve son Jean, les jambes brisées par un accident, et qu'elle reprend le collier de misère, plus dur encore qu'à l'heure lointaine où elle s'en affranchit, — dans aucune de ces minutes attendrissantes, M. René Bazin ne s'est élevé plus haut.

Quelle scène poignante, pourtant, que celle par laquelle se clôt la fatale odyssée de ces deux êtres!

Quand le malheur qui estropie à jamais Louarn est arrivé, l'étrangère, la compagne de rencontre, s'est enfuie, désertant la misère.

Mais la petite Noémi garde secrètement l'adresse de « maman Donatienne », qu'elle tient d'un hasard peut-être un peu trop providentiel et trop heureusement invraisemblable. Elle écrit à la fugitive de jadis. Un soir, Donatienne arrive. Elle est reçue par sa fille et introduite dans la chambre du blessé. Là,

elle considère ce visage émacié, tourmenté, vieilli, usé par le chagrin et le travail, le visage qu'elle avait fait en s'en allant...

Et ses lèvres tremblent :

Noémi, qui s'était écartée et mise un peu en retrait, mais tout près de la jupe à petits plis qu'elle tenait de la main, souffla, dans la chambre silencieuse, un seul mot :

— Maman!

L'homme releva les paupières, et des profondeurs du sommeil et de l'oubli, son âme monta lentement vers ses yeux qui s'effarèrent de cette vision de la coiffe bretonne, et se perdirent en haut, puis revinrent à elle, puis frémirent, puis s'avivèrent de deux larmes qui coulèrent.

Tant d'autres avaient passé avant, qu'elles tombaient plus vite.

Il demanda :

— C'est-il toi, Donatienne?

— Oui, c'est moi.

Les voix étaient faibles comme le jour. Le regard de Louarn parut se creuser. On eût dit qu'un chemin s'ouvrait jusqu'à la peine cachée de son âme.

— Comme tu reviens tard! dit-il. Je n'ai, à cette heure, que la misère à te donner.

Elle voulait répondre. Mais les yeux du blessé se fermèrent, et le visage retomba de profil sur l'oreiller, inerte, accablé par le sommeil...

. . . . . .

Alors, près du lit d'où elle n'avait pas bougé encore, elle demanda :

— Donnez-moi de la lumière, mes enfants.

Quand la lumière fut posée sur la table du milieu, on vit que la petite Bretonne n'avait pu retenir ses larmes, mais qu'elle ne voulait pas leur donner toute puissance sur elle. Debout près de Noémi, elle avait l'air d'une sœur un peu plus grande, et qui avait de la peine. Elle poussa un grand soupir :

— Noémi, dit-elle doucement, il est l'heure de préparer le souper?

— Oui, maman.

Donatienne s'arrêta un instant, comme si les mots qu'elle avait à ajouter étaient difficiles à dire.

— Donne-moi les sabots de celle qui est partie.

— Oui, maman.

— J'irai tirer de l'eau, et je ferai la soupe, pour vous tous quatre.

Et, ayant mis les sabots de l'autre, elle commença de travailler.

Ce dénouement d'expiation courageuse et résignée, outre qu'il renferme des éléments de rare beauté morale, outre qu'il satisfait notre désir intime de voir ce malheureux ménage, victime plus encore d'une fatalité cruelle que de ses fautes, réuni à nouveau pour achever le voyage terrestre et pour élever les innocents abandonnés, nous apparaît, en somme, comme le seul possible. Une répugnance secrète nous serait venue d'assister à une reprise amoureuse entre Jean et Donatienne. Comme ceci, c'est parfait, c'est simple, triste et réconfortant. La femme et l'homme, unis par Dieu et par les hommes, se retrouvent après les orages de la vie : ils ne se quitteront plus. Il fallait qu'il en fût ainsi.

D'ailleurs, le retour de tendresse exaltée que désireraient peut-être les lecteurs friands des « dénouements heureux » eût été ici parfaitement invraisemblable. Donatienne a quitté Jean Louarn depuis huit ans, mais, en réalité, elle a quitté son *mari*, l'homme qu'elle *aimait* et qui l'*aimait*, depuis un laps de temps presque égal. Jamais, elle n'a pu chérir le brutal et dégradé personnage avec qui « elle s'est mise » du jour où elle ne voulut plus retourner à la misère de Ros-Grignon. Mais presque jamais non plus une pensée d'amour spontané, de regret conjugal n'a visité son âme en songeant à Louarn. C'est la mère seule et non l'épouse qui survécut en elle.

Quand, l'heure du départ ayant sonné, Donatienne

va quitter son toit, c'est le cœur maternel seul qui semble déchiré :

La mère était debout, déjà prête, et regardait ses trois enfants, l'un après l'autre, sans rien dire. Sa tendresse maternelle l'avait envahie au premier mot, s'était emparée d'elle tout entière, dès que Louarn avait dit : « Il est cinq heures, voilà le jour. » Et l'idée qu'elle allait abandonner ces trois êtres nés d'elle, le dernier surtout qui n'était pas sevré, lui étreignait le cœur. Elle les regardait, avec l'épouvante secrète de ne plus les revoir, d'en retrouver un de moins quand elle reviendrait. Lequel? On n'ose pas approfondir ces peurs-là...

Plus tard, dans la géhenne où elle est tombée, quand la bouche indifférente d'un manœuvre, assis en un coin du cabaret de Levallois à boire son café, laissera passer le nom de Joël, son tout petit, le sentiment maternel la fera bondir, pâlir, serrera son cœur. Et depuis ce moment la pensée de ses enfants ne la quittera plus. D'ailleurs, elle avait toujours souffert à leur sujet et cette soif irrésistible de tendresse maternelle la saisissait parfois, la brisait, la laissait sans force contre tout le reste. Cela même avait dominé le vide de son âme, dont elle avait chassé la conscience et la vie religieuse; et parfois, pensant aux petits, elle se disait qu'elle voudrait les savoir vivants et beaux, au prix même d'être privée d'eux pour toujours...

M. René Bazin a très longuement et très justement analysé cette puissance invincible du sentiment maternel chez Donatienne. Il nous l'a montrée ramenant la mère coupable auprès du mari brisé et des petits délaissés, et du même coup, nous comprenons que toute intervention, ici, de l'amour conjugal tendre d'autrefois eût été une faute de goût. Louarn, lui-même, avec son obstination de Breton, avec sa simplicité d'homme de la nature inhabile

aux sautes et aux retours d'impressions, a bien oublié les heures joyeuses de jadis en quittant la terre natale! La terre, oui, le sol patrial, voilà sa nostalgie éternelle : mais l'épouse endurcie et coupable n'existe plus pour lui : c'est seulement la mère de Noémi, de Lucienne et de Joël qu'il accueillera le jour de la rentrée de Donatienne.

Ce qui nous séduit dans une œuvre comme le dernier roman de M. Bazin, c'est, avant tout, cette émotion vibrante et profonde qui n'emprunte aucun élément douteux aux sources de la littérature, mais qui vient du plus pur de l'âme et qui sort de mais qui vient du plus pur de l'âme et qui sort l'humanité même, rehaussée par une sorte de poésie douloureuse et spontanée. Cette émotion jaillit d'un ensemble de scènes où le petit détail le plus infime n'est pas inutile, elle jaillit même d'une simple indication. Le plus adroit psychologue, le plus inventif des dramaturges pourrait-il imaginer rien d'aussi captivant et d'aussi beau, rien d'aussi symboliquement admirable que ce stoïque départ des Louarn :

Le lendemain, dans le rayonnement pâle de l'aube, à l'heure où les premiers volets s'ouvrent au pépiement des moineaux, un homme traversait Ploeuc pour prendre la route de Moncontour. C'était Louarn dont les meubles avaient été vendus la veille. Il était parti de Ros-Grignon avant même d'avoir pu regarder ses pommiers, sa lande et la forêt. Il emportait avec lui tout ce qui lui restait au monde. Noémi marchait à sa gauche avec un menu paquet noué au coude. Lui, il tirait une petite charrette de bois où étaient couchés face à face, et endormis tous les deux, Lucienne et Joël. Entre eux était posé un panier noir qui avait appartenu à Donatienne. Par derrière, le manche d'une pelle dépassait le dossier de la voiture, et tressautait à tous les heurts du chemin.

Beaucoup des habitants du bourg n'étaient pas encore éveillés. Ceux qui se penchaient au-dessus des demi-portes basses ne riaient plus et se taisaient,

parce que le malheur accompagnait et grandissait le pauvre closier.

Louarn ne se cachait plus. Il commençait à suivre la route inconnue, sans but, sans retour probable. Il devenait l'errant à qui personne ne s'attache, et pour qui personne ne répond. Mais la pitié des anciens témoins lui était maintenant acquise.

Quand il eut dépassé l'angle de la place où se trouvait la boulangerie, une femme sortit de la boutique, une femme toute jeune qui s'approcha de la charrette sans rien dire, et plaça un grand pain entre les deux enfants. Louarn sentit peut-être qu'il en avait un peu plus lourd à tirer, mais il ne se retourna pas.

. . . . . .

L'homme s'était effacé derrière les arbres. La joie des matins purs chantait sur ce pays de Ploeuc. La Bretagne n'avait qu'un pauvre de moins...

Sentez-vous, dans ce fragment épique du grand poème de la misère, quel élément soudain de pitié et de sympathie humaines jette ce petit détail du grand pain humblement offert par la pauvre boulangère?

Des inspirations de ce genre, de ces éclairs où tient tout un monde de sensations et d'impressions, M. Bazin en a souvent.

Quand l'huissier vient saisir chez Louarn, celui-ci, qui attend encore la lettre rédemptrice de Donatienne, lui dit simplement :

— « D'ici à dimanche, elle aura eu bien des fois le temps de répondre, et, moi, *je saurai ma vie...* »

Qui ne sentirait son cœur se fondre encore quand Louarn, abandonné seul avec ses petits dans la grande vie mauvaise et cruelle, chaque fois qu'il doit prendre un parti, demander un conseil, n'ayant pas une âme à interroger, s'adresse à sa fille incapable de le comprendre, et lui parle comme à une grande, comme à celle qui tient la place de « l'autre », et qui reste le seul, le dernier lien retenant l'infortuné sur le sol terrestre?

Certaines de ces notations pénètrent dans l'âme avec l'acuité d'une lame de couteau. Au début de leur dur voyage, harassés, Louarn et ses enfants se sont arrêtés et endormis sous le premier arbre d'une avenue de ferme. Le maître arrive, ému de pitié, et réveille l'homme. Mais Louarn, à cet instant, ne le comprend pas : « Il crut d'abord que ce riche lui reprochait d'être couché dans une avenue non publique, et de déparer le paysage avec ses trois enfants pauvrement vêtus et sa pauvre charrette de bois... »

Ce dernier trait nous suggère d'ailleurs quelques réflexions par lesquelles nous conclurons ces notes rapides. J'eusse pu faire ressortir l'art soutenu des tableaux, qui, en quelques lignes concises, traduisent à nos yeux des paysages observés; j'eusse pu citer encore, pour la joie des lettrés, quelques pages où la langue merveilleuse de l'auteur déploie toutes ses ressources. Mais ne sont-ce pas là choses connues? Et, d'autre part, tous mes lecteurs ne savent-ils pas à quel point l'auteur de *Donatienne* communique le don de la vie à ses créatures imaginées, comment il réalise la vérité de leur physionomie morale et physique, quel soin d'artiste il apporte à nous les montrer fidèles à elles-mêmes d'un bout à l'autre de l'œuvre, parlant chacune leur propre langage et qui correspond à des différences ou à des nuances de caractères? Le raccourci et la rapidité de l'allure font de ces pages un modèle permanent. Les descriptions n'y sont jamais poussées au delà des bornes que fixe une sobriété sévère. Et toutes sont complètes et acquièrent, du fait même de cette sobriété, un relief nouveau.

Mais ce sont là tous éléments d'art littéraire pur, et nous savons que M. René Bazin est un grand artiste.

Nous savons aussi que c'est un cœur large et généreux. Son dernier roman surtout offre un ca-

ractère et une portée essentiellement sociaux.

On parle aujourd'hui beaucoup du peuple et de ses martyrs, et de ses droits. On parle peu de ses devoirs, point de ses ignorances et jamais de ses fautes. Ah! s'ils savaient, les fâcheux « mauvais bergers » qui attisent les haines de classes en des productions boursouflées, fausses et déclamatoires, combien leurs phrases vindicatives et mensongères laissent après elles de malaise, d'ennui et d'indifférence!

Mais une œuvre comme *Donatienne*, toute forgée de compassion et de vibrante solidarité, et aussi de grave enseignement, demeure forte et inoubliable.

Certes, la Société, peu à peu, doit arriver à la réforme de douloureuses méprises et d'inconcevables abus. Il ne devrait pas être possible qu'une mère fût placée entre l'alternative de délaisser le fruit de ses entrailles pour allaiter l'enfant d'autrui ou de mourir de faim... Il ne devrait pas être possible que la malheureuse, en devenant la mercenaire chez des étrangers, fût abandonnée, privée d'appui moral, exposée à tous les dangers de la solitude, aux sollicitations de la volupté et à celles de l'or. Et des pages comme celles-ci disent ces choses, d'une voix puissante et irrésistible, mais non point révolutionnaire.

Ah! le sens intime du pauvre, du cœur du pauvre et de ses abîmes d'héroïsme ou de faiblesse, de fierté noble ou de lourdes erreurs, comme M. René Bazin le possède! Nous nous sentons, en lisant *Donatienne*, devenus vraiment les frères selon le Christ de ces infortunés qui gravissent avec lenteur le dur sentier de la vie, laissant aux ronces et aux rochers du chemin les traces sanglantes de leurs pieds déchirés. Nous nous sentons invinciblement attirés vers eux, non pas comme ces forcenés que des clameurs haineuses ont saoûlés d'une aveugle fureur, mais comme ces hommes des premiers temps chez qui,

jadis, à la voix du Christ, la pitié et la mansuétude divines chassaient l'égoïsme des cœurs attendris... Nous pleurons le désarroi moral de Donatienne, sa chute rendue inévitable et l'atroce rancœur dont elle la paye si durement, et nous regardons, de nos yeux troublés, passer devant nous le groupe désolé de Louarn et de ses petits enfants, abandonnés dans les tourbillons de l'existence. Alors, — oh! comme les calculs amoindrissants et les petites conventions humaines nous paraissent lointains, — notre âme crève vraiment de tristesse et de douleur... Nous tendons les bras vers ce lamentable chemineau qui n'a pas une pierre où reposer sa tête, et nous lui disons : — Viens, pauvre frère, accours et viens sans crainte : que notre or inutile soulage ta misère, et que ton cœur meurtri, dans un cœur amical, puisse verser enfin sa fièvre et sa détresse...

20 avril 1903.

III

ÉDOUARD ROD (1)

UN VAINQUEUR

Dans un excellent volume de critique, — dont nous pouvons bien discuter quelques pages, mais qui se recommande autant par la pénétration compréhensive de son auteur que par la sincérité de ses opinions, — dans *Au seuil de leur âme* (2), M. Albert Reggio consacre à M. Ed. Rod ces lignes intuitives et sympathiques, certaines à l'avance de rallier les suffrages de tous les lettrés et de tous ceux qui approchèrent, ne fût-ce qu'un jour, l'auteur du *Vainqueur :*

Nous voyons bien que, des facultés réfléchies de M. Rod, nous pouvons tout espérer et tout attendre, la maîtrise de mieux en mieux affirmée du talent, et l'épanouissement de plus en plus conscient de la sensibilité. Mais, de son âme qui s'ennoblit sans cesse, à mesure qu'elle voisine davantage avec l'âme d'autrui, qu'elle y lit avec une lucidité plus généreuse et s'y reflète avec une fraternité plus condescendante ; de cette âme qui n'est plus seulement respectable, mais qui est aimée, pour tout ce qu'elle a révélé d'elle-même qui n'était que tendresse, honnêteté, vérité et sollicitude, pouvons-nous penser qu'elle finira par prendre « allégrement son parti de son agnosticisme », pouvons-nous dire qu'elle saura nous sur-

(1) *Un Vainqueur*, par Ed. Rod. Chez Fasquelle, à Paris.
(2) Chez Perrin, à Paris. Prix : 3 fr. 50.

prendre délicieusement un jour en n'étant plus douloureuse? « Les tristesses qui vieillissent, a-t-on écrit, ne sont plus que des résignations. » M. Rod saura-t-il se résigner? Et, en se résignant, cessera-t-il de flotter entre l'expression d'un pessimisme toujours soucieux de ses responsabilités idéales et un sentiment lugubre de la vie, plus dramatique que métaphysique?

Ces réflexions seraient d'une saisissante opportunité après la lecture du *Vainqueur*, la dernière en date des œuvres si profondes et si émouvantes de M. Edouard Rod.

Un Vainqueur n'est pourtant pas indemne de tout défaut en tant qu'œuvre romanesque. Pour signaler rapidement les quelques points qui me parurent discutables au milieu de si impressionnantes beautés, je dirai, après quelques autres critiques, que la disparition subite du petit Valentin, personnage qui semblait, durant la première partie du roman, devoir en devenir un des principaux acteurs, choque légèrement nos habitudes de lecture. Je sais qu'il est insinué quelque part dans *Un Vainqueur* qu'une autre étude le retrouvera dans sa vie développée; et je conviens aussi que, sa destinée momentanée fixée, — après la dure épreuve qui nous attacha à lui, — rien n'obligeait M. Rod à le faire circuler encore parmi les êtres dont nous suivons les gestes et les angoisses. D'autre part, l'assassinat de la généreuse Alice Délémont par la main maladroite d'une femme séduite abandonnée, ce coup de théâtre du dénouement, pourrait paraître trop mélodramatique si, en vérité, la vie ne prodiguait autour de nous des coups de théâtre analogues ou plus imprévus encore, et si, de ces caprices tragiques d'un apparent hasard, il n'émanait une grave et énigmatique leçon, dégageant la vanité de nos calculs humains, et l'ironique dédain qu'ils semblent inspirer au Destin... Ce qui nous étonne, peut-être davantage encore,

dans le récit, c'est la passion bizarre d'Estelle Délémont, créature jolie, incomprise et un peu névrosée, partant raffinée, pour cette brute lourdaude de Soutre, bon mufle si l'on veut, mufle tout de même...

Ces quelques objections, auxquelles, d'ailleurs, la réflexion enlève beaucoup de la gravité que d'abord elles présenteraient, ne diminuent en rien la portée puissante d'une œuvre qui, peut-être, est la plus passionnante de toutes celles jusqu'à ce jour signées par son auteur.

Oui, nous avons lu *Un Vainqueur* dans l'entraînement d'une fièvre de curiosité et de sympathie dépassant même l'intérêt provoqué par *l'Eau courante* ou par *l'Inutile Effort*. Et je suis loin de reprocher à M. Edouard Rod, comme le firent de bons critiques, d'avoir écrit un roman social « sans savoir très bien ce qu'il voulait et sans le vouloir très bien ». C'est la preuve, précisément, de sa pénétration aiguë et de sa loyauté supérieure, qui éclate dans cette incertitude. Il a très bien su et très bien voulu ce qu'il voulait, et c'était, j'imagine, ceci :

M. Rod voulait montrer l'insolubilité du douloureux problème qui, aujourd'hui, jette en antagonistes, l'un contre l'autre, le capital et le travail. Il a pris un exemple expérimental, actuel, typique de cette lutte, en nous montrant l'usine d'Alcide Délémont, et son fonctionnement fatal et nuisible. Si tout se résumait, comme le glapissent sans merci les étourneaux courtisans de la Sociale, — et comme Romanèche, personnage grotesque et saisissant de vérité qui circule dans *Un Vainqueur*, ne cesse de le rabâcher, — si tout se condensait dans une lutte entre exploités et exploiteurs, le problème eût été aisément posé et résolu. Si d'un côté se rangeaient tous les misérables auxquels la vie fut inclémente sans raison, et que tous ces misérables fussent des êtres idéalement parfaits et noblement humains, ne

réclamant que le juste exercice de droits légitimes et le réclamant par des voies honnêtes; si, d'autre part, figurait une race homogène de patrons vicieux et abusifs, tous, au même titre, broyeurs des malheureux qu'ils emploient, écraseurs égoïstes d'existences pour le seul besoin de s'enrichir, ah! certes, il serait facile d'écrire des romans sociaux dont la solution apparaîtrait à la fois satisfaisante, humaine et vengeresse.

Mais c'est la contradiction même, et la complexité de ces luttes douloureuses, c'est l'énigme des inexorables lois que doivent suivre les hommes dans l'organisation sociale existante, c'est la quasi impossibilité d'échapper jamais à la force naturelle de ces lois inexorables, c'est l'arrêt mystérieux de la Nature qui crée l'homme passionné et vicieux, avec une invincible tendance à l'injustice, — quel que soit le rang social où elle le hisse; — c'est la terrible nécessité du patron qui, garrotté par la concurrence, est acculé entre la ruine et des pratiques condamnables, c'est l'illusion absurde des rhéteurs qui attendent, des lois et des parlements, les panacées merveilleuses toujours promises et toujours fuyantes; c'est, en un mot, tout le cruel mystère de la vie sociale contemporaine que M. Rod a voulu creuser et montrer en tableau saisissant. Qui niera qu'il ait réussi? Qui n'achèverait la lecture d'*Un Vainqueur* sans ressentir une oppressante et salutaire émotion?

M. Rod a bien vu que le monde au vingtième siècle s'agite désespérément entre les murs d'une impasse tragique, et son esprit très loyal est aussi trop averti pour se laisser prendre au leurre des bafouillages électoraux qui en prophétisent la prochaine évasion. Un homme, qui était un Dieu, vint, voici près de deux mille ans, pour enseigner aux autres hommes le secret de l'Amour et de la Paix. Mais les clameurs des politiciens, de plus en plus,

s'acharnent à étouffer le son consolateur de cette Voix sublime...

Il y a bien, parfois, quelques tâtonnements dans les évolutions que M. Rod prête à ses personnages. Pris en eux-mêmes, ils sont frappants de ressemblance et de vérité. Sceptique, l'auteur du *Vainqueur* a eu cette fière indépendance d'introduire dans son roman un humble prêtre catholique, et la sincérité relevée de tact d'en faire un vrai disciple du Christ. Aucune surcharge d'ironie, aucune faiblesse de boncœurisme n'altèrent les traits de cet abbé Médal qui veut éclairer Délémont sur la faute humaine et sociale qu'il commet, et qui fait retentir, parmi les bourdonnements douloureux du roman, un écho de la voix millénaire qui n'est plus écoutée...

Observateur exact et direct, M. Ed. Rod a magistralement fixé dans les traits caricaturaux de Romanèche toute cette tourbe de politicailleurs braillards, cuistres et pédants, qui, agglomérés dans un bloc pesant et stupide, sont en train de dépecer la noble France. Est-ce la faute de M. Edouard Rod si ces jacobins, à l'étroit cothurne, mêlent à des illusions, dont quelques-unes sont généreuses, des appétits voraces de pouvoir et de tyrannie, des obturations de cerveau stupéfiantes et une phraséologie ridicule?

Alice et Bernard Délémont, types représentatifs d'une génération à venir, plus généreuse que la classe bourgeoise actuelle et, quoique teintée d'un socialisme ingénu, compréhensive de la Vie, Alice et Bernard sont plus estompés et ne sortent pas toujours en relief de l'ombre généreuse qui enveloppe leurs traits, parce que cette génération, en vérité, n'existe actuellement qu'en expectative et en promesse.

Investi d'une fonction toute neuve encore, l'inspecteur du travail, Burier, semble moins observé que composé par M. Rod. Divers industriels mar-

quants m'ont certifié la justesse de cette composition. Evidemment, il représente ici l'homme idéal que réclame sa mission, et c'est une sorte de modèle que l'auteur a voulu nous présenter.

Mais le plus saisi sur le vif et le plus intéressant à étudier des acteurs de ce drame, — nous ne songeons guère aux comparses, tous nécessaires pourtant et bien posés dans leur rôle, — c'est Alcide Délémont, l'industriel, dont M. Rod a fait, non sans une secrète et amère pensée d'ironie, *Un Vainqueur*. Alcide Délémont est le type le plus répandu de l'industriel positif. Fils de ses œuvres, arrivé péniblement à la fortune, directeur-propriétaire d'une usine qui lui a coûté d'innombrables heures de travail et d'angoisses, il est persuadé que cette usine est son bien et qu'il a le droit absolu de sauvegarder ce bien par tous les moyens qui lui sembleront justes. Ainsi, déjà, s'environne-t-il de préjugés et porte-t-il la peine de vivre en un pays et dans un temps asservis au joug sacré de la Liberté! Il faut néanmoins reconnaître qu'éclairé par l'abbé Médal et par Burier sur le sort atroce fait hors de chez lui aux enfants qu'il emploie à son usine, il a le tort grave de se laver les mains de cette iniquité et de ne point vouloir sacrifier ses intérêts matériels au plus pressant devoir d'humanité. Il se croit très généreux, d'ailleurs, en utilisant comme ouvrier l'enfant naturel de sa sœur, le petit Valentin, qu'il a recueilli. N'a-t-il pas débuté de même?

Tous les traits qui nous décrivent, au travers de mille péripéties attachantes, cet homme exclusivement pratique, ne se souciant que de ce qui peut lui servir, prêt à marier sa fille dans d'odieuses conditions, vivant en étranger incompréhensif à côté de sa femme qui, maladive et timorée, va sombrer dans la folie, cet homme enfin qui prend « les intérêts contingents de la lutte humaine et les passagères victoires de l'intérêt pour l'essentiel de la vie » et

qui en est châtié dans son bien et dans ses proches, tous ces traits sont creusés et obsèdent notre imagination.

Et, enfin, quelques torts que puisse avoir Alcide Délémont, son aventure, — par la force des choses, et en dépit de l'impartialité de M. Rod, qui voulut faire étude d'histoire sociale et non pamphlet politique, mais qui n'a pu s'abaisser à fausser les données de l'expérience, — cette aventure nous démontre l'œuvre stérile et néfaste des fantoches qui s'imaginent arriver à panser les plaies sociales et à résoudre les plus insolubles problèmes actuels en s'agenouillant, fervents abusés et convaincus, devant l'Idole tyrannique du Dieu-Etat, Jaggernaut risible et féroce, dont le char promène à la fois des masques qui grimacent et des roues exterminatrices...

8 octobre 1904.

IV

ANDRÉ LICHTENBERGER

M. DE MIGURAC

M. André Lichtenberger, — je n'ai plus à le présenter, — nous apparaît, parmi les romanciers actuels, le plus préoccupé de varier sans cesse sa manière et l'orientation de sa pensée. Sa curiosité l'a successivement entraîné dans les voies les plus diverses; et c'est véritablement comme s'il avait eu la hantise de nous prouver combien son imagination et son art demeurent capables de renouvellement.

Aurait-il, dans *Monsieur de Migurac* (1), trouvé sa forme romanesque définitive? Notre espérance est tout contraire...

Je n'élèverai certes pas la prétention outrecuidante de vouloir barrer au jeune écrivain, qui a rencontré partout de si chaudes sympathies, les avenues nouvelles du Parc enchanteur où règne la Fiction, capricieuse déesse. Loin de moi une aussi burlesque et étroite conception du rôle de la critique! Je ne songerais pas plus à lui conseiller d'appliquer uniformément ses précieuses aptitudes d'observateur et d'analyste à sonder l'âme des tout petits comme Trott et sa sœur, ou celle des jeunes filles (*Portraits de jeunes filles*), ou celle des vieilles dames (*Portraits d'aïeules*), que je ne m'aviserais

(1) *Monsieur de Migurac ou le Marquis philosophe*, par A. Lichtenberger. Un vol., chez Calmann Lévy. Prix : 3 fr. 50.

de le mettre en demeure de recommencer tous les ans la magnifique fresque de *la Mort de Corinthe... Père* et *Rédemption*, malgré des qualités essentielles de pensée et de forme, qui assurent à ces deux romans un rang fort honorable dans la foule des productions contemporaines, ne nous parurent pas, néanmoins, renfermer, touchant le genre le plus adéquat au talent délicat et personnel de l'auteur, des indications impératives. Pourquoi ne les trouvons-nous pas davantage dans *Monsieur de Migurac?* C'est que, précisément, les qualités que le caractère de ce curieux roman exige de la plus despotique façon, ne sont point de celles qui répondent le plus étroitement à la nature loyale et distinguée de M. André Lichtenberger.

J'ajoute qu'elles rentrent moins encore dans l'esprit de celles qui ont attiré à l'auteur du *Petit Trott* les sympathies rappelées plus haut. Et comme, d'autre part, il faut bien reconnaître qu'en expérimentant cette voie nouvelle M. Lichtenberger a su merveilleusement s'annexer les dons et les artifices dont elle suppose l'emploi, vous jugerez qu'à bon droit ma critique se fait hésitante aujourd'hui et quel est mon embarras! Car, de me supposer capable de refuser à n'importe quel écrivain la justice entière qui lui est due, sous le prétexte que tel genre me plaît moins que tel autre, c'est là un soupçon dont nul, j'imagine, ne s'avisera de m'amoindrir?

Voici la pensée originale et philosophique que recèle, en son ironique et cavalière enveloppe, *Monsieur de Migurac :* « L'auteur a réfléchi que, parmi les grands seigneurs de la fin du dix-huitième siècle qui furent convertis aux idées des Encyclopédistes, imbus de tout le fatras humanitaire de sensibilité et de philanthropie que Jean-Jacques avait tassé dans les cervelles, révoltées par les abus qu'il eût été si aisé de réformer sans cataclysmes, parmi les beaux esprits qui avaient appelé de tous leurs vœux l'abo-

lition de leurs propres privilèges et le règne de l'Egalité, il dut s'en trouver un bon nombre dont les yeux se dessillèrent avec horreur et dont les illusions tombèrent avec déchirement devant les crapuleuses et sanguinaires orgies de la Terreur...

C'est l'aventure de l'un de ces hommes que M. Lichtenberger a entrepris de raconter. Et, pour donner à son récit un tour plus piquant et plus vraisemblable, pour le revêtir plus aisément du chatoyant manteau de couleur locale exigé, pour nous démontrer peut-être, — qui sait? — les inépuisables ressources de sa plume ondoyante et souple, le romancier en a voulu faire un conte philosophique à la manière, parfois, de *Candide*. On connaît déjà, et par certains romans de M. de Régnier notamment, quelle saveur la prose d'un bon écrivain du vingtième siècle peut offrir s'il lui arrive de se retremper avec adresse dans l'admirable langue de ce vilain homme que fut Voltaire. Pastiche, si l'on veut, c'est un art véritable, un art de lapidaire et de mosaïste, celui qui jaillit d'un pastiche réalisé et soutenu avec une dextérité aussi parfaite, avec une puissance d'imitation qui apparaît poussée jusqu'aux insaisissables nuances.

Mais il faut établir en principe que, — par les souvenirs qu'il exhume forcément, par les images ou les conceptions dont la vraisemblance historique et les traditions littéraires de l'époque supposent le rappel, — ce genre n'est point conciliable avec la discrétion des peintures, l'esprit chrétien, les soucis de moralité et de décence que les mères de famille, — pour songer à elles tout d'abord! — ont la prétention légitime de rencontrer chez les écrivains admis en leurs bibliothèques... M. Lichtenberger, cette fois, s'adresse aux seuls lettrés. Sans avoir à se reprocher de ces recherches licencieuses ou de ces tableaux égrillards qui sont la plaie du roman français contemporain, il ne s'éton-

nera point de nos réserves. Outre quelques incidents plutôt rabelaisiens et assez vulgaires dont *Candide* précisément pourrait bien avoir fourni l'indication, les aventures de M. de Migurac reflètent trop fidèlement les mœurs débridées de l'époque où vécut ce bizarre personnage, l'auteur, sans s'y complaire, les mentionne trop minutieusement. Mais la valeur de l'écrivain, les qualités de divination et de psychologie historique ou sociale dont son œuvre abonde, la pensée sérieuse et puissamment originale qui élève singulièrement l'atmosphère morale de toute la fin du roman, où gît sa haute signification, méritent que nous y arrêtions pendant quelques instants l'attention de nos lecteurs. M. de Migurac serait, pour nos lectrices, une trop fâcheuse connaissance...

A ceux qui ne pourraient lire, sans en être scandalisés, certaines théories regrettables que M. de Migurac lui-même, ou son précepteur M. Laurent-Cyprien-Exposit Joineau, plus ou moins sosie de M. l'abbé Jérôme Coignard, ou, enfin, que le narrateur anonyme et supposé de ces fastes mouvementés émettent avec tant de naïve assurance, nous conseillerons de méditer avant tout le préambule du récit. Le ton plaisamment emphatique, le gongorisme ingénu de ces lignes liminaires avertissent suffisamment, semble-t-il, qu'il ne faudra point prendre à la lettre les opinions prêtées à M. de Migurac ou les sorties de son biographe. Celui-ci, parfois, s'est rapproché le plus possible des idées déplorables et du scepticisme stérilisant de l'époque ressuscitée par lui. Je souhaite de grand cœur que M. Lichtenberger, entraîné par son sujet à nous en traduire l'écho, ait compris à quel point ce nihilisme est débilitant et vain, à quel degré ce scepticisme est meurtrier de la vie de notre âme. Si les secrètes pensées d'un écrivain constituent une région avant tout respectable, qu'il nous soit du moins loisible de trouver, dans la signification suprême et

le dénouement du livre, dans la supérieure ironie avec laquelle l'auteur nous fait voir telles utopies devenant les dérisoires jouets des événements, une assurance que lui-même a pu reconnaître combien la raison, livrée au seul orgueil de son omnipotence, est impuissante à rassasier la soif de bonheur et d'infini qui est en nous...

Il y a deux parties, fort distinctes et nettement partagées, — quoique d'inégales proportions, — dans la vie de M. de Migurac. La première nous décrit sa jeunesse et ses aventures jusqu'au moment de sa conversion au culte de la Nature et aux dogmes de la philosophie. C'est la plus longue et la plus fertile en incidents abracadabrants ou héroïques, voire lamentables ou grotesques. Je concède qu'elle est longue à l'excès. Elle nous paraît telle, non point que l'écrivain s'y soit montré trop diffus ou trop prolixe, ou que les événements s'y répètent avec monotonie. Mais, d'abord, le conte philosophique s'accommode mieux de la sobriété et de la concision que des copieux développements. De plus nous saisissons malaisément, pendant ces deux cent cinquante pages environ de la première partie, à quel but nous mène l'auteur? La pensée directrice du livre ,cette pensée magistrale et pleine d'enseignement, n'apparaît pas encore. Et enfin, forcément aussi, toutes ces aventures de guerre et d'amour, duels, batailles, enlèvements, évoquent en notre mémoire foule d'autres aventures, de guerre aussi et d'amour pareillement, dont elles ne peuvent différer assez pour que nous en éprouvions des sensations inédites ou imprévues.

C'est avec un grand intérêt, pourtant, que nous assistons à la formation de cet homme singulier qu'est Louis Lycurgue, marquis de Migurac. Dès ses premières années, nous le voyons lunatique, impérieux et versatile. Il nous est loisible de conjecturer, depuis cette heure lointaine, qu'il poursuivra,

dans la vie, le rêve et la chimère et que toute réalité atteinte lui semblera aussitôt méprisable. A la versatilité il joint d'ailleurs, par une sorte d'anomalie qui n'est point rare, une incontestable vigueur de volonté. De même, il est visible qu'il eut de bonne heure l'amour des choses brillantes et un certain sens de la beauté.

A ces traits de caractère, — ai-je dit que M. Lichtenberger, dans une langue imagée, riche et pleine d'ironie délicieuse, les rehausse d'exemples aussi piquants que démonstratifs? — il faut joindre le viatique de certaines conditions très particulières d'atavisme.

Le père de Louis Lycurgues était une sorte d'illuminé timide et tendre, qui unissait à l'athéisme en honneur à ce moment-là, une sorte de religion fervente de l'humanité, de la fraternité et de l'égalité. Son absorption par divers soucis, — dont le principal était d'obvier au délabrement de ses affaires — eut pour conséquence d'abandonner l'éducation de Louis Lycurgue à des mercenaires inoffensifs et distraits. Il eut toutefois le loisir de lui inculquer ses belles idées de philosophe « ennemi de la superstition ». M. Lichtenberger a voulu insister sur le tempérament et sur l'esprit du père de son héros, parce que, précisément, à l'heure où ce dernier, dégoûté de la vie mondaine et de ses débordements, se retourna vers la philosophie, ce sont les enseignements paternels, dont la semence aura germé, qui l'aiguilleront sur la voie nouvelle. Je ne citerai pas ici les détails navrants de la mort du vieux marquis et de la comédie sacrilège qu'il voulut, par une concession dérisoire à la piété de sa femme, donner en adhérant d'apparence à une religion qu'en son âme il répudiait. Mais l'extrait d'une autre page, qui éclaire la mentalité du père de notre marquis, est important. On y pourra juger combien adroitement M. Lichtenberger

a revêtu la peau d'un philosophe de la bonne époque!

Du temps où il avait fréquenté la ville et la cour, il avait gardé une tristesse indignée de l'état corrompu des sociétés modernes. Au contact de la nature, devant la beauté calme de la vie champêtre, il avait conçu nettement que c'est la civilisation qui a égaré la raison de l'homme et, par un enchaînement d'erreurs, causé le malheur de l'humanité. Corroborant son expérience par la lecture de quelques écrivains réputés et d'un grand nombre de pamphlets anonymes édités à l'étranger, M. de Migurac avait mesuré avec douleur combien les hommes s'étaient écartés de l'égalité primitive; et souhaitant que son fils échappât aux ténèbres de la superstition, il recherchait toutes les occasions de l'éclairer et d'éloigner de lui les préjugés. Observant les blés jaunis, les maïs verts, les vignes tortueuses, la vigueur des bœufs roux, l'éclat azuré du ciel et des eaux murmurantes, il l'accoutumait à bénir l'œuvre de la nature et les bienfaits qu'elle prodigue à l'humanité. Lui faisant remarquer les sombres tanières des paysans, leurs membres déjetés et en haillons, il lui montrait combien peu la sagesse humaine avait su remédier aux injustices du sort, semblant au contraire plus préoccupée de les aggraver et de les multiplier. Par l'abondance de ses aumônes, il enseignait à son fils la générosité; par leur discrétion et leur politesse, il lui remettait en mémoire l'égalité naturelle des hommes et comment les différences qu'il y a entre eux tiennent moins à leur mérite qu'au hasard de la naissance auquel ils n'ont nulle part.

. . . . . .

C'est alors que tous deux échafaudaient des plans de sociétés idéales où l'humanité régénérée vivrait unie et fraternelle...

Tels furent les enseignements utopiques que reçut de son père le jeune marquis de Migurac. Ils ne devaient germer, avons-nous dit, que fort tard. Son père mort, il s'abandonna à ses libres instincts et suivit la voie que lui avait préparée son éducation

par des mercenaires indifférents ou maladroits. J'ai déjà indiqué que cette partie du roman me paraît un peu diluée, malgré qu'elle soit écrite dans un style d'une trempe spirituelle et condensée. Elle regorge d'anecdotes pittoresques et de tableaux mouvementés. Mais elle est aussi trop fertile en événements d'où il ressort que M. de Migurac ne connaissait aucune barrière à la satisfaction de ses appétits de toutes sortes. L'auteur, sans doute, a pris son plaisir dans ces pages, à raison des scènes ingénues ou divertissantes dont il y trouvait le placement, et parce qu'il y a vu prétexte à des imaginations variées à l'infini, reconstituant, en érudit dévot, les mœurs du temps sous tous leurs aspects et détaillant en psychologue la mentalité peu ordinaire de son héros.

C'est une aventure assez vulgaire, somme toute, et conforme à celles où Molière voyait la source d'une intarissable et surprenante gaieté, c'est le chagrin que lui causa l'excessif entraînement de sa seconde femme vers son ami le plus cher qui fut l'occasion déterminante du retour de M. de Migurac à la Philosophie. Cette dame austère console, paraît-il, de celles qui ne le sont pas. Dès ce moment, tous les enseignements paternels se levèrent dans sa mémoire. Après avoir écrit force libelles sur l'égalité, sur la fraternité, etc., M. de Migurac, persuadé que le vrai bonheur est seulement dans l'état de nature, conservatoire de toutes les vertus, se vit entraîné à s'en aller vivre au milieu des sauvages.

Il y manqua d'être mangé et n'échappa, selon toute vraisemblance, au court-bouillon, qu'à la faveur des douteuses voluptés œsophagiques que laissait présager sa médiocre corpulence.

Rentrant en France au moment de la fermentation révolutionnaire, il y rencontra d'autres sauvages, plus féroces et moins délicats sur leur bouche. Alors lui fut révélée la vanité de son œuvre philosophique

et des essais qu'il avait tentés pour ramener l'humanité à la vraie compréhension de son bonheur et de ses devoirs. Depuis l'heure où l'inanité des félicités sociales lui était apparue, il s'était acharné en ses discours, en ses écrits, par son exemple, à prêcher l'égalité des hommes et la fraternité, sans oublier la liberté. Et que de belles choses n'avait-il pas proférées touchant la sensibilité! « Epousant toutes les souffrances des créatures, subissant la répercussion de chacune, souhaitant d'avoir une multitude de têtes et de bras pour porter secours à tous les misérables! » Les hommes de 89 n'entendaient pas exactement de cette façon la fraternité. On le lui fit bien voir! Les pages qui nous montrent M. de Migurac au *Perroquet gris*, cabaret où il vivait dans la société des beaux esprits et des esprits forts, sont de la plus fine et de la plus ingénieuse satire, de même que celles qui décrivent l'usage fait par M. de Migurac de la fortune que lui avait laissée sa première femme. Nous ferons d'expresses réserves, toutefois, au sujet de certain souper imaginé par le marquis philosophe en l'honneur de la Volupté. Le roman de M. Lichtenberger n'eût rien perdu à nous en épargner les détails. Convenons, par contre, que les cent dernières pages du livre, où l'on voit le pauvre désabusé au milieu des chacals et des brutes du Bloc d'alors, sont d'une envolée superbe. Quelques-unes sont empreintes d'une philosophie profonde et d'une loyauté admirable. Quelle ironie hautaine et implacable embellit certaines autres!

Je ne puis me dispenser de citer une de ces pages, où nous voyons M. de Migurac marcher à la mort, — car il fut naturellement une proie de la canaille révolutionnaire — en compagnie d'une petite duchesse sentimentale et pleine d'héroïsme :

La charrette s'ébranla. La petite duchesse faillit choir et s'appuya sur son épaule... L'air était printa-

nier, un soleil follet dansait au ciel d'azur. Des bouffées odorantes s'exhalaient des jardins.

Dans la sérénité de la nature, contemplant la jeune femme, exquise fleur délicate qui allait être fauchée, M. de Migurac, un instant, sentit son courage fléchir. Il lui sembla tout à coup révoltant de mourir et qu'elle mourût. Il entrevit la douceur inexprimable d'une tendre union où il aurait vécu paisible, cœur contre cœur, auprès d'une jeune femme telle que celle-ci.

Sa vie, dont hier encore il se tenait content, presque orgueilleux, il la jugea absurde, incohérente, ou, qui sait, malfaisante : ce serait au nom des principes qu'il avait prêchés que tout à l'heure on lui couperait la tête. Il rit de mépris d'avoir voulu améliorer les hommes et les faire heureux. Il pensa que rien n'eût été pire s'il n'avait pas vécu et qu'au contraire s'il avait vécu autrement, il eût laissé peut-être des enfants, un souvenir chéri, des yeux pour pleurer son départ. Il lui parut affreux de n'être pas pleuré. Et soudain une envie démesurée le prit de crier au cocher : « Arrêtez-vous! Retournez! Il s'agit de recommencer ma vie; j'ai oublié quelque chose; il y a maldonne; cela ne compte pas! Si ce n'est un simple amour, tout est vanité... »

Tous deux demeurèrent immobiles le reste du trajet, échangeant des regards qui se comprenaient et quelques mots d'amical souvenir à l'aspect des rues ou des magasins familiers.

Sous le dôme bleu du ciel, la place apparut noire de peuple.

Une clameur de vingt mille poitrines salua la charrette. M. de Migurac changea de place pour masquer quelque chose en planches qui se dressait.

— Laissez, dit Mme de Cabry sans pâlir, je veux voir...

— Peuh! dit le marquis, cela ressemble à une échelle...

— Qui mène au ciel, dit la duchesse.

M. de Migurac leva les yeux d'un air indécis. Le firmament était si beau qu'il lui parut impossible que Dieu n'existât point; et dès lors, il crut fermement en

Lui jusqu'à la mort. Et la joie de cette foi inébranlable fut telle qu'il eut un petit claquement de langue satisfait. L'homme noir le toisa avec stupeur, appréhendant un accès de folie; de la mine ahurie du tortionnaire, Mme de Cabry eut un sourire qu'elle réprima...

Ainsi mourut M. de Migurac qui avait été élevé dans la conviction que Dieu n'existe pas et que les hommes sont tous des frères. Et c'est ainsi, encore, qu'au terme d'une œuvre de haute valeur littéraire et d'érudition sérieuse, certes, mais dont certaines pages ont dû nous inquiéter, M. Lichtenberger a voulu nous suggérer, comme une promesse et comme un sourire, le rappel réconfortant et radieux de l'une de ses meilleures œuvres de début, de ces *Contes* dans lesquels, à côté d'autres grandeurs, il sut évoquer avec tant d'art émouvant le plus immortel des héroïsmes, l'héroïsme dans la Mort...

6 décembre 1903.

V

MARCELLE TINAYRE. — LA C^TESSE^ DE NOAILLES

LA MAISON DU PÉCHÉ. — LA NOUVELLE ESPÉRANCE

Le roman de Mme Marcelle Tinayre, qui est presque un chef-d'œuvre, et celui de la comtesse de Noailles, qui est étrange, sont des œuvres également inquiétantes. *La Maison du péché* (1), parue depuis plusieurs mois, nous laisse une impression trouble et désolée. La toute récente *Nouvelle Espérance* (2) nous opprime sous une indéfinissable atmosphère malsaine et morbide. Bien que ce soient là deux écrits de femmes, — et déjà l'on m'accuse de tiédeur féministe! — bien que ce soient, de plus, des livres dont tout le monde parle ou a parlé, j'ai longtemps hésité avant de les signaler. Une considération d'ordre supérieur me décide : l'immoralité inconsciente, et comme fatale, du douloureux récit de Mme de Noailles complète la leçon que l'œuvre tendancieuse et sophistiquée — ah! l'affreux vocable! — de Mme Tinayre doit enseigner à qui sait lire : elle en forme comme la réfutation, par un imprévu mais tout naturel détour... Je ne sais si je me fais bien entendre?

Une douce et puissante espérance planait, — depuis tant de siècles! — sur la misère du monde : c'était la vieille espérance chrétienne, la foi vivace

(1) Chez Calmann Lévy, à Paris.
(2) *Id.*

dans un Au-delà, futur réparateur des injustices et des douleurs imméritées. Mais l'homme que rêve Mme Tinayre ne voudra plus de cet espoir ancien, qui réfrène les voluptés immédiates et endigue la fureur des jouissances terrestres. Quelle sera sa nécessaire illusion? Quel sera le rayon de sa nouvelle Espérance? L'œuvre cruelle et déchirante de la comtesse de Noailles prétend nous en prêcher l'audacieux évangile...

I

Dans la pensée de Mme Tinayre, son roman, plein d'art d'ailleurs, rempli de merveilleuses qualités, et, aussi, encombré de trop d'érudition, de hors-d'œuvre et de fâcheuses longueurs, — doit nous dévoiler, une fois de plus, l'antagonisme existant entre l'amour libre et la religion chrétienne. L'auteur confond évidemment l'amour indépendant et l'amour honnête dans une même notion, contre laquelle elle fait donner toutes les armes de la théologie et de la casuistique, et toute l'artillerie, redoutable mais périmée, du Jansénisme.

Pour les lecteurs chrétiens, je me dispenserai d'insister. Nous savons que loin d'abolir et d'exécrer l'amour, la foi chrétienne l'ennoblit, l'épure, lui donne, seule, sa grandeur et son éternité, basée sur le sacrifice. Mais telle n'est point la pensée de l'auteur de cette dangereuse et séduisante *Maison du péché*. Comme l'a dit justement un critique peu suspect de cléricalisme, M. Ernest-Charles :

Il paraît certain que Marcelle Tinayre a voulu montrer dans la foi religieuse l'ennemie de l'amour. Ce n'est cependant pas la seule croyance en Dieu qui

éloigne de l'amour, c'est une conception particulière de la religion qui écarte l'homme de la femme et présente même la femme comme une sorte d'ennemie inférieure et, entre nous, terriblement dangereuse...

Est-ce donc que Mme Tinayre, qui a voulu tant de choses au cours de cet ouvrage, veut, par surcroît, montrer les différences entre une conception religieuse épurée et perfectionnée et les vulgarités ou les petitesses ridicules de la pratique confessionnelle? Je ne sais. Et on est surtout étonné que le jeune Chanteprie ne soit pas choqué par le violent contraste entre le jansénisme, la religion filtrée, à lui inculquée par les soins patients de son Forgerus, et la bassesse un peu blessante de la réalité; et on pense que si ce naïf Chanteprie avait seulement le sens commun, il se dirait bien vite que la sagesse est entre les deux extrêmes et qu'il est sage de ne raffiner en rien...

Voici, en effet, par où l'œuvre de Mme Tinayre apparaît tendancieuse et se fausse. Elle nous introduit dans un milieu janséniste, admirablement reconstitué, et de manière saisissante : la physionomie de Forgerus, le précepteur de ce jeune Augustin de Chanteprie, qui est le héros de *la Maison du péché*, est celle du chrétien grave et austère, frère d'Arnaud et de Nicole, dont le rôle ingrat est forcément conforme, — à part quelques nuances où l'auteur eût pu mettre des adoucissements — à la règle chrétienne : car la religion ne sanctionne l'amour qu'en l'état de mariage, et cela est indiscutable. Mme de Chanteprie, mère d'Augustin, est une figure tragique dont la glaciale horreur est inoubliable. C'est elle, la janséniste féroce, intransigeante, en qui revivent les inquisitoriales fureurs de jadis. Ce caractère est parfaitement suivi et soutenu, depuis l'heure où la mère tremble à cause des dangers charnels qui guettent son fils adolescent, jusqu'à l'heure où, au lit de mort de son enfant, elle dit elle-même les dernières prières, d'une voix forte où perce la joie secrète de le voir sauvé et arraché,

par la pâle Visiteuse, aux périls des rechutes... Mais, enfin, c'est là un être d'exception, comme Chanteprie lui-même, fils de cette mère et d'un père détraqué, dernier anneau d'une chaîne humaine de funèbres hypocondriaques, demeure exceptionnel. A côté de ces âmes étroites et fermées, l'auteur n'a voulu nous montrer que des bonnes âmes chrétiennes, un peu ridicules et mâtinées de bigotisme, — les deux Courdimanche, — et deux ou trois curés de campagne notoirement insuffisants. Un prêtre qui, secrètement, a perdu la foi, mais qui, par horreur du scandale, vit martyrisé, écartelé entre sa fonction et sa conscience, un autre que les soucis de la chasse ou du casuel inquiètent seuls, et un troisième tout enflammé de zèle électoral... Voyons, de bonne foi, Mme Marcelle Tinayre estime-t-elle avoir fait acte de probité morale, de conscience littéraire en résumant le clergé contemporain, où les saints prêtres et les prêtres instruits sont nombreux, tout l'atteste, en ces personnages affligeants?...

Si pourtant l'auteur de *la Maison du péché* avait eu la foi, une foi éclairée et juste, si seulement elle avait incarné cette foi et cette science de la religion et des âmes dans une figure de vrai prêtre, Fanny Manolé, la séduisante et bonne enfant de bohème, qui n'est pas hostile à Dieu, mais qui l'ignore, n'eût-elle pas été sauvée? La franche créature, chez qui vivent uniquement les instincts de la vie et de l'amour, instruite par ce bon prêtre, n'eût point fermé son âme aux enseignements de la foi, comme elle la ferme devant les maladroites objurgations de M. Le Tourneur. Et, dès lors, son mariage avec Augustin ne rencontrait plus d'irrémédiable obstacle, et ce drame déchirant finissait en délicieuse idylle...

Mais la seule pensée obsédante et systématique d'établir l'antagonisme meurtrier de l'amour et de la foi a dicté à Mme Marcelle Tinayre les pages

tour à tour cruelles, émouvantes, enchanteresses et révoltantes de ce livre évidemment de haute tenue.

Résumons-le brièvement.

Augustin de Chantepric est un homme d'un autre âge, en qui persistent les influences du Passé et cet atavisme janséniste indiqué plus haut. Son éducation a brisé tout équilibre moral en lui. Il vit pur, jusqu'à vingt ans, dans une propriété des environs de Paris, proche de Port-Royal, dont le cadre est ici évoqué avec une poétique magie, à chaque page presque... Mais sa pureté d'adolescent chaste est compliquée d'une sorte de maladive horreur pour tous les rappels de la Vie et de l'Amour. Un jour, son bon maître Forgerus étant éloigné, Augustin rencontre l'Ennemie, sous la forme d'une créature spontanée et enjôleuse, Fanny Manolé, jeune veuve artiste et de sang italien. Mme Marcelle Tinayre a merveilleusement conçu la figure de cette fille étrange, élevée dans un milieu indépendant par un père indifférent, et qui réalise aujourd'hui le plus exact et le plus troublant type de la « bonne païenne » que l'on puisse imaginer. « S'il y a un Dieu, dit-elle naïvement, qu'est-ce que cela peut bien lui faire qu'Augustin et moi nous nous aimions? » Sa notion de l'amour est, en effet, simpliste, animale et charmante. Augustin, tout de suite troublé et séduit, conçoit immédiatement, — et quelle vérité dans cette observation! — le rêve de ramener à Dieu cette âme ingénue, dont l'enveloppe est si richement pourvue d'attrait... Je veux au moins vous citer une page de langue et de psycholohie admirables, où ce sentiment est analysé :

Le soleil baissait quand Augustin descendit la rue tournante qui côtoie le jardin municipal de Hautfort-le-Vieux. Il traversa la petite ville et se réfugia dans l'église.

Un jour décoloré par les grisailles supérieures cir-

culait entre les piliers blêmissants, et, dans les bas-côtés, la joaillerie des vitraux s'éteignait, indigos violacés, pourpres noircies d'où se retirait lentement la vie charmante de la lumière. Le pas d'un visiteur invisible retentissait. La lampe de l'autel scintillait à peine. Et, dans cette pâleur, dans cette suavité du crépuscule, l'oraison devenait la confidence familière, s'enhardissait par la Présence plus sensible, balbutiait à l'oreille de Dieu.

Augustin rêvait et priait. Il tâchait de revivre les jours précédents, d'y suivre l'amour à la trace; mais sa passion n'avait pas d'histoire. Un jeune homme, fervent chrétien, rencontre une jeune femme, belle et désirable : il ne voit pas sa beauté; il ne la désire pas; il souffre de la sentir réticente, réfractaire, et, par d'innocents subterfuges, il s'efforce de lui arracher un aveu. Bientôt le salut de cette créature lui devient plus cher que sa propre vie. Il veut la jeter dans le giron de l'Eglise, l'associer à la communion des saints. Et ce prosélytisme ingénu, cette sollicitude qui s'ignore, cet inconscient appétit de sacrifice, c'est l'Amour.

... L'heure passa. Sous les treillis noirs du plomb, les verrières opaques disparurent. Une à une, les formes prosternées çà et là se relevèrent, glissèrent entre les bancs vides et, après une lente génuflexion, s'évanouirent dans l'ombre. Il n'y eut plus rien de vivant que la petite lampe dont le cœur de rubis palpite toujours.

Sans paroles, sans pensées, Augustin priait, laissant son âme se dissoudre, couler, s'évaporer, myrrhe épanduc sur le pavé du sanctuaire, parfum exhalé en silence, dans le soir.

Et l'offrande était toute pure. L'amour humain et le divin amour se confondaient en un sentiment de joie angélique. La figure terrestre de Fanny, devenue transparente, irréelle, n'était plus que la châsse de cristal où rayonnait l'Esprit. Fasciné par cette splendeur, Augustin croyait la posséder, à travers le temps et l'espace, dans un mystique embrassement. Il s'offrait, victime volontaire, pour le bonheur et le salut de la pécheresse; il se donnait, il s'immolait avec une

hâte frémissante, heureuse, un grand élan de tout son être vers quelque ineffable douleur.

La chaleur singulière qui anime le prestige de ces phrases attirantes porte toute l'œuvre. Ce n'est point ici l'analyse froide d'une donnée psychologique délicate, mais un plaidoyer ardent et passionné. On sent que l'auteur est toujours vibrant sous l'enveloppe de ses héros, et peut-être cette flamme secrète est-elle l'un des plus significatifs éléments du charme dangereux et malsain que cette *Maison du péché* épand autour d'elle?

Il y avait eu, au siècle dernier, un Chanteprie qui démentit son sang et sa race, fut admirateur de Rousseau et devint l'amant d'une danseuse, la Rosalba. Il fit construire, pour elle, dans le parc patrimonial, une coquette « folie », une habitation d'amour et de rêve, que ses descendants nommèrent, et tout le pays après eux, la « Maison du péché »...

C'est dans la « Maison du péché » qu'Augustin eut d'abord, avec Fanny, de fraternelles et platoniques rencontres. C'est là que l'auteur, avec un art suprême des gradations sentimentales et de l'analyse intime, nous montre cet amour si pur et si relevé de préoccupation mystique, sombrant dans une surprise des sens. Jamais cadre imaginé par un poète ne fut plus exquisement conçu et décrit sous des couleurs plus enchantées... Mais jamais temple d'amour ne vit de plus cruels déchirements, un plus âcre et plus poignant mélange d'extases et de remords, de plaintes passionnées, de sanglots repentants et d'hallucinations vengeresses, que cette coquette Maison des pavots...

Toutefois, il faut bien reconnaître qu'ici l'œuvre faiblit littérairement. Il y a des redites, d'interminables discussions casuistiques, plus tard l'introduction même de personnages parasitaires, fort vi-

vants et bien observés, j'en conviens, mais qui retardent fâcheusement l'action. L'admirable dissection, d'autre part, du cœur d'Augustin, et le partage déchirant, dans sa lamentable personne, d'une âme croyante et chrétienne qui marche sciemment à la damnation, d'un cœur tendre et bon, d'une nature ardente et craintive, de sens exigeants et troublés, tout cela donne à certaines parties de *la Maison du péché* une indiscutable valeur. Il serait déloyal de le nier et puéril d'en amoindrir le danger.

Nous arrivons au dénouement. Fanny ne sera pas chrétienne et Augustin n'a pas eu le courage de fuir ce qu'il sait être la mort de son âme. Ils vivent ensemble, au scandale public d'un pays observateur et médisant. Mais là-bas, tandis qu'une vieille servante à figure d'entremetteuse favorise la faute d'Augustin, l'austère et funeste Mme de Chanteprie gémit des égarements de son fils. Son âme passe par toutes les affres de la désolation et de la terreur. Elle voit en Fanny l'incarnation même du démon qui entraîne son enfant vers la géhenne; elle la maudit et l'exècre, puis, dans une inspiration soudaine, elle télégraphie au précepteur d'Augustin, au sage Forgerus, de revenir pour conjurer le péril. Celui-ci surgit au moment même où les amants vont fuir en Hollande. Et voici que le terrible ascendant du vieux maître est resté tout-puissant sur l'âme d'Augustin. Forgerus ordonne la rupture, et, malgré d'éperdues révoltes, malgré une défense désespérée, Augustin cède et envoie son précepteur signifier à Fanny la séparation définitive, enfin consentie... La scène entre Fanny et Forgerus, en dépit des réserves que tout esprit chrétien fera, est un chef-d'œuvre. C'est la plus frissonnante et la plus poignante de ce livre où des scènes émouvantes coupent si fréquemment de délicieux tableaux.

La conclusion de ce roman, les dernières pages

qui nous font assister au lent déclin d'Augustin, frappé à mort par le meurtre de son amour, sont étrangement belles et graves. Augustin tombe en mélancolie. Son corps regrette le bonheur de vivre qu'il avait synthétisé dans la figure de Fanny, et son âme, bourrelée de regrets et de remords, pleure les péchés commis, tremble devant le juge prochain, tandis que son cœur se reproche d'avoir semé le long de sa route les larmes, la douleur, le désespoir. Depuis son héroïque sacrifice jusqu'à la suprême minute libératrice, nous le suivons avec une émotion attendrie et pitoyable. Mais l'auteur de cette œuvre à la fois si douloureuse et si captivante, si hors du réel et si observée, si mêlée d'atmosphère féerique et de dure vérité, si captivante et si pernicieuse, a mérité que des critiques, même assez teintés de scepticisme, comme M. Adolphe Brisson, disent de son livre « qu'il n'est point sain et que le trouble qui l'imprègne est contagieux... »

Mme Marcelle Tinayre, elle aussi, en des pages où le don créateur, le don d'évoquer s'affirme puissant, a démontré de façon discutable dans ses vues mais saisissante dans ses effets, les dangers et l'âpre détresse du « mal d'aimer »...

II

Je ne vous parlerai point longuement de la *Nouvelle Espérance*. C'est, en prose, l'œuvre de début de la comtesse de Noailles; il serait injuste de la juger définitivement sur les incohérences surprenantes qui, dans son premier roman, ternissent des qualités précieuses, diminuent l'attrait de dons très rares, et font de la *Nouvelle Espérance* une étude si discutable, quoique intéressante. Si, néanmoins,

la Maison du péché semble un plaidoyer passionné contre le frein de la loi religieuse, que la pensée chrétienne oppose à l'amour, la *Nouvelle Espérance* démontre, de la plus effroyable manière, le vide, le désarroi, l'inguérissable maladie des âmes et des cœurs que la Foi a désertés, qui se sont affranchis orgueilleusement du mysticisme et de la croyance.

Et c'est ainsi, comme je le disais plus haut, que le livre de la comtesse de Noailles complète et rend plus magistrale la leçon que, bien à l'insu de son auteur, *la Maison du péché* vient de donner aux hommes du vingtième siècle...

Si la Foi des chrétiens arrête l'élan de la chair, met une digue aux emportements de la passion, prétend épurer l'amour, à quelles angoisses, à quelles déchirantes et funestes barrières ne se heurtent pas les âmes de désir et les cœurs enivrés de leur fièvre comme nous apparaissent l'âme et le cœur de Sabine de Fontenay!

Je vous accorde que Sabine est une créature incohérente et déséquilibrée, dont nous démêlons fort malaisément, en somme, les bizarres mobiles, les mouvements indécis, et l'âme par trop changeante. Mais ne sont-ce pas de telles femmes que nous préparent l'orgueil de la vie et l'infatuation scientifique contemporaine? Sabine est une hystérique et une névrosée, me direz-vous; car enfin, épouse d'un homme doux et courtois, peut-être un peu superficiel, mais qui lui laisse toute liberté de suivre ses chimères dangereuses dans leur vol capricieux, rien ne l'excuse de se jeter, successivement, à la tête de trois hommes, dont les deux premiers la dédaignent et dont le dernier s'enfuit et court encore. Mais si la foi, la vieille foi chrétienne qui depuis dix-neuf siècles illumine le monde de son doux rayonnement, si cette foi lui eût été laissée, pensez-vous donc que, malgré son petit enfant mort et malgré l'insuffisance intellectuelle relative de son mari, elle se fût

ravalée jusqu'à cette pénible et désobligeante chasse à l'homme? Non, c'est une païenne instinctive et ardente, qui porte en elle toute l'effroyable détresse, le dégoût de la vie, du paganisme revenu de ses dieux et furieux de ses débauches; et parce que le tout-puissant « instinct » seul la domine, parce qu'elle adore uniquement le dieu Pan, et la déesse des curiosités perverses, effrénée dans sa soif de sensations nouvelles, Sabine en arrive à un véritable détraquement maladif, qui, sa « nouvelle espérance » déçue, la jette au suicide, attendue et vaine conclusion.

De tout ce livre, amoral plutôt qu'immoral, incomplet et malhabile, mais où, pourtant, il faut louer des pages descriptives fort belles, des sensations féminines, — de tendresse farouche ou de désespérance, — perçues avec une acuité surprenante et rendues en notations harmonieuses, rehaussées d'images frappantes, pittoresquement raffinées et neuves, de tout ce livre qui est surtout un livre de poète, frémissant d'une sensibilité exacerbée, il se dégage une sorte de frénésie grave, une malsaine recherche de troubles cérébraux et sensuels jusqu'au déchirement. Ces troubles sont mal dissimulés sous d'apparents appels vers le Bonheur, vers la Beauté, vers l'Amour infini... Mais eux aussi, peut-être sincères, sous le fatalisme déprimant qui les sature, sous l'épouvantable vide qu'ils révèlent dans l'âme désorientée dont ils émanent, sous leur complexité amère et désordonnée, ils dénoncent à l'observateur le poison subtil et inexorable, la lie d'amertume et de mort que verse au cœur de l'homme le redoutable, le despotique mal d'aimer...

Et, décidément, pour finir, dussiez-vous me traiter de philistin de la bonne époque ou de vieux birbe incompréhensif, décidément non, madame, quand on s'appelle Noailles, on ne signe pas des livres pareils. Déjà vous êtes, dit-on, pour l'anar-

chie une recrue précieuse autant qu'imprévue. Imaginez-vous qu'il soit consolant de vous voir grossir le nombre des disciples de ce fâcheux qui « faisait parler Zarathrustra »? Une femme d'un esprit vif et gracieux m'écrivait, avec une pittoresque justesse, que de voir la *Nouvelle Espérance* signée «Noailles» lui faisait la même impression que si Montalembert eût écrit *Peints par eux-mêmes* de Paul Hervieu, et Chateaubriand *Claudine en ménage*...

22 avril 1903.

VI

ADOLPHE BRISSON

FLORISE BONHEUR

Je ne sais quelle abominable chose l'illustration à bon marché, l'illustration à procédés rapides et à trucs sommaires, est en train de faire du « livre à images » français... Depuis *Tartarin sur les Alpes*, qui commença de remplacer la gravure par la phototypie, mais qui fut soigné encore, nous sommes rapidement arrivés aux ignominies qui déshonorent tant de collections ironiquement appelées « merveilleuses » ou inexplicablement titrées « orchidées », « rubis », etc. Disons donc, avant toute autre remarque, combien *Florise Bonheur* (1) est un livre joliment illustré. M. Adolphe Brisson eut cette chance rare de s'annexer, pour animer ses tableaux parisiens, la complicité d'un crayon original et habile, plein d'une personnalité spirituelle et adroite, qui laisse tout leur champ à la vérité frappante, à l'observation directe, à une vie qui déborde : c'est le crayon de M. Géo-Dupuis. Admirez ce coin de banlieue lépreusement triste qui surgit dès l'avant-propos; étudiez cette parcelle du jardin de Florise, dont un lilas solitaire ennoblit et vivifie l'étroitesse mesquine, ou, encore, contemplez la frêle silhouette de Florise trottinant sur l'asphalte du faubourg :

(1) Un vol. de 328 p., par Adolphe Brisson; illustrations de Géo-Dupuis; chez Ernest Flammarion, 26, rue Racine, Paris. Prix : 3 fr. 50.

vous serez frappés de voir avec quelle finesse de perception simple et compréhensive, le dessinateur sait rendre la vie des choses, traduire l'aspect des paysages urbains ou dénoncer l'impression changante et diverse de la figure humaine.

Ce coup de chapeau dûment tiré à M. Géo-Dupuis, me voici libre et prêt à vous parler de M. Adolphe Brisson lui-même.

*
* *

Qu'est-ce que *Florise Bonheur*? Je pourrais vous dire que ce livre est un chef-d'œuvre... Tous les livres sont aujourd'hui vantés comme des chefs-d'œuvre, par quelque puissant critique ou par quelque chétif gratte-papier, et M. Brisson — qui me remercierait certainement de cette opinion avec toute l'aménité « dont il est susceptible », comme dit le gendarme sans pitié, — n'en sourirait peut-être qu'intérieurement. Mais, décidément, non, *Florise Bonheur* mérite mieux qu'une « galéjade », et je préfère vous dire que ce roman appartient à un genre tout nouveau, bien personnel à l'auteur, mais comportant difficilement l'élaboration d'un chef-d'œuvre. C'est, réussi en perfection, un livre neuf, ingénieux, inédit, fourré d'esprit et plein de vérité. Il unit la féerie d'une imagination gracieuse et piquante à l'enseignement d'une enquête sérieuse, aux attraits d'un réalisme honnête et propre, mais serré d'aussi près que possible. C'est aussi un ouvrage légèrement bizarre, mi-roman et mi-interview, pour le « lancement » duquel l'auteur a eu cette seconde chance, — M. Géo-Dupuis étant la première, — de trouver un titre pimpant, parfumé presque, distillant, semble-t-il, sous la règle d'un dosage savant, des effluves de printemps, de jeunesse et d'amour...

M. Adolphe Brisson nous enseigne lui-même que ce récit n'est point une œuvre d'imagination, et qu'il renferme un tableau sincère et exact de la vie, des événements qu'il n'eut pas à créer, mais qui se déroulèrent devant lui et qu'il enregistra, en témoin fidèle, au fur et à mesure qu'ils s'accomplirent. Les personnages mêlés à l'odyssée de Florise Bonheur et Florise Bonheur elle-même ne sont pas davantage inventés. Quelques-uns sont désignés sous leurs véritables noms. Des noms forgés déguisent certains autres.

Aucun d'eux, dit l'auteur, n'est apocryphe. Pendant près d'une année, je les ai suivis, m'associant à leur dure existence dont j'eusse voulu, s'il m'avait été possible, alléger le poids. Et bientôt ils m'inspirèrent une sympathie passionnée.

Ces quelques lignes nous font comprendre que ce récit, un peu étrange tout de même, où le journalisme coudoie l'art, où la littérature se complique d' « interview », ne pouvait vraiment réussir que sous la plume de M. Brisson.

Journaliste né, cet écrivain n'en est pas moins l'un des rares artistes de la profession, préoccupé de style et d'idées. C'est un psychologue d'une aimable délicatesse, un notateur subtil de l'actualité qu'il sait rehausser en en exprimant la philosophie désenchantée ou sereine : c'est aussi un styliste limpide, imagé et souple, ennemi du néologisme baroque, mais fort au courant du renouvellement de la langue. Rompu, d'autre part, aux exercices délicats de l'interview contemporaine, il pouvait seul entreprendre de réaliser le mariage d'inclination du roman avec l'enquête journalistique. Singulier petit ménage, parfois, celui qui résulte de cette union-là! Il tient bon jusqu'au bout, d'ailleurs, et j'estime que toute monotonie est exclue de *Florise Bonheur*. Quand la fièvre du journaliste l'emporte et le do-

mine, M. Brisson oublie bien, d'aventure, l'attention soutenue que doit garder le romancier aux créatures de son imagination : mais il trouve de justes raccords, de piquants détours, pour en revenir à son héroïne et pour fondre son existence dans les multiples tableaux qu'il ambitionne de peindre.

Et c'est ainsi, conclut-il, que fut composé ce roman. Florise l'a vécu. Je l'ai écrit. Elle parlait, elle agissait, elle souffrait ; par moments elle oubliait ses peines. Et je notais ses paroles, ses gestes, ses cris de révolte, ses éclats de rire. J'ai traversé de la sorte, à ses côtés, ce coin de faubourg qui ne renferme pas seulement des cabarets où l'on chante, mais des logis où l'on pleure, où l'on s'use les yeux, où l'on grelotte...

Or, quelle impression l'auteur a-t-il rapportée de ces milieux? Quelle philosophie pourrait résumer son œuvre? Cette impression est complexe, — lui-même nous le dit, — mais elle est optimiste, en somme, et ce qu'il a vu, a, sur plusieurs points, battu en brèche les dispositions, plutôt défiantes, qu'il portait en lui. Il a tout vu et tout entendu, il s'est mêlé à tout, et en dernière analyse, il pense que beaucoup de tares constatées dans le monde des prolétaires sont des tares de surface; que de nombreux malentendus tomberaient si l'on se connaissait mieux, que le peuple est moins noir, moins malheureux aussi qu'il ne paraît l'être. Mais nous savons que M. Brisson est un grand optimiste...

J'avais mal vu, — de trop loin, — dit-il, les gens du peuple. Leur contact m'inspira des sentiments nouveaux : la pitié d'abord, une indulgence fraternelle, puis, pour beaucoup de ces humbles, une estime, une admiration profondes; enfin, la persuasion que tout n'est pas au mieux dans la meilleure des républiques, et que les progrès déjà obtenus ne sont rien auprès de ceux qui restent à accomplir.

J'accorde que l'ouvrier a parfois des façons irritantes de défendre ses idées. Sa culture imparfaite, sa crédulité, le crédit qu'il accorde aux politiciens, le peuvent rendre intolérant, violent et sectaire. L'ouvrière est en dehors de ces luttes. Elle est d'autant plus touchante qu'elle ne s'y mêle pas. Lorsqu'elle glisse sur la pente du désordre, elle a souvent pour excuse l'abandon, le mauvais exemple ou la faim. Lorsqu'elle persévère dans l'honnêteté et la vertu, elle est sublime. Et c'est pourquoi il faut la plaindre, et, dans la mesure où on le peut, la secourir.

Ces paroles d'un homme de cœur nous entraînent à nous demander s'il faut souhaiter de voir l'exemple de M. Brisson suivi par d'autres romanciers? Je pense que non. J'en donnerai une raison philosophique et une autre, littéraire. Si optimiste que soit l'auteur, si tendre que soit son cœur, on le sent défendu contre les emballements excessifs, contre une crédulité trop naïve, par ce scepticisme et cette ironie qui tapissent, comme un papier de fond, toute âme d'écrivain du boulevard. A plusieurs reprises, cette ironie s'enveloppe, dans *Florise Bonheur*, de saillies mordantes, de railleries savoureuses, d'une préoccupation un peu distante et méfiante. Ce n'est pas là un don accordé au premier venu. Eliminez, pourtant, cet élément discret mais primordial de l'ouvrage : vous aurez un livre de parti pris, involontaire sans doute, mais évidemment faussé par une sorte d'indulgence obtuse et têtue.

Au point de vue littéraire, on ne peut nier que le genre nouveau, — on l'imitera, n'en doutez pas! — présente aussi des inconvénients et des dangers.

Au cours d'un article de la *Revue bleue*, — aussi élogieux pour l'auteur de *Florise* que défiant à l'égard du genre innové, — M. Ernest-Charles semble en avoir justement précisé le principal péril,

qui serait d'attribuer à l'« interview », comme moyen romanesque, une importance trop envahissante.

L'interview, dit-il, c'est entendu, est un moyen sommaire, humble, ni pire ni meilleur que d'autres, pour pénétrer les milieux et les hommes qui se livrent le plus facilement, les ouvriers, par exemple, enclins à ne rien cacher de leur vie et à réduire au minimum, et à moins encore, l'intimité de leur existence. Mais si l'interview est un excellent moyen de rechercher la vérité, il est un moyen sommaire et simplet, et un peu vulgaire de l'exprimer. Et, en outre, il est bien évident que l'interviewer cesse d'être interviewer pour devenir écrivain, c'est-à-dire créateur, au moment où il commence d'accomplir la tâche dont M. Adolphe Brisson voudrait faire son monopole... C'est là que les théories conduisent. M. Adolphe Brisson veut exalter l'interviewer; il nous contraint de mieux voir que l'interviewer est un subalterne et que, par ses fonctions mêmes, il lui est interdit de monter en grade.

Alors, nous considérons l'interview dans le roman comme un procédé quelconque, qui ne vaudra que selon l'habileté avec laquelle l'un ou l'autre l'emploiera. Il y aura de bons romans par interview et de déplorables romans par lettres. Il y aura aussi de bons romans par lettres et de déplorables romans par interview. Du moins le procédé de l'interview favorise une certaine hâte de la composition et une certaine négligence dans l'exécution, car les reportages sont rares qui sont profondément pensés et puissamment écrits...

Et M. Ernest-Charles nous en propose un exemple immédiat : *Florise Bonheur* est un livre charmant. Supposez le même ouvrage écrit par un interviewer moins habile et moins rompu aux finesses du métier et du style : vous aurez une mixture insipide, où des personnages, qui ne sont pas nouveaux, se mouvront dans un cercle d'événements vulgaires et dans un cadre cent fois décrit. L'imitation du genre

créé par M. Brisson pourrait donc devenir fort périlleuse.

Si j'ai dit plus haut que *Florise Bonheur* n'est pas un chef-d'œuvre, ce n'est point pour le plaisir d'aggraver par un ton pédant une remarque apparemment saugrenue. Je pensais, à part moi, insister sur ce qu'il y a de forcément rapide et un peu facile dans cette agréable histoire. Est-ce un roman? Fort peu, évidemment. C'est même à peine un « livre d'interviews » si nous nous en tenons au sens précis du mot, car je vois ici des promenades, des comptes rendus de soirées aux cafés-concerts, aux réunions anarchistes, des visites chez Dufayel, à Sainte-Anne, etc., toutes choses qui sont d'autres choses que des « interviews » proprement dites. Mais voilà! M. Brisson était, depuis longtemps, hanté d'une idée fixe : celle de faire une « descente » au « grenier » de Jenny l'ouvrière, si j'ose risquer cette image hardie. Il s'est trouvé avoir rencontré, — il nous le dit, du moins, et que voulez-vous? moi, je le crois, — deux êtres qui synthétisaient à merveille les types fondamentaux de la plèbe parisienne : ladite Jenny, qui est Florise, et l' « ouverrier », qui est Emile, frère de Florise.

Quelques coups d'un crayon amusant et fidèle nous présentent Florise. Il faut reconnaître qu'elle est exquise :

Je vis hier que la petite Florise Bonheur avait les yeux rouges. Florise est une jeune personne de Montmartre qui vient, deux fois par semaine, coudre à la maison. On ne peut pas dire qu'elle soit jolie. Elle a les traits chiffonnés, les cheveux roux, le nez en l'air, un nez drôlet, dessiné par Willette, et ce bagout pittoresque des filles nées dans la rue et qui n'ont jamais quitté Paris. Enfin quand elle ne pleure pas, elle est très gaie. Et c'est cette bonne humeur, jointe à son gentil nom, qui m'ont attaché à elle...

Et voici Emile :

Il était robuste, bien ramassé dans sa courte taille; il avait la peau fine et vivement colorée; un flot de sang y montait dès qu'il faisait effort pour exprimer une idée générale ou citer un passage de ses auteurs favoris. Car il apportait un peu de coquetterie à me montrer sa science. Il invoquait Karl Marx, Fourier, Proudhon, les classiques du parti, et ne me cachait pas que les discours de Jean Jaurès l'emplissaient d'enthousiasme...

Pendant que le jeune Emile m'exprime son admiration, une flamme maladive luit en ses prunelles. Son front se contracte, ses lèvres se pincent, le pli de son menton accuse une volonté tenace. Il y a de la fièvre chez ce gamin de Paris, sa physionomie est empreinte d'une gravité précoce et j'y cherche en vain ce rayonnement de bonne humeur qui rend si comique, par instants, et si charmante sa sœur Florise. Non, ce néophyte est sérieux comme un pape : il m'explique le mécanisme des coopératives de consommation et de production et s'embrouille dans des théories encore mal digérées...

Les voilà donc tous deux. Florise, elle, est la petite ouvrière honnête... — autant qu'elle peut l'être à Montmartre, car, si elle est corrigée et sage, elle a jadis « fauté » — elle est travailleuse, dure à la peine, bousculée par les siens, grugée par des intermédiaires, passant avec une mobilité surprenante des larmes au rire, d'une gaieté nerveuse à l'extrême désespoir. Emile est l'ouvrier d'aujourd'hui, travailleur adroit mais prétentieux, dupé par les meneurs, croyant comme Evangile les plus colossales bourdes que les apôtres du socialisme excellent à faire avaler au « pauv' peuple »; rude et brutal, il n'est point dépourvu d'une loyauté foncière et à surprises.

Ces deux êtres, d'ailleurs, sont aussi tristement païens que si l'eau du baptême n'avait point coulé sur leur front.

C'est en leur compagnie successive et alternée que M. Brisson explore les milieux les plus divers, les plus dangereux ou les plus grotesques, les plus pittoresques aussi.

Le père Bonheur est un alcoolisé renforcé qu'il faut interner à Sainte-Anne. M. Brisson s'y emploie, et cela nous vaut une série de scènes vivantes et presque tragiques, parmi lesquelles le récit de quelques minutes passées au milieu des fous, n'est pas la moins sinistre. Emile Bonheur est un ardent coureur de socialistes agapes, de beuglants pour le populo, et de meetings révolutionnaires. Il introduit M. Brisson à un banquet du restaurant Coopératif, où l'auteur de *Florise* a la joie d'entendre tour à tour miauler le perfide M. Anatole France et mugir le redoutable M. Jaurès. C'est pour scander le récit de semblables aubaines que la sourdine ironique de l'interviewer fait merveille...

Puis, successivement, à la faveur des cahots agitant la vie de Florise et celle de son frère, nous assistons à des réunions où Max Régis, Pressensé, Allemane et quelques moindres légumes distribuent la mauvaise parole, qui ne coûte rien, aux pauvres abusés qui les écoutent; nous entrons ensuite à « la Fourmi », café-concert cher au pauvre prolétaire, et, sans froisser aucune convenance, voici une eau-forte exacte, minutieuse, pleine de verve désinvolte et de mordant réalisme. Une grève des couturières nous retient quelques moments aussi, et, sitôt ce tableau disparu du cinématographe habilement manié par M. Brisson, voici qu'il nous met en présence du tyran redouté des pauvres petites cigales de la couture : « l'entrepreneuse » détestée, qui mange tous les profits et rançonne odieusement ses victimes.

Mais il y a du grabuge chez les Bonheur. Florise a été jetée hors de chez elle par sa mère, équivoque et brutale mégère sans idéal, et c'est en vain que l'enfant réclame sa machine à coudre, l'instrument

forcé de son travail. Refus vilain de la mère. Scène pénible et tragique chez le commissaire de police. M. Brisson a rencontré des accents émouvants pour nous montrer comment ce petit peuple, à qui l'amour familial devrait tenir lieu de toutes les joies, se déchire abominablement à la moindre zizanie. Pourvue, par la générosité de l'auteur et de ses amis, d'une machine neuve, Florise va prendre son essor vers les grandeurs... De petite couturière, elle va, à son tour, gravir l'échelle sociale et devenir « entrepreneuse »; et cela par la grâce de cet obligeant M. Dufayel que nous sommes ainsi amenés à connaître. Quels chapitres vivants et instructifs encore que ceux de *l'Amour à Montmartre*, de *l'Académicide*, — d'une ironie si vinaigrée et si cinglante, — de *l'Enterrement* civil du père Bonheur, mort finalement après quelque démesurée prouesse bachique; quelles jolies silhouettes dans *Filles et Fillettes du faubourg*, et quelle rassérénante promenade que celle à la *Cité des compagnons!* Enfin, deux chapitres symboliques et peut-être bien un peu « romance » ma foi! clôturent d'une façon gracieuse et apaisante ce livre aimable, triste et allègre tout ensemble. Voulez-vous que nous en finissions la lecture, pour nous quitter sur un petit tableau propre à en exprimer toute l'attirante poésie?

Il m'a fallu admirer le jardin de Florise. Elle m'y a introduit avec une satisfaction orgueilleuse, qu'elle n'essayait pas de dissimuler. Le jardin de Florise mesure environ huit mètres de long sur cinq de large. Il est borné au nord par le fond d'un poulailler qui appartient au voisin, à l'est par un vieux mur décrépit, à l'ouest par une palissade que les pluies d'hiver ont pourrie et rendue branlante. Le jardin de Florise ne renferme pas d'allées, ni de plates-bandes, ni de gazon, mais il est soigneusement balayé. Aucune ordure n'y traîne. Point d'assiettes cassées, ni de boîtes à sardines, ni de tessons de bouteille. Enfin,

au beau milieu, un lilas s'épanouit, le magnifique lilas, qui m'avait paru piteux, l'autre semaine, et qui maintenant se reprend à vivre et redresse vers le ciel ses branches humiliées. La sève les gonfle; elles bourgeonnent; des feuilles délicates, frêles et frileuses y ont poussé. Elles soutiennent des grappes prêtes à s'ouvrir. Ce beau lilas est plein de promesses. En face, contre la muraille, est posé le banc, superbe, badigeonné d'un ton vert terrible qui tire l'œil à vingt pas.

Et je me suis assis sur le banc, et j'ai contemplé l'arbuste, et j'ai félicité Florise de l'excellente tenue de son jardinet. Elle a cassé un brin de lilas, me l'a piqué à la boutonnière. Elle m'a autorisé à cueillir sur ses joues deux baisers fraternels...

... Et je m'en suis allé, tout fleuri...

17 mai 1902.

LE ROMAN SOCIAL ET PHILOSOPHIQUE EN BELGIQUE

I

CAMILLE LEMONNIER

LE PETIT HOMME DE DIEU

M. Camille Lemonnier, surprenant protée littéraire, a retrouvé, pour écrire *le Petit Homme de Dieu* (1), la langue savoureuse et simple, — mais riche en couleurs et en nuances, — de ses anciens *Contes flamands*. Sa palette, pour nous décrire la vieille petite ville des Flandres, Furnes-la-Marine, où il situa l'action de ce poème légendaire mêlé de réalité si précise et si puissamment évoquée, vibre et palpite. Car nous sommes ici transportés au sein d'un monde étrange, reconstitué dans sa vie active et ouvrière de chaque jour, mais baignant dans une sorte d'atmosphère féerique où revivent tous les vieux siècles de Foi périmés.

A Furnes, en Flandre, chaque année, une brillante et naïve procession, un *Ommegang* venu des âges lointains avec sa pompe archaïque et sacrée, parcourt les rues et les ruelles, promenant, sous

(1) Un vol., chez P. Ollendorff, à Paris.

les traits de tous les personnages du Nouveau Testament, la majeure partie des habitants notables.

On y voit défiler, — a dit M. G. Rency, dans une étude publiée l'*Art Moderne*, — au milieu d'un grand concours de peuple naïf, pêcheurs et terriens, le cortège des personnages de l'Evangile. Les bergers suivent l'Etoile miraculeuse. Les rois Mages cherchent l'étable de Bethléem. Hérode et sa cour concertent la mort de Jésus. Marie-Madeleine promène sa beauté et ses joyaux. Le Christ lui-même apparaît monté sur une ânesse, parmi les palmes et les *hosanna*. Plus loin c'est lui encore, courbé sous sa croix, s'arrêtant à toutes les stations du calvaire. Enfin, le char de l'Ascension le montre, planant dans sa gloire éternelle. Les pénitents et les pénitentes, pieds nus, en cagoule, gémissent en portant leur gibet. Toute une foule en prières accompagne l'agonie de son Dieu.

La description de cet imposant cortège constitue le tableau dominant du livre de M. Camille Lemonnier, et l'on devine quelle image de vie grouillante et colorée il en a pu rendre, quelle saisissante et remuante poussée de sève picturale l'a servi ici. Mais, aux épisodes successifs qui lui permirent de nous faire, à la manière méticuleuse et précise des vieux maîtres hollandais, une sorte de monographie de l'antique cité, il a mêlé l'étude d'un cas bizarre et touchant de mysticisme illuminé : c'est l'aventure du petit bourgeois Ivo Mabbe, cordier dans la vie réelle, mais Christus dans la procession, qui est racontée dans ses pages, avec un charme singulier, et une sorte de pieuse et chaleureuse simplicité.

Le peintre des terres et des intérieurs flamands s'y révèle en quelques tableaux d'un art exact et baigné de poésie dont je veux, avant tout, vous donner deux exemples :

C'est matin de dimanche en Flandre. Un vent clair et léger vient de par delà la mer et souffle dans les

hauts peupliers de la route. Les petites maisons de pêcheurs, lavées de lait de chaux sous leurs toits rouges, ont de beaux nuages d'argent dans leurs vitres. Chacun, après la semaine de pêche, a étendu ses filets en travers du champ; leurs mailles brunes font une ombre mobile sur le sable.

Derrière les haies, il reste des roses trémières et des hélianthes qui ont l'air de regarder si quelqu'un ne va pas venir. Et la dune, tout autour, s'irise de frissons bleus : il poudroie un fin grésil de cristaux dans le soleil pâle.

Ivo va par la chaussée qui mène de Furnes à la Panne. Il n'a pas de bâton dans les doigts, comme les gens de la ville; et il siffle doucement une vieille chanson. Entre les arbres de pourpre et de cuivre, droits comme des cierges aux deux côtés du chemin, il aperçoit des champs de navets verts, des prairies à bestiaux et de longs labourés, coupés de petites lignes d'aunes et de saules. Quelquefois un petit canal luisait entre des talus droits, bien entretenus. Ou bien un chemin comme un chapelet se dévidait et rejoignait un clocher dont on voyait s'effiler la pointe. La terre gorgée d'engrais fumait rose et bleue, comme si, par la porte ouverte des églises, floconnait de l'encens. Et une grande paix de silence et de repos flottait. De vieux chevaux, çà et là, s'en venaient poser leur tête lourde par-dessus la barrière. C'était un vrai temps du bon Dieu...

En contraste avec cette fête du soleil dans les champs, dressons ce petit intérieur bourgeois, d'une touche à la fois fine et pittoresque, savante et naïve :

Maintenant, c'était l'hiver comme naguère c'était l'été. La neige tombait, le pot du poêle ronflait, le canari dans sa cage chantait. Une mouche au plafond avec ses petites pattes faisait trois pas. On entendait tinter la sonnette du pharmacien sur la place : c'était doux et lointain comme si quelqu'un sonnait à la porte du paradis. Au haut de la cheminée, le petit bateau faisait, sans bouger, le tour du monde. Sur l'armoire, dans son flacon, le rameau de cerisier finis-

sait de fleurir. Aux heures et aux demies la vieille horloge avait sa petite toux. Il n'était pas nécessaire de rien dire pour goûter la joie de tout cela. Ivo regardait s'écraser comme une courge mûre, son visage dans le cuivre poli de la bouilloire. Quand venait de la cuisine le grincement du moulin moulant les graines de café, les bouches se mouillaient et on n'avait plus rien à désirer...

Son décor posé, la vieille petite ville reconstituée dans son lacis enchevêtré de ruelles, avec ses boutiques branlantes aux enseignes qui grincent, avec ses placettes minuscules, ses ruisselets où jouent les jeunes gars, et sa grave église sombre dont la masse imposante la couvre presque tout entière, l'auteur nous introduit dans l'âme de ses personnages et dessine leurs divertissantes silhouettes. Quelle collection variée de types, esquissés chacun sous sa double face, la figure joviale et humble de la vie réelle, le masque héroïque et légendaire des jours processionnels!

Voici la riche et avenante Cordula, la fiancée promise depuis longtemps à Christus, « le petit homme de Dieu », mais qui, transformée en Marie-Madeleine aux heures des *Ommegangs*, devient par là même un peu distante et un peu lointaine des rêves d'Ivo, par révérence, car le Christ peut-il épouser la pécheresse repentante?...

Voici Kees Onkelaer, — le Melchior des rois Mages, — ancien homme qui parle toujours de la Révolution, qui n'a ni femme ni enfant et attend son heure en regardant fleurir ses roses l'été et ses tournesols l'automne. Lorsqu'un jour, par le chemin en coquillages qui contourne son jardinet, « la mort viendrait, elle le trouverait assis sur le petit banc vert, les genoux dans la paume de la main, comme un saint en son coin de paradis ».

Voici Badilon, — le bon roi Balthazar, — petit homme à gros ventre, aux jambes courtes, aux

joues soufflées comme un mascaron, rappelant sans doute le Paysan, hôte du Satyre, dans le célèbre tableau du Musée de Bruxelles, avec son rire émerveillé et lippu, « où les dents ressemblent à des pépins blancs. » On le voit toujours sa longue pipe à la main, et « Badilon paraissait être mis au monde pour rire et faire rire les autres. Quand il ouvrait ses épaisses lippes bleues, les oiseaux riaient dans les arbres, les prenant pour des prunes ». Il était d'ailleurs simple et crédule, ingénu comme un vrai nègre.

Voici Kotje Smet, le maître batelier, qui fait construire chez Ozoer une grande barque neuve de trois mille francs :

Kotje Smet n'était jamais loin de son bateau : toutes les heures, il arrivait voir si la besogne avançait. Haut sur pattes, un bouquet de poils noirs au menton, avec les bras croisés sur son gilet de tricot, il demeurait là, les jambes distantes, planté dans ses vastes sabots. Sa barque avait fini par être sa vie même : le soir, assis sur un tas de bois, de l'autre côté du chantier, il l'observait grandir dans les dernières lueurs du jour.

Voici, et c'est l'un des plus curieux, le serrurier Schlim-Pilatus, au nez crochu dans un long visage évidé, de la limaille aux poils drus de sa barbe et les mains tallées de plombagine entrée dans la peau. Il aime à fréquenter dans les cafés de la cité antique, où il se tient sous la lampe, triste, chagrin, avec le pli amer de ses joues, tel qu'on le voit limant ou coupant de la tôle dans son atelier. « C'était là, on peut le dire, une profession qui convenait à un homme qui se lavait les mains du sang de Notre-Seigneur... »

Mais l'horrible lime râpait, grinçait, crissait, ça vous donnait la chair de poule, comme si on voyait à nu une mauvaise âme. Le serrurier Schlim, d'ail-

leurs, à tort ou à raison, avait toujours passé dans la ville pour un homme de commerce peu sûr. Si quelqu'un s'était rendu suspect, il ne manquait pas de gens pour dire : « Encore un qui peut aller avec Pilatus. » Le bon Christus feignait ne pas remarquer que le compère constamment le trompait au jeu. Quand, au bout de la partie, il avait gagné deux ou trois décimes, on peut bien dire qu'il se lavait les mains du reste : c'était un homme qui parlait peu, les dents serrées et les lèvres en dedans, comme une tirelire...

Enfin, parmi d'autres encore, dessinés du même burin précis et nerveux à la fois, adroitement évocateur du petit monde de nos archaïques villettes, voici le misérable Pipa, vieil homme infirme et vagabond, très grand, décharné, avec une petite tête glabre au bout d'un long cou. Il apparaît, chaque année, dans la funèbre théorie des fléaux, entre la Guerre et la Famine, sous le masque livide de la Peste, la troisième forme universelle de la mort dans les âges. « Pipa avait pris son rôle au sérieux : chaque année, il ajoutait à l'horreur de son visage : la dernière fois, il avait élargi, dans le noir de la face, la saignure de ses lèvres, comme une grande plaie qui la mangeait jusqu'à l'os. Comme la Guerre et la Famine, il portait un suaire semé d'emblèmes mortuaires. L'archiviste de la ville, qui s'y connaissait, disait que c'était bien la Mort telle que, dans sa grande passion douloureuse, elle avait apparu au moyen âge. Le médecin était d'un avis contraire. »

Tout ce petit monde, M. Camille Lemonnier, qui l'a étudié de près, qui a vécu au sein des populations flamandes placides et sereines, le décrit à merveille.

Que de notations imprégnées de l'âme des Flandres à chaque page du récit! Dès le début, quand l'auteur nous présente son héros, Ivo Mabbe, le petit homme de Dieu, celui qui fait Christus entrant

à Jérusalem sur une ânesse, et sa promise Cordula, la riche fermière des dunes, il fait dire avec ingénuité à cette dernière : « Petit homme de Dieu, vous savez bien que c'est pour quand vous voudrez. »

Et c'était comme elle disait : elle était prête à l'épouser; cela dépendait d'Ivo : mais il ne se montrait pas pressé. La terre tourne; c'est l'été, et puis vient l'hiver, et puis encore une fois le printemps : on sait bien que ce qui doit arriver, arrivera. Ainsi, de cette chose à laquelle souvent tous deux pensaient, il en était comme de toutes les autres choses de la vie en Flandre...

Et quand l'auteur nous initie à la double existence de tous ces êtres, tantôt bons vivants, buveurs solides ou travailleurs endurants, tantôt s'avançant avec majesté dans la pompe des processions, on ne peut s'empêcher de constater la justesse de son observation :

Dans cette étrange petite ville de Furnes, on ne savait jamais exactement en quel temps les choses se passaient : les événements, toujours, se doublaient d'une apparence sacrée.

Les personnages, même, qui se coudoient chaque jour dans le trantran de la petite vie ordinaire et commerçante, s'interpellent par leurs noms d'emprunt, et, pensant six mois de l'année au grand jour qui luira sur leur gloire, ils finissent inconsciemment par ne plus savoir très bien eux-mêmes où commence et où finit la physionomie de leur rôle; les rois Mages s'asseyent, avec une certaine majesté monarchique, autour de la table de la « Noble Rose », où ils entament vaillamment leur douzaine de chopes. Nous avons déjà vu combien paraît suspect Pilatus dans sa conduite privée même, et pareille défiance entoure Hérode, le terrible boucher, et Simon de Cyrène, le pilier d'estaminet.

Mais celui, parmi tous, qui demeure le plus pénétré de la haute noblesse de son rôle, et de la dignité comme des devoirs qu'il lui confère, c'est Christus, le bon Ivo Mabbe, petit marchand de cordes derrière Sainte-Walburge. Celui-ci est tout près de se croire le vrai Christ. Et comme il se mêle un élément de naïf et inconscient orgueil, de puérile vanité souvent harcelée de jalousie, à son innocente folie, nous assisterons au terrible châtiment qui viendra souffler sur son rêve : je veux dire, les risées populaires.

Ivo Mabbe, confortable petit bourgeois, issu d'une race comme lui-même respectueuse de son honorabilité, n'en vient que par degrés à cette crise d'illuminisme mystique dont son âme rêveuse et chimérique, sans doute, était prête à subir l'assaut.

A douze ans, étant enfant de chœur, il avait eu un grand bonheur. Le petit Jésus d'alors, le Jésus parmi les docteurs du Temple, s'étant, un matin d'hiver, noyé en patinant sur le canal, on l'avait choisi pour remplir ce pieux office.

Et petit à petit l'âme d'Ivo avait pris le pli de la sainteté. Cette âme était devenue une âme humble et silencieuse qui semblait arrêtée dans la contemplation de son illustre et merveilleuse destinée. Il avait cessé d'aller au cabaret et de fumer sa pipe en crachant des ronds à terre « comme même les prophètes et les apôtres le faisaient à Furnes ». Il ne jurait jamais et de plus ressentait une sorte de souffrance physique, et comme la sensation d'une personnelle injure, quand il entendait un autre s'oublier en quelque énergique juron. Il restait presque toujours chez lui à lire saint Mathieu ou à ranger ses cordes. Il fuyait les rixes et ne se fâchait point. Ses avis étaient écoutés.

Mais, peu à peu, à force de songer à ce rôle de Christus qu'il remplit aux solennités, à force de

s'imprégner de la vie, des paroles, de l'âme de son divin modèle, Ivo s'hallucine plus ou moins. C'est au point que Cordula, devenue la Marie-Madeleine de la Procession, lui reste chère, mais lui paraît, comme épouse future, distante et problématique...

Un jour qu'il marche au soleil, il regarde son ombre, et étendant les bras, il pense à la croix de Notre-Seigneur qui avait projeté une si gigantesque ombre à travers le monde...

S'il déjeune et mange de grand appétit, du bon cramique de Bruxelles, doré et fondant sous la croûte qui croque, il songe aussitôt au miracle de la multiplication des pains...

Or, voici qu'une misérable coureuse des ruelles et des dunes, souvent acoquinée aux pires gars du pays, un petit souillon de rien du tout, qui vit dans l'ignorance de Dieu mais non pas dans celle des compagnies mauvaises, Ilge, la bizarre Ilge, demi-innocente que les marins ont surnommée par dérision : *zeemarminne*, — la sirène, — et qui n'a conscience ni du bien ni du mal, devient amoureuse de Christus. Jamais M. Camille Lemonnier n'a indiqué avec une plus délicate tendresse, et plus pitoyable, avec plus de douce discrétion et plus de chaste justesse, la poésie humble et effacée de cette idylle. Christus, d'abord, méprise cette petite en loques, aux yeux fous, qui va par les rues un panier au bras, avec son aigre cri de mouette :

— Petites plies, petites plies...

Puis, peu à peu, une compassion lui vient de sa détresse et de sa constance obstinée. Il surmonte l'invincible répugnance qu'elle lui inspire et tâche de l'amener à vivre en chrétienne... Car il sait que Celui qui pardonna à la femme adultère et qui toucha la Samaritaine aurait eu pitié...

Parfois il se réveille du songe enchanté.

Un jour, le populaire l'entoure et, ému de sa piété, de cette mystique douceur que, malgré tout,

communique à son visage le reflet de son rêve, murmure en donnant involontairement un accent ambigu à ces paroles :

— Celui-là est Christus.

Lui, alors, éprouve quelle supercherie grossière il y a, de sa part, à se laisser attribuer le nom divin. Il souffre une grande peine.

— Femmes, femmes, dit-il avec une réelle affliction, ne blasphémez pas le nom de Notre-Seigneur. Je suis Ivo Mabbe, le petit marchand de cordes de Furnes, derrière l'église. Je ne suis pas autre chose. Tout le reste est imposture.

S'étant dit cela, aussitôt il se signa par humilité...

Ayant ainsi parlé, il goûta un apaisement, comme pour une humiliation volontaire. Il descendit de la dune en agitant les bras, et à voix haute il leur criait à toutes qu'il était l'égal du ver de terre. Plus il se ravalait, plus il s'élevait dans sa propre estime : il pâtissait moins de la douleur des autres hommes.

Ainsi, passe-t-il, dérisoirement, des échappées inconscientes d'un fol orgueil aux actes d'humilité et de contrition, parce qu'il porte un rêve trop lourd pour son cerveau de petit homme du peuple. Il s'attarde volontiers dans les églises où il est comme chez lui, car, pour son esprit, l'église est devenue « le cœur divin de sa vie ». D'autres fois, il assiste à des calamités, à des heures d'angoisses si fréquentes chez ce pauvre monde dont une partie garde les côtes tandis que l'autre court la mer, et, devant ces désastres ou ces anxiétés, il se sent un cœur tendre et immensément compatissant, comme en eut un Celui-là même dont il usurpe, dans sa folie de simple, le divin rôle...

Cependant nous touchons à l'heure critique de sa destinée :

A force de méditer sur l'exemple du Christ, le marchand de cordes conçut une pitié plus subtile. Du

fond de sa vie, avec humilité, il pria le ciel qu'il lui fût permis de faire aussi quelque chose pour les hommes. C'était une soif tendre et maladive d'il ne savait quel sacrifice obscur. Des heures entières, il demeurait abîmé dans ses pensées. Il espérait qu'en multipliant les pénitences, Dieu, enfin, lui révélerait sa destinée. Il s'obligea à réciter chaque matin, trente *Pater* et trente *Ave*, et il en récitait autant le soir avant de se coucher; il se priva de sucre à son café de l'après-midi, et ensuite il supprima le café lui-même : il ne but plus que de l'eau...

Et voilà qu'un matin, à la messe d'or, comme Ivo se trouve au centre d'un groupe de petites gens des ruelles, et qu'il est incommodé par leur odeur, par ce fumet aigre de varech et de caque qui monte de leurs vêtements, il se reproche cette répugnance en songeant que c'est pour ces gens-là bien plus que pour les riches que Jésus est mort sur la croix...

Non point, petit Homme de Dieu, Christ n'a jamais fait aucune différence entre les hommes pour qui il est mort : il est mort pour tous, son sublime sacrifice n'a connu ni pauvres ni riches...

Mais ce sentiment inconnu qui vient de germer dans l'âme du bon bourgeois jadis dédaigneux des misérables « qui n'ont pas un bout de toit à soi » change désormais sa vie.

Une invincible force l'attire vers les pauvres diables, les malchanceux, les tristes humanités déchues qui grouillent dans les coins reculés de la cité maritime.

Or, à mesure que sa popularité y grandit, à mesure que les simples d'esprit, parmi lesquels sa bonté et sa familiarité imprévues jettent une stupeur, finissent par s'halluciner presque du même rêve que lui et lui attribuent enfin, — je vous ai dit qu'il y a du légendaire et du conte fantastique dans ce livre! — une sorte de surnaturelle puissance, ses amis, ses pairs, les gens qui l'estimaient

jadis et qui l'honoraient le plus, ceux mêmes qui voyaient en lui une sorte de saint, finissent par le mépriser et par le considérer avec défiance.

Il prêche à ces malheureux un Evangile vaguement anarchiste, — car les simples, ignorant les causes finales, leur conception de la vie est calquée étroitement sur leurs appétits immédiats, — et ses paroles enflammées excitent l'universelle réprobation des gens d'ordre, tandis qu'elles allument des espérances chimériques chez les misérables. « Il s'exprimait avec douceur et clarté. Mais il ne s'apercevait pas que, tout de même, c'était la révolte que prêchaient ses paraboles. »

Depuis le jour où pour la première fois il était allé dans ces ruelles, tout se retournait contre lui. Hérode nettement lui avait dit qu'il s'exposait à perdre l'estime des honnêtes gens. Pilatus, le serrurier, lui avait reproché de se mêler d'affaires qui ne le concernaient pas. Des docteurs du Temple, le voyant passer, riaient sur le pas de leur porte : même Joseph, le charpentier, un saint homme, l'évitait.

Et le pauvre Ivo se désole de ne pouvoir concilier ce qu'il croit être sa mission avec l'estime de ses amis, des vieux amis qui l'ont toujours aimé :

— Qu'ai-je fait cependant, dit-il, que n'eût fait notre Seigneur lui-même? Mais les aveugles ne voient, et les sourds n'entendent...

Il assure que seule la commisération pour le prochain l'a poussé vers le peuple des ruelles. « Il évoquait avec douleur tout ce rebut d'humanité vivant là dans la misère et le péché, sans que personne pût dire pour quelle faute ils avaient été rejetés en dehors de la société. »

Sa protection assurée à Ilge accroît le scandale, bien que jamais une pensée douteuse n'eût effleuré son âme de doux illuminé, au sujet de la petite dé-

vergondée inconsciente. Il a, pour la défendre, une querelle avec le sacristain, ce qui lui attire le mécontentement du vicaire, homme pieux, zélé et tout enflammé d'ardeur pour l'intègre beauté de la procession. Une allusion même est faite publiquement à sa vie devenue d'apparence presque équivoque, depuis qu'il s'en va évangéliser les gens de rien...

Et dès lors Christus ne fut plus qu'un simple homme de péché, pour qui le glas aussi sonnerait un jour. Son orgueil tomba, comme du haut de la tour tombaient les sons...

Mais il s'ancre plus encore dans sa pitoyable folie et dans sa touchante erreur. Il brûle pour les créatures de basse humanité qui grouillent aux ruelles, d'une charité très pure. « Ses os et sa peau semblèrent adhérer à cette chair de peuple que tous reniaient : c'était comme si, à travers les plaies du Christ, enfin s'était communiqué à lui le feu d'amour évangélique. Puisque de son temps Christ allait, disant la parole de vie éternelle chez la populace du port et des quartiers misérables, il avait bien le droit de répéter ce que Christ avait dit. Il était le petit marchand de semences des âmes... »

Il est, dans la psychologie d'Ivo, un point que l'auteur a intentionnellement, redoutant l'invraisemblance, laissé plus ou moins dans le vague. Le vrai Christ faisait des miracles, ressuscitait les morts, et, parce qu'il a, un jour, rappelé un ivrogne d'une syncope, le pauvre Ivo s'imagine que peut-être... Mais un éclair providentiel semble l'arrêter sur la pente de l'irrémédiable démence.

Et, petit à petit, sous la menace de cette animosité secrète et mécontente qu'il devine et qui, d'ailleurs, éclate autour de lui, la raison et l'humilité reviennent au bon Christus. Il comprend que la tête

lui a tourné, qu'il a pris un rôle d'emprunt en voulant imiter de trop près le Christ, Fils de Dieu, et le pauvre simple homme n'aurait pas eu besoin, pour revenir sur terre, de la leçon dernière, de ces sifflets qui l'accueillent le jour où il paraît monté sur l'âne dans la procession, de ces risées qui le huent et interrompent fâcheusement les acclamations de la populace entourant son protecteur et son ami...

Le bon amour fidèle de Cordula, qui n'a point douté de son Christus, qui attend patiemment l'heure des épousailles bénies, le console, panse ses blessures, et lui révèle que si le Christ est à tout jamais remonté vers son Père, il a donné la paix aux hommes de bonne volonté...

L'art souple et divers de M. Camille Lemonnier s'est librement manifesté au cours de cette œuvre dont le sujet, si délicat, ne s'adultère que de rares fausses notes et dont pas une image ni un mot n'est teinté de libertinage. Dans les scènes dernières qui font déployer sous nos yeux les fastes somptueux et les grouillements pittoresques de l'*Ommegang* se développant à travers les ruelles de Furnes, éclatent en fanfare toute la sève picturale rubénienne, toute la verve généreuse de l'auteur des *Contes flamands*. Mais son âme, invinciblement attirée vers la misère du monde, vers la miséricorde, vers l'amour infini des disgraciés et des humbles, s'épand largement dans tous les épisodes qui retracent la mélancolique et légendaire folie de son héros. A côté des pages enflammées ou pittoresques, surgissent aussi des pages d'une poésie humaine singulièrement captivante. Une scène délicieuse traduit la sorte de tendresse fraternelle que l'auteur étend même à nos frères inférieurs, les animaux. Evoquez, pour conclure, cette entrevue d'un charme si exquis et si élargi entre Ivo et son petit âne Christophe, l'âne de l'entrée à Jérusalem, que le brave

cordier va retrouver, un dimanche matin, dans la lande fleurie :

A la pointe d'un cône, l'animal paissait, joli et fin, d'un gris de soie argentée, avec son ventre gros de serpolet entre ses quatre pattes fluettes, terminées par des sabots en as de pique. L'âne reconnut la voix et avec ses limpides yeux de jais sous ses cils pâles, il le regarda venir. Un instant Ivo, s'appuyant contre sa grosse tête lourde, lui caressait les naseaux et le creux chaud des oreilles.

Une amitié existait entre eux; c'était pour Christus comme une part de sa sainteté qui demeurait là-bas dans la dune, tandis qu'il aunait de la corde derrière son comptoir. Il y avait un peu plus de trois ans que Barbara et lui étaient partis l'acheter d'un pêcheur à Lombarzsyde : l'âne avait alors quatre ans. Le curé du village lui-même l'avait baptisé plaisamment du nom de Christophore, en souvenir de son office. Ce nom étant un peu long, on l'avait abrégé. Et ainsi il s'était appelé Christophe, comme un homme...

L'âne était barré d'une croix sur l'échine, comme s'il eût porté chasuble. C'était là pour Ivo le signe de sa prédestination sacrée, bien que Christophe, comme tous les autres petits ânes, fût entêté, avec un grand rêve obscur dans les prunelles.

Ivo, l'ayant caressé, tira de sa poche des morceaux de sucre; l'âne, battant de la queue, les croquait avec gourmandise. Et puis, il approchait ses naseaux de la poche et avec les babines tâchait de happer le sac où était le reste du sucre. Ivo en avait apporté près d'une livre. Christophe avait un petit rire heureux à chaque morceau et Christus, lui aussi, riait.

Quelquefois, d'une claque légère de la main, il chassait les mouches ou bien avec l'ongle il lui grattait le garrot : l'âne ne semblait pas étonné. Et doucement, autour d'eux, le vent soufflait comme une parole d'évangile. Leur ombre à leurs pieds était immobile et fraternelle. Sur un monticule voisin, un grison très vieux, un ancêtre de la dune, remuait ses longues oreilles comme les ailes d'un moulin. Plus loin, encore une paire d'oreilles sur le ciel bleu tour-

nait. Avec un peu d'attention, on ne cessait plus d'en apercevoir en tous sens, dépassant les crêtes blondes et se faisant signe comme des sémaphores. C'était aussi un vrai temps du bon Dieu pour les ânes de la contrée.

Le sucre, peu à peu, s'épuisa. Ivo, ayant donné à l'âne le dernier morceau, lui leva la tête avec ses deux mains et profondément il le regardait dans les yeux. Le ciel bleu s'y mirait infini, clair comme au matin du monde. Rien de mauvais jamais n'avait passé dans leurs prunelles innocentes. Elles reflétaient l'espace, les nuages, la vie éternelle. Il se baissa, s'y vit lui-même avec son visage d'homme, tout petit comme dans les miroirs à la foire; et derrière lui, très loin, deux mouettes en plein ciel volaient. Peut-être l'âne savait à quoi pensait Ivo; Ivo ne savait pas toujours ce que lui disait l'âne. Là-haut, un petit nuage, rond comme une boule d'ouate, s'arrêtait pour regarder ce qu'il y avait de consolant dans cette amitié d'une bête et d'un homme...

Dans certains vieux musées de très anciennes villes, là où l'art des primitifs perpétue le témoignage des splendeurs abolies et des fastes glorieux parmi lesquels aime à s'exiler notre âme nostalgique, il est de ces petites toiles familières, amoureusement brossées par des maîtres disparus... Devant leurs détails pittoresques si plaisamment saisis, devant l'atmosphère de paix et de bonté qui en émane, nos prunelles s'hypnotisent charmées, notre songe, ravi, vagabonde et s'attarde...

20 avril 1903.

II

ED. VAN ZYPE

LA RÉVÉLATION

Je ne puis guère entrer dans le développement du sujet délicat, mais très délicatement traité, qui forme l'intrigue de *la Révélation* (1). Dans un temps où les bases mêmes de la famille, où les lois traditionnelles qui firent la grandeur et la douceur d'une institution éternelle, mais inébranlable seulement depuis le christianisme, sont attaquées et minées sourdement, c'est une belle et noble pensée qu'a eue M. Van Zype de défendre ces lois, de les exalter même au nom des principes de bonheur et de beauté qui, seuls, donnent un sens à la vie. Et l'artiste a immédiatement recueilli le bénéfice de sa pensée élevée : l'œuvre qu'il a réalisée, en effet, est une œuvre forte et saine, un peu réaliste peut-être en certains détails, mais étonnamment vivante et sollicitatrice d'émotion. Les êtres qui sont jetés dans ce drame intime, dont toutes les péripéties se déroulent au fond du cœur, sont des êtres faits de nerfs et de sang, que nous voyons penser et agir, auxquels nous nous intéressons, dont nous faisons nôtres les joies, les angoisses, ou les simples réflexions. Tous, en fin de compte, attirent notre sympathie et la méritent, ce qui n'est pas une observation négligeable à propos d'un écrivain surtout orienté jusqu'à ce jour vers

(1) Un vol., chez Paul Lacomblez, Bruxelles.

une conception pessimiste de l'humanité et de l'existence : aucun, pourtant, à part la délicieuse Christine dont le charme virginal se rehausse d'une si touchante gravité, n'est un héros de roman conventionnel, irréprochable époux, épouse sans faiblesse, jeune homme sans tare dans son passé ; l'égoïsme fut le plus grand vice de Paul et de Blanche, comme l'abandon aux tentations de l'amour indépendant fut la faute qu'expient les remords de Ryenne et qui ne laisse point d'empoisonner la fraîche et pure tendresse dont Christine est l'objet.

Paul et Blanche étaient d'abord de ces êtres comme la diffusion des doctrines troubles et libertaires, aujourd'hui si fort à la mode, en créent des exemplaires de plus en plus nombreux. Sans être malhonnêtes ni vils, ils avaient laissé filtrer dans leur âme le virus des Schopenhauer et des Nietzsche. Ils s'étaient mariés avec amour sans doute, mais en mêlant à cet amour les désolantes et un peu crispantes préoccupations d'intellectualité et de supériorité qu'il était réservé à notre époque d'ériger en attitude :

Sans doute ils s'aimaient; mais, dès le début, leur amour avait été sans fraîcheur, parce qu'il s'était éloigné des sources de sincérité et de confiance, de la simple soumission aux instincts bienfaisants, parce qu'ils avaient dédaigné l'amour ingénu, brisé, par l'intervention de volontés puériles, soucieuses d'attitudes, l'élan des pures impulsions. Ils étaient tous deux intelligents et de culture assez affinée. Enfants de bourgeois aisés, ils avaient ignoré, en entrant dans la vie, les inquiétudes et les leçons d'énergie. L'esprit de conquête, dont s'animent toujours les jeunes intelligences, n'ayant point chez eux d'aliment dans la lutte pour la vie, s'était appliqué à la composition d'une personnalité; à celle-ci ils assignaient l'unique obligation d'être originale, de s'affirmer indépendante, exceptionnelle. L'absence de contraintes, de désirs point satisfaits, de sacrifices en perspective, la

certitude du bonheur matériel, leur avaient caché l'existence des devoirs d'altruisme. Ils n'avaient, tous deux, que la notion de leurs droits, qu'ils s'habituaient, du reste, à croire méconnus chaque fois que la nature se permettait de contrarier leurs intentions, de porter une atteinte à l'arrangement heureux de leur vie, à leur conception du bonheur.

C'est ainsi que M. Van Zype nous dévoile la mentalité du jeune ménage, dont il entreprend de nous conter l'histoire. Cette langue sévère, un peu didactique même, n'est point dépourvue d'énergie, comme l'on peut voir, et compense, par la précision heureuse des termes, ce qui peut lui manquer d'élégance, de moelleux ou de lyrisme imagé.

D'un commun accord, Paul et Blanche s'étaient habitués à considérer la venue d'un bébé pour compléter leur ménage, comme un redoutable cataclysme. Après quelques années d'union stérile, « la nature se permet de contrarier leurs intentions » en leur envoyant ce poupon que toute femme, depuis l'heure où elle sait chiffonner un ruban, entrevoit dans ses rêves.

Or, ce bébé amène dans l'âme de Paul et de Blanche la « Révélation... »

Accueilli d'abord avec ennui, avec maussaderie, avec colère, il se fait peu à peu le point central et dominant de leurs pensées et de leur existence, de leur cœur et de leurs désirs. Par la seule et éblouissante puissance du mystère sacré dont il émane, ce petit être change insensiblement les âmes qui l'entourent. Ce n'est pas seulement le sceptique Ryenne qui, devant le délicieux spectacle de Christine jouant à la maman avec le fragile bébé, sent le regret de sa vie légère poindre en lui, sent le remords de ses excès fixer en son âme une indéracinable griffe, sent enfin l'amour désintéressé et chaste le reconquérir et le régénérer : non. C'est plus encore à cet homme et à cette femme, que de vaines et égoïstes

petitesses entraînaient à la dérive d'une existence aisée et calme mais veule et étroite, c'est à Paul et à Blanche que Jan, minuscule créature seulement instinctive encore, révèle le sens de la vie, son intérêt et sa beauté.

Je ne puis entreprendre de suivre M. Van Zype dans les développements si étudiés et si serrés de son analyse. Peut-être, répétons-le, le réalisme de quelques passages gagnerait-il à être adouci, car les secrets de l'alcôve conjugale, pour ennoblis qu'ils soient, n'en doivent pas moins demeurer des secrets. Mais, du moins, jamais l'auteur ne cède-t-il à la tentation des images lascives ou des gentillesses trop libres. Tout est sérieux dans son roman, tout dévoile et porte comme un sceau décisif la marque de la pensée supérieure qui l'inspira. Et nous assistons, jour par jour, heure par heure, à travers les incidents bien décrits et les débats émouvants qui emportent ces âmes, au lent et mystérieux travail qui les conduit à une conception large et droite de leurs Devoirs et de leur Bonheur.

Et nous comprenons combien l'œuvre de M. Van Zype fut adroite et forte, juste et entraînante tout ensemble, par la façon dont nous nous associons aux dernières réflexions de son héros devant le spectacle du chaste amour, qui enchaîne, au cœur pur de Christine, le cœur régénéré de Ryenne :

Paul les trouva très émouvants; à les voir prononcer des mots qu'il n'entendait pas, il sentit des larmes lui monter aux yeux. C'est que maintenant il pensait intensément à des choses qu'il ignorait naguère. Des clartés, dans son instinct et dans sa raison, grandissaient, illuminaient tout, faisaient naître des significations profondes à tout ce qu'il voyait. Cela avait commencé le jour où était né Jan, où pour la première fois il avait dû se recueillir devant des faits, devant des événements rebelles aux interprétations, ce jour où le ciel, devant Mourpes, lui était

apparu si vivant et si sensible. C'était à peu près ce même ciel qui, ce soir, tendait son satin d'or et d'améthyste au-dessus des buées. Une étoile venait d'y piquer son scintillement énigmatique. Et cette lumière unique, infime et obsédante donnait au décor une grandeur biblique.

Les hommes sont toujours tentés de suivre les étoiles vers des espoirs confus. Celle-ci fit renaître dans l'esprit de Paul le souvenir de la nuit majestueuse et sereine, de la nuit vibrante en laquelle l'Evangile fait marcher les Rois Mages. Paul fut pris d'une exaltation; il lui sembla que l'étoile brillait au-dessus de son enfant. Pour la première fois, peut-être, il se sentait dominé par des pensées nettes, claires, à ses yeux irréfutables, — pour la première fois un orgueil heureux gonflait sa poitrine, l'orgueil du néophyte qui vient de comprendre son culte. La nature lui apparaissait admirable, voluptueuse et gravement amie; on peut se révolter contre les lois humaines, on ne peut s'insurger contre elle. Et Paul se rappelait avec étonnement, avec un peu de honte, ses idées et ses actes de naguère, du temps où il parlait d'égoïsme à propos de paternité. Jamais il n'avait été si loin de l'égoïsme qu'en cette heure où, grâce à Jan, tout l'attendrissait et stimulait sa volonté de servir les hommes...

8 octobre 1904.

III

LE COMTE ÉMÉRIC

LE PAQUEBOT FANTOME

C'est entendu. J'ai calomnié mon pays d'adoption. Dans une étude, bien intentionnée pourtant, j'ai soutenu cette opinion que les lettres pures n'étaient pas, en Belgique, au premier rang des préoccupations intellectuelles. J'avais tort. On m'a fort aimablement répondu que les Flamands se lisent entre eux; on m'a démontré, avec une parfaite bonne grâce d'ailleurs, que certaines gens du bon pays de Belgique, si même elles ignorent le nom des poètes belges récemment couronnés par l'Académie française, savent du moins disserter congrûment sur le dernier roman parisien sensationnel. Donc, j'avais tort. Donc, notre sol est le plus hospitalier aux lettres nationales. La question ne sera plus posée. C'est entendu.

Ceci étant, à qui ferai-je l'injure de vouloir apprendre quel nom connu abrite le pseudonyme du « comte Emériс », qui, déjà, orne le fronstispice d'une quinzaine d'ouvrages? A personne, assurément, et chacun se va réjouir en lisant *le Paquebot fantôme* (1) de voir le patrimoine littéraire belge enrichi d'une contribution originale de plus, de pou-

(1) Roman, par le comte Émériс. Un vol. de 450 p., chez Simonis Empis, éditeur à Paris. Prix : 3 fr. 50. Chacun sait, en Belgique, que ce nom désigne le comte Emeric du Chastel de la Howarderies.

voir ajouter à la liste, déjà imposante, des romans nationaux, une nouvelle œuvre, forte, intéressante et saine.

En dépit de son titre un peu énigmatique, *le Paquebot fantôme* n'a rien d'une histoire fantastique ou irréelle. Si quelques détails paraissent invraisemblables, nous apprenons, sur l'heure, qu'ils sont historiques. La fable, sans doute, n'en est point commune, mais son ingéniosité la rend possible. Et, d'ailleurs, tout arrive.

Victor Hugo, dans son amour pour la synthèse antithétique, s'il eût eu l'idée d'un livre et d'une aventure de ce genre, — et pourquoi ne l'eût-il pas eue? — aurait sans doute choisi le titre prestigieux de *Paquebot-Monde!*

C'est un résumé du monde, en effet, un résumé de la vie sociale universelle, avec ses orages intermittents, avec ses problèmes complexes et douloureux, avec ses éphémères joies, et aussi avec ses monotonies coutumières, que nous présente *le Paquebot fantôme*. Et ses deux mille passagers qui grouillent pittoresques, grotesques ou héroïques, divertissants ou raseurs, ses deux mille passagers nous donnent un suffisant raccourci d'humanité.

Le comte Emérie nous apparaît avant tout comme un esprit spéculatif et réfléchi, parfois exalté et hardi, toujours ennemi des exagérations ridicules. Il est attiré très puissamment par les mille sujets de rêverie ou d'étude que le problème de la vie nous suggère à chaque pas; intéressé par les débats philosophiques et théologiques, par les manifestations insondables et terribles du Divin ici-bas, il ne l'est pas moins par les conflits exaspérés des rouages sociaux, par l'Amour et par la Mort, pour tout résumer en deux mots. Mais ce moraliste averti vit aux côtés d'un imaginatif sans cesse en éveil, d'un observateur sceptique et plein d'ironie, d'un descriptif habile et coloré.

Tout cela, à des degrés différents, et parfois inégalement heureux, se manifeste dans le livre complexe et très étendu, — sans inutile diffusion, — dont je vous parle aujourd'hui. Si, peut-être, le psychologue faiblit quelque peu dans l'analyse intime du héros principal de ce roman, Savérien, qui n'est pas absolument le sceptique bien disposé et « l'expectatif », — oserai-je risquer ce vocable? — que le comte Eméric a voulu décrire, et qui, d'autre part, ne paraît pas assez se modifier comme le lecteur s'attend à ce qu'il se modifie et comme l'auteur lui-même nous avertit qu'il se transforme; si l'analyste, en voulant, dans le personnage d'Eliane, symboliser le plus élevé et le plus séduisant type de jeune fille charitable et supérieure, semble avoir légèrement dépassé le but (au point de transformer l'idéale fiancée de Savérien en une mystique exaltée et presque inquiétante, en une façon de « Petit Manteau bleu », en presque une hystérique du dévouement faisant penser à « Notre-Dame-de-la-larme-à-l'œil », comme on appelle l'excellente Mme Séverine), ce sont là, à mes yeux, d'assez minces imperfections.

L'essentiel est atteint, en ce sens que ce roman sérieux est un livre amusant. Cela est de toute première nécessité, parce que nous ne lisons plus guère que les choses amusantes, — je ne songe pas aux choses gaies ou « rigolo » et l'on sait, sans doute, ce que parler veut dire! — et que sert-il à un roman d'avoir mille beautés s'il n'est point lu? On lit *le Paquebot fantôme* d'un trait, ses quatre cent cinquante pages d'affilée, sans fatigue. Tout y est varié, tour à tour divertissant ou grave, émouvant, tragique ou empreint d'une causticité savoureuse. L'auteur, dans ce travail, a bien réussi à fondre entre eux les éléments de philosophie mystique, de sociologie ou d'observation pittoresque qu'il comporte. Voici, d'abord, un kaléidoscope mouvant et plein d'attraits.

Comme Noé engrangea dans son arche deux spécimens de toutes les infinies variétés de la faune terrestre, le comte Eméric a fait monter sur le *Ramayana*, — c'est le nom du navire, — un ou deux exemplaires représentatifs des catégories humaines, plus nombreuses encore. C'est une faune morale très riche. D'un côté, un flot d'émigrants, tous pauvres diables, où de nobles cœurs, de vaillantes et douloureuses créatures, victimes de l'existence, leurrées par l'espoir de gagner au Brésil un pain moins amer, sont mêlées à des natures vulgaires et brutales, à quelques farouches et sectaires commis-voyageurs en Révolution sociale, gredins primaires et dangereux à cervelle étroite de gorilles féroces. Sur l'arrière du navire, un flot de passagers à physionomies diverses et curieuses, quelques-unes attachantes, d'autres folâtres et la plupart, hélas! plus repoussantes et plus viles qu'on ne le voudrait pour l'honneur de notre espèce. Le père d'Eliane, le baron van Olhem, diplomate belge, est un fort honnête homme, mais un dyspeptique vraiment trop couard devant les épidémies! Le ménage amoureux, M. et Mme Marley, à se bécoter dans tous les coins, en devient presque affligeant. Ce sont de bonnes figures que celles du Révérend pasteur Trimpton et de sa femme glorieusement enceinte, mais le comique en était d'ailleurs tout indiqué. Le vicomte de Pontmarceau, sceptique affable et causeur spirituel, tombe aisément à ce cynisme que nos dernières années de faisandage moral pouvaient seules transformer en attitude élégante. Quelques dames, qui se croient de grandes dames, de très grandes dames, étalent leur personnalité dans des jacasseries de perruches et dans cet art de distiller contre le prochain les plus venimeux poisons, art qui ne sera jamais égalé par le sexe laid, quels que soient ses efforts. Nous voyons encore, parmi les voyageurs des deux premières classes, un lot de cabotins et de

cabotines fort bien portraicturés, un monsignor mondain (comme seules, j'imagine, les cités cosmopolites de la côte d'Azur en entretiennent quelques spécimens), un père capucin démocrate-chrétien, que l'auteur traite avec un respect dénué de tendresse; puis, un odieux entremetteur, et tout un lot d'obligeantes personnes, plus attrayantes au physique qu'estimables au moral, mises ici pour parachever la ressemblance du *Ramayana* avec notre société décadente. N'insistons pas. Il se passe, sur le paquebot, un certain nombre de scènes assez répugnantes, auxquelles ces dames de la «rue du Caire» ne demeurent pas étrangères, et que le comte Eméric, sans les décrire d'ailleurs, a indiquées avec quelque crudité.

Si mêlé que soit ce monde, — j'allais oublier de dire que l'équipage du navire, commandé par le noble type du capitaine Bonty, y jette une note rafraîchissante d'honorabilité et de vaillance, — si mêlé donc que soit ce monde, nous nous intéressons vivement à lui, grâce à certain don surprenant que possède le comte Eméric : celui de faire mouvoir, à la fois, avec une aisance qui varie ses effets, sans en laisser oublier une et sans insister trop sur une autre, toutes les ficelles qui commandent ces ressemblantes marionnettes humaines. Une foule d'épisodes variés, pris sur le vif, nous initiant à l'existence formidable et minutieusement réglée d'un de ces géants maritimes qu'est le *Ramayana*, une foule d'incidents gais ou tragiques nous tiennent en haleine, et nous permettent « d'entrer dans la peau » de Savérien. Nous assistons, avec lui, au déchaînement des passions, des vices et des ridicules humains; nous voyons, en même temps que lui, tous ces fantoches, si réels en dépit de quelques déformations caricaturales, réaliser, peu à peu, pleinement, les types qu'ils incarnent.

Comme il n'est pas seulement un observateur avisé, mais aussi un esprit imaginatif et romanesque, l'auteur a jeté sur la trame du récit un épisode d'amour chaste et des plus sereinement élevé. Il a lié l'un à l'autre, presque subitement, par l'estime réciproque et par le charme suprême de la femme idéalisée, un jeune diplomate, Savérien, et Eliane, la fille du baron van Olhem. J'ai dit qu'un critique sévère découvrira des défauts, et comme des trous, dans la psychologie de ces deux nobles cœurs et de ces deux fiers esprits. Je ne m'en dédis pas. Mais toujours est-il que cette idylle reste d'un invincible attrait. Amoureux des contrastes, le comte Eméric a multiplé chez Eliane le mysticisme, la grâce pudique, le dévouement héroïque à toutes les misères et la plus pure noblesse des sentiments, pour faire ressortir la bassesse morale de son entourage. Sans doute, il résulte de ces efforts une atmosphère trop immatérielle, trop humaine pour qu'une tendresse terrestre y puisse vivre... N'est-ce point ce que l'auteur a voulu marquer en n'unissant pas, au dénouement, Eliane et Savérien, mais en embrasant l'âme de la vierge d'une telle flamme d'héroïsme et de foi qu'elle renonce à son amour pour s'en aller, en quelque île lointaine de l'Océan, en quelque maudite Molokaï, soigner les lépreux et gagner l'éternelle Patrie par la route empourprée du martyre? Je ne discuterai pas quelques-unes des idées théologiques, un peu illuminées, de cette admirable catholique romaine qu'est Eliane par son humilité et par sa bonne volonté. Certaines thèses défendues par elle sont, à la fois, séduisantes et hasardées, Quant à Savérien, on voudrait constater chez lui, après un tel exemple, un plus définitif relèvement de sa paresse morale et de son dilettantisme sceptique.

Il me faut bien dire un mot, enfin, de l'idée maîtresse du roman, dont les épisodes romanesques ou

les faits d'observation ne sont, pour parler vulgairement, que la bagatelle de la porte. Il y a une thèse sociale, ou plutôt il y a un tableau schématique de mœurs sociales dans *le Paquebot fantôme*. On a la nette perception, — en lisant les événements tragiques narrés avec une réelle puissance, avec une fougue emportée, qui mettent ce tableau en lumière, — que le comte Eméric, depuis longtemps, se préoccupe de nos bouleversements politiques de castes, de ceux qui ont marqué les siècles ou les ans écoulés, de ceux qui, peut-être, ensanglanteront nos jours à venir. La lutte des classes, avec ce qu'elle offre, d'une part, d'injuste et d'irraïsonné, et pourtant, de compréhensible et d'inévitable d'autre part, dans le débordement des soifs de jouissances qui dévorent notre temps, cette lutte des classes tourmente de son obsession l'esprit distingué, dégagé de tout parti pris conventionnel ou de tout étroit utilitarisme qui se manifeste ici. Si le peintre fut sans pitié pour flétrir les vices et les ridicules de quelques représentants des « classes dirigeantes » réunies sur le *Ramayana*, il est sans complaisance à l'égard des meneurs qui aveuglent et déchaînent les malheureux émigrants. Après une expérience folle de collectivisme, quand il nous montre l'anarchie triomphant de tous les essais de gouvernement, comme ce sont toujours les brutes aveugles qui sont lancées au péril par les roublards, ce sont aussi des brutes inconscientes que le comte Eméric nous a décrites.

Plusieurs émeutes se produisent, motivées par des misères inévitables, et surtout par le choléra qui éclate à bord, empêche le débarquement et condamne le navire à regagner l'Europe; plusieurs révolutions, suites de ces émeutes, viennent successivement mettre au pouvoir, à la tête du *Ramayana*, les incapables, les blagueurs et les fous. On aboutit à l'anarchie totale qui, sous la tempête menaçante,

fait voguer le navire désemparé au hasard des flots en fureur :

Alors Savérien perçoit de nouveau très nettement que ce paquebot est l'emblème des différentes phases sociales par lesquelles passe l'humanité : soumission d'abord aux autorités absolues, tentatives d'amélioration échouant misérablement; puis la fatalité des choses amenant l'explosion des colères insensées et des révoltes. Les passagers poussent, il est vrai, leurs lamentations jusqu'aux cieux, mais elles ne servent de rien! Les vilenies et les abominations surgissent de toutes parts, l'effort pour le bien échoue misérablement; le sang coule sur le navire, et voici que Savérien également se rappelle son souhait du premier jour : l'invocation à une lame gigantesque venant balayer le « steamer » et laver une bonne fois d'une noyade suprême toutes ces ignominies et toutes ces turpitudes.

Bien entendu, l'ancien commandant, échappé aux fureurs des révoltés, apparaît aux dernières pages pour sauver son paquebot : tout rentre dans l'ordre... C'est la vie...

Mon souhait était de donner une étude plus complète de ce livre captivant. Ai-je seulement réussi à projeter quelques lueurs sur les aspects dominants de son ensemble?

Mais lequel de nos souhaits pouvons-nous réaliser?

20 décembre 1900.

IV

PAUL ANDRÉ. — EUGÈNE DEMOLDER

LE PRESTIGE. — LE JARDINIER DE LA POMPADOUR

Parlant, plus loin, de deux romanciers belges, MM. H. Krains et des Ombiaux, je m'attacherai à les présenter avant tout comme des écrivains profondément saturés de leur terroir, descriptifs fidèles et minutieux des mœurs wallonnes. Les œuvres qui vont retenir aujourd'hui notre attention semblent choisies à souhait pour démontrer la richesse et la variété de nos lettres et l'extrême diversité de tempérament chez les romanciers belges. Si *le Jardinier de la Pompadour* (1), où s'atteste le talent savoureux et musclé de M. Eugène Demolder s'impose, comme une production d'artiste raffiné et curieux, décelant, dans sa somptuosité de palette, les traditions des Jordaens et des Rubens, il n'en est pas moins vrai que l'œuvre attendrissante, tragique, parfois beaucoup trop vive de ton et trop audacieuse de dessin, reste absolument indépendante de toute inspiration nationale. Et si les péripéties du beau drame que M. Paul André nous a narré d'une manière pressante et parfois magistrale dans *le Prestige* (2) ont les bords attrayants de notre délicieux pays mosan pour cadre essentiel, ces péripéties sont humaines avant d'être personnalisées dans telle ou telle race,

(1) Au *Mercure de France*, à Paris.
(2) Chez Dechenne et Cie, à Bruxelles.

et les paysages qui composent ce cadre semblent à dessein estompés et reculés aux plans secondaires.

Or, voici la première et la principale démarcation établie entre l'auteur du *Prestige* et, par exemple, celui du *Pain noir*. Styliste avant tout, M. Krains compose avec un singulier souci d'art non seulement les descriptions rurales qui émaillent son œuvre, mais chaque phrase de celle-ci. Quant aux êtres qui animent ces paysages, leur créateur met une sobriété extrême à nous analyser leurs âmes. Il nous détache leurs gestes en traits nettement accusés, mais concis. C'est par la vérité et par la force démonstrative de ces gestes que nous devons deviner la mentalité qu'ils traduisent. Et l'on perçoit à merveille comment M. Krains ayant entrepris de décrire les paysans de telle région, tous ses soins, et les plus méticuleux, sont dirigés vers la représentation exacte et caractéristique de cette race. En un mot, M. Krains pourrait nous offrir le type de l'écrivain d'art pur, dont il faut bien reconnaître avec ennui que notre grand public reste trop fâcheusement distant encore.

M. Paul André, qui s'est affirmé descriptif paysagiste, essayiste à ses heures, a voulu, dans *le Prestige*, écrire un roman dont l'intérêt résidât plus encore dans les péripéties, qui sont poignantes, que dans sa forme élégante, variée, pleine de mouvement, mais parfois un peu négligée, trop soucieuse de presser l'action pour s'attarder à la ciselure du verbe. L'aimable romancier devinera sans peine que ceci n'est point un exclusif éloge...

Ce qu'il faut surtout louer dans *le Prestige*, disons-le sans tarder, c'est la beauté morale du sujet, l'envergure de la pensée qui soutient l'œuvre, et la vaillance tranquille que comporte sa belle moralité.

Le Prestige qu'a voulu nous faire connaître le jeune romancier, c'est le rayonnement de la noblesse d'âme et de l'intangible vertu chez une jeune

femme aimante et malheureuse. C'est le prestige qui dans une heure d'affolement tragique, quand tout semble conjuré pour découronner l'honnêteté de la vaillante créature, arrache à l'homme respectueux et sacrifié qui lui garda toujours un culte secret, ce langage d'une simplicité si grande et si hautement belle :

— Vous m'êtes plus sacrée en ce moment que jamais. Votre angoisse présente me fortifie dans la volonté d'être à votre égard respectueux et bon de toute la tendresse de mon cœur. Vous avez eu la vaillance admirable de faire taire un jour mes propos de fou. Je vous ai dit alors que je n'oublierais plus, que j'emporterais une décisive adoration de tant de grandeur honnête. Votre prestige n'a pu s'ébranler depuis lors. Vous m'êtes sacrée plus encore aujourd'hui que jamais, je vous le répète... Contez-moi votre douleur, je saurai la consoler. Mon amour trouvera les paroles douces qu'il faut à votre cœur meurtri...

La scène que M. Paul André a conçue à ce moment du drame est à la fois d'une nouveauté si étreignante et d'une si âcre émotion, que, sincèrement, nous nous demandons pourquoi les romanciers n'éprouvent que par surprise la tentation de l'esquisser? Les femmes semblables à Hélène de Saint-Verdet, honnêtes et religieusement élevées, victimes d'une fatalité du hasard ou de calculs égoïstes, gardant, au sein d'une imparfaite et malheureuse union, le souvenir attendri de quelque amour de jeunesse à jamais regretté, sont nombreuses dans le martyrologe sentimental du roman. Vienne l'heure d'épreuve ou de crise, presque toujours le romancier nous suggérera la chute, la chute banale, attendue et classique, redisant les mêmes sophismes, les mêmes révoltes de la chair, l'identique entraînement... Quel art rapetissé pourtant et vulgaire, qu'un art asservi, par je ne sais quel timide fétichisme de convention, à se répéter sans

merci ! C'est pourquoi les écrivains qui osent, comme M. Paul André a osé le tenter dans *le Prestige*, mettre en scène une femme honnête jusqu'au bout et un homme doué d'une âme forte, supérieure aux instinctives ruées, trouvent, dans le sceau même de vigoureuse originalité qu'ils impriment à leur œuvre, la plus enviable des rançons. Et j'applaudis fermement à cette tentative pour nous délivrer enfin des perpétuelles intrigues qui oscillent, avec une désespérante régularité, de l'adultère à l'amour libre et de l'amour libre à l'adultère...

Nous sommes d'autant plus agréablement surpris de n'avoir éprouvé, à la lecture du *Prestige*, aucun sentiment de lassitude, de désintérêt ou de déconvenue, que, la beauté morale des deux caractères principaux, — celui d'Hélène et celui d'Henri Marcille, — exceptée, le sujet du roman n'était pas absolument nouveau. Je l'indiquais plus haut, c'est une situation devenue fréquente dans l'arsenal des situations romanesques, — reflets toujours fidèles de l'heure et de l'époque, — que celle de la jeune femme mariée contre son cœur. Bien des péripéties accessoires sont fatales. Les hommages des godelureaux ou des bellâtres de proie aux aguets, la plus dangereuse passion, même cachée et domptée, du cœur sacrifié, les classiques outrages du mari indigne, l'hypocrite pitié du monde, que de ressorts déjà utilisés et sur lesquels, pourtant, il faut peser encore!

M. Paul André a triomphé de ces nombreux écueils. Sa force principale a été de savoir nous intéresser à tous les êtres, ou à peu près à tous les êtres qu'il a mis en scène.

Je dis à peu près, parce que, si le caractère de M. de Saint-Verdet offre des lacunes, des « trous », des côtés inexpliqués et, peut-être, une ressemblance trop hâtivement acceptée avec les innombra-

bles maris qui, dotés d'une compagne d'élite et entre toutes attrayante, n'en sont pas moins des maris coureurs et brutaux, je partage, à l'égard de l'abject Lardan, l'artisan roublard et perfide du malheur d'Hélène, l'opinion d'un bon critique, lequel l'étiqueta sans pitié : *Un traître à la manière des mélodrames...*

Ces réserves indiquées, quelle souplesse psychologique et quelle vérité rarement défaillante M. Paul André n'a-t-il pas déployées dans l'analyse de tous les caractères sur lesquels repose son œuvre! Sans doute, la courageuse endurance morale d'Hélène et la noblesse de cœur d'Henri dominent et occupent toutes les avenues du récit. Mais si nous envisageons les personnages épisodiques eux-mêmes, ceux de M. et Mme Teyranet, celui de Jean Marcille, les silhouettes de quelques mondains qui traversent l'action, nous comprendrons comment les couleurs reconnaissables dont ils sont peints, leurs gestes naturels, l'art simple du romancier à les faire animés et vivants, tout concourt à retenir notre attention.

Si M. Paul André, enfin, n'a point donné aux décors de son drame passionnel, aux paysages, aux scènes de vie courante ici retracées, le pas sur les batailles morales et sentimentales dont il s'est constitué le narrateur frémissant, maints tableautins ou croquis viennent néanmoins reposer l'imagination du lecteur, égayer sa pensée. Citons une jolie évocation de fête champêtre, ou la description, si juste de ton et si précise dans ses détails, de l'immense hôtel-casino, somptueux et pacifique conquérant de la vieille citadelle dont Boileau chanta la prise par le Roi-Soleil. En voici les dernières lignes :

Le site fut merveilleusement choisi pour camper là cet estival séjour de repos dont l'altitude assure un vivifiant bain d'air pur et de lumière. Des terrasses

de l'hôtel se découvre un prestigieux paysage d'horizons lointains. A une profondeur de vertige, au pied de la montagne, la vallée se présente comme un indéchiffrable grimoire colorié par des enfants sur une immense page. Tous les bruns, tous les gris, tous les verts des champs partagent le dessin en carrés irréguliers. Sans ordre, ici et là, sont plantés les jouets représentant les arbres, les maisons. De minuscules attelages mécaniques courent le long des routes blanches. D'un bout à l'autre du bariolage, le fleuve, en le traversant, paraît une traînée de l'encrier répandu pendant le jeu. Une mouche y a trempé son corps et, en s'enfuyant, a tracé une ligne sinueuse plus étroite, la Sambre...

II

Au temps de Louis le Bien-Aimé, il y avait, dans la banlieue fleurie de Paris en aval de Melun, un tout jeune homme quelque peu rêveur, quelque peu poète et très sensible, qui s'appelait Jasmin Buguet. Il aimait une délicieuse fillette, nommée Martine, sa fiancée. Et cette Martine adorait ce Jasmin. Celui-ci était jardinier, fort épris de son art. Martine était la soubrette et la confidente préférée d'une châtelaine des environs, Mme d'Etioles, que Jasmin, d'ailleurs, n'avait jamais vue et qui devait devenir célèbre sous le nom de la Pompadour...

Or, le roi vient un jour courre le cerf avec toute sa cour aux environs de Boissise-la-Bertrand. Le jeune jardinier se mêle à la foule des curieux et des manants qui, de loin, observent l'incomparable et théâtrale comédie du goûter royal, les uniformes resplendissants, les seigneurs empressés, les belles dames cajoleuses, les piqueurs cerclés de leurs cors luisants, les chevau-légers cavalcadeurs, les meutes

tenues en laisse, les marmitons affairés chargés de hures, de lièvres rôtis et de fruits, les mules à panaches et à oreillères de cuivre... Et Jasmin s'en retourne émerveillé.

Mais, comme il arpente silencieux la route forestière, voici qu'éclate à ses oreilles un vif tumulte. Un phaéton tout brillant d'or et d'azur se précipite, dont les chevaux sont emportés et sur les coussins duquel une resplendissante créature s'évanouit sous l'ombrelle que lui tient un négrillon poussant des cris de singe en délire... Jasmin bondit et reçoit dans ses bras la poupée fragile et factice, merveilleusement accoutrée et artistement peinte qui se meurt.. Mais Jasmin la dépose sur l'herbe, court vers une source qu'il a rencontrée sous bois et revient avec son chapeau qui ruisselle... « Il y trempe le bout des doigts, et, comme il le ferait pour ses amaryllis pâmés, secoue quelques gouttes d'eau sur le visage blêmissant où la bouche fardée paraît une blessure... »

Et la dame revient à la vie, s'enquiert du nom de son sauveur, et se fait connaître à lui pour Mme d'Etiolles, la maîtresse de sa promise Martine... puis elle disparaît...

Le jardinier s'en alla en songeant à nouveau...

La femme qu'il avait tenue dans ses bras et dont il se sentit un instant aussi parfumé que s'il avait porté une brassée de fraxinelles, c'était Mme d'Etioles! Ces mots chantèrent à son oreille : Mme d'Etioles! Un sentiment suave descendit dans ses veines, un sentiment triste un peu et profond, tel qu'il n'en avait encore ressenti. Il lui sembla que son âme se fondait. La plaine et le bois lui parurent mélancoliques comme la fin d'une fête.

Poussé par une force irrésistible, Jasmin retourna près de l'arbre sous le tronc duquel Mme d'Etioles s'était reposée. Il s'assit. Un rien de parfum flottait encore. Le jardinier ferma les yeux : il revit la grande dame, avec ses œillades aux reflets de scabieuse et

d'or, avec ses lèvres qui brillaient comme des cerises, son front hautain comme une étoile, ses doigts fuselés. Quand il releva les paupières, il aperçut, dans l'herbe, la place où Mme d'Etioles avait crispé sa main. Il se pencha et baisa le gazon ravagé. Puis il se releva brusquement, comme s'il se fût brûlé les lèvres, et murmura :

— Je deviens fou...

Fou, peut-être, mais assurément envoûté... Comment ce jeune gars sain et frais, épris d'une exquise et mignonne créature, en arriverait-il, sinon, à ne plus rêver que de la brillante impudique, de l'ange déchu d'artifice et de vanité, de la froide coquette pour qui toujours il restera « le ver de terre amoureux d'une étoile », de la Pompadour, en un mot?

C'est que la diabolique femme avait le secret de se faire adorer. D'une nature foncièrement froide, toute de calcul et d'ambition, elle savait pourtant, par mille grâces et inventions, retenir ceux qu'elle voulait charmer. « C'était la plus délicieuse et la plus habile comédienne de son siècle... » Elle avait le désir de plaire et le besoin d'attirer. « Pour Louis XV, elle s'était faite caresse, et pour tous, en dehors des heures de tristesse et de terreur qu'elle cachait, elle restait caresse... »

Elle n'eut besoin que de lancer un regard distrait, relevé d'un sourire fugace, au gentil coquebin qui avait arrêté ses chevaux. Fleur de serre, elle devint comme une inaccessible et irritante idole pour ce pasteur de roses, d'œillets et d'anémones...

Martine bientôt s'aperçoit du tourment qui ronge son ami, en dépit de la volontaire fidélité que lui garde le cœur de Jasmin. La pauvrette fait tout ce qu'elle peut pour imiter celle qui, inconsciemment, est devenue l'astre du malheureux jardinier. Elle lui vole ses parfums, elle imite ses airs de tête, ses gestes et ses pirouettes. Plus tard, devenue la femme de Jasmin, elle sent toujours ce fantôme entre eux,

qui, despotiquement, hante les rêves de son mari... Jasmin a été attaché comme jardinier au service de la Pompadour. Ainsi Martine l'a-t-elle auprès d'elle-même et quel danger, d'ailleurs, que l'altière favorite distingue jamais son obscur adorateur? Fidèle à sa compagne, qu'il aime autant qu'il peut aimer désormais, le pauvre diable entrevoit à certaines heures celle qui fait son martyre et, toujours, il nourrit l'inguérissable cancer de son cœur...

Puis vient la disgrâce. Victime des machinations d'une canaille ancillaire, le ménage Buguet est chassé, par ordre du roi, des jardins de Bellevue. Revenus au village, où la Pompadour est détestée, ils ne recueillent que rebuffades, affronts, injurieux dédains. Seul, le bon curé leur est pitoyable. Mais toujours l'envoûté caresse sa Chimère...

Cette comédie, — écrit Rachilde, — intime tragédie, se perpétue même après la mort de la royale courtisane. Sous la Terreur, Jasmin, devenu vieux, se fait tuer pour son idole; et sa vieille petite compagne Martine, falote et folle, continue à lui danser l'éternel menuet des rubans dont les nœuds étranglent si bien les pauvres hommes hallucinés...

Tel peut être résumé le dernier roman de M. Eugène Demolder, *le Jardinier de la Pompadour*, bibelot d'art aux ciselures et aux chatoiements de style parfois incomparables, page de documents animés et comme tout vibrants de couleurs prismatiques, par laquelle l'auteur nous conte en effet une étrange aventure d'hallucination sentimentale, encadrée des frivolités et des féeries du dix-huitième siècle agonisant.

Nous avons tout d'abord, et chacun le devine, à prémunir nos lecteurs contre les hardiesses, en certains endroits excessives, du présent récit. S'il conte excellemment pour les enfants quand il le veut, M. Demolder a de fâcheuses prédilections pour un

art voluptueux et leste, idoine à l'effarouchement des parents eux-mêmes. Qu'il ait dû, pour dessiner certaines figures curieusement représentatives du temps, celle du marquis d'Orangis, par exemple, ou celle d'Etiennette Lampalaire, appuyer sur quelques traits trop vifs, encore pourrait-il arguer qu'il y a mis du tact et n'a guère cédé aux invites dangereuses de son sujet. Mais il nous est impossible de ne pas regretter la page relatant le stratagème imaginé par Martine pour désenchanter son amoureux de la Pompadour, stratagème qui d'ailleurs tourne au détriment de son honneur de fiancée. Et surtout, si le personnage d'Agathon Piedfin, le vil défroqué devenu cuisinier, a été habilement composé par M. Demolder, s'il l'a habillé des couleurs à la fois repoussantes et presque tragiques que comporte ce type bien symptomatique de son époque, il n'en est pas moins inadmissible que la ressemblance définitive de cet être abject soit obtenue au prix d'une aventure, courte il est vrai, mais dont l'agressive malpropreté exclut même la plus lointaine indication. Si M. Demolder nous en avait épargné les détails, peut-être eussions-nous mis plus d'indulgence à ouïr le langage cru et trop effrontément gaillard de l'ivrogne Gourbillon, les ragots de l'aigre paysanne Laïde Monneau ou les saillies pimentées de Nicole Sansonet, la pêcheuse d'anguilles...

Reportons-nous plutôt avec joie vers la mère Buguet, la sage et courageuse vieille femme en qui l'auteur a su incarner avec émotion la chrétienne simplement forte, exception d'une époque dissolue entre toutes. Sa présence aère la compagnie plus pittoresque qu'édifiante qui grouille aux environs de Jasmin et de Martine.

Reconstitution, tantôt exacte jusqu'à l'excès que nous venons de signaler, tantôt poétiquement capricieuse du temps qu'il a voulu peindre, ce roman ap-

partient au roman historique sans tomber jamais dans l'accent de pédantisme dont le genre s'amoindrit quelquefois.

Nous y trouvons non seulement un groupe de personnages qui ressuscitent pour nous des êtres aujourd'hui disparus, depuis Louis XV et la Pompadour représentés au milieu de leur cour, dans le cadre des intrigues et des fêtes où ils vécurent, des somptueuses demeures qu'ils occupèrent, jusqu'au peuple, encore bon enfant et crédule, mais dont, peu à peu, l'âme ardente et révoltée germe pour les sanglantes représailles. Mieux encore, nous sommes transportés dans le trépignement de la vie même de cet âge périmé. Aux chasses triomphales, aux scènes élégantes et coquettes des boudoirs et des salons du Bel-Air, l'auteur donne, comme pendants, tantôt une fête de Noël aux champs, vive de couleur, naïve d'accent et d'atmosphère; tantôt une noce villageoise se déroulant avec ses piquants épisodes dans l'enchantement des senteurs printanières, tantôt la mort édifiante et solitaire de la mère Buguet... Et, si le récit s'ouvre par le tableau piaffeur et miroitant de la chasse du roi, il se clôt sur quelques inoubliables et horrifiantes scènes de la Terreur...

Mais il nous faut souvenir de rappeler avec quelle adresse est rendue ici toute la grâce du jardinage et de l'horticulture d'alors. Comme un *leit-motiv*, reviennent au cours du roman de nombreuses et attractives descriptions où chante toute l'incomparable séduction des fleurs et des sylves. Rappels de parcs créés avec amour dans un pieux souci du faste régnant, énumérations complaisantes et imagées de toutes les gloires horticoles, érudition savamment calquée sur les écrits de M. de la Quintinie, voilà ce qui donne un accent très original à maintes pages du livre et le sauve absolument des teintes un peu conventionnelles qu'il est devenu difficile d'éviter dans ces pastiches rococos du dix-huitième siècle.

Deux pages semblent résumer tout le livre. Voici la première. Elle ouvre le récit comme une bouffée de parfums, car elle symbolise le charme et la fraîcheur de la France agreste et fleurie :

Avec l'alouette, la maison de Jasmin Buguet s'éveilla dans le matin de septembre.

Elle ouvrit ses volets, lâcha les pigeons, pendit trois cages à ses murs escaladés par les vignes.

A travers la brume, les petits carreaux des fenêtres rirent sous le toit en tuiles rousses; la lucarne qui donnait sur le village s'enflamma au reflet de l'aurore.

Cette humble demeure s'érigeait à Boissise-la-Bertrand, un village juché au bord de la Seine, à une lieue en aval de Melun, au long de la rive droite. Elle se présentait la première, quand on arrivait par le chemin de Seine-Port; elle regardait le cours d'eau, très large vers cet endroit, et haute d'un seul étage, s'adossait à la pente du coteau sur lequel s'étendait le jardin.

Le plus beau des jardins! Les Buguet étaient fleuristes de père en fils. Leurs plates-bandes rivalisaient d'éclat avec celles du petit château voisin, badigeonné de jaune et qui appartenait au marquis d'Orangis. Jasmin avait la coquetterie de sa flore. Dès le printemps il exposait sous la treille, appuyés à la façade du logis, des petits « théâtres de fleurs » : assemblages de plantes qui s'élevaient sur des gradins les unes derrière les autres, en sorte que l'œil et la main se pouvaient porter partout sans obstacle. Il y mettait des oreilles d'ours, des renoncules d'or, des anémones. Elles alternaient avec les tulipes jaspées qui éclairaient de leur flamme cette parade printanière. Un marronnier d'Inde abritait l'étal qu'eût dévoré le soleil. En été Jasmin disposait sur les gradins les œillets rouges, les glaïeuls et la campanule-carillon. L'automne y faisait épanouir les géraniums, les tricolors, les chrysanthèmes.

Voici l'autre tableau :

En traversant le parc, Buguet entendit des sons de violon et de basse. A la clarté de la lune et de quel-

ques lanternes suspendues à des arbres, Mme d'Etioles dansait le menuet sur un tapis carré de gazon tondu à l'anglaise. Elle avait mis la robe rose et, attentive, regardait le bout de ses pieds sur l'herbe. Un maître battait la mesure, une pochette d'une main, un archet de l'autre. Deux musiciens jouaient dans l'ombre sous les branches; un abbé et un seigneur regardaient la danseuse.

Elle était d'une grâce sans pareille. La lune avait l'air d'inonder d'argent une gerbe de roses. Le visage de Mme d'Etioles souriait dans un reflet furtif de lumière. Les cheveux poudrés brillaient comme un casque doux. Au moment où Jasmin la vit, Mme d'Etioles leva ses bras dans la lueur nocturne...

— Reprenez, dit M. Guibaudet, le maître de danse.

Dans cette vision rapide et fugitive ne transparaissent-elles pas de façon saisissante, cette grâce ironique et frivole, cette puérilité insouciante que les roulements d'un tonnerre lointain commençaient à troubler?

23 avril 1904.

TROISIÈME PARTIE

LE ROMAN DE MŒURS PROVINCIALES

I

UN TYPE DE ROMAN PROVINCIAL FRANÇAIS

HENRY BORDEAUX

LA PEUR DE VIVRE

Il écrivait en 1895, à propos de René Bazin :

Son œuvre est une exaltation de la vie provinciale et de la vie familiale. Ce qu'il aime dans la province, ce qu'il a raison de nous faire aimer, c'est le culte de la tradition. Là seulement l'homme se relie au passé, demeure fidèle à sa famille, à la terre qui a été transmise par héritage, à la maison que ses ancêtres ont habitée et qu'il laisse à ses enfants. C'est ainsi que se continuent les fortes races...

Et c'est parce qu'il a compris, lui aussi, que la terre natale est un sol sacré, que la maison paternelle est le seul habitacle où l'homme, après y avoir commencé de sentir et d'aimer, puisse mourir dans

la sérénité; c'est parce qu'il a pénétré l'immortelle beauté de l'énergie et du dévouement, la saveur âpre et forte du renoncement, la noblesse de la douleur; c'est parce qu'il a reconnu, enfin, que ces vertus sublimes, anémiées au souffle des capitales folles et bruyantes, plongent seulement leurs racines dans la vieille terre des traditions, — c'est pour tout cela que M. Henry Bordeaux a pu écrire le maître livre et le délicieux roman de *la Peur de vivre* (1). La vertu de l'action, le prix de la vie acceptée avec tous ses sacrifices et toutes ses responsabilités, tel est le principe qui donne leur sens caché et leur valeur démonstrative aux pathétiques émotions de la famille Guibert et à ses souffrances ennoblissantes. Le désarroi d'existence, au contraire, les inutiles regrets, le sort misérable des cœurs, s'ils sont incapables d'énergie, s'ils ont peur d'immoler à la véritable raison d'être de leur vie leurs aises ou leurs appétits de jouissances matérielles, s'ils ont « peur de vivre » enfin, tels sont les durs enseignements qui ressortent de l'aventure où sombrent la destinée d'Alice Dulaurens et celle d'Isabelle Orlandi.

Ainsi nous bouleversent, tour à tour, dans cette œuvre émouvante et mélancolique, ardente et fière, les accents d'une passion profonde, l'attendrissement des situations poignantes, la flamme des sentiments les plus généreux, les plus délicats et les plus vrais. Mais, je tiens à le dire avant tout, et surtout, pour la joie de ceux d'entre nous qui ont suivi, à travers les livres de M. Henry Bordeaux, le développement rapide de ce jeune et captivant esprit, *la Peur de vivre* est une page toute secouée de sincère vibration chrétienne. Mme Guibert réalise un type admirable de mère chrétienne jusqu'à la sainteté. Le charme dangereux de la volupté, d'autre part, n'aveugle pas l'auteur sur ses laideurs, sa

(1) Chez Albert Fontemoing, à Paris. Prix : 3 fr. 50.

vanité, son invincible arrière-goût de sable et d'amertume.

Et s'il trouve, pour décrire l'éveil d'un amour chaste dans les cœurs de vingt ans, d'infinies délicatesses de pinceau, si sa plume devient brûlante pour évoquer les entreprises inutiles d'Isabelle Orlandi, il a des accents profonds et même vigoureux pour nous dire l'irrésistible secours de la Foi aux heures de la tempête. Ce pessimisme latent, que le spectacle de la vie insinue inévitablement dans les âmes rebelles aux illusions tenaces, est ainsi, chez M. Henry Bordeaux, tempéré par un fonds d'éternelles espérances et par sa compréhension du vrai sens de notre passage parmi les hommes. Un souffle d'air vivifiant, des teintes de sagesse et de vérité passent sur ces pages réconfortantes. Que nous voilà loin des eaux-fortes haineuses du naturalisme, où furent systématiquement rassemblées toutes les noirceurs, toutes les tares humaines, pour en faire les couleurs caractéristiques de la province! Mais, aussi, que nous sommes transportés au-dessus de cet optimisme conventionnel et béat qui régit despotiquement la vision d'innombrables « conteurs de la famille »!

Egalement prévenu contre ces deux écarts absurdes et fatigants, M. Henry Bordeaux n'est que rarement entraîné vers une observation trop amère et trop tendancieuse des grimaces sociales ou des vilenies mondaines. Par contre, il a vu tous les épanouissements de la droiture et de la franchise familiales. « Dans des pages inspirées de nobles sentiments, de belles pensées, pleines de délicatesse de touche et d'un charme captivant, — lit-on dans la *Revue des Deux Mondes*, — M. Henry Bordeaux, après avoir flétri les hypocrisies d'une société égoïste et la crainte des responsabilités, montre que tout ce qui justifie la vie, la purifie et la grandit, c'est l'effort, la volonté, de savoir se sacrifier;

que ceux-là seuls sont respectables qui ne marchandent pas leur peine, que la peur de vivre ne hante pas, qui vont droit leur chemin sans faiblesse et sans crainte, qui conforment leur vie à l'esprit de l'Evangile et de la famille chrétienne. »

Livre de bonne foi, chaste et véridique, *la Peur de vivre* ne dissimule point certaines exaltations sensuelles et la force attirante du Péché. Ce n'est pas, précisément, un livre pour les petites demoiselles innocentes. Mais il serait bien désirable, en vérité, qu'on le fît lire à nos futures poupées de vingt ans qu'éblouissent des hochets de cuivre frotté d'or, à ces modernes sirènes dont le beau corps plonge en l'océan de vanités veules et néfastes, mais dont les chants meurtrissent et brisent nos cœurs trop désarmés, « parce qu'elles ne connaissent plus les fortes tendresses et que personne ne les leur apprend »!

Le sujet de *la Peur de vivre* est simple. Je dirais même qu'il est un peu ténu, s'il n'était vrai d'affirmer que les événements les plus humbles et les plus courants peuvent recéler une grave beauté, un sel d'infinie misère, le grain fertilisant d'inoubliables enseignements.

Mme Guibert, dont le mari s'est héroïquement ruiné, avant de mourir, pour sauver l'honneur d'un frère, a trois enfants. L'un de ses fils est marié aux colonies. Marcel, le second, est un vaillant soldat, explorateur déjà célèbre, touché à vingt-cinq ans par un rayon de la plus chatoyante gloire, qui est celle des armes. Paule, enfin, a sacrifié ses espérances de vie personnelle et de vie sentimentale pour demeurer, jeune et belle, au foyer maternel. Or, Marcel s'éprend d'Alice Dulaurens, jeune fille riche, de famille presque aristocratique, enfant effacée et douce, bonne et sans volonté, âme triste « faite pour vivre sans blâme et sans louange », selon le mot de Dante. Paule, de son côté, aime en secret

le lieutenant Jean Berlier, généreux et gentil cavalier. Mais si ce dernier, touché, lui aussi, par le vent empoisonné de la « peur de vivre », hésite d'abord entre l'enfant fière et pauvre et l'élégante Isabelle Orlandi, — figure originale, réussie et sans charge de la jeune fille physiquement intacte et moralement déflorée, — son énergie se reprend plus tard, et Paule peut arriver au bonheur. Marcel, au contraire, est la victime d'un implacable destin. Car les Dulaurens répudient cette alliance médiocre avec un héros dont la gloire ne se peut monnoyer; Alice manque du courage nécessaire pour se former une volonté, pour agir par soi-même, pour mettre son amour au-dessus de ses tranquillités immédiates et de ses factices besoins de luxe. Alors, méprisant et désespéré, Marcel se retire et va demander la mort à quelque pitoyable soleil africain. La mère, l'admirable et douloureuse mère, après avoir perdu le vieux compagnon des années heureuses et ses deux fils, — pris l'un par l'exil obligé sur une terre lointaine et l'autre par la mort, — consent encore, dans la folie de son renoncement maternel, à l'éloignement de son dernier enfant, de cette Paule, si tendrement chérie, que Jean Berlier emmène aux colonies, sans une absolue nécessité, semble-t-il...

De cette simple odyssée d'une famille provinciale, se dégage, il faut le redire, je ne sais quelle incomparable impression de grandeur, de sérénité et de tristesse. Assurément, la précision pittoresque dont M. Henry Bordeaux relève son observation, la vue directe et la transcription colorée des épisodes, la « prise sur le fait » de tous ces événements si naturellement enchaînés, l'émotion qui naît, pénétrante, de ces tableaux mouvementés, tout cet ensemble suffirait peut-être déjà à nous fixer sur les motifs de ce charme insinuant.

Mais il faut reconnaître que la force nouvelle et

surprenante qui porte ces pages et qui situe *la Peur de vivre* au-dessus de tant d'autres romans d'intentions identiques et d'expression suffisamment artiste, c'est, — moins encore que les touches délicates des narrations ou la vision inédite et clairvoyante de milieux d'ordinaire analysés sans profondeur, — l'exquise et vivifiante élévation des sentiments si loyalement rendue, la traduction attendrie des plus altiers mouvements qui puissent actionner l'âme humaine.

Je voudrais ici, — car la plume pleine d'élégance de M. Henry Bordeaux réclame cet hommage, — je voudrais faire voir à quel point l'écrivain sait prestigieusement rendre les images de la nature, les aspects changeants et multiples des choses qui nous entourent, ces paysages, surtout, qui parfois semblent si ardemment associer à nos sentiments l'impression que dégagent leurs lignes, leurs mouvements et leurs couleurs :

Le soir qui descendait teignait de lilas et de rose le ciel délicat. L'air était doux à respirer, mais sa fraîcheur annonçait l'automne. La campagne souriait avec le charme attendrissant d'une jeune mourante qui songe à la vie. Elle montrait ses champs dévêtus et ses vignes vendangées, dans l'étonnement des prodigues qui ont tout donné et voudraient offrir encore. Inutile, elle n'avait plus que sa beauté. Les bois ne cachaient qu'à demi leur mystère, et leurs feuillages vert et or ne supportaient qu'avec peine le poids du soleil, dont ils retenaient l'éclat mortel.

Au pied de la maison, quelques roses trop ouvertes laissaient tomber au vent léger leurs pétales trop lourds. Cependant, au sommet d'une prairie en pente, se découpant en noir sur l'horizon clair, deux bœufs traînaient majestueusement la charrue qui préparait les moissons prochaines. Sur la mort tranquille de la nature, planait ce présage du renouveau.

La chute d'un marron à ses pieds fit tressaillir Marcel Guibert. Il comprit tout à coup la détresse de

ce décor, dont il n'avait distingué que l'enveloppante grâce. Il respira l'automne et le déclin du jour. Et comme il contemplait la vieille femme, chère entre toutes, qui s'accoudait au balcon et rassemblait dans sa pensée le troupeau de ses enfants épars, il mesura la force de sa tendresse filiale et connut en même temps cette crainte superstitieuse et poignante que nous inspire parfois le destin fragile de ceux que nous aimons.

Livrant largement l'essor aux émotions spontanées, à celles qui hiératisent le sens de la vie et lui donnent, en dépit de sa transitoire instabilité, des aspects d'éternité, le romancier n'en a point voulu taire, en contraste, les faces amoindrissantes qui déçoivent, les côtés vulgaires qui la ravalent. Une amertume cachée et recrue s'insinue parfois au sein des plus claires pages; des planches mordues et creusées d'un burin impatient trahissent des révoltes irritées ou de mélancoliques rapprochements. Qui ne serait, par exemple, touché de voir Paule Guibert, délaissée et oubliée du monde parce qu'elle n'est plus riche, s'arrêter, en passant devant une glace, surprise de sa beauté : « La lumière favorable du jour lui renvoyait une image plus charmante qu'elle ne s'attendait à la voir. Elle se sourit avec tristesse et ce sourire signifiait : — A quoi bon? A quoi bon la beauté à celles qui n'ont pas de dot, et ce foyer de tendresse et de dévouement qui brûle dans le cœur vide, comme une lampe oubliée dans un sanctuaire désert? — Pourtant, elle puisait une consolation involontaire dans le spectacle de son inutile séduction. »

Mais c'est surtout dans la description du milieu élégant introduit dans ce récit, dans les scènes si variées et si typiques qui dépeignent « le monde » de Chambéry, — ou bien encore dans le dessin de ces piquantes silhouettes, si cruellement vraies, de politicailleurs villageois, l'instituteur despote, le

maire couard, les adjoints craintifs, hésitants entre la reconnaissance qu'ils doivent aux Guibert et le souci de leur avenir municipal, — c'est dans ces provinces d'humanité amoindrie plantureusement offerte à sa verve, que M. Henry Bordeaux révèle l'ironiste aigu qu'il sait être. Citons, entre bien d'autres scènes prises sur le vif, ce petit croquis de mondanité provinciale :

Autour de la cheminée, ces dames écoutaient Mlle de Songeon qui décrivait les catacombes de Rome avec une dévotion de catéchumène. Mme Orlandi, ingénument dépourvue de moralité et inapte au jeu des comparaisons, avouait leur préférer les ruines de Pompéi à cause de leurs peintures divertissantes. Mmes de Lavernay et d'Ambelard, personnes mûres et solennelles, n'avaient pas d'opinion. Leur noblesse était agréable à Mme Dulaurens qui affichait volontiers ses origines. Elles étaient de bonne compagnie et estimaient l'existence selon le nombre et l'importance des invitations qu'elles s'étaient ménagées.

Excellents parasites, leurs maris gardaient de l'ancien régime un ton distingué, des préjugés commodes, une ignorance sincère de la vie moderne, et le goût invétéré du plaisir. Le baron d'Ambelard, haut en couleur, aimait la bonne chère, et le marquis de Lavernay, jeune sous ses cheveux blancs, réservait ses politesses à la beauté des femmes.

Il est évident que ces temps de médiocrité démocratique triomphante et d'absurde fièvre égalitaire ne sont point cléments aux gens titrés, et M. H. Bordeaux, malgré son indépendance, a trop peu ménagé ces vaincus, peut-être. Qui le croirait pourtant? Sa raillerie légère n'a point désarmé M. Ernest-Charles, grand pourfendeur de toutes les élégances à la *Revue Bleue*, et ce virulent critique a trouvé le moyen d'incriminer chez le jeune romancier un goût traditionnaliste trop vif pour les gens « distingués »!

Dans une analyse forcément aussi rapide que

celle dont ce remarquable roman est ici l'objet, nous ne pouvons même indiquer les scènes les plus captivantes, — la séparation de Marcel et Alice, par exemple, après une dernière entrevue navrante, — mais nous voudrions pourtant noter quelques-uns des aspects où la personnalité de M. Henry Bordeaux apparaît surtout nettement. L'amour de la vie, entre autres, est l'un des plus caractéristiques. Ses héros de prédilection glorifient la vie. Ils la célèbrent même au sein de l'épreuve. La jeunesse s'épanouit en eux, de telle sorte qu'une griserie délicieuse les emporte; cette jeunesse leur paraît à eux-mêmes admirable et, parmi les incertitudes des plus marâtres destinées, elle les enivre d'espoir et d'orgueil...

Dans l'air natal, — dit l'auteur en parlant d'un de ses personnages, — il huma le goût de la vie. C'est depuis qu'il la sait passagère qu'il savoure dans sa plénitude la beauté des jours. Les jeunes gens ne connaissent point le prix de l'existence quand ils courent sans penser au-devant du plaisir, de la frivolité, de la distraction, de tout ce qui accélère et dissimule ensemble la marche du temps. C'est le danger, c'est la passion, c'est la mélancolie de l'amour ou le spectacle de la mort, ce sont les douleurs profondes qui les arrêtent tout à coup devant la face démasquée de la vie, comme au fond d'une allée de jardin on découvre un marbre froid sous les roses. Celui qui ignorerait la nuit sentirait-il avec la même avidité que nous cette splendeur menacée des lumières et des contours que l'ombre doit recouvrir?

Et c'est ainsi qu'en songeant à son ami Marcel, mort là-bas pour une pensée féconde et belle, Jean Berlier connaît le désir de vivre à plein cœur et sans crainte, et le besoin de nier le travail éternel de la mort...

Sa plus triomphante négation, c'est l'amour. Il est des poètes et des romanciers qui célèbrent avec

une fougue ardente les fiévreuses puissances de l'amour. M. Henry Bordeaux analyse, au contraire, avec une sensibilité suraiguë, les nuances les plus insaisissables de la passion, les douleurs pénétrantes et les joies contrariées que connaissent ses victimes. Il rend à merveille cet effarouchement anxieux et doux dont l'amour accompagne les initiales langueurs dans les âmes virginales, premier et inconscient avertissement de la vie sentimentale souvent si cruelle!

Mais j'aime mieux encore sa pénétration des tendresses familiales, l'art de divination qu'il apporte à saisir ces mouvements imperceptibles que créent les sentiments absolus, ces muettes et surprenantes rencontres qui jettent, à certaines heures, la correspondance du même frisson entre les cœurs aimants, unis par la communauté du sang. Citons encore cette page prise au moment où Marcel va quitter sa mère et sa sœur pour marcher vers son destin :

Ils se turent. Le silence les enveloppa. Les minutes passaient rapides, inévitables. Déjà la séparation prochaine les séparait. Ils goûtaient éperdument, jusqu'à l'angoisse, le plaisir menacé d'être ensemble. Rien ne mêle les vies comme d'avoir supporté en commun les soucis et les peines. Quand se retrouveraient-ils ainsi dans ce charme doré d'automne, en face des feuillages jaunissants dont la fenêtre leur livrait la beauté mourante? Sur ces trois êtres, deux avaient le pressentiment que ces heures ne reviendraient plus. Mme Guibert cherchait en vain son courage habituel au moment des départs. Marcel, qui sentait son cœur lourd, songeait aux solitudes d'Afrique qui gardent parfois leurs visiteurs; mais, honteux de cette faiblesse, il chassa enfin avec des paroles d'espoir ce vol de noirs présages qui s'était abattu dans le petit salon de campagne.

On a pu librement goûter, dans les extraits qui

précèdent, la souveraine grâce et l'harmonie du style de M. Henry Bordeaux. Cette élégance est parfois achetée au prix de la simplicité; la recherche n'est pas toujours exclue de ces périodes enveloppantes, comme elle semble aussi avoir cherché refuge dans le chapitre d'ailleurs joli, trop joli presque, du *Miracle des roses*... Mais passons, car ce sont là d'infimes taches qui ne peuvent ternir la singulière beauté de l'œuvre.

Le temps et l'espace me font défaut pour passer en revue toutes les parties du roman où se manifestent surtout les souples qualités, la maturité d'âme, la fine essence du cœur de ce jeune romancier. Tout ce qui est consacré à l'analyse du sujet immédiat de *la Peur de vivre*, notamment à l'état d'âme contrarié et ambigu d'Alice Dulaurens, est fouillé, décisif, approfondi. Et ces dissections psychologiques s'ornent, dans le détail et le rendu expressif, de trouvailles souvent délicieuses.

Mais nous avons dit que le personnage de Mme Guibert domine l'œuvre entière. C'est incontestable. Ce type admirable de la « mère » assoiffée de dévouement et de sacrifice l'emporte même sur la figure pourtant si étrangement attirante de Paule. Quel art subtil M. Henry Bordeaux n'a-t-il pas apporté à nous décrire les nuances diverses du désintéressement, de l'énergie, de l'oubli total de soi-même, chez ces deux êtres d'élite, la mère et la fille! Nuance plus chrétienne, et plus résignée chez la première, plus inattendue, plus frémissante et plus domptée chez cette fille de vingt ans exclue de toute joie, revenue de toute illusion.

J'essayerais vainement de donner une idée de la puissance dramatique et attendrissante que comportent certaines parties du roman, en contraste avec les pages ensoleillées ou ironiques. Mais je ne puis me tenir de citer en finissant un fragment encore de ce livre que tous voudront lire.

Un courrier a, ce soir-là, apporté chez les Guibert la dépêche transmettant l'affreuse nouvelle : Marcel est mort. Une providentielle pitié a fait recevoir le pli par Paule, sa mère étant au village voisin. Et l'héroïque enfant, pour donner à Mme Guibert une nuit encore de paix et de sommeil, s'est résolue à lui cacher le malheur jusqu'au matin. Mais ses pleurs, la nuit, l'ont trahie. La mère est venue au lit de sa fille et a su lui arracher la vérité... Et quand l'affreux déchirement du premier instant s'est calmé, c'est elle qui convie Paule à prier :

Les deux femmes se mirent à genoux. Longtemps, elles appelèrent sur leur cher mort les bénédictions divines. Paule, épuisée, dut s'asseoir, et Mme Guibert, soutenue par une volonté surhumaine, continua de prier, tandis que sur ses joues coulaient des larmes qu'elle n'essuyait plus.

— Mon Dieu, supplia-t-elle, acceptez l'offrande de notre douleur et de notre misère. Quand vous mourûtes sur la croix, votre mère, du moins, était là. Moi, je n'étais pas auprès de mon fils. Donnez-moi le courage de supporter cette épreuve. Non pour moi, mon Dieu; mais pour la tâche qui me reste à remplir, pour mes fils, pour celle-ci que vous n'avez pas épargnée. Elle est bien jeune pour tant souffrir. Moi, je suis aguerrie dans la douleur. Mais elle, protégez-la, soyez clément...

Comme elle retournait vers Paule, elle vit sa tête pâle qui retombait en arrière du fauteuil bas. La jeune fille, malgré sa vaillance, s'était endormie en pleurant. Les paupières gonflées étaient encore humides. Mme Guibert se leva, vint s'asseoir à côté d'elle, et, soulevant avec piété cette tête si chère, elle la posa sur ses genoux. Les beaux cheveux noirs ruisselaient autour du visage apaisé dont ils accentuaient la blancheur. Ainsi l'enfant lasse reposa, veillée par sa mère.

Celle-ci, le regard fixe, regardait ces jeunes traits immobiles. Cependant elle voyait là-bas son fils, étendu sur le sable, le front percé, plus grand encore

couché dans le trépas que debout et fier dans la vie.

Doucement, elle l'appela et lui parla :

— O mon fils! mon cher fils! maintenant tu connais la paix infinie. Tu as été un bon fils et un homme courageux. Rien que de grand n'agitait ton cœur. Tu nous vois, n'est-ce pas, tu nous vois tremblantes et brisées. Du haut du ciel protège-nous, protège Paule. Déjà je m'achemine vers la tombe, vers toi, vers ton père. La terre m'attire. Je le sens, et vous m'appelez. Bientôt je vous rejoindrai pour toujours.

Et, pensant à la mort, elle proféra cette plainte :

— Mon Dieu! qui donc me fermera les yeux si vous me prenez ainsi tous mes enfants!

Elle toucha le corps de Paule qui s'appuyait à elle. Des deux bras elle l'étreignit avec amour. Et, la gardant jalousement, levant ses yeux noyés de pleurs, immobile, elle continua de prier, semblable à une Niobé de marbre suppliant le destin d'épargner son dernier enfant...

Les premières lueurs de l'aube vinrent éclairer le groupe désolé. Puis, le matin parut, un de ces roses matins d'hiver, dont la froide lumière fait frissonner la neige. La vieille femme priait toujours. En Dieu elle puisait sa force invincible. Privilégiée de la douleur, elle devait boire jusqu'à la lie la coupe d'amertume...

Qu'ils restent secs, en lisant ces lignes, les yeux de ceux qui, derrière la silhouette vaillante dressée par M. Henry Bordeaux, ne voient point se lever quelque cher et inoubliable fantôme, quelque image maternelle, évocatrice de joies lointaines, d'émotions abolies, de douleurs dévorantes jadis éperdument pleurées...

La belle littérature de France n'est point en danger, — malgré l'effort des goujats que nous savons, — tant qu'il se trouvera, dans les cœurs de ceux qui l'aiment et en veulent prolonger la gloire, des réserves de force et de grandeur comme celles-ci, traduites en de tels accents. Ah! si véritablement notre labeur n'est pas vain, à nous qui voudrions attirer

vers la Beauté l'élan de ceux qui en recherchent l'expression verbale, si nous avons quelque crédit encore auprès des âmes avides de rencontrer l'œuvre tendre et souveraine qui fait oublier la vie, alors certes nous verrons *la Peur de vivre* palpiter aux mains délicates de tant de belles jeunes femmes rieuses, graves ou mélancoliques, invinciblement prises au charme amer de la vérité et du rêve, de l'Amour et de la Mort.

18 octobre 1902.

II

LE ROMAN
DE MŒURS PROVINCIALES BELGES

I

LOUIS DELATTRE

LA LOI DE PÉCHÉ

Qu'est-ce donc que *la Loi de péché* (1)? Que nous en dit M. Louis Delattre? Voici comment il nous parle de son héros :

Oui, il était à la fois toutes ces petites gens réunies, infimes poussières de la main du Monde dansant leur ronde dans la lumière. Il avait leur naïveté et leur curiosité minutieuse; et comme eux, il n'avait de goût que pour ce qui est librement triste ou librement joyeux. Point de loi intime que celle du péché qui laisse aimer la vie. Aucun penser du ciel n'astreint ces poitrines ni ne brise ces nuques.

Pourquoi cette déclaration matérialiste et indépendante dans la fraîche nouvelle de M. Delattre? Pourquoi cette sorte d'appel à la liberté du péché dans une œuvre délicate et chaste, qui n'évoque que

(1) Louis Delattre, *la Loi de péché*, un vol. de 232 pages, chez P. Lacomblez, à Bruxelles.

de gracieuses images, qui n'a rien de libertin ou de dévergondé et où seulement détonnent quelques fautes de goût? Car il n'y a pas apparence de péché dans le roman tout entier, et Mme Rachilde, — critique expert, — nous dit justement :

C'est plutôt *la Loi de désir* qu'il faudrait prononcer, car ils ne commettent point de péché les deux héros de ce livre. Ce sont deux jeunes gens de conditions simples et de tranquilles tempéraments. Ils s'aiment avec le besoin d'aimer que les oiseaux se découvrent au printemps. Ils ont le désir du bonheur et le vrai sens de la vie, mais je crois que la timidité du jeune homme empêche l'expansion naturelle de la jeune fille trop vierge ou trop coquette, et elle s'en va de lui parce qu'elle trouve dans un voyage quelconque le dompteur de son choix. Pierre-André se contente d'avoir, comme un vase d'élection, tout contenu de ce qui peut remplir de joie un être humain, et, plus fort de ce qu'il a tout gardé, il s'en retourne au village natal vivre de ses seuls souvenirs.

Non, décidément, je ne comprends pas ce titre-là. Je sais que l'on fait aujourd'hui, dans le monde incroyant, un détestable abus de la terminologie mystique et que l'on affecte volontiers de prêter à l'Eglise une exécration fougueuse et totale, — sous le nom de *péché*, — de tout ce qui est amour, liberté du cœur, épanouissement de l'être dans la joie et dans l'espace... J'entends bien aussi que M. Delattre a voulu nous décrire le libre développement de deux cœurs, tout à la joie de s'adorer, sans préoccupation grave ou morale, prêts au péché si « cela leur chantait », et nullement arrêtés par des « pensers de ciel », comme il dit. Mais, en fait, cela ne suffit point pour appeler *Loi de péché* l'histoire de deux êtres qui sont naturellement honnêtes, amoureux, mais chastes, et qui ne tombent point « dans les embûches de la chair »...

Cette petite querelle vidée, je puis vous redire

tous les éloges que j'ai déjà faits, ici même, du talent de M. Louis Delattre. Il faut son âme de poète, qui résonne à toutes les vibrations du cœur, pour nous conter — sans nous fatiguer — tout au long de deux cent cinquante pages, l'histoire de deux enfants qui n'ont pas d'histoire.

Mais c'est véritablement le poète de la joie, de la jeunesse et de l'amour. Sans doute l'expansion peut-elle paraître parfois trop riche, la sève trop bouillonnante, le lyrisme un peu trépidant. Mais ce sont là de minces défauts, et j'estime, quant à moi, que richesse passe indigence. Cette sève, d'ailleurs, qui court pleine d'allégresse avec le sang même de l'auteur dans tous les vaisseaux de son organisme littéraire, n'est-elle pas alimentée par la plus féconde des sources, un amour intense et profond, chaleureux et comme enfantin de son pays?

Ecoutez ce gracieux début de *la Loi de péché :*

Il y a des filles qui sont la fleur d'un village et expriment, vivante, sa beauté sublimée. Elles ont sa grâce en marchant sur leurs fines chevilles, sa douceur en leur fraîche haleine, sa gaieté légère en leurs yeux rieurs de chevrettes peureuses.

Celles-là, les garçons se gardent bien de les montrer aux étrangers. Mais le soir, la journée faite, quand ils se sont lavés et peignés au morceau de miroir attaché à la pompe, ils courent à leur rencontre jusqu'aux champs où elles travaillent.

Et il y a un village qui est pareillement la fleur d'un pays bien-aimé, le chef-d'œuvre du mariage de la rivière à la colline, la réussite des bois avancés dans les prairies.

Il fut un temps où l'amoureux farouche de ce coin de terre vierge, non plus que nos galants férus des belles filles, ne se serait offert à conduire quiconque à ces cent maisons de calcaire bleu où de sa race battait le cœur doux et patient, où brillait l'âme tendre de sa patrie.

Mais aujourd'hui, le voici, sans jalousie qui découvre aux jeux du soleil son plus vieil amour...

Ne croit-on pas entendre quelque aède fervent du passé, quelque trouvère antique, qui, les yeux fermés aux « villes tentaculaires », aux civilisations voisines, aux centres tapageurs, ne voit que son petit coin de terre, ne veut chanter que ses resplendissantes vierges régionales, et les caresses du clair soleil sur ses vieilles pierres moussues? Mais comme il les connaît, par contre, sa race et son sol natal, comme il s'est roulé dans la poussière des routes ombreuses, comme il a fourragé dans les fleurs des prés parfumés, comme il a écouté la chanson du ruisseau, les dialogues des oiseaux rapides et les plaintes des peupliers! Comme il a surpris le « jeu des bonnes gens à leur métier » et avec quelle adresse il a arraché leurs secrets, le secret de leurs sourires, de leurs langueurs et de leurs mélancolies, aux tendres amoureux errant sous les grands bois!

Il a fait, au cours de ces délicieuses museries insouciantes, de riches récoltes : récoltes d'observations exactes et minutieuses, récoltes de trouvailles tendres, simples et naïves; récoltes d'images neuves, pittoresques et colorées. Peut-être un peseur sévère des toiles d'Arachnide y trouverait-il à reprendre. Tel tour de phrase qui semble bizarre, dans lequel le poète a laissé gambader quelque peu sa fringante monture, paraîtra recherché et alambiqué; telle image se révélera un tantinet maniérée et même — par le rapprochement de ses brillantes sœurs — se dénoncera comme vulgaire. Les récoltes trop bénies ont toujours quelque déchet.

Quant à la trame du roman, c'est un tour de force, je le répète, d'avoir pu nous séduire à ce point avec du « rien ». Je reprends la plume de Rachilde pour vous dire que « rien n'est moins

banal que cette histoire très ordinaire d'un cousin et d'une cousine. Il n'y arrive rien, et pourtant on n'en passe point de page. Un charme fait de lumière et de parfum ruisselle sur ce style frais, toujours clair, toujours d'expressions justes. C'est tendre et bon comme du pain chaud. Cela sent également la bonne chair saine des enfants bien portants et le froment nouveau... »

C'est l'odyssée de la jeunesse. Tout ce qui s'éveille d'ému, d'émerveillé, de mélancolique et d'ardent dans le cœur qui s'ouvre à l'amour. Tout ce qui y grouille d'inquiet, de tourmenté et d'inassouvi. Et le poème des premiers regards, des premières paroles, bêtes et tendres, des premiers baisers furtifs et tremblants... Puis l'anxiété des demains. La douloureuse agonie, née des coquetteries, des refus, des oublis. Et soudain, l'aimée perdue, volée par quelque maraudeur, l'apaisement du cœur qui comprend enfin la vie, qui sait désormais le fugace enchantement des heures, l'inutile espérance des éternités terrestres et rentre en lui-même, riche d'avoir entrevu l'irréalisable, riche des sentiments vécus, des sensations gardées, de la première prise inoubliable d'un cœur libre et enthousiaste qui s'est donné chastement...

Or, je veux louer ici M. Delattre. Il peut appeler son livre *la Loi de péché* : c'est une erreur ou un malentendu de mots. Mais son œuvre, depuis *les Contes de mon village*, poursuivie par *Une Rose à la bouche*, par *les Marionnettes rustiques*, par le nouveau livre dont nous parlons, cette œuvre est belle, saine, réconfortante. Il a su la garer des sensualités banales, des fureurs orageuses de la chair, des pitoyables recherches sadiques à la mode. Il a gardé sa force, sa jeunesse et sa verdeur, là où d'autres, qui étaient doués, se sont diminués, et ont pris la remorque derrière quelques sous-Mendès ou quelques sous-Annunzio. Chantre de la nature, de

la jeunesse, du vrai amour, il vibre à toutes les émotions exquises, qui font que la Vie, parfois, vaut d'être vécue.

Et c'est pourquoi, délaissant mainte observation que je pourrais faire encore, et sur l'art souple de ses descriptions agrestes ou urbaines, et sur le tour pittoresque et personnel de ses croquis de personnages, et sur le lyrisme sans rhétorique banale qui porte l'œuvre, je finirai en vous citant cette dernière page, où la pensée la plus précieuse de l'auteur est enchâssée. Son héros a quitté la blonde et volage enchanteresse de son adolescence, puisqu'ils s'en devaient tenir aux seules prémisses de l'amour; il est revenu au village, il a retrouvé sa vieille mère, et le souvenir de sa passion n'est plus, désormais, dans sa mémoire et dans son cœur, qu'un parfum tenace et latent qui embaumera toute sa vie :

Ma mère rêve à moi, se dit Pierre-André; puis elle rêve au beurre qu'elle a empoté, hier, dans les tallevanes pour la provision d'hiver; puis aux roses rouges qu'elle a flairées au jardin, tout à l'heure, en cueillant les herbes de la soupe. Quelle paix est la sienne! Et moi, je suis près d'elle aujourd'hui, je le sens... Mais combien de jours ai-je passés, en ces temps derniers, sans seulement songer qu'elle vécût!... Elle était ici, cependant; elle vivait doucement, ma mère. Et moi, je courais, Marcelle, serrant ta main dans ma main; sans me retourner, je courais oubliant le monde, en croyant serrer ta main dans ma main!

Où voulions-nous aller? Qu'avons-nous fait? Nulle part; rien... Où es-tu, toi? Tu danses, tu ris; et moi je tâte mon cœur. Or, je suis ivre d'une joie folle qui y entre au galop. La peine chérie qui me poignait, hier encore, elle n'est plus qu'une fleurette qui va s'effeuillant. Tout s'est éclairci; tout est bien...

Marcelle, étends ta main vers ma poitrine; sens comme je suis calme. Je goûte la paix d'ici qui est vaste comme un ciel du plein été!

Marcelle, ton souvenir court en moi à la façon du

pampre gracieux autour d'un bâton. Je suis aujourd'hui plus tendre et plus doux à cause de la grâce de ton corps que j'ai contemplée et du caprice dont tu me harcelas. Le bâton orné est un thyrse...

Et ma mère, Marcelle, ma mère elle-même sera plus belle en ma pensée, dès ce jour, à cause de la fleur de tes lèvres! Ses yeux limpides qui redeviennent du bleu de lin des yeux d'enfants; les rides de ses tempes; les fines lignes roses courant sous la peau de ses mains tachées de son, je trouve tout plus émouvant, d'elle qui ne fit que m'aimer, à cause de quelques jours où toi-même tu m'aimas, Marcelle!

Non, non, jamais je ne t'en voudrai d'avoir tordu mon cœur...

Adieu!... Ah! où es-tu sur la terre, Marcelle? J'ai vu que tu n'auras jamais peur de rien. Jusqu'où iras-tu? Qu'importe! Va donc.

... Mais quoi qu'il t'arrive, je te maintiens dans mon cœur à la façon d'un pur rameau de buis amer! Adieu... je ne veux plus te rien demander. Tu es dans ma main avec toutes les créatures vivantes et les choses qui n'ont point encore commencé à vivre... Je t'aimerai toujours.

Et maintenant que l'on tâche à pénétrer le sens serein de cet étrange chant d'adieu à l'aimée. Que l'on rapproche surtout ces accents frais, neufs, francs, et ces sentiments curieusement délicats, de certaines banales apologies de la chair, de l'adultère et du vice...

24 septembre 1899.

II

GEORGES VIRRÈS

LES GENS DE TIEST

Ces pages parurent, fragmentées, dans une revue belge : *Durendal*. Elles y étaient fort joliment titrées : *Bonnes Gens dans leur petite ville*. Le nouvel intitulé précise, par un rappel timide et assez lointain, la villette dont M. Georges Virrès entreprit d'analyser l'âme, de surprendre les mœurs et de croquer la silhouette. J'avoue qu'il me paraît loin d'être aussi heureux. *Bonnes Gens dans leur petite ville!...* Ne semblait-il pas qu'on nous les fît voir, par le gros bout de la lorgnette, activement affairées dans l'inaction et bourdonnantes dans le silence? Ne semblait-il pas qu'on nous les montrât gravissant leurs taupinées ou courbées sur des riens, accroupies sur les petits soucis, les petits négoces, les joies étroites et les minuscules tragédies d'une existence somnolente? Ne retenait-il pas, ce titre, toute la fine sensibilité relevée d'indulgence ironique que l'auteur apporta dans la composition de ces scènes pittoresques? Et, pour tout dire en un mot, l'absence évidente de prétention dans cette appellation pleine de bonhomie ne nous préparait-elle pas au plaisir de feuilleter, sans leur demander des conclusions profondes ni une portée grave, ces images simplement divertissantes, d'une note si juste, d'une observation précisée si adroitement, mais qu'un lien assez ténu relie les unes aux autres?

Je voudrais, en évitant la moindre injustice à l'égard du beau talent et de ce tempérament d'artiste si sympathique dont l'auteur est doué, indiquer d'abord le point faible des *Gens de Tiest* (1). Il ne se révèle pas au premier abord, car l'élégante maîtrise d'un style coloré et musclé, la vigueur du pinceau qui brossa ces scènes de genre, la finesse d'analyse que ces figurines manifestent, sont de puissants éléments d'intérêt qui, pendant longtemps, déguisent l'atmosphère un peu terne du roman. A la longue, pourtant, nous remarquons que l'œuvre piétine trop sur place, que l'intérêt en maint endroit languit, que des dons précieux, et trop riches pour le sujet traité, y sont employés. La forme choisie par M. Georges Virrès pour enclore ses études de mœurs, l'a, je pense, quelque peu trahi. S'il nous eût offert ces tableautins isolément, nul doute qu'ils ne nous eussent plu davantage encore. Car ils peuvent nous séduire par le rendu exact, et tantôt un peu déformé, tantôt idéalisé légèrement, de leur expression : mais, en vérité, le cycle où ils s'encadrent nous fatigue assez vite.

La nature vibrante et spontanée, épanouie surtout dans l'action turbulente, de M. Georges Virrès, le destine évidemment plutôt aux œuvres de passion et même de colère, aux concepts puissants et héroïques, qu'aux notations subtiles et déliées ou aux lavis en grisaille. Sa plume solide et robuste, ardente, battue sur l'enclume de l'enthousiasme, imagée avec exubérance, a dû, pour écrire *les Gens de Tiest*, s'assouplir aux nuances dégradées jusqu'aux insaisissables reflets... Travail digne d'admiration, d'ailleurs, d'un intérêt captivant, couronné par la rencontre des plus exquises trouvailles, et qui n'apparaît pénible qu'assez rarement. Tel est

(1) Roman, par Georges Virrès. Vromant et Cie, Bruxelles. Prix : 3 fr. 50.

le charme que nous goûtons à suivre un artiste à travers les nobles efforts tentés vers des voies inédites, vers le renouvellement de son génie, que nous ne pouvons regretter l'attirance, un peu moindre peut-être, exercée sur notre âme par cette tentative nouvelle. Une sensibilité affinée jusqu'à la plus communicative émotion a permis à l'auteur de varier, par des contrastes originalement opposés, la teinte de ces pages, tour à tour ensoleillées et brumeuses. Cette sensibilité, en même temps qu'elle adoucissait l'éclat d'une verve qui, sans elle, eût pu s'égarer et tomber de la clairvoyante ironie, ouatée d'indulgence, dans l'amertume et la caricature, donnait à l'auteur cet art, le plus rare et le plus estimable, de s'insinuer dans l'âme intime des êtres et des choses, de percevoir les battements secrets de ce cœur mystérieux qui, dans les plus moroses cités et les plus abandonnées des dieux, perpétue l'angoisse de la vie et l'énigme de notre destinée...

Ceci n'apparaît-il pas, en parfaite évidence, dans tel croquis pris au hasard? Jugeons-en :

La petite ville, pendant les matinées, offrait quelque animation. Les courses des ménagères ; le mouvement provoqué par le tribunal, surtout aux jours d'audience correctionnelle, quand les prévenus des villages voisins avaient à répondre de leurs attrapades continuelles; l'habitude de ceux qui, vers midi, vont prendre la goutte au cabaret; tout cela c'était un peu d'existence remuante avant l'assoupissement de l'après-dîner.

Rose approchait du Béguinage, et déjà les venelles étaient mortes. On n'entendait le bruit des voix, le pas des hommes qu'aux heures où les tâcherons revenaient du labeur et gagnaient la place du Tilleul. L'écho des jeux d'enfants, autour de l'arbre, troublait seul, parfois, le silence des rues avoisinantes durant la longue journée. Mais le matin, dès l'aube, une clochette tintait à la chapelle du Béguinage, avant la messe...

« Notre chapelle... » disaient les voisins, et, en effet, elle était bien aux quelques familles qui demeuraient dans un court rayon autour de son campanile ajouré. Ceux du quartier avaient l'autorisation d'y faire leur communion pascale.

L'esprit de l'ancienne communauté, la solidarité et l'amour chrétien qui régnèrent jadis dans ces lieux liaient encore leurs habitants. Les inimitiés étaient choses inconnues entre eux; bien souvent, à des heures pénibles, les gens qui économisaient avec bonheur, — ce bonheur d'amasser lentement et sûrement dans le calme des villettes! — vinrent en aide à des frères malheureux.

Le Béguinage ne pensait pas toujours comme le restant de Tiest. On y gardait des traditions politiques et religieuses. Les allures des gens étaient plus graves et leurs actions plus réfléchies; et, peut-être, si l'on exemptait de cette remarque une grosse rentière de l'endroit, Mme Laton, leurs costumes voulaient-ils s'harmoniser avec les briques vétustes des ruelles.

Ici, maisons et maisonnettes n'étaient point peinturlurées d'ocre, de couleurs blanches ou rouges, et les vêtements, comme les pierres, avaient les teintes assourdies, tranquilles, presque pieuses du passé qui s'attachait à chaque pan de mur. Les demeures de rentier aux façades régulières, ayant remplacé les pittoresques logis flamands, prenaient dans l'air ambiant des aspects d'un charme désuet, d'une douce monotonie. La population ouvrière ne donnait pas dans les idées nouvelles. « Sans doute les âmes des filles de Begghe prient pour nous... Le Béguinage est imprégné de leurs présences invisibles et bienheureuses...»

Après le Rêve, la Vie; après l'âme, qu'avec précaution et douceur l'artiste essaye de traduire, les tableaux tumultueux d'existence extérieure observée et surprise. Lisez donc, après ces lignes où ressuscite, en des voiles caresseurs et translucides, le Béguinage endormi depuis des siècles et comme conservé dans l'oubli et le silence, lisez ces quelques

notations nerveuses, et d'une si jolie couleur locale, descriptives d'une journée électorale à Tiest. Vous verrez que le poète au lyrisme assourdi se transforme aisément en annaliste aigu et observateur, prompt à fixer le trait qui personnalise les objets et leur donne l'étincelle de la vie :

Les hommes, les femmes, les enfants affluèrent vers la grand'place. Au balcon de la « Société littéraire », des dames même assistaient à la formation du cortège, qui allait se rendre devant la demeure de Pivot afin de fêter le héros. Une fanfare déboucha, les éclats des cuivres projetèrent la robustesse des joies contre les maisons pavoisées.

Précédant la musique qui scandait, avec force, le rythme populaire d'un air patrial, trente rangées de garçonnets et de fillettes donnèrent le branle d'un pas cadencé, en accompagnant les sauts d'une chanson patoisante.

Un coup de vent enfla les drapeaux et fit claquer les couleurs âpres du pays. La foule se mêlait au hourvari de la voix et du geste. Gars et luronnes se tenant par la main formaient des chaînes de danseurs qui se succédaient, et, quand la première appuyait à droite en gambadant, la seconde prenait la gauche, suivie à son tour de bandes qui intervertissaient l'ordre de ce jeu, oscillant d'un côté et de l'autre, tout en continuant d'avancer derrière le corps de la fanfare tonitruante.

La fanfare s'était engouffrée dans la rue où demeurait Pivot, des manifestants qui composaient l'arrière-garde s'arrêtèrent soudain au coin de la grand'place. Leurs colonnes se débandèrent.

Chacun se précipita vers le trottoir. Des voix furieuses s'élevaient. Un remous accula contre les maisons des partisans indignés de Manster.

Ils n'avaient pu voir défiler, sans protestation, ceux qui célébraient la réussite du rival. Quelques vitres volèrent en éclats, sous la poussée populaire; mais l'animosité ne se débrida pas dans les violences. « Laissons-les digérer leur mécontentement ! » s'écriaient, allègres, des manifestants qui rejoignaient

vivement les camarades. Deux agents de la police venaient, d'ailleurs, au secours des opposants; ils les dégagèrent, pendant que des vivats les saluaient d'ironies...

D'aussi pittoresques et ressemblantes copies de la réalité, si visiblement estampillées d'une couleur belge que nul ne leur déniera, sont semées avec générosité dans la petite épopée de M. G. Virrès. Ceux, d'ailleurs, qui prirent, à la lire, la même joie que j'ai goûtée moi-même, constateront combien mon analyse réserve de découvertes et de surprises aux lecteurs à venir. Quelles jolies marionnettes s'agitent dans les vieillots et minuscules salons de la « Société littéraire »! Quels types amusants et caustiquement esquissés l'on pourrait reconnaître, en tête de cette manifestation où s'ébroue le monde politique de Tiest!

Et, surtout, je n'ai rien dit de la discussion éclairée et adroite que M. Georges Virrès fait, dans ce roman, de l'âme et de l'intelligence d'un jeune homme qui, bercé de tendresses familiales, s'éveille peu à peu au grand éclat de la vie, s'aguerrit lentement contre les déceptions initiatrices, et dont le cœur, concurremment avec le cœur un peu ridé, mais frais toujours de la douce tante Rose, s'alanguit délicieusement à l'illusion et à l'amour...

La tante Rose, Zoé, la tendre bourrue, Victor Aubry et M. Demans, ce quatuor sympathique et désuet, résume et totalise, avec Paul Aubry, les meilleures, les plus savoureuses parcelles d'humanité qui, par les beaux jours de Messidor ou sous la grise poussière des jours de brume, voltigent de la tour métropolitaine de Tiest à ses remparts branlants, vieux pans noircis dont la mélancolie superbe atteste encore aujourd'hui l'héroïsme légendaire des légions césariennes...

24 décembre 1902

III

MAURICE DES OMBIAUX

MIHIEN D'AVÈNE

C'est la mystérieuse tare de l'amour, — si peut-être ce n'en est la grandeur? — qu'il n'y ait entre le développement de l'intelligence humaine et le plus universel de nos sentiments aucune corrélation nécessaire. Voyez les hommes d'esprit, surprenez les génies dominateurs dans l'expérience amoureuse : presque toujours ils y sont stupides. Combien, en revanche, les sots courent victorieusement par le stade! Mélancolique constatation sans doute, car, enfin, nul n'aime à être tenu ni pour idiot ni pour rebuté, mais affirmation consolante pour beaucoup. Et ce qui pourrait être matière à quelque paradoxe élégant, ce qui pourrait fournir à tel de nos humoristes le sujet des plus agréables et des plus plaisantes digressions, n'en renferme pas moins, en soi, les éléments dramatiques les plus émouvants, pour peu qu'un bon écrivain en veuille dégager la philosophie et l'amertume.

L'un de nos romanciers connus, investigateur et curieux des mœurs confinées au terroir, M. Maurice des Ombiaux, nous incite à ces réflexions par son tout récent ouvrage, *Mihien d'Avène* (1).

Mihien d'Avène n'est pas seulement un excellent roman de mœurs wallonnes, tout ensoleillé des joies

(1) Un vol., chez F. Juven, à Paris.

rurales décrites avec une minutieuse vérité, c'est aussi comme une page d'humanité générale, mélancolisée et, soudain, suggestive d'épouvante. *Mihien d'Avène*, c'est le cas d'un pauvre être auquel la flamme d'intelligence fut refusée, d'un indigent d'esprit, d'un « innocent » comme dit la commisération populaire, pitoyable seulement dans ses appellations, qui devient fou d'amour. Incompris d'abord, ensuite rebuté, le pauvre diable voit rouge et, dans un irrésistible accès, plonge au cœur de son malheureux rival un inconscient mais homicide coutelas...

Les quelques lignes sobres et tragiques qui narrent ce dénouement lamentable tranchent d'une manière impressionnante sur la teinte générale du récit, toute fleurie de poésie, illuminée de joie ou de douce passion, égayée par les taches amusantes et colorées d'un discret réalisme.

M. des Ombiaux, tout d'abord, nous raconte une fête villageoise au pays wallon. Les petits tableautins se suivent, précis et vivants, évocateurs, pour quiconque a jamais pris plaisir à errer, l'un de ces jours bruyants, par nos villages nationaux. Suivez les lignes de celui-ci :

Tout le long de la route, depuis les « Quatre Bras » jusqu'à l'église, les échoppes qui s'étaient installées à la piquette du jour venaient de relever la bâche grise qui les fermait. Les marchandes achevaient d'arranger sur les établis volants recouverts d'une serviette blanche les caramels, les bâtons de sucre d'orge, les boules de gomme multicolores, les chiques de sirop durci, les bablutes, les babulaires, les couques de Dinant et de Reims, les pains d'épices de Gand et ceux de Verviers. A une corde qui allait de l'un à l'autre montant pendaient les saucisses de Boulogne : le sel dont elles étaient saturées traversait la membrane qui les recouvrait : on eût dit qu'elles avaient été roulées dans la poussière de la route. Les oranges, classées selon leur qualité, jetaient une chaude note

d'or parmi les couleurs crues des bonbons peints.

Déjà les enfants entouraient les baraques, les yeux brillants, et chacun tenait sa cense en main pour faire, aussitôt le choix fixé, l'acquisition de la friandise convoitée.

Ailleurs, les gamins tiraient à la chandelle pour gagner un mauvais cigare. Plus loin, quelques paysans en sarrau bleu faisaient marcher le tourniquet où l'on gagne des pipes en calciné et des blagues à tabac en cuir ou en peau de sanglier. Il y avait aussi le miroir déformant et celui où l'on voit la personne que l'on aime et que l'on épousera. Les chevaux de bois aux robes mi-partie verte et jaune, blanche et rouge, avec des yeux fixes et hagards, commençaient à tourner au son de l'orchestrion.

Bientôt les cloches sonnèrent à toute volée. Derrière les auvents et les abat-sons, on les vit bondir dans la tour pour répandre dans la campagne et jusqu'aux hameaux lointains l'appel joyeux de leur âme. En même temps, les canons retentirent sur la colline, agitant, à chaque coup, un panache de poussière et de fumée. Et, vu la circonstance, il n'y eut qu'un court intervalle entre les sonneries annonçant la messe. Pendant une demi-heure, les clameurs de la poudre et du bronze remplirent toute la vallée. A ce bruit, les villageois sortirent de chez eux, parés de leurs plus beaux atours. Les femmes, les plus pauvres comme les plus cossues, étrennaient du neuf, soit une robe, soit un caraco, soit un bonnet. Les hommes arboraient des casquettes achetées de la veille et de belles blouses luisantes et empesées.

Tandis que les cloches, pour la troisième fois, se remettaient en branle, l'harmonie sortit de la maison communale, drapeau en tête, précédée du maître-jeune-homme et de ses adjoints. Ils étaient coiffés d'un bonnet garni de dahlias; une touffe de rubans blancs et rouges était épinglée à leur blouse bleue. Ils entrèrent à grand fracas dans l'église. L'éclat des cuivres s'écrasait contre l'ogive des voûtes, retombait, se cognait contre les murs, et rebondissait parmi les ronflements de l'orgue, cependant que les cloches, là-haut, ne cessaient d'appeler les fidèles...

Que l'on me sache gré de cette citation un peu longue. Aujourd'hui que, presque partout, la critique est remplacée par des avis brefs et presque comminatoires, imposant toute œuvre quelconque comme « le grand succès du jour », comme le « livre que l'on s'arrache », ou comme la plus « merveilleuse étude de mœurs qui ait été tentée », les citations sont devenues une probité nécessaire : probité à l'égard des lecteurs dont l'on se moque trop ouvertement, à la fin; probité surtout envers les véritables écrivains.

Je n'ai sans doute pas à mettre en valeur, dans le tableau esquissé plus haut, combien s'y manifestent les qualités de styliste descriptif que M. des Ombiaux développe dans *Mihien d'Avène*, plus peut-être encore que dans ses précédents romans. Mais je voudrais que l'on remarquât la manière concise et ramassée, succincte et cependant complète, bornée aux traits dominants et pittoresques et tout de même frappante par sa plénitude, de cette petite mise en scène.

Elle est d'un artiste dont l'œil saisit à la fois la vie papillotante des ensembles et le relief accusé du détail. Elle amuse par la justesse du trait et par le choix judicieux de l'épithète. Elle a du nerf et du mouvement.

Or, ces qualités, qu'un tableau pris au hasard nous permet de relever, j'ai pu les retrouver dans presque tous les morceaux analogues de ce récit qui reconstitue, avec une singulière loyauté et une rare pénétration, toute la vie d'une agglomération rurale : bals de campagne, banquets, fêtes religieuses ou ducasses, ou encore, paysages changeants selon l'heure et selon les saisons, errances de pauvres diables parmi les bois neigeux, labours et travaux agricoles, et jusqu'à la minutieuse succession de tous les rites mystérieux qui, au village, accompagnent le sacrifice et l'ultime toilette de ce grand méconnu auquel

nous devons les boudins de Noël, M. des Ombiaux a traité tous ces sujets avec la même compétence avisée et dans un même souci de vérité et de couleur locale, rehaussé, maintes fois, d'une émotion inattendue...

Si, pourtant, le cadre du récit, emprunté au sol que l'auteur connaît jusqu'en ses derniers recoins et qu'il aime d'un amour presque sacré, nous apparaît, prestigieusement reconstituée, l'atmosphère de poésie, tantôt vibrante et tantôt triste, où nous sommes transportés, tient sans doute à la psychologie des êtres qui, elle aussi, s'avère ici étrangement pénétrante et véridique. Beaucoup d'agrestes figures sillonnent ces paysages exactement décrits, mais trois seulement les dominent : Rosette, la délicieuse fillette de Fleur-en-Champ; Florent, son heureux promis, le maître-jeune-homme que chacun fête ; Mihien d'Avène, enfin, l'Innocent, qui doit devenir, stupide instrument de la fatalité, l'homme de sang et de mort; tout le drame se concentre entre ces trois acteurs. Mais, si l'auteur a multiplié les scènes gracieuses ou intimes qui nous initient à la chaste idylle de Rosette et de Florent, c'est la figure énigmatique et douloureuse de Mihien d'Avène qu'il a fait surgir, presque à toute heure, devant nos yeux. C'est son âme trouble et souffrante sur laquelle, plus volontiers, il s'est penché... Quelle page lyrique que celle où nous voyons le pauvre gars surpris par un premier éveil de jalousie, dans sa passion inconsciente et comme religieuse pour Rosette...

Il se reposa sur les trieux d'où il devait redescendre vers Malivaux, heureux de revoir le jour : c'était comme un soulagement, une délivrance. Il lui sembla sortir d'un mauvais rêve, et il ouvrait les yeux tout grands à la lumière rose pour achever de dissiper les derniers fantômes du cauchemar. Il chassait les pensées tristes. Au loin il apercevait confusément les lignes bleues des collines qui ondulaient à perte de

vue. A ces brumes plus denses il devinait la vallée où coule la rivière tortueuse entre les bois et les rocs bouleversés. Dans les replis des collines, il distinguait déjà des hameaux encore voilés par des vapeurs irisées. L'horizon chatoyait comme une nacre; çà et là brillait un coq d'or sur le clocher mauve et pointu d'une église. Bientôt le brouillard remonta du fond qu'il dominait et, de nouveau, un voile gris de perle couvrit toute chose. Puis, lentement, le rideau se leva et se dissipa dans l'azur, tandis que des frissons d'ombres vagues s'enfuyaient de la plaine vers les montagnes qui se perdaient dans le ciel. Alors les toits d'ardoises scintillèrent au loin et la blancheur des murs éclata dans les terres déjà labourées, les éteules et les prairies ensoleillées.

S'étant fait une visière des deux mains, il scruta l'étendue et reconnut, à deux lieues de là, la ferme de Fleur-en-Champ dont le carré, fraîchement badigeonné au lait de chaux, brillait dans un écrin de prés, de vergers et de bois; il reconnaissait à une tache brune violette la porte charretière, d'où partaient, comme un grouillement de fourmis, les attelées de chevaux et de bœufs, puis les vaches qui s'en allaient aux champs. Alors l'innocent se sentit moins seul. Soulagé, il se mit à respirer fortement l'air frais du matin. Il leva les bras comme pour étreindre l'immensité du ciel, fit le signe de la croix et, saisissant son accordéon, il joua un air, doux comme une cantilène avec laquelle on endort les enfants, onctueux comme un chant d'orgue, grave comme une prière, les yeux obstinément fixés sur la ferme lointaine, où la vie commençait à palpiter.

Il joua longtemps. Tous les airs qu'aimait la jeune fille s'envolèrent de ses doigts qui sautillaient allégrement sur les clefs, comme s'ils dussent partir à tire-d'aile, doux oiseaux de tendresse, bercer le réveil de son amie. Il la voyait en cornette blanche, en robe légère et flottante, descendre le vieil escalier de chêne noir, à rampe sculptée, entrer dans la grande cuisine, ouvrir la huche, puiser à même un sac rempli de graines et s'en aller à la cour pour donner à manger aux colombes.

Des toits jusqu'à elle, le vol blanc des oiseaux sillonnait l'air...

Ainsi l'auteur suit avec une attentive et tendre inquiétude son douloureux héros, à travers tous les heurts, les navrements et les sauvages émois qui vont le tourmenter, depuis ces minutes de passion ignorée et douce, jusqu'à l'heure sanguinaire et mortelle. Car nul n'échappe à son Destin.

13 avril 1904.

IV

HUBERT KRAINS

LE PAIN NOIR

Pessimiste sans doute, mais admirablement vécu et humain, tel m'apparaît le dernier roman de M. Hubert Krains, le *Pain noir* (1). C'est le dur quignon, l'âcre et symbolique « pain noir » dont l'amertume, pour les enguignonnés et les malchanceux, succède au goût savoureux, — à peine dissipé, — de la belle miche blanche aux croûtes brunies et dorées... Et, pour écrire cette page, poignante de vérité, perforante d'émotion sobre et recrue, rendue plus âpre encore par l'absolue concision d'une langue singulièrement appropriée, nerveuse et corrosive, M. Hubert Krains n'a dû faire qu'un léger effort. Styliste désormais magistral, observateur perspicace et direct, il lui a suffi d'évoquer l'une quelconque des existences difficiles et lourdement supportées des petites gens d'aujourd'hui, de notre bel aujourd'hui d'universel malaise.

Deux paysages qui nous frappent, l'un dès le début du récit, l'autre vers les dernières pages, semblent bien résumer l'impression qui nous dominera depuis le moment où l'on nous présentera les lamentables héros de cette odyssée campagnarde jusqu'aux tragiques événements qui vont marquer leur déchéance.

(1) Au *Mercure de France*, à Paris.

Tout d'abord, l'espérance est encore permise. Quelques menaces pourtant se font pressentir. Mais Jean et Thérèse Leduc sont courageux, mais Céline Andry est pleine de jeunesse, de foi, d'illusion dans l'amour. Assurément la mauvaise chance des premiers sera conjurée et la vaillante fille du vieil avare Andry pourra, quelque jour, sur le cœur d'un brave homme oublier les duretés paternelles...

Il règne même un air de fête dans la nature environnante :

Le soleil brillait; les alouettes chantaient dans le ciel bleu; une brise légère ridait les blés qui commençaient à jaunir. De nombreux paysans se dirigeaient vers G... Leurs conversations couvraient la campagne d'une rumeur confuse, sur laquelle se détachaient parfois des appels aigus. La poussière soulevée par leurs pieds formait un long brouillard gris où les toilettes claires des femmes se confondaient par moments avec les vêtements sombres des hommes. Des voitures et des carrioles lancées au galop fendaient de temps en temps cette foule : tout disparaissait alors dans un nuage plus opaque. Au fond de la vallée on entendait des airs de danse mêlés à des ritournelles d'orgue de Barbarie...

Mais la vie passe et, dans son irresponsable férocité, elle broie les pauvres diables trop faibles pour en porter le fardeau. Céline Andry a été prise aux premières paroles enjôleuses du goujat que tenta sa beauté. Sevrée de toute tendresse par un père morose et autoritaire, elle s'est enivrée des belles promesses d'épousailles de son gratte-papier arriviste, et la pauvre enfant n'a pas eu le courage et la force de rester l'intangible vertueuse que sa destinée pourtant était de demeurer... Abandonnée par le misérable qui l'a trompée, elle accepte l'humble et sublime pardon de son premier adorateur méprisé, le fidèle Martin, qui la sauve du déshonneur. Mais comme l'on devine son existence brisée! Comme

on la sent frappée à mort par le mépris qu'elle-même garde pour elle-même! Elle aussi désormais nourrira son vautour...

C'est en vain, d'autre part, que Jean Leduc luttera pour enrayer la mauvaise fortune qui, de la gêne, fatalement l'entraîne à la misère. C'est en vain que sa femme, cramponnée avec désespoir à la pensée d'arracher son fils indigne au vice qui le mord et le retient loin des siens, tentera toutes les démarches pour ramener l'ingrat. Elle-même sombrera dans la folie, tandis que son compagnon de chaînes, après avoir effleuré les régions terrifiantes du crime, finira ses jours d'angoisse par un inconscient suicide.

Lamentablement accouplés dans la souffrance, leur existence n'est-elle pas symbolisée par ce lugubre retour de la vieille femme qui, dans une pensée obstinée de rédemption, voulut se rendre à la ville pour tâcher de disputer son enfant à la Gueuse, mais dut s'en revenir impuissante et déçue :

La nuit tombait quand Thérèse arriva à G... Le quai de la gare, mal éclairé par deux pauvres réverbères, présentait un aspect lugubre : on n'y voyait personne, sauf le chef, qui se tenait debout au bord de la voie. Toutefois, lorsqu'elle fut descendue de voiture, un homme, qui était assis sur un banc contre le mur, se détacha de l'ombre. Elle reconnut son mari. Bien qu'il ne fût pas certain de la voir rentrer le jour même, il était venu l'attendre à tout hasard. Il lui prit la main et lui demanda si elle avait fait un bon voyage. Elle répondit que oui, à voix presque basse.

Lorsqu'ils eurent quitté la gare, la pluie se mit à tomber. Dans les champs, l'obscurité était si épaisse qu'ils voyaient à peine leur route. Blottis sous le même parapluie, ils marchaient côte à côte, sans parler. Ils semblaient tous deux écouter le bruit de leurs pas dans la boue et le murmure de l'averse dans les champs de betteraves. En rentrant, Thérèse vit que son mari l'avait attendue pour souper. Il avait

même acheté du pain blanc. Cette attention augmenta sa tristesse. Elle aurait voulu lui dire quelque chose. Mais quoi? Parler de son fils? Lui avouer ce qui s'était passé là-bas? Elle n'en avait pas la force, et, d'ailleurs, elle craignait de l'irriter. En coupant du pain, elle demanda :

— Il n'est rien survenu pendant la journée? Tout s'est bien passé?

— Tout s'est bien passé, répondit-il.

Ils se turent. Leduc attendait évidemment des renseignements de la part de Thérèse, mais il ne voulut pas la questionner. Il agissait ainsi par amour-propre, d'abord (il avait juré de ne plus jamais s'occuper de son fils); ensuite parce qu'il pensait que, si elle avait quelque chose de bon à dire, elle le raconterait d'elle-même. Il interpréta son silence comme l'aveu d'une déception.

— Après tout, cela m'est égal, se dit-il.

Et cependant, immédiatement après avoir prononcé ces mots, il se sentit devenir triste. Pendant la journée, tout en se défendant d'attendre n'importe quoi d'Alfred, il n'avait pu s'empêcher d'espérer que quelque chose d'heureux sortirait du voyage de sa femme... Maintenant, voilà que ses rêves étaient de nouveau emportés comme par un coup de vent!...

Il mangeait machinalement, la tête baissée, écoutant le crépitement de la pluie sur le toit et le glouglou de la gouttière qui dégorgeait son eau sur les pavés de la cour.

Comme Thérèse n'entamait pas sa tartine, il demanda :

— Pourquoi ne manges-tu pas?

— J'ai mal à la tête, dit-elle... Je vais me coucher.

Ils étaient au lit depuis quelques minutes, lorsqu'il s'aperçut qu'elle pleurait silencieusement.

Toute leur vie de déceptions et de chagrins tient dans cette courte scène d'un naturel si poignant, d'une émotion si contenue, d'un si apitoyant réalisme...

Et, comme M. Krains possède merveilleusement le don d'associer les paysages, les circonstances, les

mouvements de la nature aux états d'âme de ses héros sacrifiés et misérables, c'est toute l'existence encore de Jean et de Thérèse qui semble défiler en raccourci sous nos yeux, au terme du récit, quand, sa pauvre femme conduite à l'asile, Leduc revient dans la nuit, sur une dure banquette de train paresseux, accompagné d'un ami qui lui fut pitoyable :

La neige continuait à descendre du ciel par gros flocons, qui se posaient comme des mouches folles sur les vitres des wagons. La locomotive haletait à travers les plaines mornes, sur lesquelles le crépuscule étendait ses ombres noires. De temps en temps, des villages apparaissaient avec leurs maisons closes et leurs petites lumières immobiles. Les gares semblaient plus vides et plus lugubres encore que le matin. Personne ne vint troubler les deux voyageurs. Martin fumait sa pipe en silence, tandis que Jean tenait la tête baissée, abandonnant son corps à toutes les saccades du train; par moments, il remuait les lèvres ou passait la manche sur ses paupières.

Ceux qui ont suivi le développement toujours progressif du talent de M. Hubert Krains, depuis les *Bons parents* jusqu'au *Pain noir*, pourront constater à quel remarquable degré de maîtrise ce jeune romancier est désormais parvenu. La sobriété du style, qu'il voulut toujours serrer de près, s'est relevée d'une surprenante justesse d'expressions et d'épithètes, d'une rare adresse dans le choix des termes, qui sont toujours picturaux et adéquats, d'un condensé dans l'allure qui parfois rappelle les maîtres du genre, Mérimée, Flaubert ou Maupassant. De plus, nul détail inutile ne vient faire office encombrant de remplissage. L'auteur se borne aux traits nécessaires qui fixent l'image, mais qui la fixent personnalisée et définitive. C'est dire que tous les reliefs sont accusés, que les nuances propres à chaque objet sont surprises et restituées.

D'autre part, les personnages les plus acces-

soires, Andry, Alfred, Guilleaume et Zabeth, Bodson, le baron de Sart, sans envahir les premiers plans du roman, dont ils viendraient, sinon, émousser les arêtes, gardent cependant ces traits et ces couleurs qui nous les font reconnaître, qui les situent dans leur milieu, à l'exacte place qui leur revient et qui contribuent à répandre sur tous les aspects de ce drame intime la teinte de vie et de réalisme poursuivie. Si, pourtant, dans le *Mihien d'Avène* de M. des Ombiaux (1), les heures ensoleillées venaient réjouir les lecteurs, parfois attristés par l'inguérissable passion de l'Innocent, dans *le Pain noir*, ces heures de joies et de tendresse apparaissent à peine, comme d'imperceptibles secondes, dans l'idylle amoureuse de Céline Andry, si promptement assombrie. Une teinte désolée de fatalité et de désespérance est ici répandue sur chaque page. D'où vient donc que *le Pain noir*, malgré son pessimisme foncier, ne nous suggère point ce mouvement de recul et d'antipathie que les œuvres naturalistes d'antan, que les tranches de vie cruelles et « rosses » de l'école où MM. Méténier et Paul Alexis triomphèrent un moment, provoquaient despotiquement? C'est que M. Krains n'est point pessimiste et réaliste, à la façon des naturalistes de Médan, mais selon le dogme attendri des romanciers russes et anglais. Il aime les lamentables héros qu'il nous présente, et il observe avec une chaleureuse pitié leurs soubresauts de détresse et de souffrance. Il ne nous les expose pas avilis, mais brisés. Thérèse Leduc resplendit à nos yeux, par cette flamme merveilleuse et brûlante qui consume, sans l'anéantir, son héroïque amour de mère douloureuse; Martin n'est pas le méprisable complaisant ou l'utilitaire madré du théâtre libre : c'est le bon Samaritain de l'Evangile qui panse les plaies

(1) Voir plus haut.

du cœur et endort les lancinantes angoisses de l'aimée. Et si Céline Andry n'a pu éviter la chute, c'est son cœur seul, son cœur d'enfant tendre et ignorante qui fut vaincu et que M. Krains nous montre régénéré par sa misère, par sa honte même et par son repentir.

13 avril 1904.

V

GEORGES RENCY

L'AIEULE

M. Georges Rency nous permet d'admirer, sans arrière-pensée, le talent vigoureux et tendre qu'il a versé en son dernier livre : *l'Aïeule* (1). On a prononcé déjà, au sujet de cette psychologie délicate, approfondie et impeccablement juste, le mot de chef-d'œuvre. Ce mot, en vérité, on pourrait, à certains égards, l'estimer justifié. *L'Aïeule* appartient à une sorte rare et saine d'œuvres réalistes et pénétrantes, sans excès de réalisme, sans grossièreté naturaliste, et sans tarabiscotage sentimental ou analytique. Le roman de M. G. Rency se rattache, par là, au large courant de solidarité et de pitié qui, donnant à la peinture de la vie une interprétation supérieure et vraiment humaine, fit l'incontestable puissance des Dostoïewski, des Tolstoï et des George Elliot.

Chose rare encore, l'auteur a su prêter à la figure principale du récit tout le développement nécessaire pour nous faire pénétrer, jusqu'en ses plus intimes replis, cet être adorable de bonté et de sacrifice, sans que l'action du roman perde un pouce du terrain où elle doit évoluer, et sans que le cadre paraisse jamais disloqué, trop faible ou trop étroit pour soutenir le tableau.

(1) Un vol., chez Weissenbruch, à Bruxelles.

Aucune recherche d'invention, d'ailleurs, aucune préoccupation d'innover dans cette action ou dans ce cadre. C'est une tranche de vie qui pourrait, comme un conte célèbre, s'appeler *Un Cœur simple*. C'est l'odyssée navrante et si commune d'une pauvre grand'mère sacrifiée par l'égoïste jeunesse de ses enfants, réfugiée dans son amour absolu et craintif pour l'innocent petit-fils dont la faiblesse d'enfant s'apparente à sa faiblesse de vieille, et qui marche vaillamment d'amertume en amertume, d'humiliation en humiliation, de sacrifice en sacrifice, sur le dur chemin qui la mène de la vieillesse à l'inévitable mort. Mais, dans la narration de cette existence, M. G. Rency a su, par de précieux et vivants détails, faire tenir toutes les modalités qui composent la vie des cœurs humbles et aimants; il a su, sans forcer un trait, sans recourir à ces affadissantes et banales ressources d'apitoiements qui nous énervent, nous attacher au cœur meurtri de cette vieille femme, au point que ses palpitations se répercutent chez nous, que nous souffrons des angoisses qui l'étreignent, des chocs perpétuels qui l'ébranlent, et des lentes blessures par où s'écoule son sang fiévreux et triste...

Une narration vive, serrée et comme à l'emporte-pièce fait ressortir encore la cruelle et implacable lourdeur des événements. Les premières pages du livre nous en feront saisir aisément la vigueur nerveuse et concise :

Un soir, dans l'arrière-boutique étroite et sombre qui lui servait d'atelier, le cordonnier Couzet se sentit pris d'un malaise. Il abandonna la pièce de cuir qu'il s'occupait à tailler et se leva en chancelant. C'était un homme corpulent et sanguin que quarante ans d'immobilité achevaient de détruire. Il eut le temps de pousser un cri : « Marie! » et s'écroula sur lui-même, assommé.

Marie était sa femme. Elle accourut de la cuisine,

les bras nus jusqu'aux coudes et mouillés de savonnée. Quand elle vit son homme par terre, ses jambes fléchirent. A son tour, elle appela : « Aline! » et sa fille descendit de l'étage, un bouquet de fleurs artificielles entre les doigts.

Les deux femmes, péniblement, relevèrent le vieillard et le traînèrent jusqu'à sa couche où, tout vêtu, elles l'étendirent. Affolées, elles pleuraient, appelaient le malade, le secouaient et ne faisaient rien pour le secourir. Une voisine, attirée par le bruit, se chargea d'aller avertir le médecin. Celui-ci ne vint qu'à la nuit. Le vieillard, déjà, était mort sans qu'on s'en fût aperçu. Le médecin terrifia les voisins qui envahissaient la maison, en prononçant ces mots : « Apoplexie foudroyante. » On déshabilla le défunt, on fit sa dernière toilette, et, vers l'aube, les gens se retirèrent, laissant la veuve et l'orpheline veiller le mort à la lueur des cierges...

. . . . . .

Un jour passa, et puis on emporta le père. Derrière le rideau d'une fenêtre, à l'étage, les deux femmes virent le petit cortège s'éloigner de la maison. Deux enfants de chœur balançaient des lampes. Un prêtre en surplis lisait tout bas des prières. Et le cercueil, lourd et nu, tremblait aux bras des quatre porteurs. Tout cela tourna brusquement le coin de la rue, et, ne voyant plus rien, les femmes s'étreignirent en sanglotant. Leur solitude leur parut soudain plus grande. En ce moment, elles seraient mortes avec délices.

Une œuvre est d'autant plus proche du grand art, elle s'apparente d'autant plus intimement aux œuvres maîtresses qui demeurent le patrimoine littéraire universel et inaliénable de l'humanité, qu'elle s'éloigne davantage des conventions, qu'elle est plus humaine, plus directement inspirée par la vie qui nous entoure. A ce point de vue, *l'Aïeule*, ce petit roman sans prétentions transcendantes et dénué de ces tapageurs ornements par où certains écrits estiment se rehausser, *l'Aïeule* demeurera l'une des productions les plus élevées et les plus émouvantes de

notre littérature française de Belgique. Cette sorte de naturalisme sobre et discret qu'on a pu relever dans les pages citées plus haut surélève, en effet, et rend plus poignante l'analyse d'âme qui fait l'objet du livre. Mais, si le récit, dans ses tableaux et dans son développement naturel, est l'œuvre d'un peintre habile et d'un observateur probe de la vie moyenne et des mœurs humbles, il fallait l'âme d'un poète pour comprendre la beauté et la poésie d'une existence à ce point obscure et sacrifiée; il fallait un cœur en quelque sorte évangélique pour la chanter, pour aimer et faire resplendir ce modeste héroïsme, tissu de renoncements répétés et sans gloire. Nombreux sont les traits significatifs et délicats, inédits et observés qui font ressortir le sens de ces mœurs et de ces attitudes meurtries.

Sous la tenue fière et discrètement vibrante de ce roman, couve le feu d'une émotion toujours en éveil, et l'ardeur d'une mélancolie pessimiste et résignée, qui garde une étrange noblesse. Et soudain, aux dernières pages du récit, quand son Destin vient prendre la pauvre vieille reléguée à l'hospice par des enfants ingrats, il semble qu'une colère généreuse et indignée soulève l'écrivain. Il atteint aux accents les plus dramatiques et les plus vigoureux dans la description des hallucinations où sombre cette sacrifiée volontaire, dont l'héroïque bonté fut méconnue, et l'instant de sa mort frissonne à travers l'œuvre entière, comme le souvenir d'une page inoubliable et glaçante.

13 juin 1902.

QUATRIÈME PARTIE

LE ROMAN HUMORISTIQUE

I

L'HUMOUR FRANÇAIS

I

TRISTAN BERNARD

MÉMOIRES D'UN JEUNE HOMME RANGÉ

La littérature humoristique du jour est plutôt frivole. Nos « auteurs gais », si nous en exceptons quelques talents très originaux, inclinent à la peinture de mœurs nullement austères. Et, particulièrement, la jeunesse y fait inquiétante figure. Tous les jeunes gens mis en scène apparaissent comme des jouisseurs enragés. Les fredaines, — éternellement semblables, — de ces « échappés des bras de leurs mamans » offrent pourtant un intérêt très relatif. Ces folies amoureuses sont bien monotones à la fin, et nous sommes las, mais las, vous entendez bien, jusqu'à la nausée, de relire ces grimoires de crudités qui, sans répit, recommencent toujours les

mémoires « du jeune homme qui se dérange »! Honneur et los à M. Tristan Bernard, qui nous donne — enfin! — les *Mémoires d'un jeune homme rangé* (1).

Il est indiscutable que ce livre, à peine paru, fut un grand succès. M. Bernard n'était certes pas un inconnu. Depuis longtemps il tenait la tête dans le groupe des humoristes. Ceux d'entre nous qui lisent les jeunes revues n'ont pas oublié les trouvailles délicieuses du *Chasseur de chevelures;* les lettrés associent le nom de M. Tristan Bernard à celui de M. Pierre Veber en songeant à un volume exhilarant : *Vous m'en direz tant;* et, enfin, je n'ai pas à rappeler les succès dramatiques de l'auteur des *Pieds nickelés* et du *Fardeau de la liberté*. Mais les *Mémoires d'un jeune homme rangé* classent définitivement leur auteur au tout premier rang des ironistes. Il est désormais de la grande lignée des Dickens et des Marc Twain.

Lisez donc la première page du livre, et je vous défie d'abandonner celui-ci avant d'avoir passé un bistouri fiévreux à travers tous les feuillets!

La jeunesse de Daniel Henry se passa alternativement à mépriser les prescriptions de la mode et à tenter de vains efforts pour s'y conformer.

Il employa des années de sa vie à rêver la conquête de ces fantômes insaisissables : un chapeau élégant, un col de chemise bien dégagé, un veston bien coupé. Les hauts-de-forme, si reluisants et séduisants tant qu'ils habitaient le magasin orné de glaces, contractaient au contact de la tête de Daniel Henry une sorte de maladie de vulgarité. Les collets de veston montaient jusqu'à la nuque, au mépris des cols de chemise, dont ils ne laissaient plus rien voir.

Daniel avait été élevé par sa famille dans cette idée que les tailleurs fashionables et chers n'étaient pas plus adroits que certains tailleurs à bon marché qui

(1) Aux éditions de *la Revue blanche*, à Paris.

habitaient dans les rues étroites du quartier Montorgueil.

— D'ailleurs, disait la mère du jeune Henry quand elle avait découvert un nouveau tailleur en chambre, c'est un homme qui travaille pour les premières maisons de Paris; et l'on peut avoir pour quatre-vingt-dix francs chez lui un vêtement qu'on payerait facilement le double ailleurs.

Je saute quelques pages, — après les avoir lues, s'entend, — et je vous arrête encore à cet exquis fragment. Daniel va en soirée. Il s'est venu montrer au départ, à son respectable père, lequel, en compagnie de son respectable oncle, s'abandonne aux émotions violentes d'une partie d'impériale. Je copie M. Bernard :

Son père l'examina avec une indifférence affectée, tira sa montre et dit :

— Il faut te mettre en chemin. Tu prendras le petit tram, rue de Maubeuge, avec une correspondance pour Batignoles-Clichy-Odéon, qui te déposera sur la place du Théâtre-Français.

— Pourquoi ça? dit l'oncle Emile. Il a bien plus d'avantages à prendre Chaussée du Maine — gare du Nord? Qu'est-ce que tu veux qu'il attende pour la correspondance? Chaussée du Maine le mène rue de Rivoli.

— Trouvera-t-il de la place dans Chaussée du Maine? dit M. Henry qui tenait à son idée.

— Toujours à cette heure-ci, dit l'oncle Emile.

Daniel, qui était décidé à prendre une voiture, écoutait placidement cette discussion.

Je cède encore aux séductions de la page 73. Daniel aime Mlle Berthe Vorand. Prié par les parents de celle-ci de venir déjeuner chez eux, à la campagne, il se rend, empressé, à cette invitation :

Daniel, en complet gris, arriva à la gare à trois heures moins le quart. Il avait acheté un chapeau de paille et une paire de gants. Il pensa qu'il n'aurait

pas trop de tout le trajet pour faire arriver chacun de ses doigts jusqu'au bout de chacun des doigts de gant.

Comme il était installé dans un compartiment de première, il aperçut M. Vorand, le père de Berthe, qui cherchait une place. Daniel, sans savoir pourquoi, fit semblant de ne pas le voir. M. Vorand, dont la barbe grise avait plus d'importance que jamais, alla plus loin, à l'extrémité du train. Daniel, craignant qu'il ne revînt de son côté, descendit du wagon, pour flâner devant l'étalage des journaux et des livres, où un employé de la gare, pendant l'absence momentanée de la marchande, surveillait d'un œil insensible les plus récentes floraisons de la littérature française. En tournant les yeux, Daniel aperçut M. Vorand installé dans un compartiment, et qui lisait son journal. Il admira à la dérobée sa rude élégance.

Il se demanda s'il devait lui dire bonjour, puisqu'il allait chez lui et qu'il serait bien obligé de lui parler à un moment donné? Et puis M. Vorand pouvait l'avoir vu. Il s'approcha du compartiment, où le banquier continuait sa lecture. « Bonjour, monsieur, » dit-il à voix très basse. M. Vorand ne leva pas le nez. Il était peut-être encore temps de chercher une autre place... Daniel s'éloigna, puis revint délibérément et dit à voix plus haute :

— Monsieur, comment allez-vous?

Voilà bien des citations, me direz-vous. Le système qui consiste à rendre compte d'un ouvrage en lui empruntant de très nombreux fragments, est un système dont je sais que médisent quelques personnes malintentionnées. Elles insinuent que ce genre d'analyse littéraire, le plus facile à leurs yeux, est aussi, et pour cause, le plus rapide. Mais nous laisserons dire ces personnes chagrines. J'ai choisi au hasard, dans le roman de M. Tristan Bernard, trois extraits qui m'ont paru d'un comique assez savoureux, afin de mieux faire saisir à mes lecteurs le procédé de ce comique et sa qualité très personnelle. Vous remarquerez, en effet, qu'aucun

des passages lus plus haut ne renferme en soi des éléments de drôlerie intentionnelle. Le comique n'est absolument pas recherché : il n'y a rien de particulièrement risible dans la situation d'un jeune homme qui voudrait être bien vêtu, dans la discussion de deux bonshommes au sujet de l'omnibus que pourrait choisir, pour aller au bal, un troisième bonhomme, lequel est décidé, *in petto*, à prendre un fiacre; et, enfin, le cas du jeune Daniel qui hésite à aborder M. Vorand, ne présente extérieurement rien d'irrésistible ou de bouffon. Et pourtant nul ne reste indifférent à la saveur de ces petits tableaux. C'est donc que M. Tristan Bernard possède ce don, très rare, de rendre comiques les plus vulgaires et les plus usuels incidents de la vie, simplement par la façon originale et pittoresque dont il les voit, et par l'amusante transcription qu'il en opère.

Il faut reconnaître avant tout l'excellence classique et le mérite de son style coupant, aux mots précis et piquants, à la couleur nette, au goût aigrelet, à l'allure perforante.

Il vous est arrivé, comme à tout homme je suppose, d'entrer dans une pharmacie. C'est un spectacle à la fois puéril et attachant que celui d'un pharmacien dosant ses drogues. Dans un des plateaux d'une minuscule balance, il dépose, avec de petits gestes saccadés et dérisoirement précieux, quelques onces d'une poudre blanchâtre, ou brunâtre, ou noirâtre. Puis, la mince cuiller de corne rentrée dans son bocal, l'officiant saisit une sorte de pince en forme de compas et farfouille, de la pointe, à même une petite sébile de marbre, où quelques plaques de cuivre, ridiculement menues, stagnent.

Il en saisit une au hasard et la glisse, en mettant à cette action toute l'attention qu'une face humaine peut refléter, dans le plateau vide de la balance. Celle-ci bascule. Mais le petit tas blanchâtre est plus

lourd. Le pharmacien, avec précipitation, remet la piécette de cuivre en la sébile et en pique une plus importante. C'est au tour du tas blanchâtre d'être trop léger, cette fois. Enfin, un jeu complet de mouvements attentifs, d'aller et retour de la sébile à la balance, amène le résultat voulu. Une piécette de cuivre s'est trouvée qui correspond exactement à la densité du tas de poudre (remarquez que ce pourrait être le contraire, et je vous autorise à supposer un tas de poudre qui, par suite d'ajoutés et de retranchements, finirait par se trouver de poids égal au fragment de cuivre imposé). Le résultat atteint, cet équilibre obtenu est un joli spectacle. Il est joli surtout pour qui n'a pas dû assister aux nombreuses opérations préliminaires.

Mais à quoi rime cet apologue? Tout simplement à vous suggérer que M. Tristan Bernard, dans le choix des termes qui composent sa phrase spirituelle et savoureuse, doit, certainement, suivre l'exemple de mon pharmacien. Un équilibre si admirable, une si excellente appropriation du mot voulu, du qualificatif à la fois le plus juste et le plus amusant, à la chose à dire, un dosage si humoristique du sérieux et du drolatique, quel travail patient de styliste ingénieux cela ne doit-il pas dissimuler!

Et le résultat n'est pas seulement une langue vive, tranchante, musclée et vivante, pleine de sobriété et de couleur, une langue où tout mot porte. C'est encore, à chaque instant, d'intéressantes et jolies trouvailles, un choix drôle et attirant de métaphores inattendues :

Daniel devenait tout rouge, et le nez dans son assiette, ressemblait subitement à un myope qui mange dans un restaurant douteux.

Il y a des familles où l'on semble entretenir soigneusement des parents malades, pour refuser les invitations à dîner.

Il serra fortement les mains de Mme Vorand, avec la rudesse et la supériorité d'un bienfaiteur.

Quand il entra dans un vaste cabinet, éclairé par deux fenêtres, Daniel n'avait qu'un parapluie et un chapeau, mais il sembla avoir la charge de trois chapeaux et de quatre parapluies quand il s'agit de tendre la main à M. Vorand.

Il était plus tenu par son bonheur qu'un employé par son bureau.

Il croyait toujours à l'honnêteté des femmes, c'est-à-dire qu'il lui semblait difficile qu'une femme pût oublier ses devoirs avec un autre qu'avec lui.

Mais ses yeux suivaient les lignes, tout seuls, comme un docile attelage dont le conducteur est resté à boire au tournant de la route.

M. Vorand, largement installé sur le siège, conduisait le petit cheval avec une main de fer, gantée de peau de chien.

Je ne m'arrêterais plus!

Il ne semble pas, à première vue, et en conclusion de tout cela, que M. Tristan Bernard soit un bien méchant homme. Défiez-vous, c'est un homme terrible. L'ancien « chasseur de chevelures » est demeuré un redoutable chasseur de ridicules. Il poursuit sans cesse, et avec une étonnante allégresse d'allures, tous les petits gestes humains qui nous échappent, qui échappent aux plus forts, aux plus blasés, à ceux qui composent le mieux leur attitude et se gardent le plus jalousement. Or, ces petits gestes moraux ou physiques, qui nous paraissent négligeables, inaperçus, tant ils sont naturels à tous, ces petits gestes recueillis et projetés par M. T. Bernard sur son écran implacable, sont suggestifs d'hilarité et de risées.

Daniel est le jeune homme que nous avons tous

été. Qu'importe à ce point de vue qu'il soit « rangé »? Le jeune homme à fredaines n'est pas moins un gras « bouillon de culture » pour gestes à faire rire. C'est, je vous le dis, le premier homme venu, le monsieur qui traverse le boulevard, celui que tous nous pouvons être, un peu plus naïf peut-être, un peu plus jobard, un peu plus poltron; — au moins figurons-le-nous tel, par amour-propre :

Il voulait plaire aux gens pour lui-même, intégralement, et ne réfléchissait pas que son âme véritable était difficile à connaître et à saisir. N'en changeait-il pas constamment? Ne choisissait-il pas, à l'usage de chaque interlocuteur, une face spéciale de lui-même, celle qu'il croyait devoir plaire?

Il ne mentait pas, mais il avait des sincérités sur mesure, des sincérités pour dames, pour messieurs âgés et respectables, pour jeunes hommes indépendants. C'est ainsi, par exemple, qu'avec Julius, qui n'attachait qu'un prix médiocre à la bravoure, il dévoilait, il étalait tout ce qu'il y avait en lui de pusillanimité, alors que Berthe ne le connaissait que sous l'aspect d'un garçon mal endurant, chaud de la tête, un peu casse-cou.

Je vous le dis, en vérité, M. Tristan Bernard est un profond philosophe et un moraliste éclairé, mais c'est aussi un satirique en éveil et armé.

Il n'y a aucun événement dans ces *Mémoires*. Simplement, l'auteur nous conte l'histoire banale, commune, sans incidents, des fiançailles de Daniel. Et ce livre, par une bizarre fortune, est comme un abrégé de tous les sentiments et de tous les actes d'un bon jeune homme bourgeois de notre temps.

Oui, certes, il y a parenté entre l'âme du vieux Dickens et celle du jeune Tristan Bernard. M. Paul Acker, dans un judicieux et original article de la *Revue Bleue*, a développé un thème fantaisiste sur ce rapprochement. Il met, entre autres choses, des paroles fort adroites et fort justes sur les lèvres de

notre humoriste. Il le voit comme un homme sage et narquois, doublé d'un observateur exact et minutieux : un homme qui sait percer ce caractère factice que nous crée la société et découvrir celui qui est vraiment le nôtre; un homme qui « note les infinies contradictions de nos actes, de nos pensées et des conventions de tout ordre auxquelles nous nous soumettons, et qui, des moments les plus solennels de notre existence comme des minutes les plus insignifiantes, des paroles les plus banales comme des gestes les plus nobles, fait jaillir un comique si juste qu'il excite au rire les visages les plus renfrognés ».

La mesure, le tact, la simplicité, la sobriété dans les descriptions, et cette permanence de l'ironie douce et sereine qui surveille toutes les plus délicates nuances de l'âme chez ses personnages pour en faire jaillir la raillerie bienveillante et juste, voilà donc les qualités primordiales de cet humoriste-né, M. Tristan Bernard. Est-ce la faute de l'auteur si cette satire, si pateline d'apparence, est, en réalité, d'une cruauté irrésistible? Qui donc a fait l'homme d'aujourd'hui, cette étrange créature complexe et déformée, commettant, sans même s'en douter, des « petites saletés » perpétuelles qu'elle colore, à ses yeux, de belles apparences, appelant désintéressement, noblesse, dévouement, les écarts de sa vanité, de son égoïsme, et les jeux hypocrites d'un cynisme qui n'est plus même conscient? Les *Mémoires d'un jeune homme rangé* sont un miroir que M. Tristan Bernard promène devant nos yeux et dans lequel, par un prodige singulier, nous voyons grimacer seulement notre prochain, l'homme qui passe, notre ami et notre frère...

Juin 1899.

II

ANDRÉ BEAUNIER

LES DUPONT-LETERRIER

M. André Beaunier nous a amusés beaucoup avec l'affaire Dreyfus. C'est un joli résultat, plein d'imprévu. J'affirme, au reste, que ce plaisir nous était dû. Il était inadmissible, en vérité, que, pour cette fois, il devînt faux de dire que tout, en France, « finit par des chansons ». La petite chanson de M. Beaunier se trouve être gaie, spirituelle, d'une verve pinçante, mais non sanguinaire. Voilà qui va bien, et tous ceux qui goûtent la satire fantaisiste aimeront les *Dupont-Leterrier* (1).

Cet amusant roman porte un sous-titre qui, tout seul, est déjà une trouvaille : *Histoire d'une famille pendant l'Affaire*. Nous avions des *Histoire d'une famille sous la Terreur;* nous avions encore certaine *Histoire d'une famille sous le second Empire*, que vous connaissez, je suppose. Il seyait vraiment, — pour l'étranger qui nous observe, — que nous eussions cette *Histoire d'une famille pendant l'Affaire*.

Ces Dupont-Leterrier, — pour y revenir, — m'ont fait songer, tout d'abord, à *Bouvard et Pécuchet*. François Leterrier, tout au moins, est un peu Pécuchet. Les caprices qui, de tout temps, présidèrent aux mariages parisiens, — comme à tous les autres,

(1) *Les Dupont-Leterrier*. — Histoire d'une famille pendant l'Affaire. — A Paris, à la *Société d'édition des gens de lettres*.

d'ailleurs, — ont rapproché Jeanne Dupont de François Leterrier... Mais voyons d'abord d'où sortent ces gens-là, n'est-il pas vrai?

« Dupont le père n'avait pas hérité d'un des plus grands noms de France, mais il avait réalisé « dans les affaires » une jolie fortune. Il figurait dans le *Tout Paris* avec un numéro de téléphone, deux châteaux, lignes télégraphiques et bureaux de poste. » Cet homme était visiblement destiné à grossir les rangs dreyfusards.

Passons à la famille du mari, antidreyfusarde, comme vous pensez :

Les Leterrier n'étaient pas très riches, mais bien posés. M. Leterrier, magistrat, avait donné sa démission « lors des décrets ». A présent, il soignait à Paris les intérêts d'un prince prétendant qui, par delà les frontières, attendait l'occasion de « se mettre à la disposition de son pays ». La confiance de Monseigneur valait à son fidèle serviteur les quelques mille francs qui sont nécessaires pour vivre dignement; en outre elle lui assurait la flatteuse sympathie de tout le Faubourg. Les plus beaux restes de l'ancien Régime l'appelaient gentiment « leur cher Leterrier »; Monseigneur lui-même lui écrivait « Mon cher Leterrier » et le remerciait de son inaltérable dévouement.

Ce bout de présentation était nécessaire, car c'est entre le bloc Dupont et le bloc Leterrier que va se concentrer la grande bataille. Pour les Dupont, les Leterrier sont vendus à l'état-major et aux Jésuites; ça ne fait pas l'ombre d'un doute pour les Leterrier, que les Dupont émargent au Syndicat. Entre les deux familles, — modernes Capulets et Montaigus replâtrés, — est ballotté le couple de la petite Mme Leterrier, née Dupont, et de l'excellent François, son mari, qui est bien une des plus splendides physionomies d'imbécile bourgeois et mondain que le roman contemporain ait créées.

Je vous ai parlé de Bouvard et de Pécuchet. La

comparaison m'est revenue à l'esprit tout d'abord en considérant le genre d'humour de M. André Beaunier, qui se rapproche assez de celui de M. Tristan Bernard, — (un « air de famille » règne entre l'observation des *Dupont-Leterrier* et celle des *Mémoires d'un jeune homme rangé*), — mais qui emprunte une grande poussée de sève comique à l'usage adroit et opportun de multiples clichés. « Des hommes, dit judicieusement M. Remy de Gourmont dans son excellente étude sur *le Cliché*, peuvent parler une journée entière et toute leur vie sans proférer une phrase qui n'ait pas été dite. » Cette observation renferme des sources inépuisables d'ironie, auxquelles M. Beaunier a bu à longs traits. Bouvard et Pécuchet reparaissent encore, en rappel, dans le cas du jeune François, qui, désœuvré, presque idiot, devenu rapidement, et dès le voyage de noces, une plaie cuisante pour sa malheureuse petite femme, laquelle est honnête, mais vive et dans le train, essaye successivement d'une foule d'occupations, bicyclette et autres, pour aboutir à la photographie. Ici, un trait impayable, digne des maîtres de l'Ironie :

C'est un soir, sur l'Acropole, que Jeanne porta sur son mari le définitif jugement. Un soir mauve, d'une merveilleuse pureté, plein de parfums et de chansons éparses. Jeanne s'était assise en face du Parthénon; l'ancienne colonnade ruinée se colorait de teintes charmantes; on entendit un son lointain de flûte; une chauve-souris voletait dans l'ombre tombante. Jeanne s'écria :

— Comme c'est beau! Quelle tranquillité magique dans ces ruines!

François, qui regardait le Parthénon dans le viseur de sa photo-jumelle, répondit simplement :

— C'est en trop mauvais état!...

Jeanne le considéra avec stupeur. Il commenta :

— Ce serait une plaque perdue...

Alors, avec une effrayante netteté, avec une im-

pitoyable évidence, cette opinion se formula dans l'esprit de Jeanne : « Mon mari est un imbécile! »

François avait déjà dit beaucoup d'autres choses à peu près aussi sottes : elles n'avaient pas frappé Jeanne avec tant de vivacité. Jamais la médiocrité intellectuelle de François ne s'était manifestée avec tant d'éclat. Jeanne avait depuis longtemps des soupçons vagues; elle ne s'y arrêtait pas, s'efforçant de n'y point penser. Mais, ce soir-là, ça s'imposait comme une certitude; en outre la formule était désormais trouvée : aucun doute n'était plus possible... « Mon mari est un imbécile! »

Sur cent romans français du jour, croyez qu'il y en a bien quatre-vingt-dix-neuf où l'on s'empresserait de nous montrer, en ce pauvre diable de mari, autre chose encore. Louons au contraire l'esprit avisé et précautionneux de fuir le convenu qui anime M. André Beaunier. Cette petite femme est honnête, cet imbécile est un bon garçon. Il n'adviendra entre eux d'autres cataclysmes que ceux qui naîtront de l'Affaire.

Pour ceux-ci, je ne vous les énumérerai pas. Imaginez ce qui doit arriver avec cette vive et fringante Parisienne qui prend parti dans la... chose, par emballement, pour narguer son mari, le père de son mari et le frère du père de son mari! Imaginez les dîners de famille interrompus parce qu'on *en* a parlé! et les quiproquos, — les beaux-parents Leterrier voyant un Sigisbée dangereux et compromettant dans ce fat et vulgaire Charlin, syndicataire, pêcheur malheureux en eau troublée par lui, — parcourez ces chapitres amusants et si vrais dans leur exagération comique à peine sensible : les *débuts d'une conviction*, — le recours inénarrable *au surnaturel* somnambulesque, — une physionomie de salon aux palabres réjouissantes et sinistres, — une conférence de purs, d'*anarchos*, vers lesquels bondit la sympathie folle et inconsi-

dérée de la petite Mme Leterrier qui, — ô scandale! — grisée par les vigoureux : « Vive la Justice! Vive la Vérité! La Vérité est en marche! » de l'assistance, finit par gravir l'estrade et serrer les mains calleuses d'un travailleur cacologue, — lisez, enfin, tous ces incidents tragi-comiques, observés et rendus avec une finesse et une légèreté de touche pimpantes, — aboutissant d'ailleurs au raccommodement des époux, — et dites-moi si le livre sans prétention de M. Beaunier n'est pas bon!

J'ai déjà fait remarquer qu'il est écrit avec humour. J'ajouterai que le style est coulé dans cette forme claire et savoureuse, classique comme celle de *Candide*, où se reconnaissent les œuvres de souche vraiment gauloise. Il y a, sans doute, dans cette satire certaines exagérations fantaisistes, équitablement partagées d'ailleurs, car le comique des actes et paroles des « dreyfusards » est rendu avec autant de cinglante précision que la drôlerie émanant de quelques-uns de leurs adversaires. Et comment en serait-il autrement dans cette assommante Affaire qui rendit stupides, — pis que stupides, insupportables, — à peu près tous ceux qui y prirent parti, y furent mêlés, ou qui, simplement, en voulurent exprimer leur sentiment?

Je ne dis pas que l'ironie de M. Beaunier ait la profondeur corrosive de celle d'Anatole France, — et je le dirais peut-être si l'on m'y poussait, — mais je déclare qu'elle est d'une qualité plus franche, plus généreuse au fond, et, tranchons le mot, plus loyale. Pour le reste, le dilettantisme, le détachement universel et méprisant, le scepticisme de M. Beaunier ne sont-ils pas apparentés de près au nihilisme de M. Bergeret? La question ne sera pas posée...

20 février 1900.

III

JULES PRAVIEUX

OH! LES HOMMES! JOURNAL D'UNE VIEILLE FILLE

Je connais quelques vieilles demoiselles qui sont charmantes : beaucoup s'avèrent de redoutables chipies. Je n'en conclus rien de catégorique contre la masse. Ce serait une question de rechercher si l'aimable caractère des unes sut résister à l'épreuve du célibat, ou s'il en est la conséquence ... Pour les autres, soyez assurés que les hommes furent avisés qui gagnèrent pays!

Voilà bien l'un de ces problèmes à la solution desquels devraient consacrer leurs loisirs certains paladins du féminisme; j'ai fort peur qu'ils n'en fassent rien. Le féminisme n'est pas toujours ce qu'un vain peuple pense. L'idée, en soi, n'a rien de rebutant. Pourquoi n'essayerait-on pas d'améliorer quelque peu, au moral, la race féminine, puisque aussi bien, sans le fâcheux contretemps des autos, l'amélioration de la race chevaline allait donner, au physique, de si beaux résultats?... Le malheur vient de ce que, — certaines honorables exceptions mises hors de cause, — tel n'est point le but que poursuivent les adeptes de cette sinistre plaisanterie. Il ne s'agirait point d'augmenter le patrimoine des charmes moraux féminins, par l'appoint de quelques-unes de ces modestes et timides vertus que nos exquises compagnes dédaignent trop. C'est leur condition sociale que ces furieux veulent à tout prix

transformer, et cela par les plus burlesques moyens, au grand dam de tout ce qui fait la grâce, l'attrait, l'irrésistible charme de la femme.

Mais je ne sais, en vérité, pourquoi je me lance dans ces considérations qui vont indisposer contre moi maintes excellentes personnes, lesquelles, d'ailleurs, m'auront mal entendu. J'ai précisément sous la main un volume agréable et tout actuel, où la grave question du féminisme est traitée avec enjouement, avec esprit et loyauté. C'est à l'occasion d'une intrigue amoureuse que M. Jules Pravieux aligne en bon ordre de bataille le fruit de ses réflexions, sur le mariage, sur le célibat, sur les femmes jugées par les hommes et sur les hommes jugés par les femmes, — ce qui est tout le féminisme. Je ne dissimulerai pas à l'auteur que la partie purement romanesque de son livre est assez banale. Il n'a point dû se luxer les méninges pour inventer les péripéties de cette action. L'austère vérité me fait un devoir non moins pénible de blâmer chez lui l'excessive longueur de certains développements. Tout l'humour et toute la jugeotte de l'excellente demoiselle Laveyrie ne l'empêchent pas d'être, assez souvent, d'une faconde un peu abusive. Combien ce joli livre, *Oh! les hommes!* (1) eût gagné à être allégé d'un bon tiers!... Certaines choses dites une ou deux fois, sous une forme acérée et incisive, s'affaiblissent dans les redites. Ce défaut, car c'en est un, trouverait peut-être deux explications également lumineuses. Il est, d'abord, fort possible que « Jules Pravieux » soit le pseudonyme d'une effective vieille fille, entraînée, comme beaucoup de ses pareilles, à d'irrésistibles débordements de plume. Il pourrait se faire, d'autre part, qu'en s'introduisant dans ce rôle d'emprunt, M. Jules Pravieux, homme comme vous et moi, eût voulu, par ce moyen in-

(1) Chez Plon-Nourrit et Cie, à Paris.

faillible, en corser encore la vraisemblance... Au point de vue esthétique, lequel doit toujours dominer, ces longueurs constituent une faute. Certaines des péripéties, d'ailleurs, qui contribuent à prolonger l'action, sont amusantes et typiques. J'en citerai comme exemple cette demande en mariage *in extremis* que l'héroïne du roman, vieille demoiselle de soixante-deux ans, se fait adresser par un arriviste roublard, amoureux des beaux yeux de sa cassette. Comme c'est nature! Et combien nous comprenons que cette bonne personne, un peu grisée par tous ces parfums *de conjungo* qu'elle a respirés, — pour le plus grand bien des intéressés sans doute, — se résignerait mal à disparaître, sans plus, dans l'aride coulisse de son bienfaisant célibat! Elle refuse d'autant plus énergiquement de « couronner la flamme » du chroniqueur Rocardent, qu'elle a pénétré l'ingénuité de ses appétits pécuniaires. Mais, outre qu'elle y gagne d'apprécier toute la saveur de sa liberté, cette péripétie l'autorise à nous confier ceci :

— Quand j'avais l'honneur d'être jolie, — il y a de cela si longtemps que je suis la seule à m'en souvenir, — il s'est présenté chez nous, pour me demander en mariage, une bonne douzaine de messieurs, les uns jeunes, les autres qui l'étaient depuis longtemps déjà. Il y en avait de grands, de courts, de blonds, de bruns, de chevelus, de chauves, d'à peu près beaux, d'à peu près laids. Je les ai tous envoyés promener.

Nous y voilà! C'était cette chose, vous entendez, qu'il fallait que nous « sussions » — comme dirait Mlle Lucie Dorimond, autre héroïne de M. Pravieux. Notez bien que je la crois sur parole, cette vieille tante, car elle est délicieusement bonne et gaie, et rien ne m'ôtera de l'esprit que celles-là qui, — douées d'un tel caractère, — coiffèrent sainte Catherine, l'ont fait par un goût que nous pouvons estimer dépravé, mais enfin par bon plaisir personnel...

Avant de nous arrêter à quelques épisodes, ou de faire miroiter quelques facettes du livre de M. Jules Pravieux, résumons-en le contenu et les lignes principales.

Oh! les hommes! est le journal d'une vieille fille perspicace, fine, spirituelle, pleine d'humour et d'entrain, douée d'une faculté d'observation toujours en éveil, sachant analyser avec adresse et peindre, sous des couleurs divertissantes et railleuses, les scènes de la vie de famille qui se déroulent autour d'elle, les caractères, les passions, les ridicules d'un milieu bourgeois et provincial. Chemin faisant, si elle trouve des vérités qui lui paraissent bonnes à dire sur le féminisme, sur l'éducation des filles, sur les hommes, qu'elle ne ménage guère, elle les donne, — avec des développements dont j'ai déjà blâmé l'accidentelle incontinence, — mais aussi avec une franchise joviale, souvent agréable, un peu terre-à-terre parfois. Elle a l'occasion de rencontrer des gens de lettres, et elle en débrouille la psychologie dans un style ironique bien amusant. Les épisodes auxquels ils sont mêlés, les circonstances qui lui permettent d'en dessiner des croquis sardoniques sont parmi les mieux venus du récit. Le nœud principal de l'action consiste dans les déboires du jeune Henry Laveyrie qui fit la bêtise d'épouser un déroutant bas bleu, et dans les entraves qu'un jeune docteur arriviste et médiocre freluquet apporte, par ses prétentieuses machinations, au mariage d'amour de Claire Laveyrie avec le lieutenant Amelot. J'ai déjà noté combien l'action est ici accessoire.

Mlle Clotilde Laveyrie, donc, emploie ses loisirs à observer autour d'elle, et comme le hasard lui amène sous la dent tout un lot de gens de lettres en villégiature chez le grand romancier Dorimond, sa verve caustique s'exerce à leurs dépens d'une façon peut-être un peu trop facile, mais bien piquante. C'est une de ses qualités, je tiens à le dire,

de savoir toujours, sur ce point, garder la mesure. Dorimond, Pertuisien, Rocardent, Mascarin, le docteur Denay lui-même, nous amusent surtout parce que leurs profils ne sont point caricaturaux. Leurs ridicules sont évidemment ceux que Molière incarnait déjà dans Vadius, dans Trissotin et dans M. Diafoirus. Mais l'auteur ne force point la note. Si ces loups se mangent entre eux, s'ils vénèrent, en apparence, le confrère bien renté dont ils avalent les coulis et les salmis, s'ils découvrent avec tant de peine les talents attelés aux pareils labours que ceux dont ils vivent eux-mêmes, niera-t-on la vérité d'aussi peu contestables observations? Chicaneront-nous M. Pravieux pour avoir fait un bon gros vivant, une sorte de Gambrinus souriant du poète Mascarin, et pour avoir fait réfugier au contraire la poésie dans l'âme d'un notaire? Ces choses-là se voient... Savourez la silhouette du « Maître », de Dorimond le grand romancier :

M. Dorimond, que ces messieurs appelaient « maître », « cher maître », avec un acharnement qui m'amusait, s'était vite débarrassé de sa modestie : c'est d'une allure de chef qu'il se jeta dans une discussion à propos d'un livre. Ah! comme on voyait qu'il était de la « partie » et qu'il avait, ce jour-là, endossé sa gloire. Vraiment, je ne reconnaissais plus mon auteur aimé! La présence de ses confrères l'obligeait à mettre sa candeur à l'envers. Ce n'était plus, dans ses paroles, cette simplicité qui nous ravissait, cette bonhomie que nous trouvions si savoureuse, mais des boutades pointues, en veux-tu en voilà! Il égrenait des paradoxes, raillait avec désinvolture choses et gens, badinait jusqu'à épuisement. Sous tous ses mots perçait une peur : M. Dorimond redoutait, manifestement, d'avoir l'air de croire que « c'était arrivé ». Il avait là une « galerie », des gens de plume, des Parisiens, et, sans doute, estimait-il que, dans ce monde, on goûte peu la simplicité d'âme, bonne pour la province...

Et ce petit fusain du seigneur Rocardent n'est-il pas aussi bien joli :

Rien ne m'était plus facile que de me trouver en tête à tête avec notre meilleur chroniqueur : je savais où le prendre. Ses habitudes de vie très routinières m'étaient connues. Aux champs, il se lève avec l'aube et, chaque jour, va s'asseoir au bord d'une mare qui se trouve à quelques minutes du château de Sauvigny, tout proche de la ferme de Ricourt. Il apporte avec lui du papier et un crayon et là, dans la sérénité du matin, il déjeune d'un confrère qu'il choisit le plus jeune possible : c'est ce qu'il appelle « écrire son article ». Doux labeur; il l'interrompt par instants pour donner du pain aux canards de la ferme qui viennent barboter dans l'eau verdâtre, car notre meilleur chroniqueur aime les bêtes, celles du moins qui n'écrivent pas de livres. Vers sept heures du matin, je quittai ma chambre et me dirigeai vers la ferme... J'aperçus M. Rocardent qui, assis en tailleur sur l'herbe, un cahier à la main, écrivait avec une ardeur qui n'était sans doute que de la férocité. Ah! le pauvre jeune confrère qu'on dépeçait là à belles dents!

En matière féministe, Mlle Clotilde apporte une clairvoyance non moins redoutable. Lucie Dorimond, épouse inexorablement savante du jeune Henri Laveyrie, est passée à travers un crible sévère. Je ne sais même si certains griefs contre elle ne sont pas outrés. Claire Laveyrie, qui par contraste incarne aux yeux de sa tante toutes les perfections, n'est-elle pas, à certains moments, un peu trop la classique « petite oie blanche »? Nous ne raffolons ni des Célimène, ni des Agnès, et si nous devons admirer les souhaits d'un boncœurisme ultra-romanesque que forme Claire en songeant à son lieutenant, nous imposera-t-on d'abominer le geste de Lucie insérant quelques livres dans sa malle? Comment la tante Clotilde peut-elle lui reprocher d'em-

porter avec soi, fût-ce en voyage de noces, ces bons et fidèles amis qui seuls ne trompent point? Faut-il, dans les élans nuptiaux, une si inextinguible et si accaparante frénésie, et ne voilà-t-il pas bien l'ingénuité des vieilles demoiselles en ces matières? Croit-elle, au surplus, faire de son neveu Henri un portrait singulièrement séduisant en le présentant comme un homme « qui a horreur des livres »? — « A-t-il un moi» et que s'y passe-t-il? Henri se soucie peu de le savoir, surtout lorsque, après une journée de chasse, il rentre au logis et s'assied à la table de famille, devant la soupière qui fume. » Il vit vraiment trop de bonne soupe, celui-ci, et nous connaissons beaucoup de gens d'esprit et de sports que leur goût pour le massacre des lapins ou des pigeons n'empêche pas de demeurer en communion suffisante avec les choses de l'intelligence. « A un festin d'idées succulentes, continue l'implacable Clotilde, mon neveu donnerait sa part au chat... Je le confesse : je ne trouve chez Henri aucun des maux en vogue, scepticisme, pessimisme, sensiblerie, mélancolie, tous ces petits vices de décadence dont on dit que nos précieux damoiseaux sont plus ou moins truffés; mais de bonnes grosses idées, de bons gros sentiments, de bons gros principes sous une bonne grosse enveloppe de bon gros garçon. »

Ah! le désobligeant bonhomme!

Lucie est blâmable de vouloir qu'un tel béotien ait perpétuellement le nez fourré dans les revues, mais, franchement, ce portrait s'écarte trop sensiblement aussi du type que les femmes cultivées et affinées d'aujourd'hui peuvent tenir pour idéal.

Pour en finir avec les petites chicanes qu'il faut bien faire au talent très réel de M. Pravieux, je signalerai encore que l'humour, la plaisanterie, l'esprit même de son héroïne, fort savoureux à l'or-

dinaire, ne sont point toujours exempts de faiblesses ou de « pailles ». Exemple :

— Je n'ai même point surpris, écrit Mlle Clotilde, entre Henri et sa femme, une de ces œillades furtives par lesquelles les jeunes mariés correspondent secrètement en public : ce petit manège amusant, « et qui a, sans doute, donné aux malins l'idée de la télégraphie sans fil », Lucie ne le pratique point...

Estimez-vous vraiment drôle et spirituel ce rapprochement saugrenu, et suis-je une buse de ne m'en pouvoir égayer? Cruelle énigme...

Mais ces petites tares sont peu fréquentes. En revanche les tirades piquantes et de bonne verve sont généreusement semées à travers le récit. Il y a beaucoup de scènes délicieuses et d'excellente comédie.

Les mésaventures domestiques de Mme Amelot en fournissent plusieurs. Les déboires du jeune ménage Laveyrie avec la brave cuisinière qui, manquant à parler Vaugelas, offensait les oreilles de madame de phrases comme ceci : « Les légumes sont cuites : je vas dépiauter la volaille... » mais qui flattait l'estomac de monsieur par des combinaisons savantes de ragoûts; leurs misères avec la nommée Louisa Potier, bête à diplômes qui surveille bénignement ses casseroles, tout en lisant *Secrets d'alcôve*, tout cela est bien conté, divertissant à souhait. Il faut louer aussi, encore que ses trucs manquent d'inédit peut-être, l'adroite façon dont notre vieille fille combative démasque les batteries du suave docteur Denay.

Tous ces menus épisodes, bien amenés, mettant aux prises des caractères opposés et divers, nous donnent en vérité un tableau exact et ingénieux des petits ridicules bourgeois au début du vingtième siècle.

Quant aux observations psychologiques, qui forment comme la moralité de ces aventures plaisantes,

n'hésitons pas à redire combien, le plus souvent, elles sont judicieuses et fines. Mme Dorimond, la femme du cher maître dont il est question dans ce petit livre, va nous fournir, en quelques lignes, un exemple typique de la « manière » favorite de M. Pravieux. La tante Clotilde s'inquiétant auprès d'elle de ne voir jamais les femmes de ces artistes et littérateurs, dont s'encombre le château de Sauvigny, la châtelaine lui répond :

— Pourquoi? c'est bien simple. C'est que nous n'invitons que des célibataires! Chez nous, c'est un principe... Pas de femmes! Les hommes, voyez-vous, ma chère demoiselle, on les tourne un peu comme on veut... si on sait les prendre! Pourvu qu'on leur donne une bonne table, qu'on ne les contrarie pas dans leurs habitudes, qu'on les laisse mijoter tranquillement dans leurs petits vices, qu'on ne leur enlève pas absolument le droit d'être mal élevés entre eux, — vous savez, ils y tiennent beaucoup à ce droit! — qu'on sache être sourde à propos, quand l'envie les prend de se raconter une horreur d'histoire, avec des mots à double sens et des phrases à sous-entendus, — cela leur fait tant plaisir de dire et d'entendre de pareilles histoires que ce serait bien méchant de les en priver! — pourvu enfin qu'on leur donne leurs aises, on les mène à sa guise...

Ainsi, reprit Mme Dorimond, je sais me faire des amis d'eux tous! Ma recette? Elle est bien simple : je ne les gêne pas! Non seulement je les laisse fumer, partout, dans la salle à manger et même au salon, mais je n'ai qu'à les observer un peu pour voir quand leur bouche éprouve le besoin de lancer de la fumée qui empeste! Je vois ça à leur air inquiet : il manque quelque chose à leur tranquillité! Je leur offre alors des cigarettes, des cigares, j'allume leur pipe. Ils sont ravis! Et c'est en tout comme cela : pas de gêne! Aussi, comme ils sont gentils! Des amours, ma chère demoiselle! Quand je les regarde, à la fin des repas, je ne puis m'empêcher d'être heureuse. Ils sont là, l'âme très à l'aise, dans la joie d'une bonne digestion,

satisfaits de nous, d'eux-mêmes, de leurs rivaux assis à côté d'eux. Oh! je vous assure qu'ils ne songent pas à se disputer! Ils sont prêts à être contents de tout et de tous; il faut voir comme ils s'entendent! C'est admirable : des amis, des frères! Quand je les contemple, leur bonheur me rafraîchit. Je me dis que c'est un peu à moi qu'ils le doivent, et j'en ai le cœur tout gai, comme si je secourais du pauvre monde!...

Si nos sept invités étaient mariés, et nous amenaient leurs sept femmes, je dis que l'accord ne durerait pas quarante-huit heures. D'abord, il faudrait se gêner, car nous sommes d'un sexe où l'on aime les cérémonies! Sur les sept, il y en aurait bien une que la fumée de tabac choquerait et qui chercherait à avoir mal au cœur, lorsque ces messieurs tireraient de leur poche l'affreuse pipe : il y en aurait bien deux qui feraient la moue pour une histoire un peu « pas comme il faut »; il y en aurait bien trois pour se croire déplacées dans la société d'une quatrième. Elles se mettraient peut-être six à s'entendre, mais ce serait pour se liguer contre une septième qui les éclabousserait de ses toilettes, et qu'elles accuseraient de vouloir se faire « remarquer » de leurs maris. Que voulez-vous, nous sommes un peu ombrageuses dans notre sexe, et on ne peut pourtant pas admettre qu'une bonne femme, souvent moins jolie que vous, s'arrange de telle façon que votre mari en arrive à la trouver charmante et fasse, en lui-même, certaine comparaison! Ces pauvres maris! Pour avoir la paix, naturellement, chacun d'eux prendrait parti pour sa femme. Alors, voilà les coteries! Un ménage refuserait de frayer avec tel autre, et chercherait à le mettre en interdit. Vous entendez d'ici les petites dames : « Oh! ma chère, on ne peut pas fréquenter ces gens-là; ce n'est pas du monde à voir; ils ont un drôle de genre! » Les maris, pour garder les bonnes grâces de leur femme, en arriveraient à se faire la moue et, au bout de huit jours, on passerait son temps à se manger le nez!

Estimez-vous la citation longue? Prenez garde que voici, résumés avec esprit et enjouement, tous les

dessous, les petits ridicules, les *impedimenta*, les concessions déplorables, les milles broutilles qui empoisonnent l'existence sociale contemporaine, et qui font dire aux vieux messieurs raseurs que la vie de salon se meurt, depuis l'Empire...

Mai 1903.

II

L'HUMOUR EN BRABANT

LÉOPOLD COUROUBLE

I

LA FAMILLE KAEKEBROECK

Pour peu qu'il vous soit arrivé, à Bruxelles, de vous faire secouer dans un de ces nombreux « trams à chevaux » qui sillonnent le « bas de la ville » dans tous les sens, vous y aurez rencontré Mme Keuterings se rendant à quelque gala diurne chez les Van Poppel ou chez les Rampelberg. Vous aurez savouré des yeux les lignes de cette grosse dame opulente, ruisselant de chaînes, de croix, de boucles d'oreilles, et se drapant dans un long châle des Indes. Vous aurez admiré le chapeau à fleurs, scintillant de jais et de perles, le chapeau « percé » qui surmontait l'édifice des cheveux gras, et faisait, grâce à ses brides voyantes, rutiler davantage encore la face écarlate, vergetée de couperose, de sa propriétaire. Sous le châle des Indes, vous aurez pu surprendre les reflets aveuglants d'une robe de soie gris d'acier, « couleur de rollmops ». Je serais, enfin, fort surpris si un camée ovale et énorme ne

suivait pas, sur la gorge tressautante de la dame, les flux et les reflux d'une respiration un peu « courte d'haleine »...

Telle est, dans sa terrestre et ingénue apparence, la divinité familière qui plane sur toutes les pages du dernier volume de M. Léopold Courouble, et qui en résume, pour ainsi dire, l'atmosphère et l'esprit. *Mœurs bruxelloises* porte le sous-titre de cet humoristique et piquant recueil, et la bonne Mme Keuterings, en effet, nous offre comme un raccourci jovial et fidèle de toutes les patriarcales et naïves mœurs du « bas de la ville ». Ne synthétise-t-elle pas aussi, admirablement, malgré les nuances qui la caractérisent si drôlement, toute l'armée enjuponnée de ses congénères, Mme Van Poppel, Mme Kaekebroeck, Mme Rampelbergh, Mme Timmermans, Mme Van Steenkiste, Mme Posenaer, dont les profils amusants et implacablement pris sur le vif défilent successivement au cours de ces petites épopées marolliennes?

Les quatre nouvelles que M. Léopold Courouble a réunies sous le titre générique de *la Famille Kaekebroeck* (1), — si j'ose m'exprimer ainsi, — démontrent merveilleusement la supériorité écrasante de la nature sur la fable, de la réalité sur l'imagination, et font, par là même, éclater en pleine lumière la vanité de ces efforts lamentables vers le Rire, où s'enlizent les auteurs gais. Qui pourrait, sans rire aux larmes, suivre les effets successifs du *Châtiment de Mme Keuterings?* Quel peintre de l'ancienne Flandre, quel méticuleux observateur à la Jean Steen concrétisa mieux toute l'atmosphère de grosse gaieté flamande dans une de ses toiles immortelles, que M. Courouble n'a résumé et concentré dans *les Fiançailles de Joseph Kaekebroeck* toute l'âme d'une race?

(1) Chez Paul Lacomblez, à Bruxelles.

Lisez avec attention, pourtant, ces récits dénués de prétention et de pose, lisez aussi *Ferdinand Mosselman* ou la *Vengeance de Mme Posenaer*, vous constaterez que la force comique en sort tout naturellement, sans la moindre apparence de grimace ou de recherche, d'une observation avisée, spirituelle et probe, qui regarde autour d'elle et note ce qu'elle voit. Je conviens, d'ailleurs, avec le prince d'Aurec, « qu'il y a la manière... »

La source humoristique est, chez M. Léopold Courouble, alimentée par un double courant : il jaillit des effets d'une gaieté irrésistible de cette notation exacte des mœurs de la petite bourgeoisie commerçante bruxelloise, et, d'autre part, le sérieux le plus morose ne saurait tenir devant le fidèle écho, que nous surprenons ici, de cet étonnant et savoureux langage que l'on parle en Belgique, qui peut se nommer devant l'histoire le « parler belge », et dont nous savons que M. Courouble a pénétré tous les mystères sybillins comme il en a collectionné tous les trésors.

Pour nous arrêter un instant à la puissance d'observation directe et narquoise qui permet à notre humoriste d'atteindre les effets les plus invraisemblables de comique sans rien inventer, en nous initiant tout simplement à la vie intime de ses héros, constatons avant tout, avec M. Eugène Demolder, qu'un fonds de bienveillante indulgence, et comme un arrière-goût de tendresse, est aisément perceptible dans ces croquis. La verve de l'auteur est bonne enfant; elle ne se transforme jamais en aigreur violente ou en satire courroucée...

Car Courouble, dit M. Demolder, les aime, au fond, ces braves commerçants, ces buveurs de lambic, ces habitués de la Grande-Harmonie, ces Mosselman, ces Kaekebroeck, ces Keuterings, ces Van Poppel, ces Cappelmans! Il dépeint leur vie un peu ridicule avec une complaisance émue; son livre est cordial : il ra-

conte les fêtes de famille de la rue du Rempart-des-Moines à la façon narquoise, bonhomme et tendre dont Jean Steen représentait à coups de pinceau les fêtes des Roys de son temps.

Vous pensez bien que, pour nous décrire la noce de Théodore Van Poppel, pour nous narrer les efforts titanesques de Mme Keuterings empêchée par ses souliers inlaçables de fermer son corset et, celui-ci vigoureusement dompté, empêchée par iceluy de lacer définitivement lesdits souliers, pour nous narrer les joyeux dicts et les bombances nuptiales à Rixensart, M. Léopold Courouble n'a pas songé à revêtir l'habit à jabot de dentelles et les manchettes à points de Malines ou de Valenciennes dont il paraît que M. de Buffon était accoutumé de rehausser la majesté de sa noble personne! Pour tout vous confier, ces bonnes gens de la rue du Miroir ou de la rue des Harengs, et même les Platbrood ou les Verhoegen, ont parfois des gaietés un peu triviales. Il y a dans leur manière de se réjouir, de goûter la vie, de raconter leurs aventures, un indéniable sans-façon et un laisser-aller qu'on nomme, je crois, en bon français, de la vulgarité. Mais nous aurions tort de reprocher à M. Courouble d'en avoir, pour notre édification joyeuse, récolté les plus savoureuses manifestations. Et d'ailleurs, un réel effet d'art, une force comique supérieure s'en exhalent. Après tout, et Molière donc, avec ses matassins et ses apothicaires dansants, et son *Monsieur de Pourceaugnac!...*

Au-dessus même de la verve joyeuse qui provoque despotiquement le rire à chaque page de ce délicieux volume, règne une sorte de réalisme discret et saisissant d'intimité qui, véritablement, reproduit la vie avec ses facettes miroitantes et toujours changeantes : nul effet n'y est voulu ou sollicité.

Qui ne voit, par exemple, toute une longue file de

générations bourgeoises et belges mirer son placide et serein visage dans ce petit tableau d'intérieur emprunté aux *Fiançailles de Joseph...*

Ce samedi, veille de la Passion, Joseph arriva rue de Flandre vers huit heures du soir. Il s'arrêta devant un grand huis nouvellement verni, qui renvoyait l'éclat dansant d'un vieux réverbère.

Il sonna. La porte s'ouvrit aussitôt, et, comme le jeune homme s'avançait dans un large vestibule aux briques rouges fraîchement écurées, une belle jeune fille tomba dans ses bras.

— Joseph.

— Adolphine!

Et tous deux se pressèrent éperdument.

Mais soudain une grosse voix retentit:

— Eh bien, il faut pas vous gêner, vous autres!

Saisis, les jeunes gens se désenlacèrent.

— Oeie, c'est mon frère! s'écria la jeune fille tout à la fois dépitée et rassurée en apercevant un homme jeune, fortement barbu, qui se tenait sur la première marche d'un petit perron et souriait. — Och, ça est bête, Mile, de nous faire des peurs comme ça!

— Je vous assure, Pladbrood, que ce n'est pas moi, protesta Joseph, plein d'hypocrisie. C'est Adolphine!

— Oeie ça, menteur! s'exclama la jeune fille confondue.

Et sournoisement, pour se venger, elle pinça Joseph dans le biceps.

Mais Pladbrood intervint.

— Est-ce que vous avez fini de vous disputer? Allons, montez seulement, on vous attend dans le vestibule depuis une bonne demi-heure.

A ces mots Joseph offrit plaisamment son bras à Adolphine qui faisait une moue furieuse.

— Pas facheie, hein? dit-il.

Elle éclata de rire et, réconciliés, ils gravirent tous deux, bras dessus bras dessous, les quatre marches du perron.

Mais ils durent se séparer dès la porte du second vestibule, où, dans un clappement de sabots, tout un peuple de servantes et de femmes à journée, nu-

bras, cottes relevées, croupe en l'air, se trémoussaient, se ruaient à reculons en traînant sur les carreaux de marbre de larges loques « à reloqueter ».

Quant au grand escalier, c'était une véritable cascade; une eau lourde et grise, mousseuse, coulait de marche en marche pour se précipiter dans le petit vestibule, où elle formait des mares tout de suite bues par de tournoyantes loques que les filles lançaient d'un beau geste et qui retentissaient en tombant : « Plache! »

— Hein, dit Pladbrood en se garant d'un haut derrière qui fonçait justement sur lui avec impétuosité, c'est les grandes eaux aujourd'hui. On sait bien quand ça commence, mais on sait pas quand ça finit...

— Où sont mes caoutchoucs ? s'écriait Adolphine enjambant une brosse tandis que Joseph faisait mine de se ficher par terre.

Cependant une jeune servante relevant ses mèches d'un avant-bras marbré, robuste comme une cuisse, tordit vigoureusement, au-dessus d'un seau, une loque qu'elle agita et déploya d'une secousse. Puis elle la jeta sur les dalles : les jeunes gens tapèrent dessus leurs bottines humides.

Alors Pladbrood tourna la crosse d'une porte :

— Maintenant, dit-il, on peut se risquer...

Comme on l'a pu voir, l'auteur de *Notre langue* n'a eu garde de négliger cet appoint d'excellent comique, consistant à faire utiliser par ses héros le savoureux et drôlatique parler que leurs modèles profèrent en effet.

C'est une abondance mirifique de tournures impossibles, de belgicismes délirants, de mots déformés et articulés de manière effarante, de façons de dire inconcevables, et toutes scrupuleusement usitées en bonne Marollie. On finit, ma parole d'honneur, par se sentir la tête ravagée par cet ouragan de tournures de phrases burlesques, et l'on se demande avec angoisse : « Puis-je bien dire, par exemple : « Je prends l'omnibus » et « je frise la

« cinquantaine » ou, tout au contraire, ne dois-je pas dire « avec élégance » : « Je monte sur le tram », ou « je vais sur mes cinquante... »?

22 octobre 1901.

II

LES NOCES D'OR DE M. ET Mme VAN POPPEL (1)

Tout le monde commençait à aimer la famille Kaekebroeck, et voici que M. Léopold Courouble veut nous séparer de la famille Kaekebroeck! « Qu'elle vive désormais, dit-il, à l'abri des biographes indiscrets. » Ce dessein semble bien noir, en vérité. Car, aux amis de la première heure, dont je fus, — à ceux qui saluèrent, du premier jour, ces plaisantes et cordiales silhouettes, chez lesquelles l'amusante grimace du rire brabançon se fond parfois de si pittoresque manière dans la touchante déformation de l'attendrissement, — étaient venus, peu à peu, se joindre bien des indifférents ou des hostiles, auxquels certain répit fut nécessaire pour saisir, sous l'apparente caricature, la justesse vivante du geste humain.

Et voici que nous ne rencontrerons plus le suffisant M. Platbrood, ni le joyeux M. Rampelberg, si agréablement « commun », ni la pétillante Mme Poesenaer, rangée désormais, ni l'énamouré François Cappellemans, ni « Polintje » — « och! arme » — ni le brillant Mosselman, ni enfin ces braves an-

(1) Chez Paul Lacomblez, à Bruxelles.

cètres Van Poppel, dont les noces d'or, au moins, nous valurent ce dernier volume si savoureux et si plein de verve!

Mais, puisque M. Courouble se résout lui-même à donner congé à ses tant choyés vieux amis du « bas de la ville », c'est apparemment qu'il a de bonnes raisons pour le faire. Il se dit que les meilleurs ragoûts veulent être renouvelés, et que l'on n'a jamais plus impitoyablement assommé les gens qu'en les accablant sous l'interminable série des *Rougon-Macquart*. C'est un acte de politique avisée et de modestie placée à gros intérêts, que celui d'interrompre un succès avant toute menace de satiété...

De ces croquis humoristiques et si finement réalistes, il restera dans les lettres de Belgique un souvenir pimpant et inoubliable. Beaucoup de doctes bouquins, mainte contribution rébarbative aux plus graves spéculations morales et sociales, seront oubliés, que l'on reparlera encore de Joseph Kaekebroeck ou du corset de Mme Keuterings. Et ce sera justice.

Quand la vie publique et les mœurs politiques, — dont le miroir fidèle est en cette enceinte, là-bas, où certains « honorables » cabriolent si funestement, — deviennent à ce point abaissées et désolantes, qu'il faudrait avoir une âme de saltimbanque pour n'en être point écœuré, il est bien juste que le rire honnête, et même un peu large, — oui, ma foi! puisque l'on m'y pousse, je l'ose dire, — reprenne ses vieux droits consolateurs et vengeurs. Et c'est pourquoi, parmi tant d'autres éloges que je veux adresser à M. Courouble, je ne lui en ferai pas de plus chaleureusement sincère que celui-ci : je le loue d'avoir exilé la politique aux griffes traîtresses, de ses pages ensoleillées et tendres.

Mais si la trilogie « kaekebroeckienne » a victorieusement taillé dans notre province littéraire son petit fief inaliénable, c'est surtout parce que l'au-

teur a su cacher un enseignement fécond, des « comprimés » d'observation humaine universelle, sous l'enveloppe distrayante de ces anecdotes caustiques et de ces marionnettes joviales. Il a fait plus que de créer des figures inédites pour les placer, allégrement, en leur milieu fidèlement décrit, ce qui, déjà, est une jolie œuvre purement artistique. M. Courouble a, du même coup, fait œuvre sociale... Oui, parfaitement! Il a jeté dans le cycle de la vie réelle, infiniment varié et toujours renouvelé, un type nouveau et usuel, qui peut-être est plus divertissant que le major Pladbrood lui-même, en dépit de ses cavalcades à la Mazeppa.

M. Courouble, par voie indirecte, a lancé dans la circulation le type du « monsieur qui ne veut plus parler kaekebroeck... » C'est toute une révolution accomplie dans le domaine de la conversation belge. Ils étaient innombrables, ces braves gens qui, parlant mal avec une confiante sérénité, s'irritaient volontiers contre ceux qui tâchaient à parler mieux. Toute tournure de phrase plus ou moins stylée, ou simplement correcte, — oui, mon Dieu! correcte, tout bêtement, — leur faisait dresser une soupçonneuse oreille, allumait d'ironiques lueurs aux coins de leur patte d'oie, et l'on entendait immanquablement l'insinuation attendue de « fransquillonnage ». Ils n'y mettaient certes ni méchanceté ni entêtement brutal :

Mais ils parlaient tout dreut, comme on parle cheux nous...

Cet âge heureux s'en est allé retrouver les neiges d'antan. Désormais, monsieur se surveille, et sa diction manœuvre avec prudence parmi les mille chausse-trapes, que, d'une âme perfide, Noël et Chapsal ont dressées à tous les carrefours de la conversation française. Ce n'est qu'après avoir longuement réfléchi, et copié le Sage en les multiples giratations de sa langue avertie, qu'il aventure quelque

opinion, guettant anxieusement votre mine pour y surprendre le moindre éveil d'ironie. Sa vigilance est-elle en défaut, la fâcheuse expression cacologique lui a-t-elle échappé, immédiatement le voilà qui se plaisante et se raille soi-même, avec une bonhomie condescendante : « Vous voyez, moi aussi, je parle « kaekebroeck! »

Par malheur, il arrive que cette bonne volonté et que cette humeur accommodante ne soient pas toujours soutenues par un aussi indiscutable savoir. Ce n'est pas en un jour, mais en six, que Dieu créa le ciel et la terre. Ce n'est pas en quelques mois que l'on peut espérer rendre conforme à celle où Voltaire triompha, une élocution où fleurirent, pendant de nombreuses années, les « mettez-vous », les « je voudrais vous causer », les « ça me fait une belle jambe », les « c'est comme ça que ça arrive », les « ça n'est pas plus pire », etc., etc... Alors, le « monsieur qui ne veut plus parler kaekebroeck » est sujet à chopper et à tout brouiller. Il se reprend, en rougissant, lorsqu'il lui arrive de s'exprimer en un français correct, tandis qu'il vous lance un « j'ai mangé quelque chose qui ne passe pas », ou bien un « je l'ai fait expressément pour l'embêter », soutenu du plus glorieux et du plus désarmant aplomb.

N'importe! Sachons-lui gré de l'intention et des efforts sudorifiques qu'il s'impose pour entrer dans les vues de M. Courouble. Ce dernier, en terminant son amusante trilogie, nous dit en effet :

La Famille Kaekebroeck, c'est l'histoire d'un coin de notre Ville chérie, une histoire en petites images crûment coloriées comme celle d'Epinal. Regardons-les avec indulgence. Peut-être témoigneront-elles un jour du passé ingénu, quand Bruxelles, impitoyablement saccagé au profit de la banalité moderne, perdra le souvenir de ses douces ruelles et ne saura plus même la place de son berceau.

Donc, ne soyons pas trop sévères pour ces « mannekes » et, si leur voix nous offense, comprenons au moins ce qu'ils enseignent à rebours, c'est-à-dire à ne pas parler comme eux.

En vérité, tel est le principal dessein formé par l'auteur de *la Famille Kaekebroeck :* aérer, désempâter un peu notre langue sans lui enlever pourtant ce qu'elle a d'original et de savoureusement expressif dans ses incorrections mêmes.

Dans le présent petit volume, — où se livre carrière cette peu méchante mais incisive verve satirique mâtinée d'indulgence, que l'on peut relever aussi dans certains albums de Töppfer, — trois aventures principales groupent, assemblent dans un laisser-aller naturel et pittoresque, les héros des précédentes odyssées. Je ne veux pas attirer trop longtemps l'attention du lecteur sur certain épisode qui servit apparemment à M. Courouble pour donner à ses tableautins une signature flamande, à la façon dégagée dont Patenier, le vieux peintre dinantais, signait ses toiles. C'est là une des faces de cet esprit rabelaisien qui germe et fermente aux environs du coin brabançon où, — comme dit l'autre, — le plus vieux bourgeois de Bruxelles perpétue son intarissable incongruité... Avouons-le, cet épisode, — qui, malgré les apparences, n'est pas le « clou » du livre, — est assaisonné d'un sel un peu gros, et Molière, s'il rencontrait notre conteur au coin de la rue Sainte-Catherine, lui dirait peut-être : « On voit bien, mon cher monsieur Courouble, que vous revenez du Congo, où, vu les modes du pays, vous n'avez pu toujours parler à des visages! »

Une partie de campagne à la Petite-Espinette, et voici la part faite dans *les Noces d'or* à la poésie tendre, à la grâce amoureuse qui rayonne sur les jeunes cœurs; une excursion à Anvers des bons bourgeois du bas Bruxelles allant attendre deux des leurs revenant du Congo : et j'aime la note grave et

doucement émue qui domine ici les incidents risibles de l'odyssée; enfin, le dîner des noces d'or du vénérable couple Van Poppel résume et semble condenser en ses pages réjouies, un peu grasses même, et, finalement, si émouvantes elles aussi, toute l'âme simple, bonne, candide, sentimentale, rieuse et foncièrement attachée aux vieilles traditions séculaires, de la famille bourgeoise belge.

Au milieu des propos les plus gais, de la plus ragoûtante mixture du parler marollien pieusement phonographié, avec la langue alerte et de tour éminemment français qu'écrit l'auteur, au milieu des aventures où s'épand une franche et saine gaieté, nous découvrons maints croquis de personnages ou de mœurs, que l'on a comparés judicieusement aux toiles des meilleurs petits maîtres anciens, à l'un de ces intérieurs où Henri de Braekeleer sut enclore une poésie archaïque si intense et une réalité si vivante.

J'ouvre au hasard mon volume et j'en détache immédiatement deux petits médaillons d'une ressemblance pittoresque et documentaire; il s'agit de deux vieilles filles qui tiennent un petit magasin de papeterie :

Elles vendaient un peu de tout, les bonnes demoiselles Janssens.

Quand, dans un ménage, il manquait quelque bibelot, cette phrase venait naturellement sur les lèvres : « Tiens, on aurait peut-être ça chez les demoiselles Janssens. » Et, en effet, il était rare qu'on ne l'y trouvât pas.

C'étaient les fournisseuses attitrées de lettres à « décalcomanies » pour les fêtes, de souvenirs de première communion, de jeux de loto, de nain jaune et de cartes. Mais leur renommée venait surtout de ces belles images coloriées, pendues avec des fiches aux ficelles de la devanture : les ketjes assemblés sur le trottoir les contemplaient pendant des heures, le

nez écrasé contre la vitrine tout embuée de leur haleine.

Quand on pénétrait dans le magasin des demoiselles Janssens, on humait d'abord un parfum vraiment distingué de crayon Faber; mais cette odeur, très furtive, s'évanouissait aussitôt pour laisser place à des remugles d'oignons cuits, de quinquet à pétrole et de chat. Il y faisait au surplus très sombre, à cause de ces images qui mettaient comme des stores à la vitrine et aveuglaient les carreaux de la porte d'entrée; cette atmosphère écœurante et noire convenait aux deux vieilles filles qui la respiraient depuis tantôt quarante ans. Elle était devenue nécessaire à leurs bizarres poumons...

Aussi les grandes personnes ne s'attardaient guère dans cette boutique inconfortable, défendue par une petite sonnette plus enragée qu'un roquet. Il y faisait glacial en hiver, lourd et irrespirable en été. Fort économes, les demoiselles Janssens ignoraient le gaz; le magasin n'était jamais éclairé. Le soir, il fallait un certain courage pour franchir le seuil de cet antre où l'on demeurait dans un noir opaque, cabalistique, jusqu'à ce que Prudence ou Félicie arrivât, Psyché dérisoire, avec une antique carcel en porcelaine blanche.

Et cependant, cette boutique surannée était comme un paradis pour les gamins et les fillettes, quand, leur pièce de « cinque » centimes dans la main, ils venaient acheter quelque féroce image d'Epinal. La complaisance des demoiselles Janssens était inaltérable : elles déposaient le ballot sur le comptoir, dénouaient la ficelle, ouvraient le papier de couverture; puis, sans se lasser jamais, elles feuilletaient les images jusqu'à ce que les petits, haussés sur les pointes, toujours hésitants, eussent fait un choix définitif, ce qui était long.

Elles savaient leurs goûts et disaient parfois de leur voix molle et traînante :

— Non, ça, vous n'aimez pas, n'est-ce pas?

Ou bien :

— Non, ça, vous avez déjà eu...

Elles leur étaient bienveillantes.

Les clients disparus, elles retournaient bien vite se tapir dans la petite pièce de derrière qui leur servait de tout, s'occupaient au tricot, à quelque broderie d'église, à moins qu'elles ne jouassent au bézigue sous le ronronnement de Pouske, leur gros matou, perché sur la table.

Elles parlaient peu entre elles : c'était inutile, elles avaient les mêmes pensées.

Qui n'a, dans ses souvenirs d'enfance, des profils apparentés à ceux des demoiselles Janssens? Qui ne les voit, par la pensée, se ressemblant comme des jumelles, « toutes deux longues et minces, sans aucun avantage mammaire, avec un teint de vieil ivoire, de pâles yeux de béguines, des cheveux d'un gris amer peignés en bandeaux, un nez fort, une bouche droite, rentrée?» Qui n'aperçoit, enfin, sur le menton pointu de l'une d'elles, une touffe de poils recourbés, germant d'un bouton noir et figurant une grosse araignée?...

M. Courouble n'est pas seulement un humoriste pénétrant et narquois; c'est un artiste et un poète, qu'émeuvent les plus raffinées délicatesses du cœur; son livre n'est pas seulement un album de gentilles charges, c'est encore le bréviaire de l'amour honnête et droit dans sa plus fraîche sensibilité. Nous nous intéressons à tous ces braves gens qui nous font rire, parce que l'auteur les aime, lui aussi, gardant le culte de ces vertus naïves et frustes, qui ne vont pas, il est vrai, « rêveuses et mystiques, des lis dans les mains, comme de pâles vierges couvertes d'albes étoffes », mais qui ne rougissent point d'être dodues et incarnadines, parce qu'elles savent, d'ailleurs, que l'éternelle vibration des sentiments les plus nobles ne leur est pas interdite. Qu'importe si quelque réjouissante arabesque en illustre la traduction?

N'y a-t-il point, par exemple, une grâce d'idylle, naturelle et délicieuse, dans ce passage de la pro-

menade faite à la Petite Espinette, par deux amoureux enfin réunis :

Ils rebroussèrent chemin. Déjà le soleil rougissait les taillis. Ils sortirent du bois et se retrouvèrent dans la campagne voilée maintenant d'une ombre bleuâtre à travers laquelle pointaient les feux de la première étoile. Les jeunes cigales chantaient ; un souffle tiède montait de la terre et parfumait le crépuscule. Ils respiraient avec délices. Tout à coup, une chapelle lointaine fit retentir sa clochette romantique...

François s'était arrêté, envahi d'une grosse émotion.

— Qu'est-ce que tu as? s'écria Pauline bouleversée, qu'est-ce que tu as?

Il répondit d'une voix entrecoupée :

— La petite cloche de Sainte-Catherine sonne parfois ainsi... Ah! mon pauvre papa, qu'il aurait été content de nous voir ensemble!

Elle se pressa contre lui, violemment remuée, elle aussi, au souvenir de ce brave homme qui l'aimait tant.

Cependant, François avait retiré de sa poche un petit objet qu'il débarrassait de son enveloppe de papier de soie. C'était un écrin. Il l'ouvrit et sur le velours de la boîte apparut une jolie bague ornée d'un rubis :

— Il a dit comme ça, une heure avant de mourir : « Tu sais, fils, où est la bague de maman... Eh bien, ça est pour Pauline : tu la lui donneras de ma part. » Et cette bague, la voilà...

En même temps, il baisa le frêle anneau; puis, d'une main malhabile et tremblante, il le passa au doigt de Pauline, qui montrait une surprise attendrie et posa à son tour les lèvres sur le bijou familial.

Ils s'en revinrent lentement sous les étoiles. Leur joie profonde les rendait graves. Ils se disaient que rien ne les pourrait plus séparer désormais...

Des pages où fleurit une émotion aussi pure et aussi mâle, une émotion forte et mélancolique

que rend plus touchante encore l'expression candide et ingénue, seule accessible aux doux êtres qui la ressentent, je pourrais vous en citer beaucoup. Et c'est, nul n'en peut douter, c'est l'accent généreux et spontané de ces pages-là, qui, mieux encore que leur couleur véridique et amusante, assure aux fantaisies récréatives de M. Courouble une place enviable dans la littérature belge d'imagination.

Entre ces feuilles souriantes et discrètement attendries, glissons donc, comme un amical signet, quelque brin de laurier toujours vert, pour symboliser la durée que leur présagent nos souhaits.

5 décembre 1902.

CINQUIÈME PARTIE

CRITIQUES, ESSAYISTES, DIVERS

I

EDMOND PICARD

I

EDMOND PICARD POÈTE

Ceux qui croient posséder des notions complètes sur M. Edmond Picard, tout au moins dans les modalités si richement diverses de sa personnalité littéraire, connaissent-ils le poète? Je n'entends pas dire le poète en prose, qui partout s'évade et surgit de son œuvre, mais, — il faut bien employer cet horrible vocable, — le versificateur? Ont-ils lu le poème, si amer et si ardent tout ensemble, qu'il vient de nous livrer sous le titre philosophique de *Ainsi naît, vit, meurt l'amour* (1)? Il est à la fois étrange et conforme, ce poème si prime-sautier, si désabusé, chantant sur un mode ancestral l'éternel

(1) Un vol., chez Larcier, à Bruxelles.

lamento de l'amour, ce poème où l'on sent l'effort vainqueur d'un artiste qui veut asservir toute forme à la traduction de ses rêves, et qui, pourtant, vibre avec une sincérité si puissante que cet effort disparaît presque, ou se révèle insensible. Rien de neuf ici, pourtant, dans le fond de l'œuvre, rien d'inédit, sinon l'accent singulièrement élevé du début, enthousiaste, trop brûlant, trop charnel du milieu, âpre, las et meurtri des derniers fragments. Dans ces poèmes, formant quarante-quatre sonnets, le rythme est presque toujours ferme et cadencé, l'allure hiératique ou emportée, la rime riche, la mesure sonore et retentissante comme le pas relevé d'un palefroi d'antan sur la route brûlante des conquêtes... Les enfantillages absurdes et exquis de l'amour, relevés d'une fantaisie ailée, y alternent avec le grave hennissement de l'éternelle folie qui déforme et magnifie les objets, avec l'infinie désolation des doutes, du fatal esclavage qui subjugue, avec la clameur sourde des regrets éperdus et des espérances trahies.

C'est le bréviaire, — profanisé par quelques pages secrètes, — d'un homme qu'une passion inexorable envahit, passion despotique et cruelle, prompte à se reprendre, à l'heure même où les pensers graves se glissent dans l'âme et entravent les derniers élans du cœur :

Je croyais ma jeunesse à jamais endormie,
Quand il lui plut fixer sur moi son œil charmant.
Et l'amour d'autrefois, réveillé brusquement,
S'est repris à vibrer en l'honneur de ma Mie.

Et le trouvère reprend sa chanson, que la vie avait interrompue. Il vante, ainsi qu'un adolescent à son premier éveil, les charmes chastes et la grâce souveraine de l'Aimée :

Mais si limpide est l'œil et si clair le visage,
Qu'il ne reste bientôt que l'apaisant présage
D'un Être chaste, au port volontaire et nerveux.

Il nous dira la fièvre extasiée des premiers rendez-vous furtifs et angoissés, de ces courtes rencontres, en un quartier désert, « où l'on se dit des riens qu'on craint d'exprimer à voix haute ; » il évoquera pour nous celle qui fait battre son cœur; et si, d'aventure, elle entre déjà dans l'ombre de la maturité, il ne craindra point de nous dire quel sortilège de grâce et de gaieté, d'ingénuité même, la pare et la transfigure à ses yeux. Il scrute son âme et y découvre la secrète mélancolie que met inexorablement au cœur des femmes le sentiment déçu et poignant d'une vie manquée. Et l'hymne éternel peu à peu renaît sur ses lèvres, tantôt religieux et chaste, tantôt trop voisin des strophes brûlantes qui précisent. Et voici que, peu à peu aussi, s'annonce le mal dont va mourir l'Amour. C'est, d'abord, une sorte de pressentiment glacé et inanalysable, puissamment rendu dans le poème nostalgique de *l'Horloge* :

Dans la chambre où je fuis les ennuis irritants,
Ainsi qu'en un exil de paix et de silence,
Une très vieille horloge dresse la vigilance
Des rouages secrets et des bruits palpitants.
Dans la gaine en cercueil son pendule balance
Les heures et les jours étouffés par le Temps.
Un carillon plaintif y mêle l'indolence
Et le rythme édenté de ses airs grelottants.
Voici que ces sons lents, ce hoquet monotone
M'assombrissent autant qu'un soir brumeux d'automne.
Je songe à notre Amour et le souci me mord,
C'est une fleur tombant pétale par pétale,
Un beau cygne blessé qu'une serre brutale
Dénude plume à plume en attendant la Mort...

Comme un orage furieux, à certains jours d'été, rabat, vers la nuit, l'orgueil d'une journée resplendissante et ensoleillée, ainsi la désagrégation subite et cruelle de cet amour d'automne en balaye les joies et les douceurs. Le poète sort meurtri de l'ultime expérience. Au fond du morne étang qui, dans

son âme, perpétue les souvenances d'une vie agitée et toute en oscillations, quelques épaves de plus vont dormir à jamais. Au moins nous aura-t-il dit, une fois encore, que tout ici-bas n'est que vanité, que l'amour est une chimérique et décevante illusion, que la joie est un mensonge, et la solitude, seule, bienfaisante. Au moins aussi, ce cœur gonflé a-t-il pu dégorger son poison!

II

EDMOND PICARD DRAMATURGE (1)

C'est plus qu'un soufflet, c'est une râclée. C'est mieux qu'une râclée, c'est une exécution. Geste crâne qui redouble. Déclenchement colérique et vigoureux d'une main qui fouaille sans lassitude. Voilà ce qu'un écrivain indépendant, — dont certaines idées peuvent être discutées, certaines erreurs regrettées, mais dont nul ne niera la vaillance, — vient d'accomplir. L'honnête homme applaudit, et le journalisme honnête, soulagé, doit acclamer. Il fallait que les faces de gredins qui déshonorent une noble profession fussent ainsi giflées.

*
* *

La presse a toujours souffert du compagnonnage des faquins, des pieds-plats et des forbans. Voici ce qu'écrivait, en 1848, le maître prosateur et l'un

(1) *Ambidextre journaliste*, comédie-drame. Chez Paul Lacomblez, à Bruxelles.

des plus illustres journalistes, Louis Veuillot :

Je ne hais point la presse, et tout au contraire. Elle a fait de bonnes, d'utiles, de grandes choses. J'ai combattu, j'ai souffert pour elle. Mais la presse n'en est pas moins ce plat d'Esope, toujours le même, qu'il s'agisse de servir ce qu'il y a de meilleur au marché ou ce qu'il y a de pire. Quelles bizarres transformations subissent les choses aux mains de l'homme! Que la pratique est loin de la théorie! On invente la presse pour servir d'organe à l'opinion ; c'est une institution qu'on environne de mille sûretés, comme une propriété du public, plus sacrée cent fois que la source où chacun vient boire, et le champ qui nourrit chacun. Mais voilà que l'institution devient le monopole de quelques individus assez mal famés pour la plupart ou tout à fait inconnus, qui s'établissent en permanence redresseurs de torts, et qui, sous ce beau titre, sont en général les plus effrontés pillards, les plus violents despotes, les plus subtils et audacieux calomniateurs qu'il y ait dans toute la nation. Ces avocats de la liberté veuve et du peuple orphelin laissent bien loin derrière eux, en fait de rapacité et d'insolence, leurs semblables du palais, qui du moins ne parlent qu'en face d'ardents contradicteurs, au sein d'un auditoire borné, et devant des juges qui connaissent leurs détours. Nos journalistes sont anonymes, ils répliquent indéfiniment, ne sont obligés de rien prouver, répondent noir quand vous leur avez dit blanc, et vous soutiennent en face que vous avez dit noir, suppriment ce que vous leur objectez de plus décisif, se moquent de tout jugement, ou plutôt jugent eux-mêmes, sans recours en appel ou en cassation.

La plupart de ces traits corrosifs ne stigmatisent-ils pas encore tout un faubourg de cette énorme et bruyante cité aux mille voix retentissantes qu'est devenue la Presse? Toutefois, nulle confusion n'est possible. Quelque flétrissante et impitoyable que soit l'œuvre satirique d'Edmond Picard, quelque poussée au noir et pénible qu'apparaisse sa fresque

frémissante, elle ne représente, il est vrai, que cette infime faction, mais elle la représente fidèlement. Assurément, notre pays n'en est-il pas infesté. Mais l'auteur a vu plus loin que l'immédiat et heureusement hypothétique spectacle de quelques histrions nationaux. Sa page vengeresse cloue au pilori toute la racaille des aigrefins, des cuistres, des arrivistes sans pudeur, des exploitants sans scrupules, des *bravi* salariés, des coupe-jarrets stipendiés, qui peu à peu se sont glissés dans le journalisme européen. Il existe de beaux et nobles caractères, des âmes trempées, des esprits dominateurs et fiers, des cœurs généreux dans toutes les sphères de la profession. L'estime qui les entoure, l'admiration sympathique qu'ils provoquent, restent le plus inestimable prix de leur valeur et de leurs précieux services. M. Edmond Picard n'avait point à les rencontrer. Ce n'est pas « le Journalisme » que cette satire implacable et dramatique fustige en ses diatribes virulentes : c'est « UN Journalisme », ce sont « DES Journalistes ». Mais, sans doute, le dramaturge n'a-t-il point négligé de proclamer combien, par ses tentations, par la délicatesse des situations où elle se meut, par la menace incessante d'une concurrence effroyable, par la plus périlleuse encore épée damoclétienne de sa puissance aujourd'hui souveraine, la Presse demeure une institution dangereuse à manier, moralement exigeante, irrémissiblement liée, — sous peine de la plus lamentable décadence, — aux vertus de probité, de modération et de loyauté.

Quand ces vertus sont oubliées, quand la carrière devient seulement un commerce, et le plus mesquin, puisqu'il trafique des consciences, quand l'arme devient un surin, quand le journaliste se fait professeur de chant, alors se déroulent ces tableaux atroces, ces scènes d'ignominie désespérée dont *Ambidextre journaliste* nous offre un spectacle édifiant

et vengeur. Mais, alors aussi, la profession s'abaisse et se diminue, au point qu'il suffit d'un cri d'honnête homme pour en dégonfler les plus vaniteuses vessies. Ce cri, qui fait tomber les masques des prévaricateurs, qui blanchit les faces des sinistres aigrefins et fait claquer leurs dents fausses de requins en baudruche, l'auteur d'*Ambidextre journaliste* vient de le pousser d'une voix âpre et claironnante, portée par un souffle indiscutablement puissant. Et déjà, ce cri solitaire, sous une autre forme, non moins magistrale, Louis Veuillot aussi l'avait poussé :

Je connais ta force et je ne la conteste pas. Tu parles tous les jours à cent mille idiots qui n'entendent que ta voix, et qui n'en veulent écouter aucune autre; toi seul as de la probité, de la justice, de l'esprit et du style ; toi seul es patriote ; et s'il te plaît de passer pour chrétien, toi seul le seras. Moi, je serai un jésuite, un libelliste, un impie; tu le diras. Qui saura le contraire, hormis quelques centaines d'honnêtes gens qui te font l'honneur de te craindre et qui protestent tout bas contre tes injures quand ils sont sûrs de n'être pas entendus? Donc tu peux m'écraser, imbécile! Mais tu m'écrases avec tes pieds, avec tes mugissements, avec ta masse immonde, non avec ton esprit; tu m'écrases comme le bœuf en fureur écrase parfois le pâtre qu'il rencontre seul et désarmé.

Triomphe et sois vainqueur, ô bœuf! Tu pèses un millier, et tu portes au front deux cornes; c'est trop contre une fronde. Seulement, écoute ceci : tu m'écraseras; mais je suis un homme, et j'aurai dit quelques paroles que tes beuglements n'empêcheront pas d'arriver à l'oreille de ceux qui sont hommes comme moi. Ces paroles leur apprendront à te ramener à l'étable et au labour...

*
* *

Comédie-drame, *Ambidextre journaliste* est une

pièce très simple, très compréhensible, sans guère utilisation du symbole — sinon dans le personnage de l' « Eternelle » qui ressuscite, d'une façon à la fois ingénieuse et non dépourvue d'audace, le Chœur antique dont nous savons, par certaines belles pages du *Renouveau au théâtre*, que l'auteur regrette le moderne abandon :

Ils exprimaient, ces chœurs, quand on les médite, la grande voix des foules, muette et pourtant incessamment résonnante, comme le murmure des flots sur les rivages sonores. Le passé et ses traditions et ses préjugés. Le présent et ses joies et ses inquiétudes. L'avenir et ses pressentiments et ses prophéties. Ils planaient sur la scène ainsi que de grands nuages passant en laissant tomber la pluie des paroles révélatrices, mélangée d'éclats de soleil et d'éclats de tonnerre. Ils expliquaient et résumaient. Ils posaient les problèmes humains et en indiquaient les solutions, presque toujours tristes et terribles...

Ils étaient enfin l'interprète compatissant des pensées des héros misérables, fléchissant sous les heurts de la Fatalité, monologuant en eux-mêmes sur l'infléchissibilité du Sort, se laissant aller aux rêveries douloureuses de quiconque se sent pris dans l'enchevêtrement des choses et se laisse aller résigné à leur cahotement, sans plus se tendre pour la lutte, sans plus croire que la volonté est une arme suffisante pour triompher de la Destinée.

Ce Chœur antique qui exprimait tant de choses et mêlait ainsi, aux voix fracassantes du Présent, le murmure assourdi du Passé, et le mystérieux chuchotement de l'Avenir en marche, M. Edmond Picard l'a remplacé dans sa pièce par la création singulièrement prestigieuse d'une sorte d'ancêtre appelée « l'Eternelle », dont les accents de pythonisse, qui voudraient garer les imprudents contre le désastre futur d'un destin condamné ne sont point écoutés. Le même personnage, plus ou moins surnaturel et symbolique, permet à l'auteur d'intro-

duire, au dénouement de son drame, un merveilleux assez analogue à celui qu'utilisa Molière en faisant surgir au souper sacrilège de don Juan la glaciale Statue du Commandeur. Comme on le voit, comme on l'a vu précédemment, M. Edmond Picard, en abordant, sur le tard déjà de sa carrière d'artiste fiévreux et tourmenté, l'art brûlant du théâtre, y apporte toute la fougue et toute l'audace d'un esprit toujours jeune. « Courage! Courage! Il faut oser! C'est une joie si intime de parcourir, ne fût-ce que pour soi, des terres inconnues et de retrouver les îles et les continents jadis explorés. » Ce sont là encore de ses paroles. Et chacun sait que l'auteur d'*Ambidextre journaliste* en a rarement prononcées qu'il n'ait point tenté de réaliser.

Nouveauté aussi que cette forme de drame en cinq époques, séparées l'une de l'autre par un laps de chaque fois dix ans, et dont les cinq tableaux sont indépendants, — pour l'action, — les uns des autres. Ils nous représentent, comme en cinq vues successives et kaléidoscopiques, cinq phases de la vie d'Ambidextre et son plongeon toujours plus décisif dans l'avilissement et l'oubli de sa dignité.

Or, par une coquetterie que seul se pouvait permettre un merveilleux et sûr improvisateur, M. Edmond Picard « qui aime cette production instinctive, chaude, vaille que vaille » nous donne ici le texte d'*Ambidextre* tel qu'il sortit de l'écriture de la pièce, du 3 septembre au mercredi suivant 7 septembre, sauf quelques ajoutés, suppressions ou modifications pendant la correction des épreuves.

Sans doute, l'auteur n'en disconvient pas, quelques coupures ou changements devront précéder la mise à la scène d'*Ambidextre*. Mais quelle merveille qu'une création à ce point spontanée, despotique et fusible! Quelle merveille de projeter, d'un geste unique et sans recul, une lave à ce point bouillonnante hors d'un cerveau surchauffé! Ne cherchons point ici de

provisoires querelles à M. Edmond Picard. Tel rôle, trop révoltant en vérité, où s'insinue l'abjecte personnalité d'une Diana Pralaire, tels mots que seul Juvénal, en son latin hardi, osa prononcer sans honte, disparaîtront vraisemblablement dans le travail sagace de cette mise à la scène. Et résumons, décidément, l'expérience misérable d'Anthime Chabrevière, qui, devenu journaliste, fut désormais le redoutable Ambidextre.

*
* *

La première époque nous initie au tourment d'Anthime, avocat sans vocation, épris de journalisme. Sa douce fiancée, Lucie Albert, comprend l'âme insatisfaite du jeune homme. Elle comprend l'attrait que lui inspire « la Presse, cette voix collective de l'humanité, ce forum où ne s'agitent pas seulement les débats politiques, mais tout ce que le verbe humain peut exprimer, depuis les intérêts sordides jusqu'aux soucis sublimes... » Elle admire, comme lui, ce journalisme où tant de science, de talent, de conscience et de génie sont dépensés, devant un si merveilleux auditoire! « Le journaliste — redit la jeune fille à son ami, — goûte le bonheur du cœur à cœur quotidien avec l'humanité. Il a avec elle une conversation qui jamais ne s'arrête. Il ressent l'ivresse de l'esprit qui s'égoutte à toute heure dans d'autres esprits... »

En vain la voix redoutable de « l'Eternelle », mystérieuse et désabusée aïeule, conjure-t-elle la divinité d'arrêter son descendant dans un périlleux dessein. En vain clame-t-elle que l'arme de science et de conscience, maniée par les trop faibles, est aussi parfois couteau d'infamie; en vain compare-t-elle

ces flots de lecteurs attentifs aux paroles du journal, à la mer où l'on se noie; en vain prédit-elle les malheurs et la honte... Ceux qui vont mourir ne sont guère écoutés, et Anthime ne songe qu'à sa folie.

Un dernier avertissement lui est donné. Comme Lucie et lui viennent de s'enivrer du vin grisant d'idéal et d'illusion, ne voyant dans le journalisme que sa beauté et sa grandeur, le grotesque Tournebourne, reporter de basse condition, survient pour leur en révéler une des plus affligeantes tares : le puffisme et la vaniteuse prodigalité des auto-réclamistes. Il leur apprend les dessous de marchandages et de tripotages, les plus innocents encore! qui viennent, parfois, s'attacher comme une lèpre à la Profession. Lucie en est écœurée et voudrait détourner Anthime de mettre le pied dans cette barque aux balancements enjôleurs sur une mer ensoleillée, mais qui, si fréquemment, se révèle n'être qu'une dure et amoindrissante galère!

Des propositions ont été faites à Anthime. Elles sont acceptables. Avec une joie d'enfant, il rejette codes et dossiers. Il est libre. Son pseudonyme est trouvé : « Ambidextre ». Il fera, au *Genre humain*, la critique artistique et littéraire. Fou de joie, il ne songe guère à la gravité d'un moment qui abolit son passé et contient tout son avenir. Cependant « l'Eternelle » proclame, solennelle et fatidique, « la sarcastique beauté des feux de paille et du bétail docile à l'abattoir! »

*
* *

Nous voici transportés dix ans plus tard. Anthime, critique littéraire, vit dans la banlieue, confortablement mais sans luxe. Et subitement la scène la plus répugnante du drame nous révèle à quel cran infé-

rieur le caractère de l'homme, déjà, s'est arrêté. Une courtisane insolente arrive chez ce « pauvre bonhomme qui fait son métier en journaliste roué, servant ses intérêts en ayant l'air de servir ceux de l'Art ». L'un des plus avilissants trafics que la conception moderne de la critique boulevardière ait créés, — le commerce qui échange l'honneur d'une femme contre d'éphémères et banales guirlandes verbales, — s'étale ici sans honte. Et déjà aussi, cet Ambidextre, à son tour, atteste sa démoralisation. « On rampe devant notre puissance. Gare à qui nous gêne! Gare à qui nous attaque! Nous sommes « tabou ». Quand nous sifflons au meurtre intellectuel, il sort, pour nous aider, des camarades de tous les recoins du Journalisme! Nous nous mangeons un peu entre nous, mais nous dévorons les autres avec ensemble. » Ainsi parle cet homme dévoyé, cet être faible qui, dans un retour sur lui-même, se souvient d'être entré, dix ans auparavant, dans la carrière, en chevalier, en Lohengrin, paladin du Vrai, du Beau, du Juste... La voix de son aïeule prophétique, parfois encore, gronde aux oreilles de sa mémoire. Mais il chasse les scrupules... Et voici qu'à Diana Pralaire, l'entremetteuse abjecte, succède Lazarou, l'homme d'affaires sans scrupules. Celui-ci, bailleur de fonds du journal où écrit Ambidextre, vient lui signifier de la part du conseil d'administration que, pour balancer certains frais trop lourds, « il sera désormais interdit aux rédacteurs et collaborateurs du *Grand Monde* de citer dans les colonnes du journal aucun nom ou aucune œuvre pour lesquels on n'aurait pas préalablement arrosé! » et développe avec cynisme l'ukase méprisable. Et, si nous ignorons, dans notre heureux pays, ces sortes d'abaissements, faut-il jeter les yeux fort loin hors de nos frontières pour comprendre que Lazarou dit vrai quand il s'écrie : « Les Devoirs du Critique! Cette mystification! C'est

joli, la manière dont on les remplit, les devoirs du critique! Renseigner le public! Servir l'Art! Mais, mon bon, actuellement, la critique, la fameuse critique, n'est plus que du compagnonnage. On vante ses amis, on éreinte ses adversaires, sans aucune de ces « hautes préoccupations ». On sert ses amitiés, ses haines, ses intérêts, ses rancunes ou ses amours. On ne critique pas, on criticule, on criticole... On n'instruit pas le public, on le jobarde! » Ambidextre a beau défaillir au fumet de cette âme. Il cède, car il se sent corrompu, misérablement corrompu. Il se sent esclave à quelques sous la ligne, et son âme même lui apparaît travestie. Il gémit un instant, puis balaye ces retours vers une intégrité perdue; il réprime les derniers sursauts d'une probité qui s'effrite... Et, par une sorte de symbolique châtiment de la Destinée, cette heure où sombre définitivement sa noblesse d'âme est aussi l'heure où il va se séparer de Lucie, l'exquise et délicate compagne de sa vie, pour convoler, après divorce, avec un ridicule bas bleu, affolé d'ambition, Olympe Mauvoisin, qui l'a comme envoûté. Lucie, digne et meurtrie, disparaît. Mais elle fait comprendre au fou qui la répudie qu'elle ne peut cesser de l'aimer, qu'elle se tient toujours pour l'Epouse, et qu'aux jours inévitables de la Douleur, elle reviendra, consolatrice fidèle... Nous la verrons tenir sa parole.

La troisième et la quatrième époque nous font connaître Ambidextre journaliste politique et Ambidextre journaliste financier. Deux laps de dix ans chacun s'écoulent successivement. Journaliste politique, Ambidextre a engraissé. Lazarou est toujours là. Il excite le zèle de son homme qu'il trouve tiède encore et entravé par de vieux relents dont il se doit méfier. « Américanisons tout, lui dit-il, il ne faut plus être que commerçant. » Et Ambidextre constate, avec dégoût, combien cette psychologie com-

merciale est déjà plus la sienne que l'on ne croit! Il se voit devenu tout à fait mou et flottant, dégradé, incapable de réagir, tenu par le milieu enveloppant et redoutable où il vit, ne conservant de son passé que ce qu'il faut pour juger de sa misère morale présente, plus assez pour s'indigner. Le secrétaire du journal pourra lui développer à l'aise et cyniquement tous les rouages malpropres de la machine nouvelle à former les Opinions, il ne se révoltera pas. Il ne se révolte pas davantage quand Labadard, le directeur de la feuille où il fit ses débuts, vient lui présenter un marché brutal : il s'agira, contre telle somme, de soutenir la candidature politique de Labadard et de ruiner, d'abîmer, de vilipender son concurrent. « Fantoche! » s'écrie Ambidextre. Mais il a ramassé l'argent, il se voit de plus en plus englué dans le marécage... Il a tellement pris l'air de son milieu naturel faisandé, de son « bouillon de culture », qu'il souffrirait, désormais, s'il en était privé. « Terrible constatation, dit-il, qui pourtant me laisse froid jusqu'à l'heure où je ne m'en apercevrai même plus! »

Avec l'Américain Mackensie, avec le juif Jacob, les affaires se font plus ravalantes encore, et M. Edmond Picard, pour stigmatiser ces maquignonnages hébraïques, a véritablement trouvé des accents qui brûlent et consument... Qui s'étonnera de voir enfin le journaliste financier, ayant trempé jusqu'aux os dans les affaires louches et nauséabondes, enrichi mais détesté et méprisé, titubant sur la corde raide d'une situation sociale trompeuse et fragile, qui s'étonnera de voir Ambidextre tomber enfin sous la poigne tardive des Lois? Tous l'abandonnent alors, et sa femme Olympe, la violente et l'enjôleuse, et cette misérable Félicie Bridet avec qui il trompait l'autre! L'heure est venue de payer les comptes. Ambidextre est désespéré, presque acculé au suicide. Il a la rancœur atroce et

la nausée de sa vie. Aussi le commissaire de police lui apparaît comme bienvenu. Tout, plutôt que ce cloaque où il étouffe à la fin. Il préfère encore la sinistre compagnie de la Justice, de la Police, de la Force, à celle des humains détestables...

Et, dix ans après, voici les derniers jours d'Ambidextre. Est-il corrigé? Non. Pauvre, déshonoré, avili, sa première femme, l'adorable Lucie, n'a pas hésité à le recueillir. Une chaude et délicate tendresse l'enveloppe. Mais la pieuvre du lucre a gardé sa proie. Ses tentacules gluants ont à jamais installé leurs suçoirs sur cette âme. Ambidextre boit, Ambidextre fait du chantage. Il ramasse un ignoble billon dans la boue des anonymes attentats. Acoquiné avec Aspérion, le plus taré des reptiles de la presse chienne d'enfer, il calomnie, il assassine, il tue les réputations. Or, voici qu'une de ses victimes, un vigoureux maître de forges, ayant vu rouge devant l'outrage comme devant ses feux, accule Ambidextre dans un recoin de son taudis et l'écrase comme une vermine... L'ombre fatidique de « l'Eternelle » apparaît alors et dissimule la misérable défroque humaine que fut Ambidextre. Devant les yeux épouvantés de Lucie se dresse le fantôme de « l'Eternelle humaine misère ».

L'œuvre d'Edmond Picard, artistiquement brûlante et forte, pourra sans doute être discutée. Il y a tels traits trop creusés ou trop répétés; tels autres un peu tendancieux ou généralisés. Mais elle vit, elle palpite, elle frémit. Nous avons dit que le Journalisme honnête ne s'en peut émouvoir. L'autre, le Journalisme bas et rampant, le Journalisme corsaire et sous-marin, le Journalisme de Bondy, grincera des dents dans l'ombre, ou, moins mélodramatique, voudra rire et persifler... Eh quoi! M. Edmond Picard est poète, comme nous le vîmes précédemment. Il aurait tôt fait de jeter avec dédain à ces espèces quelque réplique des vers immortels

qu'inspira la haine au plus vindicatif des poètes.

Je t'ai saisi. J'ai mis l'écriteau sur ton front;
Et maintenant la foule accourt et te bafoue.
Toi, tandis qu'au poteau le châtiment te cloue,
Que le carcan te force à lever le menton,
Tandis que de ta veste arrachant le bouton,
L'histoire à mes côtés met à nu ton épaule,
Tu dis : « Je ne sens rien! » et tu nous railles, drôle;
Ton rire sur mon nom gaiement vient écumer;
Mais je tiens le fer rouge et vois ta chair fumer...

11 décembre 1904.

II

MAURICE MAETERLINCK

LE TEMPLE ENSEVELI

Tous ceux qui ont loyalement suivi, — à travers ses manifestations diverses et multiples, — la pensée de M. Maurice Maeterlinck, en ont pu constater l'évolution singulière et rapide. Et cette évolution s'est marquée le plus nettement dans son œuvre dramatique. Naguère encore poète du mysticisme et du plus âpre pessimisme, — dans *Aglavaine et Sélysette*, par exemple, — l'auteur de cette *Monna Vanna*, qui est un drame inégal, mais superbe, un peu confus, mais profond et vigoureux, s'affirme désormais le chantre exalté de la vie libre et ardente, de l'amour passionné et dominateur.

Je voudrais m'arrêter un instant à certaines pages du dernier volume d'*Essais* et de méditations philosophiques que son auteur intitule : *le Temple enseveli*. Peut-être y trouverons-nous quelques indications précieuses à l'intelligence de l'évolution assez inattendue signalée plus haut.

Ce n'est point, d'ailleurs, sans un secret malaise qu'il nous faudra résumer la note dominante du *Temple enseveli* (1) en une sorte de systématique et serein athéisme. Un simple trait de plume semble avoir rayé de la conception que se fait M. Maeterlinck au sujet de la vie et de la destinée humaine, non seulement le christianisme en tant que religion

(1) Chez Eugène Fasquelle, à Paris.

révélée et formulaire de dogmes, mais encore toutes les religions théistes, et jusqu'aux plus vagues paganismes. Les croyances qui, depuis l'origine du monde, ont soutenu et consolé l'humanité, la foi catholique qui, depuis dix-neuf siècles, combattue et attaquée par des ennemis toujours renaissants, n'en poursuit pas moins son triomphe et ses victoires, et ne cesse d'agrandir son domaine immortel, ne sont plus, aujourd'hui, — pour M. Maeterlinck, — que des mythes pâles et languissants, que des théories vaines d'impuissants fantômes, qu'il appelle dédaigneusement « les dieux », qui, croit-il, ne régneraient encore, chez les plus croyants, qu'à l'état de « souvenirs vacillants » et qui n'auraient jamais eu d'autre vitalité que cette arbitraire et éphémère existence dont nos rêves puérils, nos faiblesses, notre anxiété douloureuse du Mystère et de l'Inconnaissable firent jadis tous les frais!

L'auteur, d'ailleurs, ne nous explique point sa révolte. Il ne croit plus, tout simplement parce qu'il ne croit plus. Aucune démonstration de l'impossibilité ou de l'absurdité de l'existence divine. Nous avons ôté « les dieux » des cieux, et voilà tout. Ah! sans doute, nous qui nous affermissons dans la simple et totale foi du charbonnier, — répétons que ce fut celle des plus grands génies, des Bossuet, des Pascal et des Pasteur, — nous lui paraissons bien dignes de pitié et d'indulgent mépris!... Mais quoi! Evolutionnisme sonne à nos oreilles un son tout aussi suranné que christianisme aux siennes. Son allégresse inexplicable dans le désarroi philosophique qui perce à travers sa belle sérénité; son impuissance à remplacer les mystères qu'il proclame périmés par une vérité universellement lumineuse; son incapacité de répondre par aucune définitive démonstration aux innombrables « pourquoi » qui émaillent ses pages éloquentes; son arrêt forcé devant les mystères scientifiques ou moraux que sou-

lèvent chacune de ses interrogations anxieuses et chacun de ses appels d'âme; cette orgueilleuse et têtue révolte enfin contre la vérité qu'il a renée; ah! que l'auteur n'en doute point, tout cela ne nous suggère pas moins, à nous-mêmes, de sympathique compassion, que notre prétendue crédulité n'en éveille en son esprit aveuglé, mais courtois!

Pourtant, si probe que soit M. Maeterlinck dans ses convictions et dans leur défense, ne subit-il pas un phénomène bien étrange d'auto-suggestion? Quel effet, par exemple, imagine-t-il que doive produire, sur un esprit non point retiré au plus profond du *Temple enseveli* de son moi, mais vivant dans le monde des faits et témoin des innombrables preuves de sa vitalité que donne chaque jour l'idée chrétienne, quel effet, dis-je, l'auteur imagine-t-il que doive produire sur cet esprit le procédé sommaire qui consiste à généraliser autoritairement une conviction purement personnelle demeurée, dans l'état présent, encore tout à fait exceptionnelle? Par une singulière et typique aberration, en effet, l'auteur de *Monna Vanna*, — que nous tenons pour sincère et convaincu, — considère sa conception arbitraire et tout à fait imaginaire de la destinée humaine, non moins que son athéisme isolé, comme s'ils étaient devenus le partage de la généralité des hommes. Servant fidèle, mais presque unique, du culte qu'il instaure en son « temple enseveli », il voit désormais vides et désertés tous les temples des religions positives. A l'entendre, les plus croyants de la Foi pour laquelle des légions de héros et de martyrs versent chaque année leur beau sang rouge et généreux, n'ont plus de cette Foi qu'un « souvenir vacillant ».

Je ne me fusse pas aussi longuement arrêté à cet athéisme de poète, si, d'une part, nous n'en trouvions, par voie de conséquences, des reflets logiques et assez curieux dans l'ensemble de ses opinions philosophiques et sociales, et si, d'autre part,

M. Maeterlinck ne manifestait une joie aussi énigmatique qu'inattendue, de s'être libéré de tout un passé de foi et de chrétienne espérance. Car il n'a point connu, s'il faut l'entendre, les affres d'un Jouffroy à l'heure du Doute dévastateur, ni même l'angoisse sentimentale qui chassa Renan du séminaire. Et, pour faire connaître un état d'âme aussi peu usité, rappelons les lignes élégantes et mesurées qui le révèlent :

Il ne faudrait jamais avoir regret à ces heures où une croyance grandiose nous abandonne. Une foi qui s'éteint, un ressort qui se brise, une idée dominante qui ne nous domine plus parce que nous croyons la dominer à notre tour, cela prouve que nous vivons, que nous marchons, que nous usons beaucoup de choses parce que nous ne demeurons pas immobiles. Rien ne devrait nous être plus doux que la vue d'une pensée qui nous a longtemps soutenu et qui ne peut plus se soutenir elle-même. Et si nous n'avons rien à mettre à la place du ressort brisé, ne nous tourmentons point. Mieux vaut que la place reste vide que d'y laisser un ressort qui se rouille ou d'y introduire une vérité nouvelle à laquelle nous ne croyons qu'à demi...

Insistons sur ce dernier point. Incrédule à la vérité chrétienne, M. Maeterlinck se déclare l'adepte d'une foi nouvelle difficilement formulable, mais où il semble que dominent surtout une certaine conception de la justice instinctive, une grande confiance de la créature humaine en elle-même, en sa puissance illimitée de développement moral. C'est en nous-mêmes, désormais, que nous trouverons tout ce que nous attendions jadis « des dieux ». Mais cette vérité, et l'auteur le déclare expressément, n'est peut-être, à ses propres yeux, qu'une infime partie de la vérité totale, elle n'est qu'un jalon nouveau posé par la science expérimentale de l'âme; ce n'est donc pas une vérité qui ne puisse être infir-

mée quelque jour par une vérité nouvelle, encore insoupçonnée. Elle ne peut, par conséquent, dès lors, être une vérité définitive, et comment un esprit loyal y pourra-t-il croire autrement qu'à demi?

Ah! je crains bien, décidément, qu'un théologien n'ait tôt fait de découvrir le péché de M. Maeterlinck, celui qui lui fit perdre la Foi et qui règne à la base de ses erreurs : ce péché s'appelle l'orgueil de l'esprit et c'est le châtiment de l'homme qui, repoussant Dieu, veut trouver en soi-même son principe et sa fin uniques.

Si nous devons combattre et répudier le penseur sur tous les points où la question religieuse est engagée dans ses « essais », ne faisons point difficulté de reconnaître l'ingénieuse subtilité, la poésie élargissante et l'élévation morale qui, en toute autre matière, donnent à ses pages une saveur intense et une rare noblesse. Admirons aussi, car l'équité est le primordial devoir du critique, les grâces exceptionnelles d'une langue classique et pure, harmonieusement rythmée, imagée avec richesse, d'une langue sensible et tout adoucie d'un mysticisme mélancolique.

Pour vous convaincre des qualités de cette prose insinuante, lisez, entre beaucoup d'autres, cette page qui ouvre une saisissante méditation sur le Passé :

Derrière nous, notre passé s'étend en longue perspective. Il dort au loin, comme une ville abandonnée dans la brume. Quelques sommets le délimitent et le dominent. Quelques actes importants s'y élèvent, pareils à des tours, les unes encore éclairées, les autres à demi ruinées et s'inclinant peu à peu sous le poids de l'oubli. Des arbres s'effeuillent, des pans de murs s'effritent, de grands espaces d'ombres s'élargissent. Tout cela paraît mort et n'avoir d'autres mouvements que ceux dont l'anime illusoirement la lente décomposition de notre mémoire. Mais, à part cette vie empruntée à la mort même de nos souvenirs, il semble

que tout soit définitivement immobile, à jamais immuable, et séparé du présent et de l'avenir par un fleuve que rien ne peut plus traverser.

En réalité, cela vit; et pour beaucoup d'entre nous, plus ardemment et plus profondément que le présent ou l'avenir. En réalité cette ville morte est souvent le foyer le plus actif de l'existence, et selon l'esprit qui les y ramène, les uns en tirent toutes leurs richesses, les autres les y engloutissent.

Parmi les études qui composent le recueil, il faut noter, comme les plus importantes, la méditation sur « la Justice », celle qui est consacrée à l' « Evolution du mystère », et les réflexions si hautainement justes sur le « Règne de la matière ».

L'auteur recherche avidement dans la première si, — « pour ceux qui ne croient plus à l'existence d'un juge unique tout-puissant et infaillible qui, penché jour et nuit sur nos pensées, nos sentiments et nos actions, maintient la justice en ce monde et la complète ailleurs », — il existe une autre justice que la justice des hommes, que cette dernière soit la justice des tribunaux ou la justice sociale sanctionnée par l'opinion? Ayant reconnu qu'on ne peut accorder crédit à une prétendue « justice immanente des choses » que tant d'esprits invoquent à défaut de la justice divine, M. Maeterlinck aboutit à définir et à codifier pour ainsi dire la justice instinctive qui règne sur nos âmes pour nous absoudre ou nous condamner. Malgré ses erreurs dogmatiques, ce chapitre est d'une réelle puissance. Dans l'*Evolution du mystère*, les curieux de psychologie remarqueront surtout comment l'auteur, de l'effroi irraisonné du Destin et de la Mort qui glaçait ses premières œuvres et leur donnait cet inquiétant frisson demeuré caractéristique de sa manière, en est arrivé au calme, à une tranquillité confiante et sereine vis-à-vis de ces puissances mystérieuses et redoutables. Ayant répudié la croyance au Destin, il s'est comme

évadé de la peur du Destin. Quant au *Règne de la matière*, il renferme, je le répète avec joie, quelques-unes des pages les plus hautement conçues, les plus parfaitement nobles et réconfortantes que l'auteur ait écrites. Il y a bien de l'ingéniosité et d'intéressants rapprochements dans la méditation sur la « Chance »; et je voudrais en relever quelques-uns, s'il ne me faillait signaler enfin la surprise que l'essai sur l' « Avenir » réserve à ses lecteurs. Un danger guette les intelligences affectées de ce périlleux « orgueil de l'esprit » qui peut s'allier d'ailleurs à une attitude extérieure presque exagérée de simplicité et dépouillée de toute tare vaniteuse : combien, en effet, n'en voit-on pas sombrer dans d'étranges et puériles crédulités? Je m'en voudrais de railler un esprit noble, mais égaré, et pourtant il me faut indiquer ici une surprenante faiblesse que ses pages sur l' « Avenir » nous révèlent. Cette question de « notre ignorance de l'avenir », — ignorance presque incroyable, dit M. Maeterlinck, — est assurément passionnante. Le crime n'est pas grand, d'autre part, pour l'auteur du *Temple enseveli*, d'avoir, en la scrutant, élargi son champ d'expériences jusqu'à la roulotte des somnambules et jusqu'au cinquième étage des cartomanciennes... Nous apprécions, enfin, l'indulgence un peu supérieure qu'il affecte, à l'égard de lui-même, au sujet de ces enquêtes exagérément scrupuleuses. Qu'il y prenne garde, pourtant, et réfléchisse! Quand on se flatte d'avoir renversé Dieu du trône où, depuis l'origine des temps, sa Toute-Puissance régnait parmi la foudre et les éclairs, on paraît s'amoindrir fâcheusement si l'on s'avise de nous entretenir avec gravité de certaines obligeantes personnes à qui l'avenir se dévoile dans le marc du café...

12 juin 1902.

III

LE VICOMTE DE SPOELBERCH DE LOVENJOUL

I

SAINTE-BEUVE INCONNU

S'il est vrai que toutes les qualités d'ingéniosité et de patience qui font le véritable collectionneur sont réunies chez le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul, — et ceci fut maintes fois prouvé, — par contre l'auteur de *Sainte-Beuve inconnu* nous apparaît-il dépourvu du principal défaut relevé chez ces gens heureux. Vous aurez deviné déjà qu'il s'agit de l'égoïsme. Le collectionneur classique aime à jouir seul des trésors amassés. Aux temps lointains où la forme littéraire des « physiologies » était à la mode, on ne manquait point d'établir satiriquement « la physiologie du collectionneur »; et ce trait n'était jamais oublié : pour que le collectionneur soit pleinement satisfait, il lui faut être convaincu que sa possession prive et chagrine autrui...

« La curiosité n'est pas un goût pour ce qui est bon ou pour ce qui est beau, — dit La Bruyère, — mais pour ce qui est rare, unique, pour ce qu'on a et ce que les autres n'ont point... »

Or, tout le monde lettré conviendra qu'il en va tout autrement du vicomte de Spoelberch de Loven-

joul, lequel n'est jamais si heureux que le jour où il peut faire jouir tous les fervents des lettres de quelqu'un de ses rares et précieux trésors. Si nous y songeons bien, nous devrons lui en rendre un sincère et chaleureux hommage, car ses collections, à lui, ne sont point telles estampes avant la lettre, telles médailles aux coins rarissimes, telles potiches rébarbatives et rongées... Ce sont les œuvres non publiées, — et qui sans lui eussent été perdues, — des plus grandes et des plus fécondes imaginations du siècle : Balzac, G. Sand, Th. Gautier, Sainte-Beuve...

Mais, en vérité, ceci fut si fréquemment répété, qu'il me vient quelque pudeur de le redire. Consultez, sur le feuillet de garde du nouvel ouvrage publié par M. de Lovenjoul, la liste de ses œuvres, dont cinq sur dix furent couronnées par l'Académie française, et vous estimerez d'un coup d'œil la dette que les lettres romantiques et que l'art littéraire de tous les temps et de toutes les races ont contractée envers lui.

Ceci dit, — avec la rapidité qui convient aux redites, — entr'ouvrons le *Sainte-Beuve inconnu* (1), et voyons ce qui fut, cette fois, extrait de ce tiroir de Pandore où tant de curieuses et palpitantes œuvres attendent encore l'heure du réveil et de l'admiration.

Le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul, — sans prétendre le moins du monde révéler un Sainte-Beuve nouveau ou dévoiler des faits ignorés relatifs à sa carrière publique, non plus qu'à sa vie privée, — a pu très judicieusement choisir le titre de son recueil; les pages ici rassemblées, en effet, étaient perdues ou inédites; de plus, et ceci surtout semble mal connu, les lettres adressées par Mme Desbordes-Valmore à l'auteur des *Lundis* « sont vraiment touchantes et témoignent chez l'auteur de *Joseph De-*

(1) Chez Plon-Nourrit et Cie, à Paris.

lorme de sentiments très élevés et d'impressions émues d'une particulière délicatesse ».

On croit généralement que *Volupté* fut le premier roman écrit par Sainte-Beuve. En feuilletant quelques lettres de la correspondance échangée entre Sainte-Beuve et Ulric Guttinguer, — qui fut l'un des premiers satellites de la Pléiade romantique et dont l'oubli total où il est aujourd'hui tombé ne peut plus rien rappeler de la notoriété d'antan, — M. de Lovenjoul découvrit, sur les deux écrivains, une particularité curieuse et peu connue :

En effet, cette correspondance révèle que *Volupté* n'est pas le premier roman écrit par Sainte-Beuve. Celui-ci, sous l'inspiration d'Ulric Guttinguer, avait antérieurement commencé un autre récit, dont il a parlé lui-même dans une étude sur l'*Arthur* du jeune auteur normand, étude insérée d'abord dans la *Revue des Deux Mondes*, numéro du 15 décembre 1836.

Or, cet *Arthur* était en réalité l'œuvre dont il s'agit ici. Projetée en commun, les deux amis devaient, à l'origine, l'écrire en collaboration. Mais des raisons diverses en retardèrent d'autant plus longtemps l'éclosion, qu'elle devait être tout particulièrement inspirée par certains épisodes, — voilés et changés de cadre, — de la vie même de Guttinguer.

Un jour vint cependant où ce dernier, surmontant ses longues hésitations, termina et publia seul l'ouvrage dont il s'occupait depuis si longtemps. Son apparition eut pour résultat de faire abandonner définitivement par Sainte-Beuve le travail analogue qu'il avait entrepris de son côté, travail déjà suspendu d'ailleurs depuis plusieurs années.

L'auteur des *Lundis*, pourtant, ne détruisit pas ce travail personnel et M. de Lovenjoul l'a retrouvé, — naturellement, — soigneusement joint à ces fameux « cahiers » de Sainte-Beuve, dont la notoriété est si grande, mais qui demeurent jalousement renfermés, — pour tant de raisons légitimes, dans l'inappréciable Archive du célèbre bibliographe. Presque

autant que le style, nous dit ce dernier, le papier jauni, l'encre pâlie, l'écriture à peu près indéchiffrable de ce morceau, témoignent de sa date. Tous ceux qui savent la méticuleuse précision et l'exigeante exactitude apportées par l'auteur des *Lundis d'un chercheur*, dans tous ses travaux, devineront la patience, l'adresse, la tenace persévérance qu'il lui a fallu utiliser pour arriver à bonne fin de son labeur. Pensez donc que Sainte-Beuve lui-même ne relisait qu'avec une extrême difficulté sa propre écriture...

Jetons un coup d'œil sur *Arthur*. L'œuvre reste inachevée et diffère totalement de l'*Arthur* publié par Guttinguer, en 1836, sur le même sujet. M. de Lovenjoul livre ici quelques curieux et piquants détails sur le dédicataire des célèbres strophes de Musset. Ces détails sont, je le pense, introuvables ailleurs, et contribuent à donner à *Sainte-Beuve inconnu* cette rare valeur documentaire si estimée des curieux de lettres.

Pour la forme, l'*Arthur* de Sainte-Beuve est certes intéressant, soit qu'on y admire ce tour élégiaque et lyrique naturel à l'auteur des *Pensées d'août*, soit qu'on y relève ces expressions outrées et ces attitudes fatales inhérentes aux bouillonnements de la sève romantique. Le héros « porte fréquemment la main aux rides de son front »; comme à René, la compagnie bruyante ni les promenades solitaires ne lui suffisent plus :

Je me sentais triste, je pleurais souvent, et, par malheur, je ne devinais que trop la cause de mes pleurs, l'objet de mes molles tristesses.

Après avoir lu *René* au collège, il éprouve un dégoût anticipé du monde et forme des vœux de retraite :

Pauvre enfant crédule, je me disais que j'étais déjà bien vieux par le cœur, que j'avais assez connu les Passions, et qu'il est bon d'être au port.

Naturellement, il se juge implacable en amour, fatal et maudit :

Oui, indigne et frivole que j'étais, il m'arriva d'être violemment aimé. La tombe renferme deux cœurs de jeunes filles, d'humble condition, qui souffrirent beaucoup, se plaignirent peu et que j'aurais ménagés si je les avais mieux connus.

Puis, tout le lyrisme enfiévré de l'époque s'exhale dans une tirade déclamatoire et désolée :

Pauvres cœurs cléments qui dormez sous les gazons d'un cimetière de campagne, s'il vous fallait de la vengeance, vous êtes bien vengés aujourd'hui que j'ai senti à mon tour l'abandon et le délaissement! Vous l'étiez dès lors par les dévorantes ardeurs et les poisons que me versaient tant d'autres rivales à qui je vous sacrifiais, beautés cruelles et triomphantes sous les diamants et sous les fleurs! Elle, surtout, la sombre, la passionnée, la capricieuse et misérable Sophie!

Tout l'homme « aimé et dévastateur » de 1830 est dans ce cri. Et les pages qui suivent en développent encore l'exaltation « infernale et céleste ».

Voici la délectation coupable, maintenant, voici le remords du péché mué lui aussi en saveur mauvaise : « Je me plaisais à mes maux, à mes pleurs, au faible murmure de mon repentir. Mon léger dégoût des choses était presque un plaisir de vanité pour moi, parce qu'il semblait m'avertir que j'avais tout goûté... » Une autre empreinte romantique apparaît dans cette étroite association de la nature aux états d'âmes et aux mouvements les plus agités du cœur. Elyse écrit à Arthur :

Adieu, ne craignez aucune distraction de ma part. J'emporte avec moi trop de souvenirs d'ici, et j'en retrouverai trop là-bas pour vous oublier. Les lieux

que je vais revoir me paraîtront pleins de ma pensée. Le soleil y sera un peu plus pâle cette fois, et la nature un peu plus mourante que quand nous y étions ensemble. Ma tristesse s'en accommodera mieux, et ma tristesse, loin de vous, c'est mon seul bonheur.

Déjà, auparavant, ne lui avait-elle pas dit :

Les beaux arbres de Crosey, sous lesquels je m'étais ennuyée si souvent, ne me tiennent compagnie que depuis que je vous connais, que vous les connaissez et que vous m'avez un jour parlé de « mélèzes en pleurs?... »

Bien que l'œuvre soit inachevée, le sujet, la pensée fondamentale en ressort clairement. C'est le roman élégiaque, sentimental et voluptueux d'un cœur qui reflète une nuance définie du « don juanisme ». Arthur ne passe point insouciant et superbe de conquête en conquête. Chacun de ses entraînements successifs est caractérisé de façon à réunir finalement presque toute la gamme passionnelle : attrait vague des sens dans la passionnette enfantine, idylle chaste de la jeunesse aboutissant à l'union conjugale; puis, l'épouse morte, les expériences amoureuses se succèdent en devenant toujours plus enflammées et plus condamnables : amours sensuelles, amours mélancoliques, amours tragiques... Mais au milieu de ces peu édifiantes ardeurs, il passe des élans de remords. L'esprit lutte contre la chair et, comme dans *Volupté*, s'il est vaincu, ce n'est point sans gémir sous la tyrannie qui l'oppresse et sans déplorer ses défaites.

Voici, sur ce point, une page dont l'actualité immanente et saisissante s'impose toujours :

— C'est à lui-même, — s'écrie Arthur, — et non à Dieu que l'homme doit s'en prendre de ses égarements et de ses fureurs.

Eh quoi? Il a laissé se perdre les principes inva-

riables qui devaient le diriger dans la vie; dès longtemps il n'a plus recours aux bonnes disciplines et la religion ne lui représente plus rien. Enfant, on l'élève mal, on l'instruit superficiellement. Il effleure avec dédain les trésors antiques pour se jeter plus vite dans les nouveautés les plus passagères. Son intelligence se promène sur toutes choses avec une curiosité vague et par pur désir d'amusement. Quelques principes généraux de convenance sont les seules règles essentielles auxquelles il se range.

Y a-t-il donc de quoi s'étonner après cela, si dans l'ardeur de l'âge, au sein de la fortune, du loisir et de l'ennui, quand souffle violemment la passion, elle emporte du premier coup tous ces vains caprices, déchire et dévore tous ces ornements fragiles, tous ces voiles légers, et se déploie avec furie, comme un incendie dans une fête?

L'homme a besoin d'une éducation suivie et sérieuse, d'études, de principes, d'idées de religion et de devoir. Il faut l'armer de bonne heure, si l'on ne veut pas qu'il soit pris au dépourvu par le dérèglement. Il est destiné à aimer, et, plus il aura un fonds de chaleur honnête et vertueuse, plus il aimera avec passion. Tout l'effort doit tendre à contenir cette passion dans l'ordre et à la diriger sainement vers son objet. Ce que peut l'habitude des principes pour s'opposer aux mauvais commencements, même dans les naturels les plus exaltés, est incalculable.

L'attrait de cette œuvre inédite du célèbre critique m'a peut-être entraîné. Disons, en quelques lignes encore, ce que le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul a joint à cette partie capitale de son volume. Voici d'abord le *Prospectus pour les œuvres complètes de Victor Hugo*, où, suivant l'inspiration d'un de ses délassements favoris, l'investigateur avisé et pénétrant, qui déjà fit la lumière sur tant de points obscurs de notre romantisme littéraire, s'est amusé à chercher et à découvrir le mot de l'énigme dont le savant M. Edmond Biré lui-même n'avait pu trouver le secret. On savait que Sainte-Beuve écri-

vit un « prospectus » pour les œuvres de Victor Hugo. On savait que ce prospectus fut signé des initiales d'un ami commun aux deux écrivains. Mais qu'est devenue cette page? Il devait être signé du nom d'Amédée Pichot, d'après les trouvailles de M. de Lovenjoul. Or, il n'exista jamais de prospectus pareil. Mais la Bibliothèque nationale possède le seul prospectus qui fut, en effet, écrit par Sainte-Beuve et signé... E. T., non pas des lettres initiales, mais des lettres « finales » du nom et du prénom de l'ami choisi. C'est une amusante et curieuse trouvaille, dont il faut lire dans *Sainte-Beuve inconnu* tous les détails rapidement résumés ici.

Que ne pouvons-nous noter encore l'intérêt de cette réclame où sont mis en valeur les grands mérites de nouveauté et le génie lyrique des œuvres de Victor Hugo; que ne pouvons-nous citer la belle page dans laquelle M. de Lovenjoul rend hommage à la conviction irraisonnée et à l'absolue probité du célèbre critique!... Mais les lettres de Mme Desbordes-Valmore à Sainte-Beuve nous requièrent. Ici encore l'auteur de *Sainte-Beuve inconnu* élucide une question jadis passionnément discutée par MM. Jules Lemaître, Lacaussade, etc... Qui fut le mystérieux « ami » de la dolente Marceline? Si nous rapprochons d'une note détaillée, accompagnant la lettre la plus émouvante et la plus sincère entre toutes celles qui sont ici reproduites, la plaquette publiée depuis par M. de Lovenjoul sur *Une Pièce de vers de M. Latouche adressée à Mme Desbordes-Valmore*, notre religion sera suffisamment éclairée.

Mais je me réserve de revenir ailleurs sur ce point d'histoire littéraire et sentimentale. Il se rattache directement à *Sainte-Beuve inconnu* de constater ici qu'à travers le sentimentalisme un peu pleurard et suranné de Mme Valmore, apparaissent une si franche affection, une si ardente reconnaissance

envers l'auteur de *Port-Royal*, qu'il faut bien faire bénéficier celui-ci des sentiments élevés et délicats que cette sympathie émue suppose chez l'homme qui en fut l'objet :

Le nom de M. de Sainte-Beuve est très beau, et, de plus, il m'est devenu cher par la grâce et par la bonté qu'il me rappelle... Il y a en vous une bienveillance de tous les temps, une pitié pour toutes les tristesses que je n'ai rencontrées qu'en vous... « Mon pauvre esprit vous cherchait pour se fortifier un peu contre le vôtre qui me relève toujours. Merci de ce que vous avez voulu. J'aurais souhaité que ce bonheur vînt par vous qui avez pris l'habitude de nous aimer à travers toute cette froideur qui me glace dans Paris. J'ai bien souvent tourné les yeux vers votre lampe en voyant s'éteindre la mienne! De qui voulez-vous que je me plaigne, quand vous restez bienveillant et bon pour des cœurs qui vous aiment.

Le voilà bien, le Sainte-Beuve « inconnu », le voilà bien...

1er mars 1901.

II

LA GENÈSE D'UN ROMAN DE BALZAC

Les fervents d'histoire littéraire vont se plonger avec délices dans le nouvel et important ouvrage du vicomte de Spoelberch de Lovenjoul. *La Genèse d'un roman de Balzac — les Paysans* (1), — constitue vraiment le livre attendu du premier des Balzaciens, remarquable à la fois par la solidité de l'érudi-

(1) Chez Paul Ollendorff, à Paris.

tion, par la richesse des documents et par leur saisissante mise en valeur.

Créateur d'un genre littéraire qui n'existait dans aucune des littératures contemporaines avant qu'il se fût avisé de dresser, — à l'occasion des Œuvres de Balzac et de Gautier, — la *Bibliographie des écrivains du XIXe siècle*, l'auteur de *la Genèse d'un roman de Balzac* reste inimitable par une faculté vraiment rare qu'il possède de pénétration, d'infiltration, pourrait-on dire, directe et totale, dans le cerveau et dans la vie du héros choisi. On sait de reste que M. de Lovenjoul aime et admire le génie de Balzac ; mais, véridique et scrupuleusement exact avant tout, trop foncièrement loyal pour, même à son insu et à la surprise de sa religion, substituer à la vision authentique des faits une vision plus conforme peut-être à la ferveur de son admiration, le savant bibliographe ne transforme jamais, — et cette fois moins que jamais, — son étude documentaire en complaisant panégyrique. C'est ainsi, par exemple, que dans les fameux démêlés que le maître eut avec Emile de Girardin, il apparaît clairement, et cela grâce aux fragments inédits ou rétablis, grâce aux lettres et aux papiers ici rassemblés, que le beau rôle fut du côté du journaliste. Nous le verrons aisément tout à l'heure. Si l'auteur du présent livre sait réunir à la fois des qualités aussi précieuses et si exceptionnellement rassemblées chez un chercheur passionné et informé, c'est grâce à cette faculté de pénétration dont je parlais à l'instant. Quand il eut décidé de rechercher et de nous raconter les diverses phases de la composition et de l'achèvement des *Paysans*, les péripéties multiples par lesquelles durent passer et l'auteur et son œuvre, le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul ne fit qu'appliquer à Balzac lui-même les procédés qu'utilisait le romancier pour rendre vivants les enfants de son imagination. Guidé, non

pas, il est vrai, par les concepts puissants du Rêve, mais par une connaissance approfondie de son sujet, servi par des recherches incessantes et par l'inépuisable richesse de son archive, il est entré, à cet instant précis, dans la vie intime de Balzac et il ne l'a plus quittée jusqu'au moment où l'œuvre fut terminée par les soins de Mme de Balzac. Rien ne peut remplacer cette passion investigatrice qui soutient le courage de l'érudit écrivain dans ses travaux. Et c'est pourquoi des œuvres de reconstitution, à la fois fidèle et piquante comme celle-ci, méritent toute l'estime des lettrés.

Nous ne pouvons suivre, pas à pas, le travail du vicomte de Spoelberch de Lovenjoul en nous attachant à la division ingénieuse et rationnelle choisie par lui : « avant » la publication des *Paysans*, « pendant » et « après ». Nous devrons nous borner à grouper autant que possible, en les rattachant chacun par un lien peut-être un peu arbitraire, à la souche principale, les renseignements réunis ici par l'auteur sur la composition du roman, sur les rapports si piquants et si instructifs pour la psychologie du maître qui existèrent à ce moment entre lui et ses principaux correspondants, notamment Emile de Girardin et sa femme; puis, pour terminer, nous noterons quelques détails typiques sur Balzac, détails dus à la faculté divinatrice ou à l'information de M. de Lovenjoul lui-même.

Pourquoi, avant tout, l'auteur de la *Genèse d'un roman de Balzac* a-t-il arrêté son choix sur l'odyssée des *Paysans*? Lui-même nous le dira.

Les Paysans, écrit-il, sont peut-être le chef-d'œuvre le plus extraordinaire de tous ceux qu'écrivait Balzac. Parmi tant de productions supérieures, aucune n'a mieux fait voir les véritables rapports qui existaient en France, dès 1844, entre les diverses classes de la société, et, en particulier, la situation réelle des grands propriétaires terriens. Toutes les causes du

terrible malaise qui, depuis un siècle, ronge l'état social français, tel qu'il s'est constitué après la Révolution de 1793, y sont présentées, analysées, jugées, et même « pressenties dans leurs conséquences », avec une sagacité, une profondeur, une clairvoyance, qui font aujourd'hui plus que jamais des *Paysans* un ouvrage d'actualité.

Ce qui rend cette perspicacité plus surprenante encore, c'est qu'elle s'exerce à propos de milieux que Balzac eut fort peu l'occasion d'étudier de près.

En effet, tout dans cette œuvre géniale est presque divination, et voilà qui est proprement merveilleux.

D'après notre érudit historien, ce n'est pas à 1844, date de la publication dans *la Presse*, non plus qu'à 1837, date fournie par Balzac lui-même comme indiquant le premier moment de la gestation de son œuvre, qu'il faudrait faire remonter la première pensée de Balzac relative aux *Paysans*. M. de Lovenjoul nous dit, en effet, que le premier jet, la première version inconnue du début de cette œuvre porte le titre de *le Grand Propriétaire* et doit dater de 1835. Qu'est devenu ce morceau capital? Il est dans l'archive du vicomte de Spoelberch de Lovenjoul, qui a bien voulu l'en retirer pour le publier *in extenso*, publication d'autant plus précieuse que tout y diffère de l'admirable étude publiée plus tard. « Les personnages, les circonstances, les noms même, rien n'est pareil dans les deux récits, sauf la dénomination de la Ville-aux-Fayes donnée, dans l'un comme dans l'autre, à l'ennemie du château. »

Inutile de dire qu'ici, une fois de plus, l'ingénieuse perspicacité du chercheur a dû suppléer, par des indices et des trouvailles, à la suppression, opérée par Balzac lui-même, d'un fragment capital, la première page du *Grand Propriétaire*.

Avant de porter le titre définitif des *Paysans*, le début de l'œuvre s'intitula encore *Qui terre a*,

guerre a, — titre qui synthétisait à merveille la portée et le sujet du roman.

La Presse, qui publia *les Paysans*, ne put malheureusement, — l'auteur lui-même étant mort avant d'avoir pu refondre entièrement son œuvre telle qu'il l'avait conçue après plusieurs versions successives, — publier sous la direction de Balzac qu'une partie du roman. Mais on a retrouvé la première version, celle qui fut pour la première fois livrée aux protes vers 1838-1839, à l'effet d'être composée en « têtes de clous » sur du papier à chandelles. On sait que, pendant une longue partie de sa vie, Balzac avait pris l'habitude d'exiger de ces compositions « à son usage exclusivement personnel ».

Si différente, dit M. de Lovenjoul, que soit à tous points de vue cette version originale de l'ouvrage, — car ce n'est là vraiment qu'un scénario, — il est bien heureux qu'elle ait été en partie retrouvée, car sans elle toute la fin du roman, si écourtée qu'elle soit, n'eût jamais pu être reconstituée.

L'auteur nous livre ensuite les débris restant de la première composition, et, certes, a-t-il eu du mérite à les déchiffrer, les caractères étant tellement déformés qu'il est à peine possible d'en lire tous les mots.

Je suis obligé de renvoyer au volume du vicomte de Spoelberch de Lovenjoul les curieux et les lettrés désireux de suivre pas à pas l'extraordinaire *curriculum vitæ* de ce roman célèbre, que Balzac lui-même considérait comme son œuvre capitale. Ils ne pourront, sans une petite émotion d'initiés, observer ce cruel corps à corps du génie contre les circonstances. Ils verront les mille *impedimenta* au milieu desquels dut se débattre l'auteur de *la Comédie humaine*. Assurément y eut-il de la faute de son caractère intransigeant et orgueilleux... Mais ces questions de gros sous et de lignes que doit discuter

son génie aux abois! Mais cet asservissement à Mme Hanska, qui paralysa, plusieurs années durant, sa production colossale! Mais cette humiliante galopade des *Paysans* à travers les feuilletons de *la Presse*, pour céder la place à *la Reine Margot* de l'amuseur Dumas! C'est navrant...

Comme le dit fort justement M. de Lovenjoul, la citation volumineuse de toutes les lettres échangées entre Balzac, Emile de Girardin et sa femme, et M. Dujarier qui remplaça Girardin comme intermédiaire de *la Presse* auprès de Balzac, cette citation qui remplit un tiers au moins de *la Genèse* était indispensable pour bien faire apprécier l'inégalité des rapports de l'écrivain avec presque tous ses correspondants. De plus, elle éclaire merveilleusement le caractère de Balzac à cette époque éminemment critique de son existence. Elle nous montre ses procédés, ses rêves, ses illusions et ses chimériques efforts pour échapper au ver rongeur de la Dette. Et, enfin, cette correspondance est, en elle-même, des plus curieuses et des plus piquantes.

L'orgueil, la vanité, je ne sais quelle émulation ambitieuse et rancunière furent au fond des relations si irrégulières, successivement intimes et affectueuses ou altérées et aigries, qui s'établirent entre Balzac et Emile de Girardin depuis 1829, époque où ils se connurent chez le libraire Levavasseur. Ces relations, pourtant, conservèrent longtemps une apparence de « paix armée » grâce aux efforts véritablement féminins jusqu'au génie, de Mme de Girardin, qui s'interposa toujours en pacificatrice entre ces deux violents et autoritaires compétiteurs de la Renommée.

Donnons un échantillon de la correspondance échangée entre eux, — échantillon pris, il est vrai, au moment le plus critique de leurs rapports :

Le 13 juillet 1847, Emile de Girardin écrivait à

l'auteur de *la Comédie humaine* ce regrettable billet :

En vérité, messieurs les maréchaux du feuilleton, vous êtes insupportables et vous ferez si bien que le feuilleton vous fera, au premier jour, entièrement défaut.

Quant à moi, ma résolution à ce sujet est prise, et bien prise, et si je n'avais pas un reliquat de compte à éteindre, je ne publierais certes pas *les Paysans*, n'en ayant pas la dernière ligne.

Balzac dut répondre, dit M. de Lovenjoul, sur l'heure à cet acerbe factum par un mot non moins raide, dont, par malheur, le texte nous manque. Il y parlait sans doute de rembourser les avances invoquées par *la Presse*, car M. de Girardin riposta sur-le-champ par l'ultimatum suivant :

Je ne publie *les Paysans* que parce que nous avons un compte à éteindre. Autrement je ne les publierais certainement pas, et ce n'est pas, certes, le succès de *la Dernière Incarnation de Vautrin* qui m'y entraînerait.

Donc, si vous pouvez sans vous gêner rembourser à *la Presse* ce qu'elle vous a avancé, je renoncerai volontiers aux *Paysans*. Autrement, je les publierai et je les commencerai lundi prochain 19. Mais je tiens expressément à ce qu'il n'y ait aucune interruption. J'y compte.

On devine la colère de Balzac à la réception de ce poulet! Il y fit réponse par une note où nous relevons ces phrases qui clôturent définitivement leur correspondance :

Vous m'avez écrit que vous ne vouliez point des *Paysans*, que vous ne les donniez que parce j'étais débiteur de *la Presse* et qu'il y avait pour ainsi dire force majeure.

Je vous ai répondu que je ne pouvais pas accepter une pareille proposition. Je la regarde comme une

injure, et je n'en souffre de personne. Comme celle-ci ne concerne que mon talent d'écrivain, je n'ai qu'une manière de vous la laisser, c'est de verser la somme dont je serai reliquataire une fois mon compte établi. C'est ce qui sera fait dans un espace de temps qui ne dépassera pas vingt jours...

Quoi qu'il puisse se cacher au fond de la correspondance agitée dont ces deux lettres ne sont qu'un épisode, il faut bien reconnaître, avec le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul, que, durant ces années, la plus longue rancune et les procédés les plus agressifs provinrent incontestablement de Balzac. Et Mme de Girardin? Avec une inlassable persévérance, avec une touchante obstination, le spirituel auteur de *la Canne de M. de Balzac* ne se rebute jamais, et multiplie les tentatives de rapprochement. A peine un billet raide est-il envoyé à l'auteur du *Père Goriot* par son seigneur et maître, qu'elle saute sur sa plume ensorceleuse et expédie quelque amicale ou humoristique épître à son ami. Tantôt elle lui dit : « J'ai laissé quinze jours à votre colère. Maintenant, que vous devez être de sang-froid, je vous déclare que je trouve votre querelle absurde. Emile et vous, n'avez pas le sens commun. En voilà assez. Redevenons bons amis, et ne perdez pas à vous bouder les beaux jours que nous pouvons passer à rire ensemble. » Tantôt elle lui écrit : «Mlle de Hahn, une célèbre Allemande, tira tes fers ghez moi, marti broghain. Foulez-fous fenir l'endentre? Fous apantonnez moi! Incrat! »

La femme peut tout, fors sur l'amour-propre masculin. Ces gentillesses ne devaient pas empêcher la rupture définitive de se produire.

Terminons par la cueillette de quelques curieuses documentations fournies par l'auteur de *la Genèse d'un roman de Balzac*. Je ne parle pas de la savante et précise discussion de chaque chapitre de la version définitive des *Paysans* comparé aux chapitres

de la version primitive, discussion que mes lecteurs trouveront vers la page 200 du présent livre. Retenons qu'en somme « l'œuvre réelle de Balzac, celle que, selon son procédé habituel, il avait tant développée et mise au point lors de son prodigieux travail de correction des épreuves, cette œuvre s'arrête avec le chapitre IV de la deuxième et soi-disant dernière partie, laquelle est, en réalité, demeurée inachevée, et devait être suivie de deux autres avant de rejoindre le dénouement écouté, — une sorte de scénario seulement, — qui la complète arbitrairement aujourd'hui ».

Si intéressante que soit la discussion indiquée plus haut, les non-initiés s'arrêteront avec un plus vif plaisir à maint détail typique et pittoresque semé par M. de Lovenjoul avec générosité au cours de son étude.

Ils y verront, par exemple, qu'en réalité, c'est aux « Jardies », vers 1837 et 1838, que Balzac se documenta à fond sur les paysans, d'où résulte qu'il a dépeint surtout la race des campagnards de la banlieue parisienne, plus madrée et plus rusée encore, s'il est possible, que celle des provinces. Ils y verront que, plus tard, de 1840 à 1847, installé 19, rue Basse, à Passy, dans un étroit jardinet, il questionnait son propriétaire, M. Grandemain, sur quelque détail particulier relatif à la vie rurale, car M. Grandemain était fils de fermier cultivateur. D'ailleurs, ce M. Grandemain lui servait encore à remuer le fouillis de meubles et de bibelots, formant une partie du mobilier artistique de Balzac, quand il fallait faire place à une acquisition nouvelle :

L'un aidant l'autre, on déplaçait ainsi jusqu'au dernier objet faisant partie du mobilier, y compris le buste du maître par David d'Angers, et les fameux meubles de Marie de Médicis, — entre quelles mains sont-ils aujourd'hui? — dont, en 1846, le « Musée des familles » a donné les croquis, accompagnés d'une

notice de Léon Gozlan, qui, de même qu'aux Jardies, venait souvent voir Balzac à Passy...

D'autres fois, le gazon de la petite pelouse se transformait en salle de bain, car, pendant la période des chaleurs, Balzac adorait d'y faire placer sa baignoire et de s'y plonger, en pleine nature, à l'ombre des quelques arbres qui cachaient à tous les yeux cette fantaisie.

Je voudrais attirer l'attention des lecteurs sur maint passage encore de ce livre magistral. Notamment sur les pages émues consacrées par le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul à nous décrire l'existence épouvantable de Balzac à partir de février 1845, quand commença pour lui le supplice incessant de sentir l'obligation de terminer *les Paysans*, invisiblement suspendue sur sa tête comme une sorte d'épée de Damoclès menaçant son cerveau... Je m'arrêterais aussi à la reconstitution si fidèle du travail accompli par la veuve du romancier pour terminer l'œuvre arrêtée sous la plume frémissante de Balzac par la main glaciale de l'Intruse... Mais il faut me borner. L'ouvrage, d'ailleurs, sera rapidement dans toutes les bibliothèques qui sont vraiment dignes d'en être enrichies.

20 juin 1901.

III

UNE PAGE PERDUE DE H. DE BALZAC

Si ma plume pouvait déployer la grâce impertinente du style d'un Anatole France, je goûterais plaisir au paradoxal exercice que voici : je prouverais comment Balzac est redevable à quelques-uns

de nos plus remuants écrivains contemporains, de cet indéniable renouveau d'actualité et de gloire, qu'il est aisé de constater chaque jour davantage de sa mémoire. Et ce, bien entendu, tout à fait malgré eux, par un retour imprévu et cocasse. Mais les gens raisonnables, les critiques sensés, protesteraient et me rétorqueraient vivement que ses dons extraordinaires de divination, que l'universalité de son génie suffisent à expliquer l'emprise despotique posée sur les générations actuelles par l'auteur inégalé d'*Eugénie Grandet*.

Et pourtant! Voici quelques années déjà que c'est devenu, aux yeux de tels producteurs agités de romans commerciaux, une redevance obligée et un mince éloge, que celui d'être comparé à Balzac! Le dépasser, ceci va mieux peut-être, mais je vois venir avec rapidité l'heure où cette amusante hâblerie, même, paraîtra insuffisante. Que pourront trouver alors nos thuriféraires tarifés pour apaiser momentanément la boulimie d'apothéose qui tourmentera les futurs Champsaur et les Paul Adam prochains? Voici presque dix ans que l'on vante en M. Paul Adam un continuateur de Balzac, avec des gloses dithyrambiques, idoines à démontrer son écrasante supériorité. Et, — toute mise au point faite, — passe encore pour M. Paul Adam, qui a la force, la fécondité, l'art de traduire les sentiments collectifs et d'évoquer une époque avec prestige. Mais n'est-il pas navrant de voir, par exemple, dans l'Enquête sur Emile Zola qu'une revue publia récemment, presque toute la jeune école, — M. Eugène Demolder excepté, — rapprocher du créateur de Grandet, de Gobseck, de Goriot et d'innombrables figures éternellement vivantes, le père de « la Mouquette » et de « Mes Bottes?» Sans nier la puissance narrative et la vigueur d'imagination de Zola, qui donc pourra sainement comparer son œuvre monotone et triste, courbée, durant trente volumes, vers l'exploration

d'identiques bourbiers, son œuvre privée d'air et de vérité, au colossal amoncellement de travaux si étonnamment variés, d'une conception toujours neuve et inventive, d'une profondeur visionnaire effrayante, qu'a laissés Balzac?

Je sais que ce dernier, dans certains romans, — ceux-là mêmes qu'a prudemment condamnés l'Eglise, — s'est laissé entraîner aux peintures trop sensuelles, à l'analyse de préoccupations trop voluptueuses. Mais la loyauté ne dicte-t-elle pas au critique catholique le devoir de dire la pensée noble, chrétienne et monarchique, qui en inspira tant d'autres, et que l'auteur eût voulu imprimer, — comme un sceau qui lui fût personnel, — sur chaque moellon de l'immortel monument littéraire que demeure *la Comédie humaine?*

Un fait s'affirme, à toute évidence, c'est qu'aujourd'hui, plus que jamais, Balzac s'impose à l'esprit des lettrés.

Parmi tous les historiens de la littérature, les chercheurs de la vérité documentaire, les érudits qui se sont attachés à pénétrer, chez lui, l'œuvre par la connaissance approfondie de l'homme, il n'en est point qui ait acquis plus d'autorité que le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul. Ce serait véritablement une pitié s'il fallait encore démontrer cela dans le pays même auquel appartient l'auteur de l'*Histoire des œuvres de H. de Balzac*, du *Roman d'amour*, de *Autour de H. de Balzac*, tous ouvrages que, parmi d'autres encore, l'Académie française a successivement couronnés. Mais il est vrai que cette constatation devient de moins en moins nécessaire, et si, durant de longues années, l'insouci et l'indifférence la plus sereine accueillirent, ici, de patientes recherches désormais classées et classiques, l'heure enfin semble venue d'une plus équitable compréhension et d'une tardive reconnaissance.

Le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul vient de

publier, sous le titre d'*Une Page perdue de H. de Balzac* (1), un volume de composition diverse, intéressante, écrit avec élégance, et, comme toujours, richement documenté.

Je puiserai, dans le nouvel ouvrage de l'historiographe de Balzac, quelques détails savoureux, quelques renseignements inédits ou mal connus, la fleur, enfin, de cette moisson précieuse, que M. de Lovenjoul recueille pour nous, avec une infatigable persévérance et la vigueur d'un esprit toujours tendu.

Il est bien rare, on l'a souvent constaté, que justice soit rendue, dès leur vivant, aux écrivains de génie. Pour un Victor Hugo qui reçut la pâle Visiteuse, son chevet gardé par un peuple entier délirant et prosterné, que de nobles et puissants créateurs meurent dans la douleur de se voir méconnus et dans l'angoisse de n'avoir œuvré que pour une problématique et insaisissable élite!

Ce fut un peu le cas de Balzac, tout au moins si l'on songe à la façon hargneuse dont la critique accueillit ses plus étonnantes productions.

M. de Lovenjoul, à propos d'un article inédit sur *la Peau de chagrin*, article qu'Amédée Pichot avait écrit et que *le Temps* refusa d'insérer, sous prétexte qu'il était trop laudatif, nous fait justement observer :

Depuis qu'il fut écrit, quel revirement ne s'est pas produit dans les jugements portés par les critiques sur les ouvrages de Balzac! En effet, malgré la sympathie de celui qui tient la plume, que de restrictions et de réserves formulées en 1831, dans les pages suivantes.

Aussi, n'avons-nous rien voulu retrancher de cet article, tant il représente exactement la moyenne des rares opinions favorables exprimées à cette époque sur les travaux du maître. De nos jours, une

(1) Chez Paul Ollendorff, à Paris.

pareille bienveillance manifestée à leur sujet serait considérée comme une sorte de déni de justice.

Cette observation rend particulièrement intéressants, — car on en peut apprécier la justesse en lisant l'article d'Amédée Pichot que M. de Lovenjoul publie ici pour la première fois, — cette observation, donc, ajoute quelque chose de piquant aux trois documents balzaciens que l'ouvrage nous offre en ses dernières pages : une étude de Francis Girault, datant de 1841 et qui avait vivement touché Balzac, lequel, dans une lettre à H. Castille, déplore la mort du jeune homme « sur qui il comptait »; vient ensuite une notice nécrologique écrite à la mort de Balzac par Georges Guenot. Elle parut dans le *Journal des femmes*, le 5 septembre 1850. Comme l'étude de Girault, celle-ci, enfouie dans une publication mort-née, était devenue introuvable. Nous en extrayons ce croquis pittoresque :

La paresse de Balzac, ou, si l'on veut, sa crainte, son indécision, ses angoisses, lorsqu'il s'agissait de prendre une plume, étaient telles que, pour son journal comme pour ses livres, il se laissait acculer au dernier moment. Ce n'était donc que vers la fin du mois, lorsqu'il était pressé par l'imprimeur, circonvenu par les doléances du prote, lui représentant qu'il n'avait plus que quelques heures devant lui, qu'Honoré de Balzac se mettait à la besogne. Et c'était, à coup sûr, un sublime et douloureux spectacle que celui des luttes de cette pensée si puissante et si fière avec l'heure inexorable qui la pressait, et avec les difficiles sujets qu'elle prenait plaisir à étreindre dans ses serres d'aigle.

Alors, il n'y avait plus, pour l'écrivain, ni repos, ni sommeil, ni nuit, ni jour; alors commençait pour lui une de ces terribles veilles permises au génie seul; une imagination ordinaire s'évanouirait à moitié chemin. Sa besogne terminée, Balzac courait ou plutôt se traînait à l'imprimerie, les cheveux en désordre, le

front livide, les lèvres sèches, l'œil éteint, le reste de son costume et de sa personne à l'avenant.

Puis, comme l'heure inflexible commandait toujours, entré à l'imprimerie, Balzac n'en sortait plus que la *Revue parisienne* ne fût sous presse. Il s'installait n'importe où, au bureau du prote, sur le coin d'un marbre, sur la casse d'un compositeur, absorbé par cet autre labeur, le plus écrasant de tous : la lecture et la correction de ses épreuves. Les manuscrits de Jean-Jacques, surchargés d'additions, de renvois, de ratures, ne donnent qu'une idée bien imparfaite des manuscrits et des épreuves qui avaient passé par les mains de M. de Balzac. Ces corrections étaient si ruineuses que les éditeurs avaient fini par exiger qu'il les prît à sa charge.

J'ai cité ce passage typique de l'article de Georges Guenot, afin de faire voir combien l'auteur d'*Une Page perdue de H. de Balzac* a été heureusement inspiré en remettant au jour ces travaux, lesquels, écrits à l'heure même où Balzac offrait ce spectacle inoubliable pour qui l'avait vu, en gardent quelque chose de saisissant.

Le troisième document balzacien cité est un discours prononcé par Louis Lurine, relatif aux prix littéraires proposés en 1855 par la Société des Gens de lettres. « Il fut lu par l'auteur le 17 avril 1856, dans la séance solennelle où ces prix furent distribués. Celui qu'on destinait à *l'Eloge de Balzac* ne fut pas décerné, aucune des œuvres soumises au jury d'examen ne l'ayant, à son avis, mérité ». Mais le discours que M. de Lovenjoul reproduit ici, en grande partie consacré au maître, fut trouvé si remarquable par ces juges, que le prix demeuré sans titulaire lui fut attribué.

Si Balzac, de son vivant, eut beaucoup à se plaindre de l'incompréhension de la critique, de sa mauvaise foi, de l'envie, qu'en dépit de tout suscitait le mouvement de curiosité intense provoqué par toute œuvre signée de lui, nul, il faut bien l'avouer, ne

trouva une aussi large compensation dans sa propre estime et dans l'équitable mais superbe jugement qu'il portait sur les enfants de son imagination.

Le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul nous en donne, dans son nouveau livre, quelques preuves, parmi lesquelles celle-ci, dont la candeur et la présomption satisfaites, — si le mot n'est pas trop dur, — sont aussi amusantes que peu connues.

M. Amédée Pichot, n'ayant pu faire passer au *Temps* son étude sur *la Peau de chagrin*, l'envoya, accompagnée d'un mot gracieux et désolé, à Balzac, lequel, en vue, sans doute, d'une mise au jour quelconque, l'augmenta d'une sorte de conclusion, substituée aux dernières lignes du texte primitif :

A. Pichot terminait par ces mots :

Ce sera le sujet d'un second article, qui n'arrivera probablement qu'avec une seconde édition, car le succès du livre nous autorise à la pressentir.

Balzac transforme :

... Qu'avec la seconde édition. Elle est annoncée depuis quelques jours et a dû paraître hier, sous le titre de *Romans et Contes philosophiques*.

S'il faut en croire les bruits de journaux, l'ouvrage de M. de Balzac est augmenté de plusieurs autres contes qui lui donnent une grande importance, et la plume d'un de nos plus habiles critiques aurait révélé la pensée première et hardie de ces compositions, toutes unies par le fil d'une haute observation morale ou philosophique.

Alors, notre tâche de critique serait encore augmentée, car ce nouvel ouvrage, qu'attend sans doute un nouveau succès, demandera quelque large analyse et des appréciations impartiales.

Il est quelques hommes pour lesquels la critique doit être sévère, car ceux-là sont comptables d'un avenir, et il y un égoïsme national à leur demander des perfectionnements et de consciencieux travaux.

Comme le fait remarquer, fort judicieusement, M. de Lovenjoul, « l'extrême contentement de soi que trahit cet ajouté semble presque naïf dans son expression spontanée, lorsqu'on songe qu'il émane de la plume même de Balzac! Rappelons toutefois, à sa décharge, que, dans sa pensée, ces lignes ne devaient jamais lui être attribuées ».

« Le personnage de M. de Canalis dans *la Comédie humaine* » — on sait que Balzac incarna Lamartine dans ce portrait, auquel il fit successivement de très curieuses et significatives retouches; « une énigme sans mot, à propos d'un chapitre de la *Physiologie du mariage* », — ce chapitre qui intrigua tant de gens et qui semble composé de mots sans signification, formés par la juxtaposition hasardeuse de lettres prises sans aucun choix ni raison d'être; « les lectures de *Mercadet* à la Comédie-Française »; « les Métamorphoses d'*Une Rue de Paris et son habitant* »; « *Deux traités de librairie de Honoré de Balzac* », — l'un d'eux fort curieux, parce qu'il s'agit de la réédition d'œuvres de jeunesse, que Balzac voulait faire sans qu'on sût qu'il en fût l'auteur; il est donc uniquement question dans ce document des *Œuvres* d'Horace de Saint-Aubin, de Viellerglé, et de Lord R'hoone; aussi l'intérêt de la pièce consiste-t-il surtout dans la combinaison imaginée par Balzac pour arriver à vendre, sans être nommé, ce qui n'appartenait pourtant qu'à lui.

Tels sont les autres chapitres composant le volume nouveau du vicomte de Spoelberch de Lovenjoul, et chacun est suggestif de quelques observations inédites ou piquantes, chacun renferme quelque trouvaille attachante et, par ce fait seul qu'elle concerne Balzac, déjà précieuse.

Mais je voudrais arrêter l'attention de mes lecteurs sur deux chapitres particulièrement captivants. Le premier a donné son titre à tout l'ouvrage : *Une Page perdue de H. de Balzac*. Le second consiste

en des *Notules sur H. de Balzac, par un de ses amis.*

M. de Lovenjoul fait remarquer avec raison qu'il est surprenant qu'on ait laissé le silence et l'oubli couvrir de leur poussière les *Œuvres diverses* de Balzac, alors que de constantes réimpressions de ses *Etudes de mœurs* ont sans cesse replacé ces dernières sous les yeux des lecteurs. J'ajouterai, pour ma part, que ce regret est d'autant plus judicieux que nulle condamnation religieuse n'ayant frappé les *Œuvres diverses*, qui ne sont pas des romans, la diffusion de certains morceaux particulièrement remarquables en pourrait être bien plus large et plus universelle.

Parmi ces *Œuvres diverses*, exclues, par leur genre, de *la Comédie humaine*, figure le *Voyage de Paris à Java*, l'une des plus curieuses fantaisies d'Honoré de Balzac. Or, pour des motifs que nous allons résumer, une page caractéristique, intéressante, — qu'il est piquant, surtout aujourd'hui, de rapprocher des descriptions qu'une mode perverse et finalement écœurante multiplie dans les œuvres d'imagination, — a disparu. Elle n'a jamais été publiée. M. de Lovenjoul a eu la chance de la retrouver dans le manuscrit du *Voyage de Paris à Java;* et comme cette page émut les pudibonds scrupules de la *Revue de Paris*, vers les environs de 1832, il serait édifiant et presque comique d'en comparer la bien évidente innocuité, la romantique et presque candide sensualité, à certaines pages de *l'Enfant de volupté*, par exemple, auxquelles la *Revue de Paris* actuelle a demandé l'un de ses moins enviables succès.

Mais cette étude est attachante à bien d'autres titres encore. Les lecteurs qu'attire et passionne telle œuvre empoignante ou telle aventure exquisement contée, narrée avec cette séduisante passion qui trahit l'art d'un Bazin par exemple, se figurent souvent que les directeurs, et propriétaires de Revues

accueillent, avec les effusions débordantes d'une tendresse éperdue, les créateurs qui leur apportent, tout enflammées et vibrantes encore, ces belles pages suggestives du Rêve et des plus doux enchantements...

Quelle surprise serait souvent la leur, s'ils pouvaient surprendre maints débats ! S'ils pouvaient parcourir telles correspondances, entre les plus fiers artistes et « certains directeurs qui, de tout temps, ont eu la cervelle organisée de telle sorte qu'ils usent parfois des plus étranges procédés »! S'il leur était donné de lire ceci, entre autres, qui est tiré d'une lettre de Charles Nodier, obligé de discuter un compte avec Ch. Rabou, directeur de la *Revue de Paris* :

Pour arriver au résultat de ce soir, il a fallu supprimer quatre lignes, le titre et la signature, et en oublier trois à la supputation, si le metteur en pages n'a pas gagné trois fois du terrain en supprimant lui-même les espaces. Il résulte de là qu'il n'y a point d'esprit dans mon titre, et que mon nom ne vaut pas huit sous...

Et Nodier conclut avec une mélancolique hauteur :

Les actionnaires sont plus à leur aise à mon égard, et je veux qu'ils y soient. Le jour où il leur plaira de me trouver onéreux, libre à eux de me jeter par terre. Il ne manque pas de gens pour me ramasser. Si vous vous étiez mis à ma place (et Dieu vous en préserve!), vous auriez senti que c'est précisément parce que je suis pauvre qu'il me sied de mettre le marché à la main de ceux qui me payent. Je comprends toutes les positions mauvaises de la vie; je ne peux pas me faire à l'idée d'être à charge.

Ceux qui savent quelle somme colossale d'orgueil avaient amassée et condensée dans le cœur de Balzac la conscience de sa valeur, sa vie de labeur

effroyable et la comparaison qu'il pouvait faire de sa stature littéralement gigantesque aux proportions des nombreux pygmées qui l'entouraient, saisiront aisément l'intérêt douloureux de ces luttes perpétuelles entre le producteur et ses inévitables intermédiaires auprès du public.

Dans l'occasion, pourtant, qui a fourni à M. de Lovenjoul le sujet de son étude, Balzac fit preuve d'une souplesse d'échine inattendue, d'une docilité bien surprenante, étant donnée surtout la bénignité du passage supprimé de son œuvre.

Amédée Pichot avait écrit à son collaborateur, alors que déjà leurs rapports étaient difficiles et tendus, une lettre assez froide d'où nous extrayons ce passage :

Votre absence me force à un coup d'autorité que je n'eusse pas fait sans votre consentement. J'ai abdiqué toute autorité littéraire, vous le savez; mais ma conscience, sotte peut-être par pruderie, m'a forcé de supprimer [dans votre *Voyage de Paris à Java*] deux phrases de votre description des trémoussements de la femme javanaise. L'imprimerie a été aussi scandalisée que moi de cette peinture si gracieuse d'ailleurs...

Si je ne craignais d'abuser des citations, je reproduirais ici cette fameuse page, quand ce ne serait que pour faire apprécier la saveur ineffable de la phrase où l'on nous apitoie sur la pudeur aux abois de toute une imprimerie!

Eh bien, chose presque invraisemblable, Balzac, toujours si pointilleux sur ces matières, si prompt à se dresser sur ses ergots, trop intelligent d'ailleurs pour ne pas saisir le grotesque de l'aventure, répond avec gratitude :

Je vous remercie d'avoir retranché les deux phrases qui pouvaient nuire à moi et au journal. C'est un véri-

table service [que vous m'avez rendu]. Le drolatique ne doit être que dans le drolatique, et c'est parce que je suis, de mon naturel, chaste, que je puis en faire. Comme j'étais [occupé] à terminer mon second dizain [de *Contes drolatiques*], j'ai pu ne pas trop faire attention à des phrases qui rentraient dans le genre dont je m'occupais.

Balzac, l'auteur d'*Une Page perdue* nous le dit excellemment, avait dû perdre tout souvenir de cette page, pour en arriver à la rapprocher de ses *Contes drôlatiques!*

Cet épisode est original. Je répète, toutefois, que l'intérêt principal de ce chapitre réside dans la description fidèle, tenue et suivie jour à jour, appuyée d'une correspondance bien édifiante sur une foule de points, des tiraillements que l'esprit « directorial » de M. Amédée Pichot et l'incommensurable orgueil de Balzac, joint à ses perpétuels atermoiements, à ses absences subites, à ses exigences souvent très légitimes, provoquèrent entre les deux anciens amis.

L'auteur de *la Comédie humaine* finit par quitter la *Revue de Paris* et par porter ailleurs ses écrits.

C'est là, du reste, — conclut le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul, — l'unique moyen de défense dont puissent jusqu'ici se servir les écrivains consciencieux bien légitimement décidés à faire respecter leur indépendance, et à mettre au jour sans entraves ce qu'ils signent. Ceux qui les accueillent dans ces conditions méritent, à coup sûr, la reconnaissance générale, car, en agissant ainsi, ils protègent efficacement deux de nos plus précieuses conquêtes morales, devenues de nos jours d'imprescriptibles droits : la dignité de la production littéraire et la liberté de la pensée.

Avant de terminer ces notes rapides, effleurons d'un coup d'œil les *Notules* qu'un ami de Balzac,

M. A. Fessart, a inscrites en marge du livre consacré à son illustre frère par Mme Surville. M. de Lovenjoul nous en rapporte quelques observations, relatives au regard inoubliable de Balzac, à ses facultés de causeur, à sa manière de travailler, etc. Mais combien plus émouvantes, plus personnelles et plus précieuses, celles que l'annotateur a consignées au sujet des rapports de Balzac avec sa famille, et surtout avec sa terrible mère!

« M. de Balzac, écrit-il, disait qu'il n'avait jamais pu entendre parler sa mère sans éprouver un certain tremblement qui lui ôtait toutes ses facultés lorsqu'il était en sa présence. »

Et lorsque Mme Surville écrit ensuite : « elle seule nous punissait... ou nous récompensait », le lecteur ajoute : « Ce qui arrivait rarement, au dire de M. de Balzac. »

Mme de Balzac, dit-il encore, était très sévère avec ses enfants et « surtout avec Honoré ».

A la page 36, Mme Surville rapporte que sa mère, moins disposée encore que son père à laisser leur fils se livrer à sa vocation : « pensa qu'un peu de misère ramènerait promptement Honoré à la soumission. »

Aussi apprenons-nous que « Balzac avait les larmes aux yeux lorsqu'il parlait de ce qu'il avait souffert. Il fallait l'entendre parler de sa position d'alors et [de] la dureté de ses parents à son égard! »

Plus loin, M. Fessart consigne que la mère de Balzac, quand son fils lui écrivait pour implorer un peu d'argent, « ne répondait pas et le laissait mourir de faim » : « Il était alors couvert de vermine, et descendait le soir acheter une chandelle qu'il plaçait dans une bouteille vide, faute de chandelier. Et il riait plus tard, en 1845, en me racontant cela! »

L'annotateur revient souvent sur le fait que la mère de Balzac ne lui donnait rien et le laissait manquer de tout. Il écrit même : « Elle était, pour

lui, mauvaise comme « une gale ». Cette expression est de lui. »

Il résulte nettement des témoignages désintéressés qu'on vient de lire, témoignages à coup sûr non destinés à la publicité, qu'à ses débuts, le jeune Balzac rencontra les plus durs obstacles et les entraves les plus cruelles, précisément chez ceux qui, semble-t-il, auraient dû lui venir avant tout en aide. Il n'est pas le seul exemple de cette manière d'agir. Mais, pour avoir eu des précédents, ces faits n'en sont pas moins déplorables, car il est amer de constater, une fois de plus, à propos d'une personnalité aussi supérieure, qu'à l'heure où les vocations naissent pour chacun, l'homme de lettres, au lieu d'être soutenu par les siens, ne trouve d'ordinaire, chez ses parents les plus proches, qu'incompréhension absolue et blâme immérité.

Telle est la conclusion tirée par le vicomte de Lovenjoul des navrants détails révélés plus haut. Il serait superflu de l'alourdir par un seul commentaire.

22 novembre 1902.

IV

EDMOND BIRÉ

ARMAND DE PONTMARTIN

Ceux qui m'ont connu rhétoricien gardent le souvenir d'un assez négligeable cancre. Ce n'est peut-être pas très juste, bien que cette impression fût exactement celle de plusieurs parmi mes condisciples à cette heure lointaine.

J'entends toujours le ton de suprême dédain avec lequel certain fort en thème de ma classe, — un nommé Gilet, que je vois encore, — terminait je ne sais quelle discussion sur un « que retranché » ou sur un ablatif absolu, en disant avec un haussement d'épaules péremptoire : « Oh! Gilbert, lui, ne sait rien! » Ce brave Gilet savait beaucoup de choses, mais ignorait l'indulgence, apparemment. Il avait la fâcheuse habitude de s'assimiler, par le seul alambic de la mémoire, la « substantifique mouëlle » des matières intellectuelles et scolaires. Or, sa tête, fort grosse, s'enorgueillissait d'un visage tourmenté, aux traits durs et contrariés, aux sourcils perpétuellement circonflexes dans un front raviné. Quand il lui fallait « rendre » quelque morceau de mémoire un peu étendu, les efforts qu'il imposait à son cerveau pour rassembler le troupeau épars des périodes emmagasinées à seule fin du « mot à mot », se reflétaient sur son masque léonin en grimaces inexplicablement douloureuses. Cette gymnastique faciale augmentait son prestige. Pour l'heure, ce

garçon supérieur asservit son génie à doser des paquets d'ipéca et à secouer des fioles de *semen contra*. Et, sans doute, s'il se souvient de moi, ayant commencé jadis de me mépriser, aujourd'hui continue-t-il...

Est-il vrai de dire que « je ne savais rien »? Mon Dieu, je savais peu de choses, l'endroit pour moi le plus ennuyeux du collège étant indubitablement la salle de classe. Je m'ennuyais au grec, je m'ennuyais à l'histoire, je m'ennuyais aux mathématiques, et je ne m'amusais pas fort au latin. Mais j'adorais les cours de littérature française; et quand notre zélé professeur, le R. P. Rochet, interrompait les analyses et les grammaires pour nous faire quelque lecture de V. Hugo ou de Coppée, qui était alors dans tout son éclat, le « football » même ne m'eût point arraché aux dures planches de mon banc. Rentré à « l'étude », je faisais mes devoirs très vite et très mal. Puis, cahiers et plumes hâtivement remisés, j'extirpais des profondeurs de mon pupitre un petit volume relié en vert que je dévorais avec passion. C'est à ce moment que notre surveillant, avec une enviable souplesse, quittait sa chaire, observatoire redouté, pour déambuler discrètement parmi nos bancs. A la suite de quelques savantes circonvolutions, à pas feutrés et menus, cet homme vigilant arrivait derrière moi sans avoir éveillé mon attention. Un bras, brusquement, s'interposait entre mon livre et mes yeux captivés; une main preste, forte de son droit, raflait sur ma table le volume, supposé subversif, et j'attendais... Immanquablement, insoucieux de sa bredouille, le gardien de nos jeunes vertus me rendait avec un sourire le corps du délit... C'est qu'immanquablement aussi le cher ouvrage où je me plongeais, comme en un bain d'esprit délicat et savoureusement français, portait ce titre : *Causeries littéraires*, par Armand de Pontmartin...

C'est à Pontmartin, certainement, que je dois le goût des lettres, l'amour de la critique littéraire, et, peut-être, un peu de l'urbanité que je tâche d'y apporter. Sans ce noble et fécond écrivain, qui me donna le désir de l'imiter, — oh! lointainement! — je ne sais en vérité ce que j'aurais fait sur cette planète. Aucun feu sacré ne brûlait en mon âme pour une autre carrière que pour le culte des lettres. Vite revenu des émotions de la chicane, inapte aux gesticulations de la politique, je me serais cordialement ennuyé, et j'aurais vraisemblablement ennuyé les autres plus encore.

Je dois à Pontmartin une éternelle reconnaissance, et j'en dispense une bonne part au P. Rochet, qui me le fit connaître et aimer.

Vous jugez si le beau volume que M. Edmond Biré vient de consacrer à l'ancien correspondant parisien du *Journal de Bruxelles*, — car Armand de Pontmartin lui envoya en 1863 des causeries intitulées *Symptômes du temps*, qui brillèrent, vives et spirituelles, — était fait pour m'intéresser! Il m'a plu à un point tel que je voudrais bien vous faire partager mon plaisir (1).

Je ne suis pas étonné le moins du monde que l'intrépide et consciencieux auteur de *Victor Hugo avant et après 1830* ait été tenté par la biographie d'Armand de Pontmartin, qui, d'ailleurs, fut l'un de ses plus fidèles amis.

Avant tout, remarquez que Pontmartin ne tient pas dans l'histoire littéraire du dix-neuvième siècle la place à laquelle, incontestablement, il a droit. C'est déjà un titre, — et son volume sur *Alfred Nettement* l'a bien prouvé, — pour mériter l'attentive estime de M. Biré. Autant celui-ci déteste les gloires surfaites, et même, dans les gloires méritées, toute

(1) *Armand de Pontmartin*, par Ed. Biré, chez Garnier frères, à Paris.

trace d'exagération ou de fétichisme, autant sa sollicitude intellectuelle va-t-elle résolument aux abandons inexplicables, aux oublis injustifiés. Remarquez encore que, parmi les historiens même de notre littérature qui n'ont rien de sectaire, l'usage s'est établi de traiter par prétérition le catholique et royaliste Pontmartin, qui fut écrivain ou critique à *la Quotidienne*, à *la Mode*, à *l'Union*, à la *Revue contemporaine*, à la *Revue des Deux Mondes*, à *l'Opinion publique*, au *Correspondant*, à *la Gazette de France*, au *Gaulois*, etc. ; qui écrivit quarante volumes de romans, de contes, de critique et de mémoires, « avec, — dit M. Gabriel Aubray, — un jaillissement de verve et une élégance naturelle qui signalent l'écrivain de race ». Si l'absence du nom de Pontmartin parmi les sept ou huit cents autres que cite M. Lanson dans son *Histoire de la littérature française* nous surprend à peine, l'oubli commis par un Emile Faguet, esprit si loyal, nous impressionne davantage.

Je ne veux pas rechercher l'un des motifs de cette attraction invincible que ressentirent, l'un pour l'autre, l'auteur des *Jeudis de Mme Charbonneau* et celui des *Mémoires d'un bourgeois de Paris pendant la Terreur*, dans une commune faiblesse pour ces jeux d'esprit, toujours discutés, que V. Hugo qualifia durement en appelant le calembour « la fiente de l'esprit ». Tous deux y cédèrent assez largement. M. Biré juge les calembours de Pontmartin détestables : ils le sont presque toujours. Mais le divertissement, en soi, ne lui déplaît point, comme il nous le prouve en donnant lui-même la volée à quelques « à-peu-près », parmi lesquels je capture celui-ci, auquel son auteur aurait tort de tenir exagérément :

A propos de Cham, dont le crayon malicieux releva si plaisamment, dans *l'Assemblée nationale comique*, la verve d'Auguste Lireux, le biographe de

l'auteur des *Samedis*, écrit : « Pourquoi la fantaisie n'est-elle pas venue au comte de Noé d'illustrer les *Chroniques de Paris*, du comte de Pontmartin, avec lequel il était lié? Nous aurions eu un livre aussi amusant que *l'Assemblée nationale comique* et qui aurait pu prendre pour épigraphe : *les Bons Comtes font les bons amis.* »

Non, les mobiles les plus nobles et les plus naturels de leur amitié, et de cette sorte de culte touchant gardé par M. Biré à la mémoire d'Armand de Pontmartin, se lient intimement, se confondent même avec les causes qui, aujourd'hui, frappent d'un oubli immérité l'exquis causeur littéraire, le critique prime-sautier et souvent si avisé que fut cet écrivain : Pontmartin s'affirma le plus fervent des chrétiens; il demeura jusqu'au dernier jour le plus fidèle des royalistes. Royaliste et catholique, M. Biré aime, avant tout, dans l'auteur de tant de contes charmants et ingénieux, de tant d'études critiques loyales et courageuses, le chevaleresque partisan des causes vaincues, quoique immortelles. Et si nous sommes tentés, parfois, en lisant les pages que je vous signale, d'estimer un peu trop dithyrambique telle d'entre celles-ci, un peu trop apologétique tel jugement sur la valeur littéraire de tel volume signé du nom qu'elles veulent illustrer, n'oublions pas qu'une double justice est due à ceux qui durent l'attendre, et songeons à l'âcre et grisante joie que certaines natures éprouvent dans l'exaltation vengeresse des noblesses d'âmes injuriées ou méconnues!

Je recommande donc fervemment la lecture du livre de M. Edmond Biré à tous ceux qui aiment les lettres. Ils suivront avec plaisir le développement de la carrière littéraire d'Armand de Pontmartin, exposée ici dans ses plus minutieux détails, avec force notes et dates. Ils pourront même, en cours de route, relever des renseignements curieux et souvent peu connus, sur une foule de sujets, de person-

nages ou de publications échelonnés de 1830 environ à 1890. M. Biré est une encyclopédie toujours au courant. La pointe d'humour ou de verve caustique dont il assaisonne les plus graves matières constitue un attrait de plus, sur lequel il serait superflu d'insister. C'est ainsi que nous rencontrons, en parcourant ces pages, l'héroïne d'un drame révolutionnaire inoubliable, Mlle de Sombreuil, — qui venait souvent dîner chez un parent d'A. de Pontmartin, « où jamais on ne lui servit que du vin blanc; » — puis Jules Sandeau, Musset, Veuillot, Sainte-Beuve, — contre la mauvaise grâce et la perfidie de qui M. Biré ne perd jamais une occasion de protester, et nous déplorons qu'elles soient fréquentes, — et combien d'autres encore, à commencer par cet excellent Buloz, très souvent entrevu dans l'histoire des relations d'Armand de Pontmartin avec les hommes de son temps! M. Biré nous rappelle au sujet de Buloz deux anecdotes délicieuses.

La première fut contée par Pontmartin lui-même, dans les *Jeudis*, où Buloz figure sous le nom de Strasbiros. Strasbiros, donc, avait été invité aux Angles, chez le critique de la *Revue des Deux Mondes*, qui le reçut aimablement, dans une propriété embellie surtout par douze marronniers en fleur symétriquement rangés devant la façade de la demeure agreste :

Ces marronniers, — écrivait Pontmartin, — comme ceux des Tuileries, ne produisent que des marrons d'Inde, que l'on n'avait pas encore songé à utiliser pour faire de l'amidon. N'importe! je vis que l'imagination de Strasbiros en recevait une impression profonde, et, plus tard, lorsque, au retour de son expédition aventureuse, il rentra dans sa spécialité et dans ses bureaux, cette impression se formula dans les paroles suivantes qui résumèrent toute sa reconnaissance et tous ses souvenirs.

« Comment, lorsqu'on a de si beaux marronniers, peut-on faire payer ses articles? »

L'autre anecdote est extraite d'une lettre de Pontmartin à Joseph Autran, au sujet de la mort du beau-père de Buloz, Castil-Blaze, critique musical apprécié et très spirituel :

Adieu, cher, écrivait-il; j'attends ma femme après-demain, et j'aurai alors un peu de liberté. J'en profiterai pour aller recueillir çà et là quelques-unes de ces nouvelles que je ne vous donne pas aujourd'hui : ce que je sais de plus intéressant, ce sont deux enterrements : Castil-Blaze et Lefèvre-Doumier. Voici l'oraison funèbre de Castil-Blaze, adressée par Buloz à sa femme : « Votre père s'est toujours plu à me contrarier : le voilà qui meurt l'avant-veille d'un numéro! » — C'est tout ce qu'on a pu tirer du « reviewer quand même ».

Quand on parcourt la liste des publications, toutes très en vue, dans lesquelles Pontmartin écrivit régulièrement, on comprend combien intéressants doivent être les renseignements minutieux fournis à leur sujet, ou au sujet des hommes qui y furent mêlés, par M. Biré. Mais c'est là, comme à propos de la vie littéraire même du « causeur » par excellence, une matière que nous donnons licence, à nos lecteurs, de puiser à même dans l'instructif et séduisant ouvrage dont nous parlons ici. Si M. Edmond Biré, plus sobre peut-être de détails personnels que ne le voudraient les terribles curieux que nous sommes devenus, n'a point épuisé le dossier des intimités, des petites questions de vie privée ou familiale qui lui fut soumis, nombreuses et suffisantes pourtant sont les pages qui viendront captiver le psychologue, avide de rechercher dans l'âme ou dans le cœur d'un écrivain le secret de ses modalités intellectuelles et le ressort de ses œuvres.

Le chapitre qui nous raconte la vie active et sim-

ple, laborieuse et digne d'Armand de Pontmartin, en sa terre des Angles, durant ses dernières années, et au moment de sa mort exemplaire, est à la fois plein d'attrait, d'enseignement et d'émotion.

Nous voudrions pourtant, avant de quitter si chère compagnie, dire un mot encore, résumer, s'il se peut, l'impression gardée, soit de la valeur littéraire, soit du caractère moral de Pontmartin. M. Edmond Biré, passé maître dans l'art de nous « raconter » un homme, avec loyauté, esprit, verve, alacrité et limpidité de style, a dit sur ce double sujet tout ce qui devait être dit.

Peut-être a-t-il un peu forcé la note admirative en nous parlant du talent de son ami? Mais encore faut-il se bien comprendre. Quand il nous dit que les *Causeries littéraires* resteront « les chefs-d'œuvre du genre », il n'entend certes pas les situer, comme morceaux de critique, au-dessus des *Lundis* de Sainte-Beuve!

Et lui-même reconnaît qu'il y a, à côté de leur variété extrême, à côté du souffle de spiritualisme chrétien qui a fait défendre, pendant un demi-siècle, par leur auteur, le beau, le vrai, la vertu et le goût, la religion et la patrie, certaines fautes et des erreurs. Pontmartin n'a pas été toujours juste : il a manqué d'impartialité à l'égard de Balzac ou de Barbey d'Aurevilly, et même de Berryer. Par contre, trop d'enthousiasme dépare quelques études consacrées à des écrivains aimés. Non, ce que M. Biré a voulu dire, c'est que ces *Causeries* peuvent passer pour des chefs-d'œuvre de naturel, et, parfois, d'éloquence. C'est un bon juge, c'est J.-J. Weiss, qui a dit de lui : « Pontmartin est du petit nombre de ceux de notre temps qui écrivent naturellement en français. »

Cuvillier-Fleury lui rendait un identique hommage. Et c'est M. Biré lui-même qui nous fera remarquer qu'il arrive à son héros de sacrifier, en

quelques rencontres, la précision de la pensée à l'éclat du mot; de préférer, au feu qui couve et qui dure, l'étincelle qui jaillit et brille un instant pour s'éteindre bientôt. « Il lui arrive aussi de multiplier les épithètes, de redoubler les synonymes, de s'abandonner aux excès de sa verve et de donner à sa phrase, toujours cependant harmonieuse et pure, une ampleur démesurée. »

S'il est juste et ferme dans ses jugements, M. Edmond Biré, par contre, ramène à leurs proportions exactes certains reproches ou certains épisodes qui furent exagérés. Il venge l'auteur des *Jeudis de Mme Charbonneau*, de toutes les attaques que lui valut cette œuvre vive et railleuse, mais non méchante ni excessive, batailleuse sans doute, mais ouverte et courageuse, écrite avec brio, de bonne guerre et non sournoisement, par rancune.

Quelle belle page que celle dans laquelle, M. Biré, à propos de cette fantaisie d'improvisation spirituelle et charmante, stigmatise les procédés d'un grand et illustre écrivain, qui s'attacha à rapetisser Pontmartin avec une opiniâtre ténacité :

Il n'est pas un homme de son temps, illustre dans les lettres ou la politique, que Sainte-Beuve n'ait encensé ou au moins ménagé. Il n'en est pas un qu'il n'ait dénigré, ridiculisé, criblé d'épigrammes. Seulement, les dithyrambes étaient publics, les épigrammes, les méchancetés restaient secrètes. Il les confiait prudemment à des « cahiers » soigneusement renfermés dans ses tiroirs. Ainsi a-t-il fait pour Chateaubriand, Hugo, Lamartine, Alfred de Vigny, Alfred de Musset, Charles Nodier, Montalembert, Guizot, Cousin, Villemain, Thiers, Saint-Marc-Girardin, Tocqueville et vingt autres. Ces notes clandestines devaient sortir de l'ombre, un jour venant, mais seulement quand leur auteur serait à l'abri de toutes représailles. C'est d'autre sorte qu'agissait Pontmartin. S'il a satirisé, non pas ceux qu'il célébrait en public, mais ceux qui étaient ses adversaires et qui, pour la plupart, ne lui

avaient pas ménagé les attaques, s'il les attaquait à son tour, c'était en plein soleil, en face et visière levée.

Voulez-vous quelques appréciations encore, pieusement et joyeusement recueillies par M. Biré?

Voici Francisque Sarcey, peu suspect de cléricalisme ou de royalisme :

Ce n'est pas peu de chose, a-t-il écrit à propos de Pontmartin, d'avoir durant tant d'années dirigé l'opinion d'une foule d'honnêtes gens, d'avoir toujours témoigné d'une justice, au moins relative, même envers des adversaires, d'avoir toujours respecté sa plume, aimé les lettres, et de se trouver encore, à l'âge où l'on a depuis longtemps pris sa retraite, à la tête du mouvement, entouré de la considération et de la sympathie universelles.

Voici celle de M. Brunetière, bon juge, je pense, dans la matière :

Il fut de ceux à qui la vie littéraire n'a pas été clémente : et on ne peut s'empêcher de philosopher en songeant de quel prix ce galant homme, cet écrivain de race et ce critique de talent a payé jadis les indiscrétions, qui paraîtraient bien innocentes aujourd'hui, de ses fameux *Jeudis de madame Charbonneau.*

Enfin, après celles de V. Fournel, de Bertin, etc., voici celle de Veuillot, à laquelle nous nous arrêterons d'autant plus volontiers qu'elle concorde de tout point avec celle de M. Biré, et explique très judicieusement le mot de ce dernier au sujet des *Causeries* de Pontmartin : «chefs-d'œuvre du genre».

M. de Pontmartin, écrivait le célèbre polémiste, a sa manière de voir, de sentir, de parler : une mesure très heureuse le garde en tout du commun et de l'extraordinaire. C'est vraiment une causerie. Il ne bavarde pas, il ne professe pas. Bavarder, il ne saurait : c'est le lot de M. Janin; professer, il ne voudrait :

c'est le ton de M. Planche. Les bavards et les professeurs abondent. Les causeurs sont rares. Il faut des idées et de l'esprit pour causer. Voilà le charme de ce volume, seulement trop discret. Point d'appareil d'érudition, ni d'éloquence, point d'esthétique; un peu de recherche, une certaine toilette de salon, jamais d'attitude, surtout jamais d'effort. Nous avons donc là mieux qu'un docteur qui donne des consultations et bien mieux qu'un homme de lettres qui fait des grâces : nous avons un homme d'esprit fort au courant de tout. On parle du livre nouveau. Il connaît le livre et il donne son avis; l'avis d'un galant homme très indulgent... qui a tout ce qu'il faut, un talent précieux d'analyse, un sens droit, une plume ferme et fine comme le burin, une pointe d'esprit, très pénétrante, le don de n'enfoncer cette pointe qu'autant qu'il veut...

Il serait aisé de résumer en quelques lignes le caractère moral de Pontmartin.

Il était simple, au point de souffrir quand, lui donnant un titre auquel il avait droit, on l'appelait « monsieur le comte ». Il était bon, avec un fonds de naïveté, qui le fit dupe de Sainte-Beuve entre autres ; il était désintéressé, au point de choisir toujours, entre les fortunes auxquelles il s'attachait, la moindre ou la plus précaire, et d'envoyer sa copie aux revues les moins à même de payer. M. Biré multiplie les exemples et les preuves de ces allégations. L'existence privée de son héros abonde en traits de simplicité et de bonté : sa carrière littéraire assure l'immortalité aux témoignages d'un désintéressement assez rare pour demeurer exemplaire.

Un peu faible de caractère, prompt aux entraînements, nul ne fut ami plus fidèle. Sa simplicité, son horreur de la mise en avant, son amour du repos et son aversion pour toute attitude implorante le tinrent éloigné de l'Académie, dont il faut lire, dans un des plus intéressants chapitres du présent livre, les

significatives avances. Il ne faillit se brouiller avec M. Biré qu'à raison des instance persistantes que lui faisait son ami pour l'engager à conquérir un habit vert!

Homme doux, bienveillant, prompt à l'éloge, il se montra toujours intrépide et courageux. Mais qu'ai-je besoin de vous en dire davantage? Pontmartin est tout entier dans la réponse écrasante et ferme qu'il fit un jour à une attaque grossière et injurieuse d'Emile Zola, dans *le Figaro :*

Oui, — répondit-il au triomphant auteur de *Nana* qui le raillait d'être « un vaincu », — oui, vous êtes vainqueur; moi, je suis un vaincu, vaincu depuis cinquante ans, et je m'en fais gloire; vaincu avec la justice, avec la vérité, avec le droit, avec l'honneur, avec la lumière, avec la liberté, avec l'Alsace, avec la Lorraine, avec la France; — je ne dis pas avec la Religion, plus victorieuse dans ses défaites que dans ses triomphes; vaincu en bien bonne compagnie, avec les nobles femmes condamnées à l'amende pour avoir protesté contre des effractions sacrilèges; vaincu avec les ordres religieux que l'on disperse, avec les sœurs de Saint-Vincent-de-Paul que l'on expulse, avec les images sacrées que l'on déchire ou que l'on décroche, avec les frères de la Doctrine chrétienne que les médecins les moins dévots saluaient comme des héros pendant le siège et la guerre; vaincu avec les zouaves de Lamoricière et les zouaves de Charette, avec tout ce qu'il y a, dans notre malheureux pays, d'honnête, de loyal, de généreux, d'éloquent, d'illustre et de libéral, de fidèle aux lois immortelles du beau, du vrai et du bien!

Près de vingt-cinq années déjà nous séparent de l'heure où Armand de Pontmartin écrivait cette page indignée et vibrante.

Elle a bien peu vieilli...

24 juin 1904.

V

JORIS-KARL HUYSMANS

L'OBLAT

Il reste certaines gens que l'âme nouvelle de M. Joris-Karl Huysmans ne satisfait pas à pleine mesure. Ce sont, d'abord, les personnes qui envisagèrent toujours avec chagrin la littérature narquoise de Durtal. Et ce sont, ensuite, celles qui gardent jalousement, — quoique sans mission — les avenues de la Foi et les sentiers de la Résipiscence. N'en témoignons aucune surprise. Pour bien des catholiques, M. Paul Bourget demeure un adversaire, et quelques autres se défient singulièrement de M. Coppée. M. Brunetière, plus volontiers, trouve grâce, parce qu'il a déclaré naguère que l'art est toujours immoral.

Mais nous conviendrons, sans chicane, que la complexité de nature qui persiste chez ce grand sincère d'Huysmans peut dérouter quelques esprits sommaires, timorés ou mal avertis. Car si, dans l'auteur de *l'Oblat* (1), le nouvel homme est souvent admirable de foi totale, d'enthousiasme et de spontanéité, il perdure en lui un vieil homme étrangement savoureux, mais peu approprié à l'idée que les bonnes gens se font d'un néophyte.

J'avouerai, pour ma part, goûter précisément, et d'une façon qui paraîtrait presque maladive aux

(1) Chez Stock, à Paris.

yeux de quelques-uns, cette humaine et appétissante mixture du nouvel Huysmans, — qui prie avec humilité devant Dieu et devant les saints, qui dit simplement et chaleureusement son amour d'enfant pour la Vierge, qui retrace avec une richesse d'images merveilleuse et une rare noblesse d'expression la pompe majestueuse des offices monastiques, — et, d'autre part du vieil Huysmans malcontent, craintif des ennuis et des raseurs, des œuvres d'art manquées ou grotesques et des plats indigestes, des cacophonies pieuses et des senteurs nauséabondes...

Donc, j'aime mieux vous le dire de suite : *l'Oblat*, — en dépit de quelques jugements erronés qu'il renferme, et notamment de certaines injustices à l'égard du clergé séculier, en dépit de plusieurs fautes de goût ou défauts de mesure, — *l'Oblat* me paraît un beau livre, et délicieux à lire.

J'en aurais pour longtemps s'il me prenait fantaisie de vous expliquer ce que c'est qu'un oblat, ou plutôt, ce que furent les oblats à travers la suite des temps, ce qu'ils sont aujourd'hui, et ce qu'ils pourraient devenir, dans la pensée de M. Huysmans qui, déjà, les voit surgir pour remplacer en France les moines dispersés. Mais, si je voulais traiter à fond cette question, je risquerais de vous sembler un peu confus. Et de fait, M. J.-K. Huysmans lui-même ne nous a guère donné, touchant l'oblature, des renseignements d'une absolue précision, encore qu'il ait fouillé son sujet, et qu'il l'ait même peut-être épuisé.

Il importe, pourtant, de tenter ici une sorte de définition synthétique et résumée de cette vocation spéciale. L'oblat est un homme qui vit dans le cloître ou aux environs du cloître, qui a fait une profession religieuse d'oblature et qui participe à la vie des moines par son assistance aux offices :

L'oblature de Saint-Benoît, dit M. Huysmans, ne peut, ainsi qu'une œuvre populaire, se diffuser; elle

ne s'adresse qu'à une élite et ne peut, par conséquent, rester qu'à l'état d'exception; elle requiert, en effet, des postulants des conditions particulières, malaisées à remplir. Sa raison d'être, c'est la liturgie; la vie du moine, c'est la louange de Dieu, mais réduite à ce qu'il en pourra prendre; pour atteindre ce résultat, il ne suffit point d'être fidèle à ses devoirs et de communier plus ou moins fréquemment, il faut aussi avoir le goût de la liturgie, le sens du cérémonial, l'amour de la symbolique, l'admiration de l'art religieux et des beaux offices.

Il suffit de lire cinquante pages, prises au hasard dans *l'Oblat*, pour se convaincre à quel degré M. Huysmans réunit ces conditions. Et c'est la part, chez lui, de l'âme régénérée. Mais il suffit aussi de lire une seule page de ce livre curieux pour admirer à quel point ce lettré personnel et original, en revenant à Dieu, a su garder intactes ses facultés d'observation, sa verve un peu vulgaire, mais caustique et d'expression si pittoresquement réaliste, et, pour tout dire, son humanité franche et spontanée.

Les deux inspirations, la mystique et la réaliste, sont de telle sorte fondues et mêlées chez lui, que toute appréhension de calcul, ou de truc, ou de littérature, doit être écartée. C'est son « moi », son « moi » total et nu que l'auteur de *l'Oblat* nous dévoile, en nous défilant presque ingénument le chapelet de ses impressions, de ses sensations, de tous les mouvements de son âme et de ceux aussi de son tempérament.

Son « moi », mon Dieu! ne semble-t-il pas qu'il nous le résume d'une âme simple, lorsque, se rendant à Dijon, — ville proche le Val-des-Saints, où Durtal réside et vit en oblat, — il nous dit sans y entendre malice :

Le lendemain matin, Durtal débarquait, en effet, à Dijon. Le plus pressé, pensait-il, en sortant de la gare, c'est d'aller entendre la messe à Notre-Dame, ce

après quoi, je m'attarderai longuement auprès de la Vierge noire, car j'ai bien des heures à tuer; enfin, pour ne pas les trimbaler avec moi trop longtemps, je m'occuperai des emplettes, en dernier lieu.

Oh! ne lis pas ces lignes avec ironie, lecteur au sourire supérieur, car, « s'il tue parfois des heures » aux pieds de Marie, le pauvre pèlerin, revenu de *Là-bas*, apprend en quelles méditations passent ces heures occises :

Oui, certes, se disait-il, songeant à la Vierge sur laquelle, dans cette période de larmes, les Ecritures sont si brèves, oui certes, le moment où Elle se tint au pied du Calvaire fut atroce; la transfixion prédite par le vieillard Siméon se réalisait, mais le glaive des douleurs ne s'enfonça pas dans sa poitrine, d'un coup. Il tâtonna d'abord et il y eut dans les souffrances de Marie un instant qui dut être particulièrement affreux : celui de l'attente, du temps qui s'écoula entre l'arrestation et la condamnation de son Fils; ce fut alors l'entrée de la pointe perçant la chair, s'y remuant, évasant la plaie, sans plus y pénétrer...

La Sainte Vierge savait que Jésus devait périr. Elle-même avait consenti à sa mort, et elle l'eût même sacrifié de ses propres mains, dit saint Antonin, si le salut du monde l'eût exigé; mais elle n'en était pas moins femme. Elle eut toutes les vertus à un degré héroïque, elle posséda les dons les plus parfaits de l'Esprit; elle fut la plus sainte des Vierges. Elle fut unique, mais elle n'était pas déesse, elle n'était pas Dieu; elle ne pouvait échapper à sa condition de créature humaine et, par conséquent, ne pouvait s'empêcher d'être torturée par les anxiétés de l'attente.

L'eût-elle pu, d'ailleurs, qu'elle eût imité son Fils qui mit en quelque sorte en suspens sa divinité sur la croix, pour mieux pâtir, et qu'elle eût demandé et obtenu de s'infliger l'âpre tourment des expectatives déçues.

Ce que furent ces heures d'attente, on se l'imagine mal.

Génitrice d'un Dieu, fille et épouse du Seigneur et

sœur des hommes dont elle devait devenir aussi la Mère, une Mère enfantée, au pied d'un gibet, dans des flots de sang, elle greffait, les unes sur les autres, toutes ses douleurs des parentèles; mais elle pleurait surtout la perversité de cette race abominable dont elle était issue et qui allait réclamer, en un baptême de malédiction, que le sang du Sauveur retombât sur elle...

On ne se lasserait point de lire, de relire et de transcrire ces admirables effusions. Et, pourtant, ne semblent-elles pas dépassées encore par les pages sur la Douleur, où la vibration d'une âme enflammée s'accélère éperdument, ces pages dans lesquelles Durtal analyse l'utilité et le sens chrétien de la Douleur, en revenant, par l'un de ces retours favoris et si fréquents chez lui, à la Vierge au cœur percé de sept glaives?

Ah! Seigneur, poursuivait Durtal, certainement lorsque j'invoque votre Mère, j'oublie à ce moment ses souffrances et ses liesses; je ne vois plus qu'une mère à moi, à qui je dis ce que je pense, à qui je raconte mes petites affaires, que je supplie de me tirer, moi et ceux auxquels je tiens, des mauvais pas! Mais quand, sans avoir rien à lui demander, je songe à elle qui m'est si présente, si vivante que je ne saurais vraiment passer deux heures sans me la remémorer, je me la figure toujours inquiète et tribulée; je me l'imagine toujours sous l'aspect de Notre-Dame des Larmes!...

Peut-être ceux qui conservent des doutes malicieux au sujet de la transformation morale de M. J.-K. Huysmans, apprécieront-ils la sincérité des élans que nous venons de leur décrire?

Assurément Durtal, revenu au Port, après les naufrages que l'on connaît, a-t-il l'âme fixée et plus quiète qu'aux heures fiévreuses où il se mit « en route ». Et, forcément, ces retours sur soi, ces

analyses des tourments et des doutes qui l'obsédèrent jadis, sont plus rares. Là-bas, pourtant, dans ce petit ermitage qu'il habite à l'ombre d'un monastère peuplé d'amis, dont il nous décrit la vie, des moments d'angoisse viennent encore le troubler. Non point des doutes sur la Foi, car il croit désormais d'une foi ardente et simple, non point des appels du Mauvais, des tiraillements de la Chair et de l'Orgueil. Mais le désir inquiet de la perfection, le tourment de la Sainteté que glisse en nos âmes le contact immédiat de ceux qui firent du salut et de la gloire Divine, l'unique Affaire ici-bas, voilà les flammes qui, peu à peu, épurent et consument son cœur. Il a peur d'être sec, aride, d'offrir trop peu à Jésus qui lui demande accueil. Il voudrait accéder à la pierre de touche de la sainteté, qui n'est pas dans les mortifications corporelles et les souffrances, non plus que dans l'extinction des forts et des moyens péchés, mais qui est surtout dans la réalité de cette assertion du *Pater :* « Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. » Il craint, dans ses confessions, dégagées désormais de ces fautes qui bourrèlent, d'arriver à une accoutumance banale, à une fluence des redites conventionnelles. Voilà les scrupules qui le hantent.

Et quand l'heure va sonner du définitif abandon mondain, Durtal, encore une fois, nous découvre son « moi » avec simplicité et candeur :

Allons, le sort en est jeté, songea Durtal en quittant la cellule du Père; à dire vrai, je ne me sens pas un bien éclatant mérite à repousser ce qu'on appelle les blandices terrestres. J'ai répudié, de moi-même et depuis bien des années, tout ce qui flatte le goût des autres; mais voilà, jusqu'ici, je n'y étais pas forcé, j'agissais de mon plein gré; n'est-il pas à craindre maintenant, étant donnée la bêtise de la nature humaine, que par ce fait seul que j'ai souscrit à un

engagement, je ne souffre d'être obligé de le tenir?

Eh bien, tant mieux, ces mérites que je n'ai pas, je les acquerrai si je subis des jours de tentations et de regrets!

C'est égal, reprit-il, en allumant une cigarette, il convient d'ajouter que, comme descendant des oblats des premiers siècles, je suis plutôt débile. L'ermite du mont Cindre, le successeur des reclus de Lyon, et moi, le successeur des oblats du Val des Saints, nous formons la paire. Il me semble que nous sommes à de vrais moines ce que sont, à de vrais soldats, ces hideux mioches que des familles égarées affublent de costumes militaires et promènent par les rues, une trompette dans la bouche et une chandelle sous le nez...

Ah! voici une image qui, par sa cocasserie un peu grinchue, nous ramène à notre vieil Huysmans, dont il convient de nous occuper aussi, pour l'instant.

J'espère avoir fait entrevoir au cours des lignes précédentes quelques traits de ce qui constitue désormais le chrétien, le mystique, dans la figure attirante et complexe qui nous retient.

Mais l'artiste, le curieux d'érudition, l'observateur satirique et avisé du monde réel, le styliste aux recherches curieuses d'images et de tournures vierges de toute usure, ne perdent point leurs droits. Et s'il arrive que ces diverses modalités de Durtal entrent en d'accidentels conflits avec certains objets que la charité chrétienne, ou la révérence, ou seulement la convention, nous incitent à respecter, beaucoup de lecteurs seront surpris, et quelques-uns choqués peut-être, de l'amusante et cinglante, mais un peu libre verve que déploie notre écrivain à leur endroit.

Laissons à part l'érudition de Durtal qui semble parfois s'amuser à nous surprendre de détails neufs et rares, abondants même jusqu'à quelque encombrement. Certaines cervelles s'y complairont

plus volontiers que la mienne, apparemment, et les heureux loisirs de la solitude exquise où vécut notre oblat ne furent donc pas inutiles. Erudition monastique, érudition liturgique, érudition esthétique, érudition symbolique, érudition botanique même, il y en a pour tous les goûts.

Mais combien nous apprécions davantage l'artiste! Au cours de ces pages qui retracent la vie quasi conventuelle de Durtal, ce sont, à chaque instant, soit des critiques d'art pénétrantes et avisées, — et tout le vieux Dijon y passe, — soit les plus somptueuses et les plus vivantes descriptions des fêtes ou des cérémonies religieuses éclairées par une glose lumineuse du sens qui les ennoblit, rappelées avec une puissance d'évocation singulière, avec une merveilleuse richesse de chatoiements et d'images, dans un cliquetis sonore de vocables et d'épithètes qui magnifient ces gestes humains, comme la gloire du soleil, frappant un vitrail, en transfigure les feux, les ors et les émaux. Et voici le défilé solennel, hiératique, des apothéoses liturgiques. Voici, — comme le dit éloquemment M. Dullaert dans *le XXe Siècle*, — voici l'office de l'Exaltation de la Sainte-Croix, splendidement composé avec ses merveilleuses antiennes et son hymne brûlante, la *Vexilla Regis* teinte de sang; la sublime liturgie de la Toussaint, celle ensuite de l'Avent, mêlant aux détresses des âmes qui pleurent leurs péchés « les clameurs enflammées et les hourras des Prophètes annonçant que le pardon est proche »; le solennel office nocturne de ce Noël, qui a fait pleurer d'attendrissement tous les âges et dont l'évocation est une des pages maîtresses du livre; l'office enfin de la terrible Semaine, de la semaine « peineuse » du moyen âge aboutissant aux triomphaux alleluias de la Résurrection. »

Oui, en vérité, ces inoubliables visions de l'esthète forment un superbe complément aux médita-

tions vibrantes et profondes du mystique sur la Douleur, sur la Prière, sur la Pénitence et la Tentation, et à ses nostalgiques aspirations vers la Sainteté.

Mais si l'artiste se répand joyeusement dans ces magnificences qu'il a pénétrées jusqu'en leurs plus secrètes beautés, il joindra sa colère un peu nerveuse aux ironies de l'observateur pessimiste, chaque fois que son idéal d'art ou de vertu lui paraîtra troublé par quelque offense.

Il faudra bien reconnaître ici, nullement de l'orgueil, je le répète, mais le vif mouvement d'une nature toute en élans, d'un tempérament plutôt chagrin et d'un zèle de néophyte, trop délesté, semble-t-il, d'une indulgence ici-bas toujours nécessaire. A lire *l'Oblat*, à parcourir certaines pages dans lesquelles Durtal fait le procès aux catholiques, — procès très légitime parfois, hélas! — à l'esprit de corps inévitable dans les cloîtres comme ailleurs, à l'esprit rationaliste des jeunes générations religieuses, au malheureux curé envoyé par le gouvernement au Val-des-Saints, aux infortunés et néfastes « amateurs » qui veulent, à tout prix, sous prétexte de Cantiques, « brailler dans l'église des rigaudons », oui, à simplement parcourir ces pages satiriques et impitoyables, on comprendra la portée de ma remarque.

Mais pour Dieu! cette réserve faite avec toute la fermeté voulue, qu'on nous permette de savourer à l'aise l'amusante liberté de jugements, la verve drolatique et le style aux trouvailles impayables du créateur de Follantin!

Que de gens, pour nous peindre les moines, croient devoir recourir aux teintes les plus fades, les plus béatement conventionnelles, les plus « sulpiciennes » de leur palette! Voyez M. Huysmans, au rebours. Est-il un seul des innombrables croquis de moines dessinés avec une si véridique allure en

marge de *l'Oblat* qui soit irrespectueux? Je ne le pense pas, et la beauté de l'âme est toujours aussi fidèlement décrite par Durtal que la coupe divertissante du physique. Quel grouillement de vie pourtant, dans ce cloître, et comme nous les reconnaissons, ces hommes, aux quelques traits significatifs de leur silhouette :

Dom Ramondoux était un Auvergnat redondant et jovial. Il avait une encolure de taureau, un estomac cambré sur un ventre en bombe. Ses yeux proéminaient, glauques, sur un nez retroussé à la Roxelane; ses bajoues pendaient et d'énormes bouquets de poils roux jaillissaient des fosses des oreilles et des antres du nez. Si l'âme était aimable, le physique l'était moins....

Dom Felletin était un moine de plus de soixante-cinq ans, mais si souple et si jeune! Grand et robuste, le sang à fleur de peau et piquant les joues, ainsi que des pelures d'abricots, de points cramoisis; le nez protubérant et remuant, lorsque le visage s'égayait, du bout; les yeux bleu clair et les lèvres fortes, ce religieux effluait autour de lui la piété tranquille, la joie de l'âme saine et renoncée, de l'âme qui sent bon.

Le portrait de dom de Fonneuve, le prieur, trop long, trop minutieusement décrit pour être ici retracé, est une toile dont la vérité et la couleur nous transportent d'aise. Et la chaude affection de Durtal pour le saint religieux transparaît à chaque page, et nous émeut, surtout à cette minute tragique où, l'heure de l'exil étant sonnée, le moine va quitter sa chère abbaye et, sans une parole de haine contre les persécuteurs, ne songe qu'à s'accuser et à bénir la main qui le frappe :

Durtal le regardait. Le vieillard avait les yeux pleins de larmes; il parlait si humblement, d'un ton si convaincu!

Durtal, qui l'admirait et l'aimait pour sa grande

science et sa grande bonté, ne put s'empêcher de l'embrasser, et le vieil homme se mit alors à sangloter contre l'épaule de son ami.

Puis il regimba.

— Voyez, le beau moine! s'exclama-t-il, en tâchant de sourire; une femmelette ne serait pas plus faible; ah! je peux dire que je n'ai pas volé, moi, ce qui m'arrive! Au fond, c'est parce que j'ai vu emballer des livres auxquels je m'étais trop attaché, que je me suis attendri de la sorte; cela t'apprendra, sotte bête, à ne pas suivre ta règle qui te défend de tenir à quoi que ce soit!

Evoquons enfin la douce et extraordinaire figure du vieil octogénaire, de dom Philogone Miné, vénérable et touchant enfant retombé aux premières lueurs de la vie à son éveil, mais qui, sous les gestes burlesques de l'inconscient, retrouve encore parfois la dignité du prêtre et la candeur du saint...

Les dernières pages de *l'Oblat* sont d'une actualité saisissante et douloureuse. Elles nous décrivent les effets, dans un monastère, de l'inique loi que la France, décidément abandonnée par Dieu, vient de voter, loi d'exil, loi impie, loi de proscription abominable. Ah! quel soulagement, devant une pareille ignominie, procurent des lignes exaspérées comme celles-ci :

Quelques mois s'étaient écoulés: ainsi que l'on devait le prévoir, la Chambre avait trouvé dans le Sénat son sosie d'opprobres. Un sous-Trouillot, du nom de Vallé, avait rempli avec quelques terrines de son eau de vaisselle l'auge de la rue de Tournon, et les vieux glandivores s'étaient ventrouillés dans le purin de cette éloquence et avaient voté, haut la patte, la loi...

Eh! ne me parlez pas de bel air, de bon goût et de style trop naturaliste! Voyons! n'y a-t-il pas des heures où l'on écrirait volontiers, comme disait le

grand Veuillot, des pages à raison de trois mois de prison la ligne? Et n'est-ce pas la première règle, dans l'art d'écrire, que d'apparier sa langue aux choses que l'on relate? Eh bien! alors?

Mais quittons cette brûlante matière avec un grand merci à Durtal pour avoir dit, en ces termes crus et virulents, mais vengeurs et tout à fait congruents, une indignation que tous les honnêtes gens doivent ressentir. Et quittons-le lui-même, — puisqu'il le faut bien, — mais non sans avoir diverti nos yeux de l'arrivée, au Val-des-Saints, de cette excellente Mme Bavoil, gouvernante de feu l'abbé Gévresin, recueillie par Durtal, et qui complète de réjouissante façon le trio laïque, si typique, qui entoure *l'Oblat :* M. Lampre, Mlle de Garambois et ladite Mme Bavoil. Ah! que de jolis croquis pleins d'humour et mêlant ingénieusement la symbolique, la mystique et l'art culinaire, nous vaut ce trio-là! Bornons-nous à celui du débarquement de Mme Bavoil : c'est un petit tableau de maître hollandais auquel ne manque pas un détail :

Il était allé la chercher à la gare de Dijon; il s'attendait bien à une descente de chemin de fer cocasse, car Mme Bavoil était dépourvue de tout préjugé en matière de toilette, et elle ne pouvait se rendre compte de l'étrangeté de son fourniment, mais elle le stupéfia quand même, lorsqu'il l'aperçut, s'agitant dans le cadre de la portière, coiffée d'un fabuleux bonnet à ruches noires et brandissant un parapluie couleur de cendre; puis elle descendit du wagon, traînant après elle un cabas en tapisserie, entre les deux pattes duquel passait le goulot décapsulé d'un litre et ce fut, aux bagages, la risée des équipes, débarquant une malle bizarre qui tenait du buffet et du sarcophage, quelque chose de long et d'énorme et aussi d'on ne savait quoi de velu, car lorsqu'on l'examinait de près, l'on constatait que des poils de porc se dressaient sur le couvercle, poussaient en de larges bandes dans les plaques fatiguées du bois.

— Qu'est-ce qu'il y a là dedans? s'écria-t-il avec effroi?

— Mais, mon linge et mes effets, répliqua-t-elle tranquillement.

Et, tandis qu'un peu honteux, il confiait ce ridicule monument aux employés de la gare, elle souffla, puisa dans sa poche un mouchoir grand comme une nappe et quadrillé sur un fond nankin de filets bistre et elle épousseta le crucifix de fer-blanc qui ballottait, au bout d'une chaîne, sur son corsage.

— Voulez-vous manger ou boire quelque chose? Nous avons le temps, proposa Durtal.

— Vous plaisantez! — et elle avait extrait du cabas un croûton de pain et sorti son litre d'eau, à moitié vide. J'ai mangé et bu en route, en voici la preuve — et, placidement, elle s'était versé le reste de l'eau sur les mains qu'elle secouait à tour de bras, sur le quai, pour les sécher...

— Maintenant, je suis à vous, notre ami, avait-elle dit.

Et Durtal s'en doutait avec un peu d'ennui, — l'arrivée au Val-des-Saints avait été bruyante.

Les paysans regardaient, ébahis, sur le pas de leurs portes, cette petite femme, grêle et noire, qui gesticulait et s'arrêtait pour embrasser les enfants, leur demander leur nom et leur âge, et les bénir, en leur dessinant avec le pouce une croix sur le front.

En cette page s'affirme le meilleur Huysmans, le peintre précis et caustique de la réalité, le miniaturiste aux couleurs nuancées et aux traits corrosifs. Dieu nous l'avait donné; Dieu nous l'a laissé; que son saint nom soit béni!

24 mars 1903.

VI

FERDINAND BRUNETIÈRE

DISCOURS DE COMBAT

Celui-ci ne fut point le « las d'aller », pèlerin des chemins interdits, dont, quelque soir, la « Grâce » vint toucher l'âme en deuil et les sens attristés, dans l'ombre pacifiante d'un coin de nef solitaire... Ce ne fut pas davantage l'esthète enflammé dont, soudain, les prunelles éblouies furent ouvertes à la poignante et despotique beauté de l'art chrétien... M. Ferdinand Brunetière est un converti intellectuel. Son cerveau de logicien puissant a pu seconder son âme inquiète, pour adhérer au définitif *Credo*. C'est lentement, progressivement, d'une marche directe et sûre, que sa pensée, ouverte avec loyauté à la compréhension du problème qui seul importe, après tout, s'est venue abîmer dans le mystère. Et si nous savons comment l'art ramena Durtal, si nous savons comment la force rénovatrice de la bonne souffrance eut raison du dilettantisme de M. François Coppée, M. Brunetière ne veut point nous dissimuler quelle main invisible dirigea ses pas intellectuels vers la Vérité. Voici donc la secrète flamme qui anime ces brûlants *Discours de combat* (1), où, si vous le voulez bien, nous pour-

(1) Chez Perrin, à Paris.

rons aisément découvrir d'éloquents actes de foi, d'espérance et de charité, c'est-à-dire la quintessence du christianisme catholique.

Je ne nierai pas que la lecture de ces pages vigoureuses et didactiques soit quelquefois un peu laborieuse. L'auteur des *Discours* a toujours été passionné pour les seules idées. La forme, jamais, n'inquiéta ce moraliste assez teinté de jansénisme pour découvrir des germes d'immoralité au fond de toutes nos jouissances purement artistiques. La volupté des périodes cadencées avec harmonie le trouve hostile, et sa langue, pour tout dire, exprime merveilleusement sa pensée, pressante et tenace, mais un peu sèche. En vérité, tenons-le donc quitte des tares de cette forme parfois abrupte ou même presque broussailleuse, mais toujours si adéquate à ses idées, et souvent si véritablement éloquente! On ne saurait trop redire de quel inestimable prix doit être pour nous, catholiques, l'adhésion formelle au dogme d'un homme aussi différent des autres hommes, lesquels, pour la plupart, ont horreur de penser. Et cette conversion, — s'il faut dire le mot, — peut-elle surprendre, si l'on songe combien, désormais, demeurait isolé dans le monde des esprits positivistes et matérialistes, paresseux ou prévenus, celui-ci qui se souciait d'approfondir ses propres idées, et qui, loin de les tenir pour incontestables, préférait les soumettre à la critique? Ne tranchait-il pas encore de façon surprenante, sur la masse des « sceptiques dont le siège est fait, qui ne veulent pas le refaire, et qui ne veulent pas surtout qu'on les dérange du sommeil ou de l'engourdissement de leurs habitudes »?

Le premier acte du chrétien, c'est l'acte de Foi. M. F. Brunetière a-t-il posé formellement un acte de foi? Ouvrez le livre dont je vous parle en ce moment et lisez « les raisons actuelles de croire » qui en forment le premier chapitre. Voici l'une des der-

nières pages, et non la moins saisissante, de cette étude magistrale :

Vous, cependant, qui parlez ainsi, — me demandera-t-on peut-être, et on me l'a souvent demandé, — que croyez-vous? Ce que je crois, messieurs, il me semble que je viens de vous le dire! Mais, à ceux qui voudraient quelque chose, non pas, je pense, de plus net, mais de plus explicite, je répondrais très simplement : « Ce que JE CROIS, — et j'appuie énergiquement sur ce mot — ce que JE CROIS, non ce que « je « suppose » ou ce que « j'imagine », et non ce que « je « sais » ou ce que « je comprends », mais ce que « JE « CROIS... », allez le demander à Rome. » En matière de dogme et de morale, je ne suis tenu que de prouver l'autorité de l'Eglise. La révélation n'a pas eu pour objet de mettre l'intelligence humaine en possession de l' «Inconnaissable », et s'il n'y avait pas de mystères dans la religion, je n'aurais pas besoin de croire : je saurais.

Puisque nous n'avons pas écrit les lignes qui vont suivre dans l'intention de démontrer que M. F. Brunetière est un jongleur de mots, un dilettante verbal, un virtuose de l'épithète rare, mais bien plutôt dans la pensée de montrer combien sa logique peut se faire pressante et son raisonnement irrésistible, nous n'en pourrions mieux choisir l'occasion. Arrêtons-nous donc à cette conférence sur « les raisons actuelles de croire ».

Combatif, M. Brunetière va droit aux objections, avant même d'avoir établi ses propres batteries. Il s'en dresse une, captieuse et spécieuse, dès le seuil de sa bâtisse apologétique : « Se proposer de développer nos raisons « actuelles » de croire, n'est-ce pas, dit-on, donner à croire que les raisons de croire ne seraient pas « éternelles »? La vérité venue de Dieu n'a-t-elle pas, d'abord, selon le mot du grand orateur, toute sa perfection, et, conséquemment, en tout temps, les raisons d'y croire n'ont-

elles pas eu, n'auront-elles pas toujours toute leur force de conviction »?

C'est à cette objection que M. Brunetière répond en résumé par cette riposte, — qui demeure au fond de tous ces « discours de combat » comme une âme secrète et immuable :

« S'il y a une vérité éternelle, il y a aussi une adaptation de cette vérité, particulière à chaque temps, qui en fait une sorte d'actualité et même une actualité particulière à chaque individu.» Et l'auteur estime que son devoir est désormais, en ce qui le touche, de faire connaître et d'exposer les raisons qui eurent action sur lui. Ces raisons sont aussi celles qui lui paraissent les plus étroitement liées à notre «mentalité» contemporaine, car, si « le dogme ne change pas, quelque chose évolue d'âge en âge, de génération en génération, à sávoir la nature des intelligences appelées à recevoir ou à concevoir le dogme. »

Et c'est pourquoi les raisons de croire, éternelles de soi, seront toujours actuelles de l'impression plus ou moins vive et profonde qu'elles peuvent opérer sur les esprits du temps.

Mais ici, avant de signaler à vol d'oiseau ces raisons qui, relativement à notre moraliste, furent philosophiques, sociales, historiques et critiques tout ensemble, je tiens à vous dire que les termes choisis par M. Brunetière sont, presque toujours, si minutieusement précis et exacts, si adéquats aux pensées exprimées, qu'il nous faudra, en mainte rencontre, les lui emprunter pour résumer ses idées. Mes lecteurs assurément ne pourront s'en plaindre, et l'auteur voudra bien m'en excuser.

Les raisons philosophiques de croire sont tirées, pour l'heure présente, de l'impuissance même où se trouve la philosophie, écartelée en des systèmes si nombreux et si opposés, de nous donner une solution définitive et satisfaisante sur les problèmes qui nous touchent de plus près, et, — pour prendre un

exemple, — sur la seule question de « l'immortalité de l'âme ». — Ce ne sera pas, proprement, l'impuissance de la philosophie, mais plutôt la nature des leçons que nous donne son histoire. Car, s'il y a trois solutions offertes par la philosophie, — à savoir : l'anéantissement de l'âme, son immortalité ou sa transmigration, — il n'est aucune de ces solutions que la raison, le raisonnement, l'observation ou l'expérience nous imposent de façon absolue, et donc, la vraie réponse, que nous avons besoin de connaître pour nous diriger dans la vie, seule la Croyance peut nous la donner.

Toutefois, ces raisons philosophiques pourraient n'aboutir qu'au déisme, en ce sens que ce sont des raisons de croire à l'utilité d'une religion donnée. Mais nous demandons davantage. Nous voulons des raisons de croire à sa véracité.

Ici interviennent les arguments d'ordre moral et social, que M. Brunetière rattache au grand fait caractéristique des temps modernes, à savoir « le progrès de la démocratie ». J'ai la plus profonde horreur du mot, je ne le cache point, et voudrais y substituer, pour éviter toute confusion, le mot de « démophilie », qui ne peut, apparemment, que rencontrer l'adhésion de tous les esprits droits. Pour les Fouquier-Tinville au petit pied, peu me chaut de leur déplaire. Mais ce terme fâcheux est bien indéracinable, et les progrès de la démocratie sont un fait indiscutablement établi. Ce que M. Brunetière prouve excellemment, c'est d'abord que l'esprit chrétien peut seul empêcher ce fait de devenir la source des plus effroyables cataclysmes. Et c'est ensuite que toutes les idées originairement généreuses, justes ou charitables, que la démocratie essaie de répandre dans le monde, sont empruntées à l'Eglise, à l'Evangile, à la doctrine ou à la tradition catholiques. Malheureusement, l'esprit révolutionnaire, en leur insufflant sa néfaste haleine, en

les laïcisant, — pour dire le mot, — les a découronnées de leur beauté et de leur vertu.

Car la démocratie moderne se résume, comme elle s'exprime, dans la fatidique devise : « Liberté, égalité, fraternité. »

Or, M. Brunetière nous le démontre lumineusement, la liberté, la fraternité, non plus que l'égalité, n'existent pas dans la nature, et c'est une œuvre vaine que de vouloir les fonder seulement sur la science et sur la philosophie :

Le sens de ces mots ne se précise, le contenu ne s'en éclaire, la définition ne s'en dégage qu'à la lumière de l'idée chrétienne. Otez l'idée chrétienne, dont ils ne sont en fait qu'une imitation, ou, si vous le voulez, une « laïcisation », la signification s'en abolit, ils n'expriment et ne représentent plus rien que d'inconsistant et de vague.

Si, au contraire, nous posons l'idée chrétienne, tout se relève : ce qui était inconsistant, se concrète; et la signification s'en retrouve conforme aux aspirations les plus universelles de l'humanité. Voyez plutôt :

La liberté n'est entrée dans le monde qu'avec le christianisme, on ne la rencontre que sous sa loi, et la justification ne s'en trouve que dans cette doctrine. Le fondement de la liberté, — l'histoire nous a suffisamment prouvé les deux premiers termes de notre proposition, — « le fondement de la liberté, dit l'auteur, est le droit que nous avons de n'être empêchés dans aucun des actes extérieurs qui nous sont commandés par la loi du devoir. »

Or, le devoir suppose Dieu, cela est de toute évidence, car quelle dette pourrions-nous avoir envers nos semblables, qui ne soit réciproque de leur dette envers nous? En « laïcisant », comme l'a fait la Révolution, l'Idée de « Liberté », on l'a donc privée de ce qui était son fondement même.

Il en va de même pour la fameuse « Egalité ». L'égalité n'est nulle part dans la nature ni dans la société. Que reste-t-il de sa notion si nous lui enlevons l'idée chrétienne de la Mort? Ici je ne puis résister au désir de citer une de ces belles pages dans lesquelles l'auteur s'élève, d'un jet brusque, jusqu'à la plus captivante éloquence :

L'égalité! Non, ce n'est point en fait qu'on la fonde, ni en histoire, ni en nature, ni en raison, ni de quelque autre manière humaine que ce soit. Elle est d'un autre ordre! Elle vient d'ailleurs. Et, inégaux en tout, nous le serions absolument, l'égalité ne serait qu'une chimère, et une dangereuse chimère, si nous n'étions heureusement égaux dans la souffrance et devant la mort.

Ah! la mort!
Je te salue, ô Mort, libérateur céleste;
Tu ne m'apparais pas sous un aspect funeste...
Tu n'anéantis pas, tu délivres...

Oui, tu délivres! Mais de plus, et tandis que nous vivons, c'est toi qui fondes notre égalité. Parce que nous sommes égaux devant toi, non seulement, ô mort bénie, tu nous aides à comprendre la vanité des distinctions dont nous nous flattons, mais tu nous confères le droit de travailler à les abolir! Egaux devant la mort, nous le sommes, nous devons l'être, quant aux moyens de nous y préparer!

Mais, vous le voyez bien, messieurs, c'est à la condition qu'il s'agisse de la mort chrétienne : c'est à la condition que la mort ne termine pas tout, qu'elle ne soit pas une fin, mais un commencement ou un passage! Si la mort terminait tout, je ne vois, en vérité, messieurs, ni quel fondement nous pourrions donner à l'égalité, ni de quel droit nous empêcherions le « surhomme » d'user et d'abuser de sa supériorité, ni comment et pourquoi notre place « au banquet de la vie » ne serait pas à proportion de l'étendue de nos besoins, de l'ardeur de nos désirs, et de la capacité de nos appétits!

Arrivant à la « Fraternité », l'auteur, dont la démonstration s'échauffe et devient de plus en plus dominatrice, n'a point de peine à établir qu'avant le christianisme, il est absolument vrai de dire que « l'homme était un loup pour l'homme ». Les haines de races en demeurent, aujourd'hui même, un éclatant témoignage. Seul le Christ a enseigné que si tous les hommes sont frères, c'est qu'ils ont tous la même origine, et sont tous fils du même père. Le Christ a seul placé au premier rang des conditions à remplir pour prendre place dans sa suite, l'abolition des haines de sang et « l'obligation de rendre un peu plus à chacun que nous ne réclamons pour nous-mêmes ». Et cette fraternité, vérité essentielle du christianisme, en devient un dogme quand on la considère dans le mystère de la Rédemption! « C'est en Dieu que nous sommes frères, et si nous ne l'étions pas auparavant, la Rédemption, miracle elle-même, est venue opérer ce miracle. »

Si donc la liberté, l'égalité, la fraternité ne sont pas des aspirations humaines contradictoires aux lois naturelles, et si, d'autre part, on ne peut établir ces aspirations universelles par le moyen de la raison, de la nature et de l'histoire, — et comment en préciser le sens, en dehors de l'idée chrétienne? — quelle conclusion tirerons-nous de tout ceci, sinon qu'il faut trouver les plus actuelles raisons de croire, — au point de vue moral et social, — dans le fait même du progrès de la démocratie?

Avant de terminer sa brillante et solide démonstration par le bel acte de foi signalé plus haut, — et je vous l'ai cité textuellement, — M. Brunetière développe, dans un raccourci impressionnant et irrésistible, ce qu'il appelle les raisons actuelles « critiques » et « historiques » de croire. En effet, l'exégèse, depuis Strauss et Renan surtout, reste le grand cheval de bataille de nos adversaires. C'est la dernière ressource de tous les criailleurs qui cherchent

pédantesquement à s'étourdir et à nous étourdir nous-mêmes, pour éteindre la voix sonore et redoutable de la Vérité. Et pourtant, comme le dit si impitoyablement notre moraliste, quel triomphe la critique et l'exégèse peuvent-elles se flatter d'avoir remporté sur l'Eglise, aussi longtemps qu'elles n'auront point prouvé, entre autres, quelques points d'importance, tels que ceux-ci :

Que la diffusion du Christianisme n'est pas un fait sans analogue dans l'histoire du monde. — Que la propagation du Christianisme n'est pas l'œuvre des Apôtres. — Que les quatre Evangiles, — même en admettant les discordances qu'elles ont cru y reconnaître, — ne sont pas tous les quatre en substance la biographie mortelle et l'enseignement du même Jésus. Que ce même Jésus ne s'est pas donné aux hommes pour le Messie des Prophètes, pour le Fils de son Père, et pour le Rédempteur de l'humanité.

Et comme elles n'ont réussi, ni l'Exégèse ni la critique, à établir aucun de ces points-là, qu'importent leurs accidentelles ou apparentes victoires? Tout se résume, dès lors, dans cette question simple et formidable : « Croyons-nous ou ne croyons-nous pas que Dieu se soit incarné dans la personne de Celui qui s'est dit le Fils de Dieu? » Tout est là... et nous savons quelles raisons, — purement intellectuelles pour aujourd'hui, — ont dicté à l'auteur de ces pages brûlantes la réponse que l'on connaît.

En vérité, j'eusse pu, désirant vous présenter ce nouveau livre de M. F. Brunetière, adopter un système tout autre que celui auquel je me suis arrêté. J'eusse peut-être trouvé davantage, en m'y conformant, l'occasion de faire montre de quelque esprit critique, ou de quelque bel esprit, — ou de quelqu'un des pauvres dons que l'habitude déjà ancienne de disséquer les livres pourrait m'avoir octroyés. Il m'eût été plus agréable, même, de vous

dire sommairement mon impression sur tous les chapitres des *Discours de Combat*. Quelle force démonstrative, par exemple, dans ces pages pénétrantes et lucides sur « l'Idée de solidarité » dont, encore une fois, le fondement doit être chrétien et non scientifique, sous peine de la transformer en une loi de « nécessité » contraire absolument à sa vraie nature! Et pour en venir à l'acte d'Espérance, quelles consolations n'eussé-je pas éprouvées à mettre en lumière, dans les dures heures de ce siècle d'airain où nous sommes, les « motifs d'espérer », que l'auteur expose avec tant de chaleur, après les avoir découverts dans la haine même et dans les batailles que la Foi suscite chaque jour, dans l'intérêt nouveau que l'on prend aux questions religieuses, dans les progrès croissants du « catholicisme social » et de « cette démocratie chrétienne » qu'il ne faut pas, — je le répète, — prendre ici dans le sens que lui donna notre fâcheux M. Daens, et, enfin, dans certaines conquêtes que nous pouvons fort bien avouer devoir, en partie, à Auguste Comte et à Darwin, et qui ont assuré la défaite du rationalisme! Oui, et rien encore ne s'opposait à ce que nous parcourions ensemble les discours sur *l'Œuvre de Calvin*, sur *l'Œuvre critique de Taine*, ou les pages réconfortantes dont le *Progrès religieux* et *l'Action catholique* formèrent le sujet.

Mais puisque aussi bien M. Brunetière lui-même a préféré l'âpre lutte des idées, le sévère réconfort des hautes spéculations apologétiques ou morales aux plus séduisantes grâces littéraires, — parce qu'il sait que ce sont les armes qui gagnent la bataille et non les uniformes, j'ai voulu moi-même m'attacher à reproduire, — oh! je le sais, avec imperfection et sécheresse, — le syllabus et comme l'armature de la plus capitale de ces conférences.

Et j'en veux dire le motif.

Mon analyse fut, sans doute, dépouillée de sé-

duction et de puissance. J'ai mal ordonné et médiocrement écrit ces lignes où j'eusse voulu faire passer mon ardente conviction. Qu'importe! Maladroites et sommaires, ces lignes tomberont peut-être, qui sait? sous les yeux de l'un de ces hommes de bonne foi, mais égarés, auquel aura manqué, jusqu'à ce jour, l'œuvre puissante et forte qui l'eût éclairé... Peut-être l'un de ceux-là, qui n'aura pas eu la bonne fortune de lire le nerveux et perspicace logicien dans son texte même, trouvera-t-il, par quelque hasard, le squelette que j'ai tâché de reconstituer, sur son loyal chemin... Et ce serait ma joie alors si, mon analyse de bonne foi ayant pu t'amener dans la détresse de ton âme hésitante et dans le désarroi de ton cœur, à prendre une connaissance plus approfondie de ces « discours » décisifs, j'avais hâté pour toi aussi l'heure de la Vérité, de la Consolation et du Repos, ô lecteur inconnu et inquiet, mon ami, mon semblable et mon frère...

7 mars 1903.

VII

WLADIMIR KARÉNINE

G. SAND, SA VIE ET SES ŒUVRES

George Sand en Russie... Il me plaît assez, ce titre que j'ai lu, ces jours derniers, en tête d'un article consacré aux étonnants volumes de M. Wladimir Karénine. C'est ainsi qu'on a pu dire *Balzac en Brabant*, à propos des célèbres ouvrages de M. de Lovenjoul, dont l'auteur russe de *George Sand, sa vie et ses œuvres* (1) nous apparaît comme un fervent disciple.

George Sand, d'ailleurs, a toujours préoccupé les Russes. Avant les travaux définitifs et d'une chaleur exceptionnellement enthousiaste dont nous allons vous entretenir, il y avait déjà eu en Russie deux camps opposés, guerroyant pour et contre l'auteur de *Lélia*. Tandis que Senkavsky et Boulgarine s'évertuaient à ruiner son influence « immorale et impie », un gros parti s'était formé, de gens qui l'admiraient sans mesure. « En 1840, tout homme « avancé» en Russie ne pouvait faire autrement que de se montrer passionné pour les idées de G. Sand, » écrit M. Karénine. Le critique Belinsky, après l'avoir attaquée, en était venu à déclarer, en 1842 : « George Sand est, sans contredit, la première gloire poétique du monde contemporain. » Le satirique Saltykow-Stchédrine, le romancier villageois Grigo-

(1) Deux vol., chez Paul Ollendorff, à Paris.

rowitch, le grand Tourguéniew, les critiques Annenkow, H. Botkine, A. Herzen, tous ces esprits distingués furent influencés par l'illustre romancière ou tinrent à honneur de s'occuper d'elle. Il est à peine besoin de citer Dostoïewsky, dont l'enthousiasme exalté et, — pourquoi ne pas le dire? — presque démesuré est suffisamment connu. Comme l'a fait remarquer avec beaucoup de raison M. Edmond Biré dans un bel article de *la Gazette de France*, dire avec Dostoïewski que la bonne dame de Nohant fut une sorte de sainte laïque, « l'une des plus sublimes représentantes de la femme » et « l'un des adeptes les plus complets du Christ », ce sont de ces exagérations qui peuvent avoir cours en Russie, mais qui, en France, feront sourire.

Etonnante et merveilleuse, — redisons-le, car c'est la stricte justice, — l'œuvre de M. Wladimir Karénine doit soulever de notre part quelques graves objections, quelques réserves sur lesquelles, on le verra, il serait inadmissible que nous cédions. Il n'en reste pas moins vrai que voici, émanée d'un étranger, d'un Russe, — et peut-être, qui sait, d'une étrangère, d'une Russe? — une passionnante et longue étude, qui se lit avec l'aisance la plus parfaite et l'agrément le plus captivant.

Dans un ouvrage de cette nature, il convient de louer avant tout la sûreté des renseignements. Ce semble devoir être ici une qualité si primordiale et si indispensable, que la relever devient puéril. En réalité, rien n'est plus rare que de pouvoir la constater chez un biographe, alors précisément que le respect du vrai doit s'allier à une sympathie entière et chaleureuse. Les volumes de M. Wladimir Karénine sont documentés avec un scrupule et un souci d'exactitude qui ont réussi à satisfaire les plus difficiles, les mieux informés. Ces deux gros tomes, de près de cinq cents pages chacun, ont valu à leur auteur cet hommage du terrible Argus que j'ai nommé

plus haut, de M. Edmond Biré, le grand « tombeur » des historiographes inexacts, l'Attila, le fléau des gens légers et des critiques étourdis :

Je tiens à dire dès ici, avant les réserves que j'aurai tout à l'heure à formuler, que les deux premiers volumes de M. Wladimir Karénine sont un ouvrage excellent et de tout premier ordre. L'auteur n'avance jamais un fait sans l'avoir préalablement vérifié sur documents. Il se garde avec soin de suivre son imagination là où les faits positifs font défaut, s'efforçant d'être, en toute rencontre, strictement historique; s'il s'attache surtout aux grandes lignes de la vie de son héroïne, il n'oublie pas que les menus faits ont aussi leur valeur, les petits détails, leur intérêt, et il se souvient à l'occasion, — puisqu'aussi bien il est Russe — de ce que Pouchkine a dit à propos de Voltaire : « Tout nous est précieux d'un grand homme, même le mémoire de son tailleur. »

Vous ne voudriez pas, pour la réputation de M. Biré, qu'il ne fût point, dans ces mille pages in-8° de texte serré, parvenu à dénicher un seul lapsus, une pauvre petite inexactitude! Il en a trouvé deux, deux minuscules et sans importance, si je compte bien... Rapprochez ce fait de l'éloge si complet lu plus haut, et vous conviendrez qu'il serait superflu de m'attacher à louer plus longuement la sûreté d'information dont M. Karénine a fait preuve.

Les notes et les citations qui émaillent son œuvre nous prouvent, d'ailleurs, qu'il a lu et qu'il garde présents à l'esprit tous les travaux faits précédemment sur son sujet. Et je ne veux pas dire seulement les études françaises, mais bien aussi les biographies et critiques anglaises, italiennes, russes, allemandes, etc... Avec cette modestie et cette persévérance qui, seules, conduisent aux chefs-d'œuvre, le biographe russe s'est entouré de tous les rensei-

gnements écrits ou oraux possibles. « L'auteur, dit M. Gaston Deschamps, est richement documenté. Les collections du vicomte de Spoelberch de Lovenjoul, les travaux de MM. Edmond Plauchut, Maurice Tourneux, Samuel Rocheblave ont nourri de faits, de textes et de dates cette copieuse monographie où apparaît un désir d'information exacte qui s'associe à l'affectueuse résolution de ne jamais tomber dans le commérage indiscret. » Ceci est fort bien dit. Le souci, pourtant, de réclamer, en faveur d'un écrivain belge, le bénéfice de l'adage *cuique suum*, nous engage à relever une légère inadvertance dans ce passage. M. Maurice Tourneux a certainement aidé l'auteur de ses conseils, mais n'a pu lui livrer ses *travaux*, n'ayant jamais, à notre connaissance, écrit une ligne sur G. Sand. Quant au vicomte de Spoelberch de Lovenjoul, en outre des nombreux renvois de l'auteur à la *Véritable Histoire de « Elle et Lui »* et à d'autres travaux du même écrivain, voici ce que M. Karénine écrit à la première page de son œuvre :

Nous tenons avant tout à exprimer notre reconnaissance sans bornes à notre excellent ami le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul, qui non seulement nous permit de puiser à pleines mains dans ses inestimables et si justement célèbres trésors littéraires et bibliographiques, mais encore nous guida de ses inappréciables conseils, empreints de cette érudition, quasi légendaire, qui le place au premier rang des chercheurs de notre siècle. De plus, il nous sacrifia des semaines entières de son précieux temps, et nous vint en aide avec une incomparable bienveillance.

Ceci n'élargit-il pas quelque peu, au profit des *travaux* de l'érudit belge, la part faite plus haut à ses *collections*?

Tout ce qui précède étant dit, quelles impressions se dégagent de notre lecture? Il en est plusieurs. La

première est presque banale à répéter. Quelle que puisse être notre stupéfaction de voir un ou *une* étrangère à ce point au courant de notre littérature, — jusque dans sa moelle et dans ses plus intimes replis, — ce n'est point là un fait invraisemblable. Ce qui est anormal et presque unique, c'est ce fondu, cette proportion parfaite de toutes les parties, cet art de pénétrer jusque dans les moments les plus fugaces et les plus inaccessibles d'une vie éteinte depuis de longues années : or, cet art seul a permis à Wladimir Karénine d'écrire sur G. Sand un livre comme il n'en a pas été écrit jusqu'aujourd'hui touchant la *vie* de n'importe lequel de nos grands écrivains.

L'auteur prend Aurore Dupin à sa naissance, et, depuis cette heure jusqu'à sa mort, — car il est vraisemblable d'admettre que les volumes à venir égaleront en fini des détails et en véracité les deux premiers, — il la suit dans tous les instants de son existence.

Nous ne manquons pas de travaux critiques consacrés aux productions et au mouvement des idées de nos gloires littéraires. Mais la vie de ces grands écrivains, j'entends la vie du corps et celle de l'âme, les péripéties de leur carrière, le dessin des circonstances qui les ont influencés ou dirigés, n'y sont généralement représentés que par quelques lignes directrices, une ossature fondamentale et vague, quelques considérations classificatrices, en sus d'un lot plus ou moins fourni d'obligatoires anecdotes. Les œuvres seules du poète ou du romancier étudié requièrent toute l'attention de l'auteur. Le plus souvent d'ailleurs, ces œuvres ne sont-elles pas étudiées strictement en elles-mêmes, abstraction faite des conditions de vie et des états d'âme, durant lesquels elles furent conçues?

Wladimir Karénine, au rebours, vit depuis de longues années avec George Sand. Ç'a été comme

une vraie hantise. Son existence nous paraît avoir dû être comme dédoublée. L'auteur de *Consuelo* n'est plus, — on en a l'impression, oh! si nette, — une figure littéraire abstraite, une de ces glorieuses entités qui semblent environnées d'une brume légendaire; c'est une contemporaine, c'est un être qui a vécu et palpité à ses côtés, dans l'intelligence et dans le cœur de qui furent plongés journellement d'avides regards. Wladimir Karénine a vu l'existence de son héroïne déroulée en pleine clarté devant les yeux de son imagination. Vous ne relèverez ni une lacune, ni un « trou » dans cette description d'un des plus houleux et des plus mouvementés *curriculum vitæ* qui aient été. Disons dès maintenant, à l'éloge de l'auteur, qu'il a triomphé du labeur ardu et délicat entrepris par lui. On devine quel difficile détour ce devait être! Raconter chastement, discrètement, avec la préoccupation constante d'être exact, précis, complet, ces périodes de la vie de George Sand où la passion régna sur ses sens en maîtresse absolue, ces heures où les orages de la chair domestiquèrent ses facultés, dominèrent son âme et l'abandonnèrent à tous les vents de caprices changeants, comme la feuille d'automne tourbillonnant dans les premières rafales! Certes, l'érudit biographe mérite d'exceptionnels éloges pour avoir mené à bien cette entreprise hardie...

Quant aux autres impressions recueillies par nous au cours d'une lecture attentive quoique avidement poursuivie, elles varient suivant les sujets que l'auteur a, tour à tour, abordés. Le premier volume de *George Sand, sa vie et ses œuvres*, compte quatre cent cinquante pages, presque toutes consacrées à nous initier à ses premières années, à son adolescence, à son début dans les Lettres. Nous devrions, pour en parler judicieusement, séparer les appréciations de Wladimir Karénine.

George Sand est jugée ici dans son talent, dans

son caractère, dans ses idées et dans sa vie.

Il y a, je pense, presque unanimité au sujet de son talent. Je crois, sincèrement, que l'auteur de *Valentine* et d'*Indiana* est surtout lue par les gens dont c'est le métier ou le devoir de l'avoir lue et par les esprits curieux que sa gloire attire vers ses écrits. Tandis que Balzac, Gautier, Musset restent dans le domaine de la lecture courante, les idées et la forme de G. Sand ont vieilli. Mais si ces œuvres sont peu populaires, chacun s'entend pour les proclamer géniales. L'auteur de *la Petite Fadette* restera à jamais un des plus grands écrivains de France, et comme romancier, elle gardera le tout premier rang, s'effaçant seulement devant l'unique et inégalable Balzac.

C'est l'opinion de M. Edmond Biré, et je suis heureux de me rencontrer encore sur ce point avec le vaillant critique catholique. Elle fut, par excellence, un maître dans cet art spécial de « faire du roman », maître fécond et habile dont l'esprit, orienté naturellement vers la fiction, ne voyait pour ainsi dire tous les événements de la vie que comme des sujets d'aventures imaginaires. Elle a su condenser l'âme française dans une œuvre gigantesque. Elle a voulu chanter *l'églogue humaine*, tout en peignant les mœurs et les passions contemporaines, comme, d'après les mêmes éléments, Balzac voulut reproduire la *comédie humaine*. Mais le style, la magie de la phrase demeureront toujours le grand prestige de son talent. L'auteur de *Lélia* ignorait les tâtonnements du verbe. Du premier coup elle moulait ses idées dans une phrase magnifique. « Elle écrit comme la source coule, » a-t-on dit d'elle. Sonorité, limpidité, cette langue a tout pour elle. Elle est d'une poésie enveloppante qui n'offre qu'un danger : la pléthore des images, proche voisine de l'incohérence. Ce style, d'une souplesse si transparente et d'une force si sobre, ne devient incorrect que par

excès de rapidité. Mais là où il s'observe, il a l'éclat, la couleur, la vie, les harmonies d'une musique enchanteresse. Son lyrisme atteint les plus hauts sommets, et, dans les idylles, il sait descendre aux plus fines nuances de la familiarité.

Le prestige de son génie n'est donc pas en cause, et nous pouvons nous associer pleinement aux éloges que Wladimir Karénine lui décerne, soit par lui-même, soit par l'intermédiaire des justiciers enthousiastes dont il a recueilli les arrêts.

Pour ce qui regarde le caractère d'Aurore Dupin, nous nous associerons aussi à sa sympathie chaleureuse, pour autant toutefois que la mesure soit observée et qu'il ne soit pas question de voir en elle, avec Dostoïewski, « l'une des plus sublimes et des plus belles représentantes de la femme »; qu'il ne soit pas question davantage de nous faire admirer son tempérament jusque dans ses faiblesses et dans ses tares.

George Sand eut un noble caractère, et, ce qui souvent en est le corollaire, un caractère bon enfant et loyal. Elle pécha surtout par excès d'idéalisme, par dédain pour les réalités de la vie, et l'on sait que ces qualités ont souvent pour rançon des inconséquences fâcheuses de conduite. Mais elle fut bonne mère, bonne amie, sincère et loyale. Comme « femme de lettres », plus encore peut-être que comme femme, elle apparaît exceptionnellement douée de vertus presque viriles. Balzac qui la qualifiait, en résumé, « de bon camarade, » disait d'elle dans une lettre à Mme Zulma Carraud : « Elle n'a aucune petitesse en l'âme ni aucune de ces basses jalousies qui obscurcissent tant de talents contemporains. Dumas lui ressemble sur ce point. George Sand est une très noble amie, et je la consulterais en toute confiance dans mes moments de doute sur le parti logique à prendre en telle ou telle occurence, mais je crois que le sens

critique lui manque, au moins de prime-saut; elle se laisse trop facilement persuader, ne tient pas assez à ses opinions et ne sait pas combattre les motifs que lui oppose son adversaire pour se donner raison. »

A parcourir sa vie, on se rend compte qu'elle fut foncièrement bonne, calme, indolente et passive, endurante aussi, mais sujette à de subites révoltes, à des retours de tempérament irrésistibles; douée d'une imagination passionnée et ardente, prompte à l'exaltation et à l'emportement, c'était une nature de poète qui devait facilement vibrer à toutes les influences. Son républicanisme, son socialisme même, proviennent pour une grande part de cette bonté, de cette chaleur de cœur, de cet amour qui embrassait l'humanité entière.

Tout cela, je le répète, constitue un caractère élevé, et nous comprenons que Wladimir Karénine s'en soit épris. Mais, si nous songeons à l'existence de G. Sand, nous nous rappellerons immédiatement qu'il se greffait sur ces belles qualités une inconscience morale absolue, une sensualité débordante, terrible héritage de son aïeul Auguste II, électeur de Saxe et roi de Pologne.

C'est surtout quand il s'agit des *idées* de George Sand et de l'appréciation que nous en donne, — en toutes circonstances, — Wladimir Karénine, c'est surtout alors que nous devrons nous séparer de l'érudit et loyal biographe et lui opposer de formelles réserves.

Ce n'est point que l'auteur de cet ouvrage approuve G. Sand dans toutes ses théories indépendantes et libertaires, et surtout dans aucun de ses débordements indéniables. Mais il y a, d'abord, la question religieuse. Wladimir Karénine, qui, si je ne m'abuse, appartient à la religion russe orthodoxe, porte sur le catholicisme des jugements faux et parfois désobligeants. Il s'associe à Dostoïewsky

pour dire que G. Sand fut « peut-être plus chrétienne que tous les écrivains de son époque, quoiqu'elle ne fût guère pratiquante ». Il est fortement scandalisé de voir les chrétiens tenir pour dangereuses les œuvres de son héroïne, et, s'attachant seulement à juger les intentions de l'auteur de *Lélia* et non point l'influence qu'elle exerça de fait, il s'offusque d'entendre le P. Didon proclamer George Sand plus immorale que Zola, et de voir le Pape maintenir certains ouvrages de la « baronne Dudevant » sur les listes de l'*Index*...

Le chapitre IV, relatif au séjour de la petite Aurore Dupin au couvent des *Dames anglaises*, est particulièrement significatif. L'auteur redit, sans chagrin, après G. Sand qui le raconte *avec humour*, que « quoique sa grand'mère et elle fussent très fières de ses brillantes connaissances, il se trouva que la petite philosophe, l'écrivain « d'exercices de style » ne savait pas même faire le signe de la croix comme il faut et qu'elle scandalisa la maîtresse et égaya toute la petite classe par son ignorance complète du catéchisme et des dogmes fondamentaux de la religion ». Si la pauvre femme devint irréligieuse et incroyante, à l'heure même où la Foi seule l'eût pu soutenir, elle n'en est donc pas absolument responsable.

Wladimir Karénine appuie fréquemment sur l'étroitesse du catholicisme, sur l'invraisemblance de ses dogmes, sur la puérilité de ses pratiques. Prévenus, nos lecteurs ne s'en offusqueront guère. Ils liront, sans trop sourciller, des passages comme celui-ci : « George Sand a bien raison de dire que c'est un bonheur que son confesseur n'était ni fanatique ni même catholique orthodoxe, mais jésuite. Le catholicisme se résume dans ces mots : « Hors de l'Eglise, pas de salut. » Les jésuites disent : « Chacun trouve son salut selon le degré de sa sincérité et de ses bonnes intentions. »

Ayant l'intention de revenir à ces volumes puissamment intéressants, qu'il me soit permis de quitter le lecteur sur ce réjouissant parallèle entre l'orthodoxie catholique et l'orthodoxie jésuitique.

1er octobre 1899.

VIII

LA COMTESSE ED. DE LIEDEKERKE

NOTICE ET SOUVENIRS DE FAMILLE

C'est bien un peu la faute aux romanciers eux-mêmes si, décidément, nous boudons à les lire. Ils ont abusé de notre gourmandise irréfléchie. Sans parler des audaces fatigantes, inexcusables et inadmissibles, dont l'art contemporain s'accommode, c'est devenu un métier, un métier banal, expéditif et routinier, que celui d'écrire des romans. Les mieux doués d'entre nos écrivains « romanesques » ont gâté, ou risquent de compromettre, par une fécondité absurde et calamiteuse, les talents les plus originaux et les plus vivants.

Voulez-vous des exemples? N'est-il pas navrant de voir un artiste comme M. de Nion publier près de quatre volumes dans l'espace d'un an? Et les Rosny, si personnels, si puissants, comblés par la Providence de ces facultés d'imagination et d'invention devenues des plus rares, est-il admissible qu'ils se galvaudent en l'effrayante production que révèle la liste de leurs œuvres dernières? N'est-ce point miracle si leur art n'a pas sombré dans cette besogne de manœuvres? Les Margueritte, un instant exposés au même danger, se sont sagement ressaisis en des œuvres comme *le Désastre* ou *le Poste des Neiges*. Je ne parle point de Gyp, parce qu'il saute aux yeux que si le *Journal d'une qui s'en fiche* a quelques chances d'être un récit savoureux et neuf,

ce sont de simples raclures de ses précédents volumes que nous offre *Trop de chic*. Nommerai-je encore l'excellente mère Gigogne du roman féminin, Mme Henry Gréville, pas ennuyeuse en dépit d'une fabrication fantastiquement prolifique?

Si, désormais, toute personne à qui nous recommandons la lecture d'un roman ou d'une nouvelle est tentée de regimber d'abord; s'il est courant que nos conseils soient accueillis par un regard oblique accompagné d'une légère moue : « Bah! intéressant, vraiment, ce bouquin-là? Vous croyez?... C'est que j'en ai tant lus, vous savez! » Il est naturel, d'autre part, que les *souvenirs* et *mémoires* gardent, — par une conséquence de la défaveur du roman et aussi comme par l'effet d'une revanche du naturel et de la simplicité sur l'artifice, — l'extraordinaire prestige qu'ils ont conquis au cours de ces dernières années.

Je n'éprouverais donc nullement le besoin de me réclamer d'une consécration souveraine de la mode pour recommander à mes lecteurs le volume que vient de publier, en une élégante édition, la comtesse Edouard de Liedekerke. Il s'agit d'une *Notice* et de *Souvenirs de famille* (1) délaissés par sa grand'-mère, la comtesse Rœderer, née Corcelle, que Mme de Barberey a complétés et annotés en laissant à sa nièce le soin et l'honneur de leur faire voir le jour.

Je ne sais si je m'abuse, mais il me semble que ces souvenirs de famille, intimes et sans aucune prétention d'art, non destinés primitivement au public, ont, par cette simplicité détachée même, un charme doux et une délicate saveur que les mémoires ta-

(1) *Notice et souvenirs de famille*, par Blanche-Joséphine de Corcelle, comtesse Rœderer, annotés et complétés par sa fille Hélène, Mme de Barberey, et publiés par sa petite-fille, la comtesse Edouard DE LIEDEKERKE. (Un volume, chez M. Oscar Schepens, à Bruxelles.)

pageurs des vaillants maréchaux de l'Empire, que les doctes *memoranda* des graves diplomates ou des hommes politiques, ou que les libres propos des Don Juan amortis et avantageux n'atteindront jamais.

Sans doute, ces figures finement estompées, souriantes et mobiles, prises dans le laisser-aller de leur existence domaniale ou provinciale, retiendront-elles avec plus de persistant enchantement leur descendants directs ou les lecteurs qui, peut-être, les entrevirent déjà dans des causeries d'amis ou d'aïeux; assurément aussi, ces événements, liés à d'ancestrales demeures ou à des existences aujourd'hui évanouies, sont-ils captivants surtout pour le lecteur à qui les noms évoqués sont déjà plus ou moins familiers, et je ne songe pas à comparer ce parfum discret à l'enivrante odeur de poudre qui grise dans les *Souvenirs* de Marbot! Mais ceux-là me comprendront qui se seront parfois surpris eux-mêmes, perdus en de longues et attendries contemplations devant tel pastel, adouci et mourant, où la frêle beauté d'une adolescente anonyme perdure triomphale...; ceux-là saisiront la nuance indiquée, pour qui ce fut une bonne fortune inoubliable que d'avoir pénétré, violateurs émus, en tel vieux logis mystérieux et rococo, en telles chambres aux mobiliers confidentiels et désuets, tendues de damas printaniers, délicieux retraits du siècle passé, où l'âme des choses abolies respire et plane encore...

Une remarque, avant tout, ne peut être omise, parce qu'elle touche au caractère de simplicité modeste et digne qui personnalise ces notes. L'auteur de ces souvenirs appartenait à cette vieille société française où les vertus les plus nobles, où les sentiments les plus délicats étaient dons de naissance, sans que la pensée lui vînt de s'en prévaloir, pas plus que, conscient de sa race, aucun de ses membres ne songeât à la vanter. Le noble, ou plutôt le

gentilhomme de cette époque, n'éprouvait nul besoin de se rehausser aux yeux du public, toujours malicieux, qui guette nos parvenus naïfs. Vous ne trouverez donc jamais ici de ces étalages puérils et si foncièrement inélégants de privilèges ou de titres, pour lesquels avaient seuls souci MM. les notaires royaux. Ces gens-là allaient droit leur chemin, ayant difficilement idée qu'on pût manquer au respect dû à une génération ancienne dont ils s'appliquaient à résumer les vertus. Leur dignité était à mille lieues d'une recherche ou d'une mise en valeur baroque de leur rang, de leur nom ou de leur fortune. Et voilà, je le répète, ce qui donne à cette *Notice* et à ces *Souvenirs* un cachet de gentillesse d'esprit véritablement touchant.

Ce sont surtout les figures ici réunies en se jouant qui nous attireront avec le plus d'autorité. L'intelligente femme qui publie ces *Souvenirs* nous parle avant tout de celle qui lui laissa le « doux travail » dont elle s'acquitte aujourd'hui, en des termes qui nous expliquent à merveille ce beau caractère :

Hélène de Barberey était la fille du colonel comte Rœderer et de Blanche de Corcelle. Elle était l'aînée de quatre enfants, et son intelligence, son esprit appliqué et chercheur la firent remarquer dès son jeune âge: on pouvait déjà deviner ce que seraient plus tard ses goûts et ses occupations. Mariée à un homme distingué, M. Bailly de Barberey, elle eut le malheur de rester sans enfants, et sa vie eût été solitaire si des travaux et des recherches littéraires ne l'eussent remplie. Ma tante était infatigable dans ses études consciencieuses. L'à peu près ne la contentait jamais, même pour les faits de minime importance. Que de fois j'ai admiré la correction de ses manuscrits, la persévérance minutieuse de ses renseignements! Elle s'effaçait volontiers, et son style très pur, très clair ne se devine généralement que pour lier entre eux les textes et les lettres qu'elle cite. Jamais auteur n'a moins voulu se faire valoir.

Mme de Barberey fut, on le sait, un écrivain religieux des plus distingués, et l'Académie française a couroné sa *Vie de Madame Elisabeth Seton.*

Dans quelques pages, trop courtes assurément pour notre plaisir, Mme de Liedekerke porte sur sa grand'mère, sur cette charmante comtesse Rœderer dont elle vient de nous livrer les cahiers intimes, un jugement avisé et piquant. Elle le porte en phrases exquises de simple abandon qu'il faudrait pouvoir citer toutes, car elles forment la meilleure des présentations pour ce livre pieusement familial. Elles nous transmettent intégralement, en effet, le secret de l'influence que Mme Rœderer, indulgente, intelligente et sensée, exerça toute sa vie sur ceux qui l'entouraient :

Si tout en elle n'avait pas respiré le vrai *charme féminin*, on pourrait dire qu'il y avait dans la sûreté de son jugement, dans la fermeté de ses principes, dans son instruction solide, quelque chose de fort, d'inflexible et de net, qu'on attribue volontiers aux hommes. Sa correspondance, vraiment remarquable, témoigne de ces qualités d'un esprit supérieur.

Disons ici que la comtesse Rœderer avait, sur ce point, de qui tenir. Voici un petit billet adressé par sa mère, Mme de Corcelle, à Cladie, sœur de l'auteur de cette *Notice*, billet qui fait songer à Mme de Sévigné racontant l'heureuse délivrance de Mme de Grignan :

Hier à cinq heures, ta sœur nous dit adieu, disant qu'elle avait affaire chez elle; elle sentait déjà les douleurs. Aussitôt arrivée, les douleurs augmentent. M. Bigot a le temps de venir, et à sept heures elle nous donne une petite fille, on ne peut plus heureusement. Son mari vint à la minute me le dire. J'étais si éloignée de le croire, que je suis restée un instant

sans le comprendre; je fus vite embrasser ta sœur qui avait l'air d'être couchée par mollesse, tant elle était en repos. Ce matin, cela va aussi bien. J'espère bien te voir lundi, nous irons chez l'accouchée. La nouvelle venue ressemble à Hélène; celle-ci est ravie, Pierre aussi.

Pour en revenir au portrait physique et moral que la comtesse de Liedekerke nous dessine de sa grand'mère, il faut convenir qu'il suffirait à nous faire aimer, dans le passé, « cette jolie vieille femme, au teint frais, aux doux et pénétrants yeux bleus, au nez fin, aux cheveux à peine grisonnants, qui captivait tous les cœurs. Elle était devenue très sourde, et ceux qui ont subi l'attirance de son regard chercheur, interrogateur, en garderont toujours l'impression. »

A la campagne, continue l'auteur, ma grand'mère était adorée, et ceux qui ont été à son enterrement se souviendront de la foule silencieuse, marchant émue et affligée derrière le cercueil. On venait au château pour tout : remèdes, vêtements, travail, avis. Pendant des années, jusqu'au jour où des douleurs rhumatismales l'empêchèrent de marcher sans aide, elle allait à la messe dans une petite voiture attelée d'un âne, et ce modeste équipage, qui l'attendait attaché à la porte d'une auberge, lui permettait d'accomplir sans témoins les actes dévoués d'une charité incomparable. Le bon docteur Delamarre aurait pu dévoiler ces secrets, il considérait ma grand'mère comme *un collègue* et lui confiait volontiers la surveillance des cas graves, les pansements compliqués et les soins minutieux de la convalescence.

Rien de mesquin dans cet esprit, tout intéressait cette intelligence; chose amusante, nous nous trouvions souvent *les vieux* auprès de notre délicieuse octogénaire. Elle avait tant de vivacité, tant d'intérêt pour tout et pour tous, tant de jeunesse dans les impressions et dans les actes! Infirme, accablée de douleurs, il lui restait de son activité passée une

promptitude qui lui faisait supporter difficilement l'oisiveté et la lenteur. Un mouvement d'impatience lui échappait alors, aussitôt réprimé, et elle riait de bon cœur de son agitation.

Elle-même ne restait jamais inoccupée; elle lisait ou travaillait toujours, prenant à regret le jeu de patiences qu'on lui imposait après ses repas; son talent pour la peinture lui donna bien des heures d'intéressante occupation et l'église de Bursard lui doit quelques tableaux.

Je n'éprouve aucun embarras d'avoir fait cette longue citation. Outre que c'est une jolie page de portrait littéraire, qui révèle chez celle qui l'a écrite un réel talent, le don des larges traits, des ensembles brossés avec maîtrise, et aussi celui des touches fines, des nuances fondues et dégradées, rien pourrait-il mieux nous faire pénétrer dans l'âme et dans l'esprit de l'auteur de ces *Souvenirs?* Ne la voyons-nous pas tout entière, l'excellente et bonne patricienne, dans ce croquis net et léger tout ensemble?

Or, ce don du portrait magistralement tracé comme en se jouant, personne ne l'eut à plus haut point que la comtesse Roederer elle-même, et ses notes forment une galerie ininterrompue de silhouettes et de figures toujours attachantes par quelque côté. Elle passe en revue toute sa famille et les amis de sa famille, égayant ses croquis de notes humoristiques ou leur communiquant l'attendrissante ombre d'une émotion sincère. Elle n'est injuste que pour elle-même. Nous savons par ses contemporains que ce fut une fort jolie personne : « J'étais de taille moyenne et rien qui attirât l'attention, » dit-elle simplement.

Elle a une façon de conter ravissante, ronde et sans apprêt, qui se mêle heureusement au tracé de ses portraits, et je n'en donnerai qu'une preuve, à propos d'un certain M. de Vidaud, dont la physio-

nomie attachante et mystique domine toutes les autres :

Sa compassion, écrit-elle, son indulgence pour le prochain alla parfois jusqu'à l'excès. J'en citerai deux traits charmants, bien qu'on ne puisse les proposer pour l'exemple. Un jour, au tournant d'un sentier, dans un de *ses* bois de Bresse, il se rencontra avec une vieille chargée d'un gros fagot de branches *vertes* et de jeunes pousses qu'elle venait de couper et qu'elle emportait. « C'est lourd pour vous, lui dit-il; donnez, que je le porte. » Au sortir du bois, il passa le fagot de son épaule à celle de la vieille et la quitta, non sans lui laisser quelques pièces de monnaie.

N'est-ce pas ainsi de tout point que se fût comporté « le bon M. Vincent »? Et cet autre trait du même délicieux gentilhomme :

Des filous avaient remarqué que lorsqu'il priait, le monde extérieur cessait d'exister pour lui. L'idée leur vint de lui enlever ce qu'il avait dans ses poches : ses mouchoirs l'un après l'autre disparaissaient. Sa gouvernante trouva bon de coudre dorénavant celui qu'il emportait, solidement, dans sa poche. Il la laisse faire, se rend à l'église; l'assistance y était nombreuse; le filou accoutumé guettait l'instant favorable; il approche doucement, glisse sa main dans la poche du saint homme, s'étonne d'une résistance, s'obstine à tirer. Quand M. de Vidaud, sans se retourner : *Mon ami*, dit-il, *il est cousu*.

L'anecdote est purement un délice. Mais qui ne voit ce que la manière ingénue de la conter lui ajoute de saveur?

Je tiens à signaler encore les pages remarquables qui ont trait à la question de l'*Education des enfants*, dont le comte Rœderer avait fait une étude toute spéciale. C'est une grave et délicate question sur laquelle l'auteur des *Conseils d'une mère à sa fille* a écrit en maître.

Et voilà l'ouvrage que j'ai voulu recommander à mes lecteurs, en tâchant d'y mettre autant d'attirante simplicité et autant de cœur que les trois femmes distinguées qui l'ont écrit, complété et publié, lui en ont elles-mêmes communiqué. C'est une œuvre reposante qui tranche sur la complexité des besognes littéraires qui nous poursuivent; c'est une œuvre de vérité et de piété filiale qui tranche sur les œuvres fausses et « rosses », — si je puis ainsi dire, — dont on nous a décidément écœurés; c'est une œuvre agréable et touchante qui fait aimer, estimer et admirer quelques nobles cœurs, dont, hélas! la plupart ont à jamais cessé de battre...

Spa, 20 juin 1900.

IX

QUELQUES CRITIQUES LITTÉRAIRES

CHARLES MAURRAS. — J. ERNEST-CHARLES. — JEAN LIONNET. — REMY DE GOURMONT. — RENÉ DOUMIC. — HENRY BORDEAUX. — ÉMILE FAGUET.

Ils ne se mangent pas entre eux, sauf d'amusantes exceptions, c'est entendu. Doivent-ils forcément manquer de sincérité les uns vis-à-vis des autres? Quelle impertinence gratuite n'y aurait-il pas à l'oser soutenir! Assurément, la tâche peut paraître, à première vue, puérile, qui consiste à critiquer les jugegents portés par d'autres que nous-mêmes sur les hommes et sur les œuvres que nous eûmes personnellement l'occasion d'analyser... Tout critique, s'il ne manque pas de la plus élémentaire des conditions exigées par le genre littéraire auquel il s'est cru prédestiné, doit avoir, sur la façon de juger les productions de l'esprit et les écrivains de tous les temps, une opinion, un critère, une méthode d'analyse, un ensemble d'idées directrices qui constituent sa personnalité et, comme l'on dit vulgairement, sa manière. Cette manière, logiquement, lui semble la bonne, la seule bonne ,la seule acceptable, la seule honnête peut-être. Ne sera-t-il pas souvent tenté de tenir pour imparfaites ou maladroites les méthodes et la tournure d'esprit de ses émules? Il y a là un véritable danger, un obstacle contre lequel il nous répugnerait de chopper, — quelque candide que puisse aujourd'hui paraître une telle attitude.

Sans renoncer à nos idées, néanmoins, sans transiger sur certains principes que nous considérons comme essentiels, sans nous astreindre à louer chez d'autres critiques telles modalités qui nous heurtent et nous choquent, nous voudrions, — en toute sincérité, nous souvenant de l'estime à laquelle ont droit les travailleurs probes de la pensée, et en tâchant d'élargir le plus possible nos idées pour faire place aux idées des autres, — nous voudrions dire notre avis sur divers ouvrages de critique, d'histoire littéraire ou documentaire, de bibliographie aussi, qui parurent au cours de ces derniers mois.

Nous nous tromperons assurément plus d'une fois au cours de ces réflexions, — car nous ne sommes point de ces hommes heureux qui gardent en leurs jugements une confiance suffisante pour les estimer à l'abri de toute involontaire erreur. Mais nous ne voudrions pas, pour quelque prix que ce fût, mériter le reproche d'incompréhension, ou celui d'injustice intéressée, de partialité calculée et complaisante. Et puisque le double péril de plaider *pro domo* et d'oublier, dans le feu de cette plaidoirie, la courtoise et éclectique attitude imposée, est moins immédiat s'il s'agit de ces travaux de littérature documentaire auxquels nous sommes jusqu'à ce jour demeurés personnellement étrangers, abordons tout d'abord quelques volumes relatifs à ces questions devenues si passionnantes aujourd'hui.

*
* *

A mesure que nos temps paraissent plus appauvris en écrivains de génie et plus riches en floraison de talents moyens, la curiosité se reporte plus intense vers les figures dominatrices de la première moitié du dix-neuvième siècle : Balzac, Gautier,

Sainte-Beuve, George Sand, Musset. Que de pages ne sont pas aujourd'hui employées à mettre en valeur quelque trait ignoré ou mal connu de ces physionomies désormais inoubliables et marquées pour être respectées par le Temps?

Les seuls soucis littéraires ne dominent pas toujours, et c'est regrettable, dans cette fièvre documentaire; pour parler seulement de deux maîtres dont, en ces dernières années, on s'est préoccupé le plus tapageusement, que n'a-t-on écrit sur G. Sand, sur ses amis et sur le plus célèbre de tous, le chantre des *Nuits?*

On pouvait croire toute étude générale sur George Sand quasiment superflue après les deux volumes d'une si exceptionnelle maîtrise que Wladimir Karénine a consacrés à *la Bonne Dame de Nohant*, et en attendant ceux qu'elle lui consacrera prochainement, puisque son œuvre, à ce jour, n'étudie l'auteur de *Lélia* que jusqu'à l'année 1838. De même, il semblait que le drame passionnel où fut mêlé le naïf docteur Pagello fût désormais éclairci, le plus savant et le plus informé des bibliographes, — le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul, — ayant écrit *la Véritable Histoire de « Elle et Lui »*. Ainsi n'en ont point estimé M. Albert Le Roy et M. Charles Maurras.

M. Albert Le Roy, sous le titre de *George Sand et ses amis* (1), a publié récemment un gros volume certes intéressant et auquel nous ne ménagerions point nos éloges si la part personnelle de l'auteur pouvait nous y paraître mieux définie. On sait, je l'espère, dans quel souci de justice et de courtoisie nous avons entrepris de poursuivre notre carrière de critique. Je serais très mortifié si ma plume, sciemment ou non, pouvait laisser, sur le plus ignoré

(1) Un vol. de 530 pages, chez Paul Ollendorff, 1903. Prix : 3 fr. 50.

des papiers qu'elle noircit, trace de quelque injustice, de quelque soupçon téméraire, de quelque jugement mesquin ou hasardé. Mais encore, sous peine d'abdiquer et de renoncer à ce qui demeure la dignité même de la tâche du critique, dois-je la remplir avec franchise...

« M. Le Roy, écrit l'un de ses confrères, M. Paul Dupray, critique bien informé et d'une bonne grâce toujours parfaite, est, comme on sait, maître de conférences à la Sorbonne. *George Sand, son Œuvre, sa Vie*, telle fut, l'an dernier, la matière de son cours. Il s'est documenté avec beaucoup de zèle. *Il a trouvé, je ne sais où, de l'inédit...* »

Remarquons cette dernière phrase. Elle est sévère sans qu'il y paraisse. Quand nous livrons de l'inédit, ce n'est pas que cet inédit se soit livré lui-même à nous. Nous l'avons toujours trouvé quelque part. Il est fâcheux dès lors que notre œuvre renseigne si vaguement sur nos sources que « l'on ne puisse dire où » nous nous sommes documentés.

Assurément n'exige-t-on pas, — et surtout en pareil sujet, — que chaque écrivain s'abstienne de profiter des travaux antérieurs. Nous ne méconnaissons point

> Qu'il faut être ignorant comme un maître d'école,
> Etc...

Et la compilation de M. Albert Le Roy, qui a résumé dans un volume de cinq cents pages la vie et l'œuvre d'un écrivain comme G. Sand, en discutant foule de points, en portant ses investigations sur toutes les questions controversées, mériterait que les lettrés s'y arrêtent avec estime. Mais, en présence d'une étude de telle importance, comment la pensée des critiques ne se dirigerait-elle pas vers les sources que l'auteur peut avoir consultées, vers les matériaux dont il a dû se servir pour construire sa

bâtisse? Or, tous ont signalé avec une grande estime, lorsqu'il parut, le livre de Wladimir Karénine, et ne peuvent s'empêcher de faire quelques réflexions inquiétantes en constatant que, précisément, M. Le Roy ne cite qu'une fois, et sans cordialité, une contribution de telle envergure.

Pourquoi donc, si le volume de l'écrivain russe ne fut à l'auteur de *George Sand et ses Amis* que d'un secours si accessoire et si négligeable, ce dernier ouvrage consacre-t-il à G. Sand, depuis sa naissance *jusqu'en 1838*; c'est-à-dire pour sept années seulement de sa production littéraire, quatre cent soixante-quinze pages sur les cinq cent cinquante de l'ensemble, et à peine soixante-quinze pages pour embrasser sa vie et ses œuvres de 1839 à 1876, c'est-à-dire pour une période de trente-sept ans, période littéraire des plus fécondes? La rencontre n'est-elle pas étonnante que, précisément, le travail de l'écrivain russe s'arrête, — dans son état actuel, — à cette même année 1838?

Et combien sont incertains parfois, ou erronés, les renseignements relatifs aux années postérieures à 1838! Pour n'en donner qu'un exemple, *George Sand et ses Amis* indique *Lucrezia Floriani*, l'une des œuvres les moins oubliées de G. Sand, comme parue dans *la Presse* en 1847, tandis que ce roman a paru dans *le Courrier français*, à partir du 25 juin 1846...

Nous n'avons jamais rencontré l'auteur de *George Sand, sa Vie et ses Œuvres*, et si nous protestons ici contre l'oubli où M. Le Roy a laissé son travail, c'est que le sentiment de la justice nous y décide. Nous avons, des premiers, admiré la valeur des études de W. Karénine et l'avons signalée dans ce volume. Notre attention attirée sur le livre de M. Le Roy nous a, petit à petit, contraint à d'autres observations sur quelques rencontres qui peuvent être accidentelles, mais qui surprennent. C'est ainsi

que, presque toujours, telle page de *l'Histoire de ma vie* invoquée par Wladimir Karénine est reproduite dans *George Sand et ses Amis*, tandis que telle autre, reproduite par l'auteur de *George Sand, sa Vie et ses Œuvres* sera simplement indiquée par M. Le Roy. Mais ce qui, je le répète, nous déroute surtout, c'est de voir ce dernier, — qui ne manque pas de citer loyalement une foule d'écrivains auxquels il doit certains détails, ou des renseignements accessoires, — répugner à nommer l'auteur chez lequel visiblement il s'est documenté de la façon la plus profitable.

Pour quiconque a lu l'œuvre consciencieuse, nourrie de faits nouveaux, de documents, de lettres inédites qui attira l'attention de la critique d'une manière exceptionnelle sur le monument élevé par une femme lettrée russe à la gloire d'une femme de génie française, les rencontres, dont nous pourrions augmenter le nombre si nous voulions épuiser nos notes, ne peuvent manquer de sembler regrettables. Il ne nous plaît point d'incriminer les intentions de M. Le Roy et nous ne nous consolerions pas d'être injuste à son égard. Mais enfin, quand les recherches de tel de nos prédécesseurs nous ont servi au point où il est indéniable que ce soit ici le cas, la négligence qui rejette le nom de ce prédécesseur dédaigneusement au bas d'une page rapide et dénigrante, mérite d'être signalée, surtout quand les deux ouvrages ont paru chez le même éditeur et quand elle accuse et symbolise un état d'esprit, une sorte de coutume qui par malheur deviennent trop généraux.

M. Le Roy, en effet, nous dira qu'il n'a point reproduit les termes mêmes de Wladimir Karénine, qu'il a refondu son travail documentaire et qu'il n'a fait en somme que suivre des usages nouveaux et généralisés, dans un recueil au demeurant bien composé et attachant. Et cette remarque semblera tout à fait de

circonstance, si nous nous arrêtons au livre d'un fin lettré cependant, M. Charles Maurras, qui a publié, sous le titre de *les Amants de Venise* (1), des pages d'une écriture artiste et d'une allure littéraire supérieure. Mais ici, loin de s'inspirer d'un ouvrage précédent, où il eût pu puiser les éléments les plus sûrs d'information, l'auteur a tout simplement écarté la tâche de le consulter.

Nous lisons en tête d'un chapitre sur *Sainte-Beuve* que M. Henry Bordeaux a inséré dans son alerte et avisé volume *les Ecrivains et les Mœurs* (2e série), les lignes suivantes :

M. de Spoelberch de Lovenjoul est, à sa manière, un Christophe Colomb de la littérature. Il a le génie et la manie de la découverte. A vrai dire il n'a inventé ni Balzac, ni Théophile Gautier, ni même les amours de G. Sand et d'Alfred de Musset que traversa l'excellent Pagello, inoubliable comique italien; mais l'Amérique existait aussi avant de figurer sur une carte. Néanmoins il projette sur ces gloires des rayons et aussi des ombres, avec une science et un goût de la réalité que seul égale M. Edmond Biré, le terrible investigateur de la vie de Victor Hugo. On dirait qu'il a vécu dans l'intimité de ces princes des lettres, qu'il a recueilli tous les papiers que ceux-ci égaraient ou verrouillaient.

Aucun lettré n'ignore son *Histoire des Œuvres d'Honoré de Balzac*, ni son *Histoire*, en deux volumes, des *Œuvres de Théophile Gautier;* et du temps où l'aventure de Venise prit les proportions d'une bataille entre *mussettistes* et *sandistes*, — le brave Pagello n'avait pas assez de défenseurs pour former un parti, — c'est encore à M. de Lovenjoul qu'il fallut demander la *Véritable Histoire de « Elle et Lui..* »

Si nous ouvrons maintenant *les Amants de Venise*, le dernier en date des ouvrages consacrés à G. Sand,

(1) Un vol. chez Fontemoing, à Paris. Prix : 3 fr. 50.

Musset et Pagello, et signé non pas d'un nom d'informateur ou de boulevardier, mais du nom d'un vrai écrivain, nous ne lirons pas sans une surprise profonde, et dès la première page, que « des documents révélateurs ont ramené de ce côté l'attention générale » et que, depuis six ans, les *Mariéton*, les *Cabanès*, les *Clouard*, les *Fontana*, les *Lombroso* ont dissipé toutes les incertitudes de fait. »

Ainsi donc, un esprit élevé comme celui de M. Maurras a pu, voulant se documenter sur cette question, ignorer l'ouvrage devenu classique sur une tragédie morale et sentimentale qui occupa tous les esprits! Quand la *Véritable Histoire de « Elle et Lui »* parut, appuyée sur des documents irréfutables, que seul avait pu réunir l'éminent auteur de tant de travaux féconds sur notre histoire littéraire, son caractère définitif et impartial fut reconnu par tout ce qui compte dans la critique. Et si M. Maurras n'ignore pas M. de Spoelberch de Lovenjoul qu'il appelle, avec un à-propos dont souriront les Biré, les Bourget, les Lemaître, les Arvède Barine, etc..., « un savant collectionneur bruxellois, » pourquoi diable ne rend-il pas justice à son travail? Pourquoi tout au moins ne le discute-t-il pas? Serait-il possible qu'un écrivain de sa valeur ignorât l'amoindrissement dont souffrira forcément son étude par le fait d'une négligence aussi notable?

C'est déjà la marque d'un esprit loyal d'avoir, dans le volume des *Amants de Venise*, remplacé une phrase où M. Cabanès était censé avoir interrogé Pagello *sur le conseil* de M. de Lovenjoul, par celle-ci : *sur une indication* de M. de Spoelberch de Lovenjoul. Nous ne doutons pas qu'une édition future des *Amants de Venise* ne répare plus complètement encore ce qui, toutes proportions gardées, et dans un sens strictement littéraire, semble un vrai déni de justice.

L'ouvrage de M. Maurras, dont le charme littéraire

est indéniable, y gagnera d'éviter tant d'incertitudes, de suppositions gratuites, d'insinuations ingénieuses mais arbitraires qui le déparent en ce moment. Mussettiste déterminé, — ce qui est tout à fait son droit, comme le droit de M. de Lovenjoul est d'être Sandiste, — M. Maurras multiplie trop en vérité les formules interrogatives ou dubitatives, dans le but d'esquiver certaines conséquences trop fâcheuses pour l'auteur des *Nuits*, ou dans celui de charger la mémoire de l'auteur de *Lélia :*

« G. Sand ne se dit-elle pas »; « ne peut-on en conclure »; « je n'en suis pas très sûr »; « ses dénégations sont suspectes »; « le lecteur se défend mal d'un mouvement de scepticisme »; « que ce mot ait été dit par George à Pagello, cela ne peut faire de doute » ; « est-il bien certain qu'ils aient fait ou dit cela » : « cette impression semble imaginée après coup. Elle manque de vraisemblance historique ». « Nous avons un état précis des pensées et des sentiments du grand George : qu'avons-nous besoin du détail de ses actions? »; « ceci paraît bien »; « *sans* doute la séparation était faite »; « ce n'est là qu'une conjecture... ». « Il se peut que... »

Avouons que tant de conjectures sont bien faites pour affaiblir la force d'une contribution dont la lecture, je le répète, est d'ailleurs captivante et qui reste, toute question de documentation mise à part, pleine de vie et d'agrément.

Et ce n'est pas nous, mais c'est un critique qui ne marchande pas ses éloges à M. Maurras, c'est M. Ernest-Charles qui a parlé de « la confiance exquise de l'auteur des *Amants de Venise* en ses inductions qui naissent incessamment les unes des autres » et c'est le même critique qui dit : « Il a cette audace d'écrire sur leur cas (G. Sand et Musset) un livre sans nul document... lisez son livre, ô vous qu'afflige notre prodigalité coutumière et mala-

dive de documents inédits, vous ne sauriez en découvrir un seul... »

Et enfin : « M. Maurras disserte à merveille; il ne fait, il ne sait que disserter. Rhétoricien surexcité, il lui arrive de pontifier un peu et de vaticiner. Il est trop convaincu qu'il fournit la seule interprétation acceptable, contre laquelle aucun document connu ou inconnu ne saurait prévaloir. Il déclare, il arrête que les faits ont été tels et non pas autres, et nous n'avons rien à répondre... Mais naturellement, il me semble que la pieuse fidélité de M. Maurras aux préceptes de la rhétorique classique l'entraîne à des raisonnements bien aventureux... Il suppose, il imagine, il induit, il déduit... Voilà-t-il pas de merveilleuses conjectures! M. Maurras les exprime seulement parce que cela lui plaît... »

Et voilà comme quoi un écrivain de grande valeur, un lettré plein de ressources et de raffinement peut écrire, s'il préfère sa thèse à la réalité des faits, une œuvre à la fois séduisante et vaine, ingénieuse et incomplète, gracieuse et injuste...

*
* *

La voix publique clame à tout propos : la critique est morte, il n'y a plus de critique! Les gens que tue la voix publique respirent encore, si j'en juge par les volumes d'études littéraires éparpillés sur ma table. Voici, dans leur ordre de publication, *les Samedis littéraires* de M. J. Ernest-Charles; voici *l'Evolution des idées chez quelques-uns de nos contemporains*, de M. Jean Lionnet ; *les Ecrivains et les Mœurs*, de M. H. Bordeaux ; *les Hommes et les Idées du XIXe siècle*, de M. R. Doumic; voici les *Propos littéraires* et les *Propos de théâtre* de M. E. Faguet; voici son *André Chénier*, voici enfin

les Epilogues de M. Remy de Gourmont, où, parmi quelques vues cinglantes, discutables, mais toujours intéressantes sur les mœurs contemporaines, se glissent d'excellentes pages de critique littéraire. Je voudrais être, dans l'examen rapide de ces volumes, — qui, tous, réunissent des études publiées au jour le jour, dans les revues ou les journaux, — de la plus grande loyauté et de la plus équitable sincérité.

A l'égard de M. J. Ernest-Charles, la franchise est tout d'abord indiquée. Cette attitude doit répondre le plus adéquatement à la note que l'auteur des *Samedis littéraires* (1) désire visiblement imprimer à ses analyses. Divers sentiments nous agitent quand nous lisons les opinions littéraires que cet écrivain de talent, de raison, de verve, mais aussi trop impulsif et trop chagrin, confie d'ordinaire à la *Revue Bleue*. Un courant de vive sympathie nous attire très souvent vers lui, et d'énergiques protestations, non moins fréquemment, s'élèvent du fond de notre âme ou de notre esprit.

Je tiens à indiquer, avant toute autre remarque, le fossé qui semble creusé entre les opinions philosophiques et politiques de M. Ernest-Charles et les miennes. M. Ernest-Charles fait profession de libre pensée, de démocratie, de détachement absolu à l'égard de certains principes de morale. J'adore d'autres dieux. Mais qu'importe, si nous sommes sincères tous deux, si nos préférences ne nous induisent ni l'un ni l'autre, — en matière littéraire, — à de trop évidentes injustices?

J'ai hâte de consigner les motifs qui déterminent, à l'égard de cet écrivain batailleur, certaines de mes sympathies les plus spontanées.

Styliste plein d'allure et souvent spirituel, sachant faire alterner des mouvements d'émotion et de chaleur cordiale avec les entraînements les plus irré-

(1) Un vol., chez Perrin et Cie, à Paris. Prix : 3 fr. 50.

sistibles d'une humeur mordante, M. Ernest-Charles a d'abord ce mérite de donner tour à tour son attention aux sujets les plus divers, de ne se préoccuper aucunement de la célébrité ou de la situation acquise des auteurs qu'il signale, de faire aux gens, aux talents ignorés ou même parfois méconnus, une part large, généreuse et hardie. C'est une qualité rare dans la grande presse, — je veux dire dans le monde des grandes revues, — et bien faite pour charmer le signataire des présentes lignes qui tâche, depuis bientôt quinze ans, à remplir en Belgique une besogne analogue.

Un autre point sur lequel il convient de rendre hommage à l'auteur des *Samedis littéraires*, c'est l'attitude ferme et pleine de juste dédain qu'il a prise à l'égard de la littérature « industrielle ». Il a, c'est lui-même qui parle, depuis le premier jour où il tint la plume, « travaillé violemment à séparer les industriels de la littérature... du petit nombre des écrivains véritables, qui, insoucieux de commerce, prétendent hardiment à exercer par leurs œuvres une action intellectuelle, morale, sociale. » Les coteries lui font horreur, et qui ne lui serait reconnaissant d'avoir situé en leur vraie place, non sans déranger peut-être de savants calculs, les Mirbeau, les Montesquiou-Fezensac, les Jean Lorrain, les Champsaur, les Mühlfeld, toute une tourbe d'auteurs non dénués de talent parfois, mais chez qui l'arrivisme s'étale avec une trop candide insolence? Qui ne ressentirait un mouvement de soulagement et de satisfaction à lire, outre la préface des *Samedis littéraires*, des études comme *l'Originalité de « l'Associée » et les deux Critiques*, comme *la Littérature industrielle à propos du roman de M. Mühlfeld*, comme *le Vice errant*, *l'Association des critiques littéraires*, etc., qui toutes renferment des professions de foi généreuses et « carrées »?

Mais, la verve singulière et chagrine, le dédain

fréquent des idées directrices qui tourmentent l'esprit de M. Ernest-Charles l'entraînent à commettre, à côté de ces exécutions salutaires et d'une si heureuse force d'exemple, des injustices véritables. Nous n'avons pas ici l'intention de parler des articles consacrés par l'auteur des *Samedis littéraires* à M. Paul Bourget. Mes lecteurs connaissent mes sentiments à l'égard des travaux merveilleux signés par le moraliste de *l'Etape*. Et je ne pense pas, dans le courant de démagogie furieuse, d'anticléricalisme sectaire où nous sommes emportés, qu'il soit d'une plus adroite et plus « industrielle » attitude, d'admirer et d'aimer des œuvres de cette portée que de les vilipender et de les exécrer? M. Ernest-Charles a, certes, le droit de ne pas aimer les romans de M. Paul Bourget; mais a-t-il le droit de les traiter avec une évidente injustice? Est-il autorisé, pour en avoir plus aisément raison, à fausser par exemple les situations ou le caractère des héros de *l'Etape?* Nous ne doutons point qu'il ne soit de la meilleure foi du monde, mais enfin, beaucoup de ceux même d'entre les lettrés qui discutent l'œuvre en question furent surpris par l'article de M. Ernest-Charles. De même, parlant de M. Henry Bordeaux, et d'un chapitre de ce dernier sur *la Crise du roman*, notre critique articule : « Le pasticheur gracieux et lent, Pierre Louys, règne dans son étude... »

Or, si nous nous reportons aux pages visées, nous lisons ceci :

M. Pierre Louys a débuté, il y a quelques années, avec *Aphrodite*. Il conquit aussitôt la réputation. Le devait-il à la forme harmonieuse et charmante de ce dangereux ouvrage, ou bien aux tableaux licencieux qu'il contenait? Sans doute cette jeune gloire ne fut pas sans alliage. Elle se maintint quelque temps, tandis que paraissaient les *Chansons de Bilitis*, de date plus ancienne, et *la Femme et le Pantin*, roman d'une chaude couleur espagnole et, je dois le dire,

d'une belle flamme de passion. Elle vient de sombrer, momentanément, je l'espère, avec *les Aventures du roi Pausole*. Certes, ce dernier livre ne le cède en rien à ses aînés, sous le rapport de la liberté et de l'audace voluptueuse. Mais il sert à démontrer la monotonie et la pauvreté de l'inspiration qui prend la sensualité pour seule muse. Il est ennuyeux. Il renferme en lui-même la punition des lecteurs qui l'achètent. A parler franc, il est insipide. Aucune autre épithète ne peut lui convenir davantage, et c'est précisément celle qu'il pensait le moins mériter. M. Pierre Louys devra beaucoup travailler pour retrouver l'estime des lettrés. C'est la seule, je suppose, à laquelle il tient et voici qu'il la perd.

Nous avons gardé le souvenir de ces heures peu lointaines où le nom de M. Pierre Louys voltigeait sur toutes les lèvres. A tort ou à raison, — à tort d'après nous, — un fol engouement salua *Aphrodite*. Qui donc, lisant la remarque de M. Ernest-Charles, pourrait supposer que M. Bordeaux ait réservé à cet écrivain les lignes sévères que l'on a lues?

Et précisément, toute l'analyse consacrée par l'auteur des *Samedis littéraires* à celui des *Ecrivains et des Mœurs* manque de sympathie. La généreuse flamme qui porte M. Bordeaux à mettre surtout en valeur les beautés des œuvres, à les voir avec sympathie, est mal comprise ici. Il lui reproche surtout la distinction de sa critique, car la distinction et l'aristocratie sont des ennemies personnelles qui obsèdent M. Ernest-Charles. Il ne fera pas difficulté de parler de Mme de Noailles et de M. de Montesquiou, comme s'il leur reprochait les noms qu'ils portent. Tout romancier qui introduit dans ses romans le monde de l'aristocratie — si ce n'est pas pour le bafouer, — est assuré de ses plus vertes sévérités. M. Ernest-Charles les exécute férocement en haine du « snobisme ». Il y a pourtant un autre snobisme, — et bien fâcheux, — à voir du snobisme partout...

Et cette humeur impérative et dénigrante, — la seule tache, il est vrai, que nous devions constater dans la critique de M. Ernest-Charles parce qu'elle l'entraîne aux injustices signalées, — introduit parfois je ne sais quel alliage inférieur dans la qualité de sa sève spirituelle.

Quand M. Ernest-Charles écrit son chapitre sur *les Deux Critiques*, il est d'un esprit mordant, alerte, incisif qui ravit. Mais devrons-nous nous pâmer devant ce trait, relevé ailleurs :

Le vieil écrivain La Jeunesse, qui a sans doute vingt-sept ans et trois mois ou vingt-neuf ans moins deux mois?

Ou devant cet autre :

Le livre du noble Montesquiou et du poète Fézensac est encore en plein insuccès.

Si les pages brillantes et déliées des *Samedis littéraires* ne présentaient d'autres richesses en fait d'ironie, elles seraient pauvres. Mais je veux, pour finir cette longue digression, redire encore combien ces analyses, — à part quelques-unes qui nous blessèrent dans notre amour de l'impartialité, — nous ont inspiré d'estime pour leur auteur. Sa sympathie accueillante aux jeunes fera passer sur certaines apologies comme celle de M. Hugues Rebell, qui, véritablement, mises en regard de certains éreintements, sont trop surprenantes. Nous ne chicanerons d'ailleurs pas M. Ernest-Charles sur ses sympathies, puisque aussi bien nous réclamons le droit d'avoir les nôtres. Et nous ne doutons pas que rapidement, et son talent mûrissant toujours, l'auteur des *Samedis littéraires*, sans cesser de garder le souci de sa dignité personnelle, sans abandonner la tâche « d'assainir et de déblayer », n'en vienne à dédaigner certains procédés amoindrissants d'ironie et, surtout, ne sache reconnaître, avec une plus évidente liberté

d'esprit, les qualités intellectuelles et littéraires de ceux-là mêmes dont il déteste les idées.

*
* *

Précédé d'une préface médiocre et qui fausserait tout à fait l'opinion que l'on doit se faire de l'auteur, voici l'excellent volume de M. Lionnet sur l'*Evolution des idées chez quelques-uns de nos contemporains* (1). Je suis persuadé que M. de Gourmont, par exemple, n'a apprécié aussi sévèrement ces pages loyales et compréhensives que faute d'avoir aperçu à quel point leur auteur était loin de prendre, quand il étudie ses contemporains, « le succès pour critérium ». M. Jean Lionnet a cherché à suivre dans leur développement plusieurs auteurs dont la pensée a évolué. Il a le plus souvent montré avec une réelle maîtrise que ces évolutions furent surtout apparentes, la plupart des écrivains pris pour exemples ayant, dès leurs premières œuvres, marqué par quelque signe le sens dans lequel ils finiraient par se fixer. Comme l'auteur de ces pages a le bonheur de posséder de solides convictions chrétiennes, il a donné à ses études l'unité qui en fait le prix en recherchant surtout la marche de la mentalité catholique chez J.-K. Huysmans, chez Jules Lemaître, chez Paul Bourget, chez M. Barrès lui-même. Deux fortes analyses, l'une consacrée à Zola, l'autre à Tolstoï, et une pénétrante vue d'ensemble sur le roman catholique au dix-neuvième siècle, complètent cet ouvrage où le souci de la logique dans les idées, de l'érudition dans les faits, de la loyauté dans les interprétations est marqué avec insistance et donne à tout le recueil un accent de grande conviction et de chaude sympathie. Nous se-

(1) Un vol., chez Perrin et Cie, à Paris. Prix : 3 fr. 50.

rons en désaccord plusieurs fois avec M. Jean Lionnet, — et sur le sujet de *l'Etape*, notamment, dont les catholiques n'ont vraiment pas jugé la thèse dans le sens où tout eût dû les décider à la juger, — mais par contre, combien parmi les pages si impartiales et si perspicaces de cette *Evolution* ne signerions-nous pas avec décision!

C'est surtout dans le roman que M. Lionnet a recherché l'orientation de quelques-uns des plus remarquables écrivains de ces dernières années. Recherche moins strictement bornée à des analyses d'œuvres que penchée sur l'âme même des producteurs pour en démêler la psychologie. Et, dans cette patiente et attentive interrogation, l'auteur apporte toutes les conditions de loyauté, d'information, de vie qui sont nécessaires. Des notations vraies et pénétrantes se retrouvent dans chacun de ces morceaux et méritent l'attention. L'une des meilleures études est celle que M. Lionnet consacre à M. J.-K. Huysmans. Relevons ce passage sur le style du maître :

Le style de M. Huysmans se révélait extraordinairement original, même à une époque d'individualisme artistique et de fantaisies hardies. C'était, si l'on veut, un style de rapin supérieur. Il mettait en saillie surtout le pittoresque des choses et intensifiait leurs couleurs, sans aucun souci d'élégance verbale, avec une grande familiarité de termes, une outrance continuelle, une sorte de débraillé joyeux (car ce style de pessimiste n'était jamais triste par lui-même); et il emportait les impressions et les idées dans une sarabande d'épithètes souvent folles à première vue, mais singulièrement justes malgré cette apparente folie. Il peignait presque aussi minutieusement que celui des Goncourt, plus vigoureusement parfois, et d'une façon plus libre, moins étudiée, moins maniérée. Ce style, en même temps que le raffiné d'une vieille langue, avait la verdeur d'une langue jeune. Animés par lui, les riens de la description et les riens du récit deve-

naient quelque chose. Lieux banaux, laideurs et insignifiances quotidiennes, minuscules mésaventures, soliloques du héros principal, tout vivait, tout arrêtait le lecteur au passage...

Disons cependant que cette langue déplaisait fort aux puristes. M. Huysmans méprisait les règles de la traditionnelle rhétorique, le nombre, l'harmonie (sauf celle que donne, dans les passages de force, un brutal mouvement), ramassait des termes d'argot, inventait des néologismes, prenait ses aises. Son style était un style d'expression et qui, à la vigueur de cette expression, sacrifiait tout le reste; — bien conforme en cela aux tendances générales de l'art moderne...

Cette netteté d'analyse et ce goût de comprendre se manifeste dans chacune des monographies de M. J. Lionnet. Ils éclatent surtout dans les pages consacrées à *l'Evolution du roman catholique* qui, sévères pour les *Martyrs*, justes pour *Quo Vadis*, sont d'une sympathie chaleureuse pour *la Souricière*, un excellent roman de M. Louis Dimier.

*
* *

Je prononçais tout à l'heure le nom de M. Remy de Gourmont. Je suis le seul apparemment à me souvenir des notes que j'avais écrites autrefois sur l'auteur du *Chemin de velours* et du *Problème du style*. C'est avec un extrême plaisir, et quelque chagrin parfois, que j'ai lu le volume si incisif et si plein de finesse que M. de Gourmont vient de publier sous le titre d'*Epilogues* (1). Bien des opinions religieuses ou philosophiques assurément nous séparent. Mais M. de Gourmont appartient à la race de ces ennemis loyaux que l'on peut combattre et que l'on voudrait convaincre, mais auxquels il est impossible de refuser son estime. C'est qu'il ignore

(1) Un vol., au *Mercure de France*. Prix : 3 fr. 50.

les détours, les perfidies et les roublardises des sycophantes. Et combien, en parcourant les réflexions sur la vie, qu'il égrena au cours de ces dernières années dans les pages vivantes du *Mercure*, combien souvent nous nous tendrions les mains dans une communauté d'impression et de pensée! « Jamais, écrit M. de Gourmont, ni la race, ni la religion, ni les opinions d'un écrivain ne m'ont empêché de le juger avec une indépendance absolue. » Et c'est en toute justice qu'il peut se rendre un tel hommage. Des pages comme celles que nous trouvons dans les *Epilogues* sur Emile Zola, élèvent ce livre à une hauteur où certaines appréciations littéraires apparaissent comme définitives. Mais il faut citer :

Car son œuvre a, dès maintenant, tous les signes de la caducité : elle est vulgaire et sans style; c'est une avenue de l'Opéra : au bout du profil des massives piles de bouquins ou de moellons, on n'aperçoit qu'un monument d'une médiocrité gigantesque. M. Zola, de tous les dons qui font le grand écrivain, n'en aura eu que deux et au degré accessoire, les dons de l'imagination et de l'assimilation : ce sont plutôt des qualités d'architecte; c'est un créateur de palais de rapport. Quant aux idées, son style aux mailles larges et lâches laisse passer toute la flottille des poissons d'argent. Qui se souvient de s'être arrêté, anxieux, sur une de ses pages? Qui jamais y trouva prétexte à réflexion, à rêve, à retour sur soi, à voyage vers ailleurs? Ibsen et Tolstoï nous emmènent où ils veulent; ils ont toute puissance sur les âmes; on n'échappe à leur étreinte que par la fuite; M. Zola a si peu de force attractive, qu'un cercle de désert s'est tout naturellement et tout logiquement dessiné autour de lui. Il est obligé de crier pour qu'on s'aperçoive de son existence; si les journaux cessaient de s'occuper de lui, il cesserait d'être, car son rôle est fini. Il n'a même plus d'ennemis : nul ne conteste ce que son œuvre laborieuse a de mérites. Elle est vaste, elle est haute, elle est massive; c'est un lourd et gros pâté de maisons habité par d'honorables commer-

çants, de sérieux bourgeois, des filles riches, des coulissiers, des ecclésiastiques, des militaires, des bonnes et M. Alexis, une petite ville; seulement elle se trouve dans l'axe de prolongement du boulevard de l'Idée-Nouvelle, — et l'enquête vient de commencer, les locataires font leurs paquets, l'entrepreneur des démolitions rassemble ses pioches et ses tombereaux; demain la palissade se fleurira d'affiches...

Combien de pesantes et consciencieuses analyses de l'œuvre du pauvre Zola ne demeureront pas à jamais inférieures à ces quelques alinéas alertes et relevés d'une pointe si aiguë? M. de Gourmont ne dut certes pas donner le piteux spectacle auquel nous convièrent après *J'accuse* tant d'antérieurs « tombeurs » du père de la Mouquette. Nous avons en effet, dans ces *Epilogues*, trouvé quelques lignes justes, nettes, expectantes et calmes sur la déplorable « Affaire » qui rendit fous furieux la moitié ou les trois quarts des intellectuels français.

Assurément ne puis-je approuver, je le répète, les jugements portés par l'auteur sur le christianisme, sur la religion, sur la morale et je désire qu'il soit bien entendu que M. de Gourmont est parfois aux antipodes de ma pensée. Mais combien je l'aime pour le mépris qu'il témoigne de la stupidité dont certain anticléricalisme s'affuble volontiers, pour sa colère contre de petites bassesses, de petites mesquineries dont chaque jour nous pourrions dénombrer les exemples déroutants! Ce n'est point lui qui sera dupe de nos Césars fainéants; ce n'est point lui qui donnera son suffrage à tant d'absurdes et tapageuses entreprises où la médiocrité contemporaine s'étale avec une cynique candeur et nous lirons, avec joie, enfin, les lignes que M. de Gourmont, styliste délié et hardi, écrivain musclé et vibrant, adapte au centenaire de Michelet :

Il ne faudrait pas croire, malgré les apparences, que c'est au poète qu'une statue vient d'être érigée

sous des regards officiels; la cérémonie fut purement politique : il suffit pour le prouver de constater l'abstention des mêmes personnages alors qu'il s'agissait d'un autre écrivain plus glorieux encore et plus grand, de Chateaubriand, le Fleuve Océan du dix-neuvième siècle français. Ce qu'ils ont fêté en Michelet, c'est l'approbateur ivre d'une révolution dont ils se disent les continuateurs, c'est l'optimiste qui a prédit une époque heureuse dont ils se croient les contemporains ou les précurseurs; c'est le sentimental dont la tendresse facile et naïve est l'inépuisable lac où ils puisent leurs hypocrites déclamations. Leur intervention aura peut-être pour résultat d'obscurcir momentanément la gloire de Michelet comme elle réussit naguère à diminuer le rayonnement de Victor Hugo. Ils avaient fait de l'un une sorte de derviche hurleur de la République; ils ont fait de l'autre une manière de Grand Saint Nicolas laïque.

*
* *

J'ai souvent parlé de M. René Doumic et aussi de M. Henry Bordeaux.

Les Hommes et Idées du XIXe siècle (1) n'ont pas une fort bonne presse, notamment dans la jeune littérature, qui compte plus que M. Doumic ne l'imagine peut-être. J'observe, d'ailleurs, que M. Doumic a beaucoup d'ennemis et que tous ne sont pas justes à son égard. Les uns l'accusent de pontifier exagérément et font remonter le mal à l'école normale et à M. Brunetière dont ils affectent de ne considérer le critique de la *Revue des Deux Mondes* que comme un simple reflet ou un fidèle écho. D'autres l'accusent de ne publier que des « amas de tomes arlequinés où sont cousus des articles disparates de ton, de genre, de matière ». Et s'il y a

(1) Un vol., chez Perrin et Cie, à Paris. Prix : 3 fr. 50.

évidemment dans ces jugements de la mauvaise humeur et de l'exagération, on n'en pourrait, sans faiblesse, repousser tout; il faut convenir, d'autre part, que M. Doumic ne fait rien pour se concilier tout au moins l'impartialité de la jeunesse littéraire, dont plusieurs individualités seront des maîtres demain. Sans parler même de l'insouciance sereine avec laquelle, en possession d'une tribune comme celle qu'il occupe, l'auteur des *Hommes et Idées du XIX*e *siècle* passe à côté des efforts de tant de poètes ou d'écrivains contemporains, quelle joie n'apporte-t-il pas souvent à dépecer l'un de ces « jeunes » s'il lui tombe sous la dent? On se souvient, sous ce rapport, de quelques-uns de ces articles que M. Doumic consacra, à des intervalles lointains, à quelques collectivités, comme, par exemple, les poètes symbolistes. Leur a-t-il toujours rendu plus généreusement justice qu'il ne le fait, — dans le présent volume, — à Paul Verlaine ou à Barbey d'Aurevilly?

Je ne suis point suspect de fanatisme pour Paul Verlaine. Dans un temps où j'étais peut-être le seul critique catholique à l'oser faire, j'ai protesté contre la prétention de faire de Paul Verlaine le plus grand des poètes catholiques, à cause de tels immortels poèmes de *Sagesse* ou de *la Bonne Chanson*. Sans doute a-t-il trouvé, dans cette ingénuité inconsciente qui doublait chez lui la roublardise et la sensualité effrénée, des accents d'un mysticisme déchirant et doux qui ne sera pas dépassé : mais sa vie misérable, ses chutes volontaires dans la boue, sa prétention de chanter « parallèlement » sa Mère Marie et sa gueuse, l'encens des chapelles et le patchouli des maisons closes, non, en vérité, je ne puis accepter que d'aussi inconséquentes et aussi troubles façons lui donnent le droit de prendre le titre de poète chrétien par excellence! Il faut rendre hommage à M. Doumic de l'avoir dit nettement, mais combien, sous tous autres rapports, son étude sur

Verlaine « auquel l'histoire de la littérature ne fera aucune espèce de place », à son dire, est visiblement forcée! C'est que M. Doumic, qui excelle dans ces éreintements, s'y grise un peu de l'odeur du sang qu'il aime à répandre. Il ne saurait résister à aucun trait, si outré puisse-t-il paraître aux admirateurs de l'écrivain qu'il exécute. Et je ne jurerais pas que sa malignité ne cherche à atteindre surtout les disciples en meurtrissant le maître... C'est du moins l'impression que nous emportons de son étude sur le pauvre grand d'Aurevilly, étude qui descend à des puérilités de chicanous, à de mesquines querelles de nom ou de noblesse, à des railleries un peu lourdes de costumes ou d'attitudes... Mais, pourquoi, si M. Doumic, — dans son animosité contre les artistes d'exception, contre les anormaux de la littérature, contre les derniers romantiques coupables de porter visiblement leur panache, — manque à leur égard de cette équité que nos sympathies ou nos antipathies font si aisément basculer à notre insu, pourquoi ne pas lui ccorder à lui-même cette justice et cette impartialité toujours nécessaires? Pourquoi, par exemple, ne pas reconnaître que, lorsqu'il traite de *Dumas père*, de *Victor Hugo*, de *Madame de Staël*, de *Stendhal*, de la *psychologie collective*, de la *science* et de *la littérature*, M. Doumic apparaît un psychologue clair, lucide, plein de bon sens et de vie? Pourquoi ne pas rendre hommage à son mépris pour tant de mièvreries et de pourritures actuelles, pour les complications fâcheuses où nos lettres s'amoindrissent, pour les cabotinages qui, de plus en plus, envahissent nos sociétés policées? Il faut savoir dire que les *Hommes et Idées du XIXe siècle* exposent, dans un style excellent, net, mordant, beaucoup de pénétrantes et sagaces remarques, qu'ils renferment des pages d'une érudition ferme, d'une sensibilité déliée et d'une élévation de pensée fréquente.

M. Henry Bordeaux critique (1) n'est point mordant et passionné comme M. Doumic, il ne s'emporte pas au gré de son humeur agressive comme M. Ernest-Charles. Mais, comme ce dernier, il use noblement de sa faculté d'analyste pour mettre en vue les talents qui se cherchent et qui peinent, pour encourager les efforts des auteurs dont la modestie éloigne les foules, dont l'obscurité n'implore pas, d'une tapageuse réclame, d'éphémères triomphes. Et surtout, par-dessus tout, c'est un chaleureux et un fervent. Sainte-Beuve qualifiait d'incomplet le critique rebelle aux admirations totales. Au lieu de poursuivre les tares, ce sont les beautés que M. Henry Bordeaux veut relever et mettre en valeur dans les œuvres soumises à son analyse. Mais ceci ne lui fait point perdre de vue les droits du vrai, du beau, du bien. Il découvre les imperfections des pages les plus séduisantes, et, s'il les annote sans avoir l'air d'y toucher, sans appuyer sur la plume, encore les esprits avisés ne doivent-ils guère chercher longtemps pour saisir sa pensée. Essayiste fin et consciencieux, son esprit clair démêle très lumineusement les points caractéristiques, la dominante de tel écrivain ou de tel autre. Sa sincérité trouve, dans sa bienveillance même et dans son inlassable courtoisie, un charme auquel il est difficile de résister quand on n'a point l'esprit *a priori* tourné vers les « éreintements » et vers les « danses du scalp ».

« Son point de vue, dit M. Henry Ghéon, dans une de ces notes pénétrantes et de si large esprit qu'il consacre dans *l'Ermitage* aux lectures du mois, son point de vue n'est pas d'un esthéticien mais d'un lecteur sensible, de culture et de goût un peu rétrospectifs, et trop effrayé du véritable avenir de l'art pour en seulement considérer les plus récentes ten-

(1) *Les Ecrivains et les Mœurs*, 2e série. Un vol., chez Plon et Cie, à Paris. Prix : 3 fr. 50.

tatives. » S'il ne formule pas d'esthétique spéciale *ex professo*, il nous paraît du moins que l'esthétique de M. Bordeaux n'est point si difficile à connaître et que « l'art pour lui est inséparable de l'émouvante beauté des sentiments profonds et sincères ». Si les articles principaux du présent livre sont consacrés à *Balzac*, *Stendhal*, *Fromentin*, *Paul Bourget*, *Rod*, *Barrès*, *Joseph de Maistre*, *Sainte-Beuve*, *Faguet*, *le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul*, *Tolstoï*, etc., il suffit d'avoir suivi la carrière critique de M. Bordeaux dans son régulier fonctionnement, — si j'ose risquer ce terme inélégant, — pour savoir que sa culture n'est pas uniquement rétrospective. Et quelque forcément incomplète que doive être son étude sur la *Crise du roman*, elle renferme trop de vérités excellemment déduites et définies, trop de constatations justes et ingénieuses, trop de courageuses protestations pour ne pas nous plaire absolument. Je veux citer celle-ci, combien nécessaire!

J'arrive, écrit M. Bordeaux, à une autre plaie du roman contemporain. Elle est hideuse et je n'en parlerai pas sans prudence. Il s'agit, hélas! oui, de la pornographie. Comment la passer sous silence quand elle envahit les étalages et racole les passants, par le moyen des titres et des couvertures! Vous flânez au boulevard, vous vous arrêtez un instant devant une librairie pour regarder les nouveautés, qu'apercevez-vous aux meilleures places? *L'Orgie romaine*, *la Proie*, *Rires*, *Sang et Voluptés*, *Luxuria*, *Encyclopédie amoureuse*. J'en passe et des pires. En ces matières la circonspection est de rigueur... Le titre ne tirant pas assez le regard, paraît-il, on a eu recours à la couverture. Elle représente généralement des personnes qui se parlent de très près, et qui sont déshabillées chez le dernier faiseur. Quand M. le sénateur Bérenger entreprit d'assainir la rue, d'en permettre l'accès sans danger moral et sans honte aux femmes, aux jeunes filles, aux enfants, on le

cribla d'épigrammes et d'outrages, et même l'on imagina de le couvrir de ridicule en l'affublant du sobriquet de *Père la Pudeur*. Rien n'est plus difficile en France que de s'attaquer aux mauvaises mœurs : immédiatement vous êtes qualifié de tartufe, de clergyman, et l'on donne à entendre que votre attitude vertueuse dissimule la plus complète ignominie. C'est enfantin. Et il ne s'agit pas ici que de morale, il s'agit encore de protéger l'art français, la littérature française, indignement ravalés par cette contrefaçon méprisable et dangereuse qui les compromet à l'étranger, en province, à Paris même où l'on affecte de les traiter avec courtoisie, mais comme des vices aimables et non comme de nobles excitations à la vie...

... Ces ouvrages s'adressent au grand public, cherchent le succès populaire. Et, symptômes fâcheux de décadence, ils trouvent ce public et ce succès. De même qu'ils s'étalent sans honte aux devantures, on les achète sans pudeur. Ils énervent les caractères, ils dégradent les sentiments; ils tuent cette vertu des peuples forts et des individualités énergiques, la chasteté...

L'exemple vient de haut. *Le lis rouge* de M. Anatole France, *l'Automne d'une femme* de M. Marcel Prévost, *l'Enfant de volupté de M. d'Annunzio*, et combien d'autres qu'il est inutile de citer, tirent de la sensualité une beauté troublante, et semblent le proclamer avec orgueil. Et, nouveaux dangers, ces livres d'une grâce perverse détachent le lecteur des ouvrages d'une autre manière, car toute autre manière paraît désormais fade auprès de la leur. Je n'entends point restreindre le vaste champ de l'art, et je prétends, au contraire, que ceux-là le restreignent qui l'asservissent à la seule volupté, semblables au sculpteur qui, taillant dans le marbre la fière nudité de quelque déesse antique, voilerait son visage, fleur merveilleuse dont il ne fixerait que la tige, son visage dont les yeux reflètent l'univers épars et les cieux...

Combien sont réconfortantes ces paroles dites par l'auteur en vue de *la Peur de vivre* et de *l'Amour en fuite!*

*
* *

Dans *les Ecrivains et les Mœurs* nous avons relevé une excellente étude sur M. Emile Faguet. Le brillant et sceptique académicien vient de publier, coup sur coup, un volume sur *André Chénier*, pour la collection Hachette des grands écrivains, des *Propos littéraires* (1) et des *Propos de théâtre* (2). Le seul reproche que l'on pourrait lui faire, si l'on ne savait quelle noble et vaillante vie de labeur continu mène M. Faguet, serait sa fécondité même et sa diversité. Si érudit soit-il, si bien averti et si bien informé qu'il puisse se vanter d'être, à écrire autant qu'il écrit et sur tant de sujets, il est inévitable que des erreurs ou des oublis, ou des inadvertances se glissent dans telles de ses pages : et si rarement que puisse se présenter le cas, encore faut-il regretter qu'un homme de la haute valeur de M. Emile Faguet s'expose à être morigéné, — avec quelle insolente suffisance! — par tel critique qui lui est bien inférieur, pour avoir erré ou s'être mépris en citant des vers d'André Chénier! Combien pourtant, ces peccadilles réservées, l'*André Chénier* (3) de M. Faguet n'est-il pas agréable à lire, ingénieux dans ses aperçus, vivant et aisé dans sa phrase!

M. Emile Faguet, positiviste et un peu renanien, affecte plaisamment, dans la préface de ses *Propos littéraires*, de ne croire « ni au rôle moral, ni à l'influence morale du critique, ni, en résumé, à l'influence de la critique ». Mais il croit que si l'on lit encore les critiques, ce n'est point pour s'instruire. C'est tout simplement parce qu'ils sont intéressants,

(1) Un vol., à la *Société française d'édition et de librairie.*
(2) *Id.*
(3) Un vol., chez Hachette et Cie. Prix : 2 francs.

c'est pour voir ce qu'ils pensent et comment ils pensent, et point du tout pour les consulter sur ce qu'il faut voir et sur ce qu'il faut lire. Pourtant il concède que le critique, si l'artiste est indirectement agent de moralité en réalisant le beau, sera, lui, indirectement agent de moralité en faisant aimer la beauté.

Dans toute hypothèse, M. Faguet réussit à être des plus intéressants et non point seulement par les qualités un peu frivoles de style gamin ou de philosophie désinvolte qu'il affectionne de poursuivre parfois. Savant reconstructeur, doué au plus haut point de l'art de saisir et de réunir patiemment des faits, du don de la divination qui lui permet d'achever un édifice dont quelques éléments seuls lui sont confiés, c'est dans l'élaboration de son *André Chénier* que M. Faguet a pu mettre le mieux en œuvre ces facultés. Assurément pourra-t-on discuter telles inductions et telles théories de l'auteur, et tous les lettrés ne verront pas, par ses yeux, un Chénier à ce point grandi. Mais les critiques vindicatives qui furent faites de ce travail d'une si ingénieuse adresse n'en pourront masquer les mérites.

Les *Propos de théâtre* de M. Faguet s'occupent de *Racine*, de *Molière*, de *Corneille*, de *Shakespeare*, de *Sophocle*, d'*Aristophane*, etc., et nous ne saurions trop dire combien ces études, qui rappellent les excellents portraits littéraires où jadis s'exerça sa maîtrise, sont captivantes, sereines, riches en aperçus neufs, saisissants parfois, toujours clairs et lumineusement détaillés. Plus de laisser-aller, plus de fantaisie dans le style, plus de détachement apparaissent dans les *Propos littéraires* où pourtant, dans le scepticisme même que l'auteur aime à étaler comme une coquetterie, demeure une imperturbable bonne santé intellectuelle et morale. Son observation, servie par un labeur continu et par une information toujours en éveil, par un sens parfait de

l'équilibre entre les idées et la réalité, lui permet de noter avec finesse et en souriant tous les mouvements de la pensée contemporaine. Instructif toujours, il ne redoute point de paraître amusant. Et, s'il n'y avait même ses culbutes de style un peu hardies, mais déridantes, ne serait-il pas divertissant déjà par la façon nette et plaisante dans sa rudesse un peu jouée, avec laquelle il « tranche le mot sans barguiner » comme il dit lui-même, déclarant tout à la fois Zola puissant dans ses images et stupide dans ses doctrines, Paul Adam original, mais presque toujours ennuyeux, Tolstoï génial et, dans son volume sur *l'Art*, négligeable et enfantin au delà de toute expression?

Août 1903.

TABLE DES MATIÈRES

Lettre-préface de M. Paul Bourget I
Avant-Propos IX

PREMIÈRE PARTIE

TROIS POÈTES BELGES

1. Émile Verhaeren : *Les Forces tumultueuses* 1
2. Valère Gille : *La Corbeille d'Octobre* 9
3. Fernand Séverin : *Poèmes ingénus* 17

DEUXIÈME PARTIE

LE ROMAN SOCIAL ET PHILOSOPHIQUE

I. — LE ROMAN SOCIAL ET PHILOSOPHIQUE EN FRANCE

1. Paul Bourget : Notes sur *l'Étape* 25
— A propos d'*Un Divorce* 68
2. René Bazin : *Donatienne* 73
3. Édouard Rod : *Un Vainqueur* 92
4. André Lichtenberger : *M. de Migurac* 99

5. Marcelle Tinayre : *La Maison du péché.* — La comtesse de Noailles : *La Nouvelle Espérance*..... 110
6. Adolphe Brisson : *Florise Bonheur*..... 122

II. — LE ROMAN SOCIAL ET PHILOSOPHIQUE EN BELGIQUE

1. Camille Lemonnier : *Le Petit Homme de Dieu*..... 133
2. Ed. van Zype : *La Révélation*..... 149
3. Le comte Éméric : *Le Paquebot Fantome*..... 154
4. Paul André : *Le Prestige.* — Eugène Demolder : *Le Jardin de la Pompadour*..... 162

TROISIÈME PARTIE

LE ROMAN DE MŒURS PROVINCIALES

I. — UN TYPE DE ROMAN PROVINCIAL FRANÇAIS

Henri Bordeaux : *La Peur de vivre*..... 175

II. — LE ROMAN DE MŒURS PROVINCIALES BELGES

1. Louis Delattre : *La Loi de péché*..... 189
2. G. Virrès : *Les Gens de Tiest*..... 196
3. Maurice des Ombiaux : *Mihien d'Avène*..... 202
4. Hubert Krains : *Le Pain noir*..... 209
5. G. Rency : *L'Aïeule*..... 216

QUATRIÈME PARTIE

LE ROMAN HUMORISTIQUE

I. — L'HUMOUR FRANÇAIS

1. Tristan Bernard : *Mémoires d'un jeune homme rangé*. 221
2. André Beaunier : *Les Dupont-Leterrier*..... 230
3. Jules Pravieux : *Oh! les hommes!*..... 235

II. — L'HUMOUR EN BRABANT

Léopold Courouble : *La Famille Kaekebrœk*..... 246
— *Les Noces d'or de M. et Mme Van Poppel.* 252

CINQUIÈME PARTIE

CRITIQUES, ESSAYISTES ET DIVERS

1. Edmond Picard : 1. EDMOND PICARD, POÈTE..... 263
— : 2. EDMOND PICARD, DRAMATURGE. 266
2. Maurice Maeterlinck : *Le Temple enseveli*..... 279
3. Vte de Spoelberch de Lovenjoul : *Sainte-Beuve inconnu.* 286
— *La Genèse d'un roman de Balzac : Les Paysans*..... 294
— *Une Page perdue de H. de Balzac.* 303
4. Edmond Biré : *Armand de Pontmartin*..... 317
5. J.-K. Huysmans : *l'Oblat*..... 329
6. F. Brunetière : *Discours de combat*..... 342
7. Wladimir Karénine : *G. Sand, sa vie et ses œuvres*.. 353
8. Comtesse Ed. de Liedekerke : *Notes et souvenirs de famille*..... 364
9. *Quelques critiques littéraires* : Ch. Maurras, J. Ernest-Charles, H. Bordeaux, R. Doumic, J. Lionnet, Remy de Gourmont, E. Faguet, etc..... 373

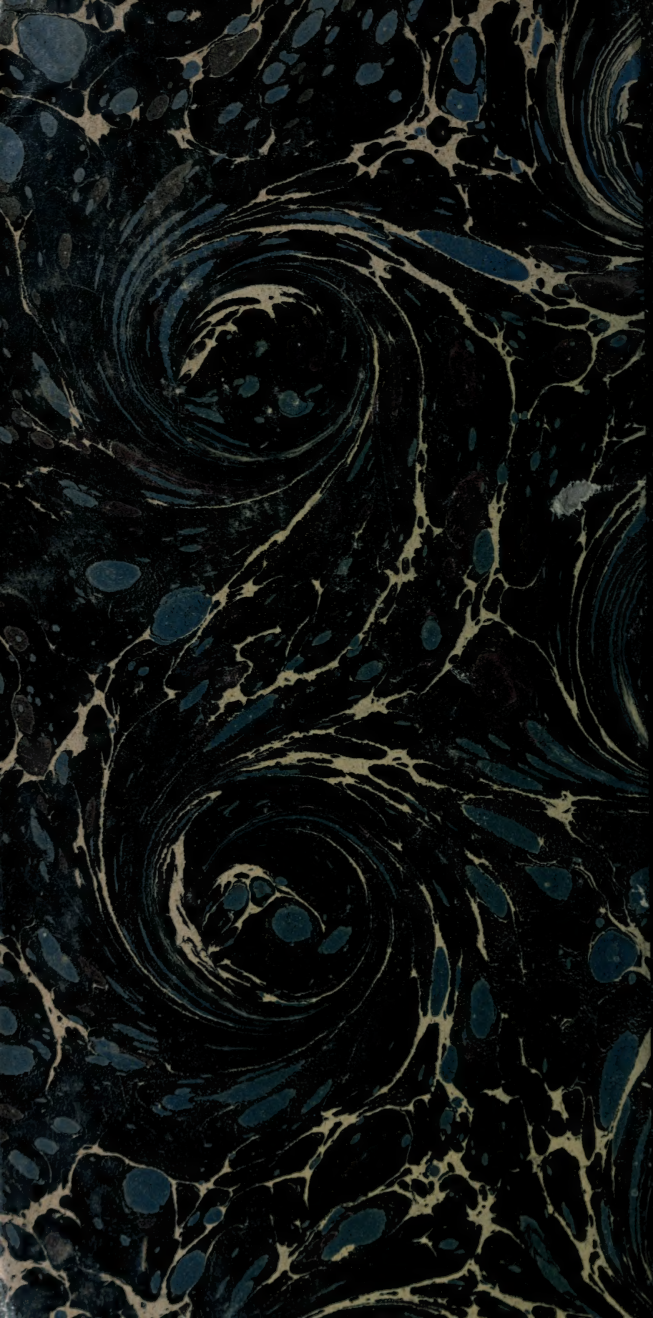
PARIS

TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie

Rue Garancière, 8

PQ
3817
G5
t.1

Gilbert, Eugène
France et Belgique

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY